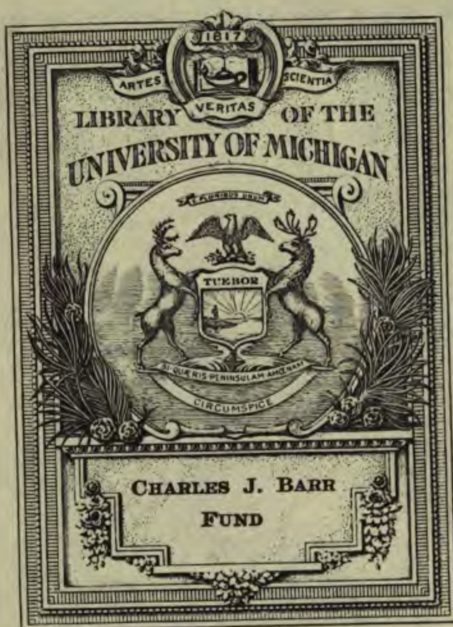
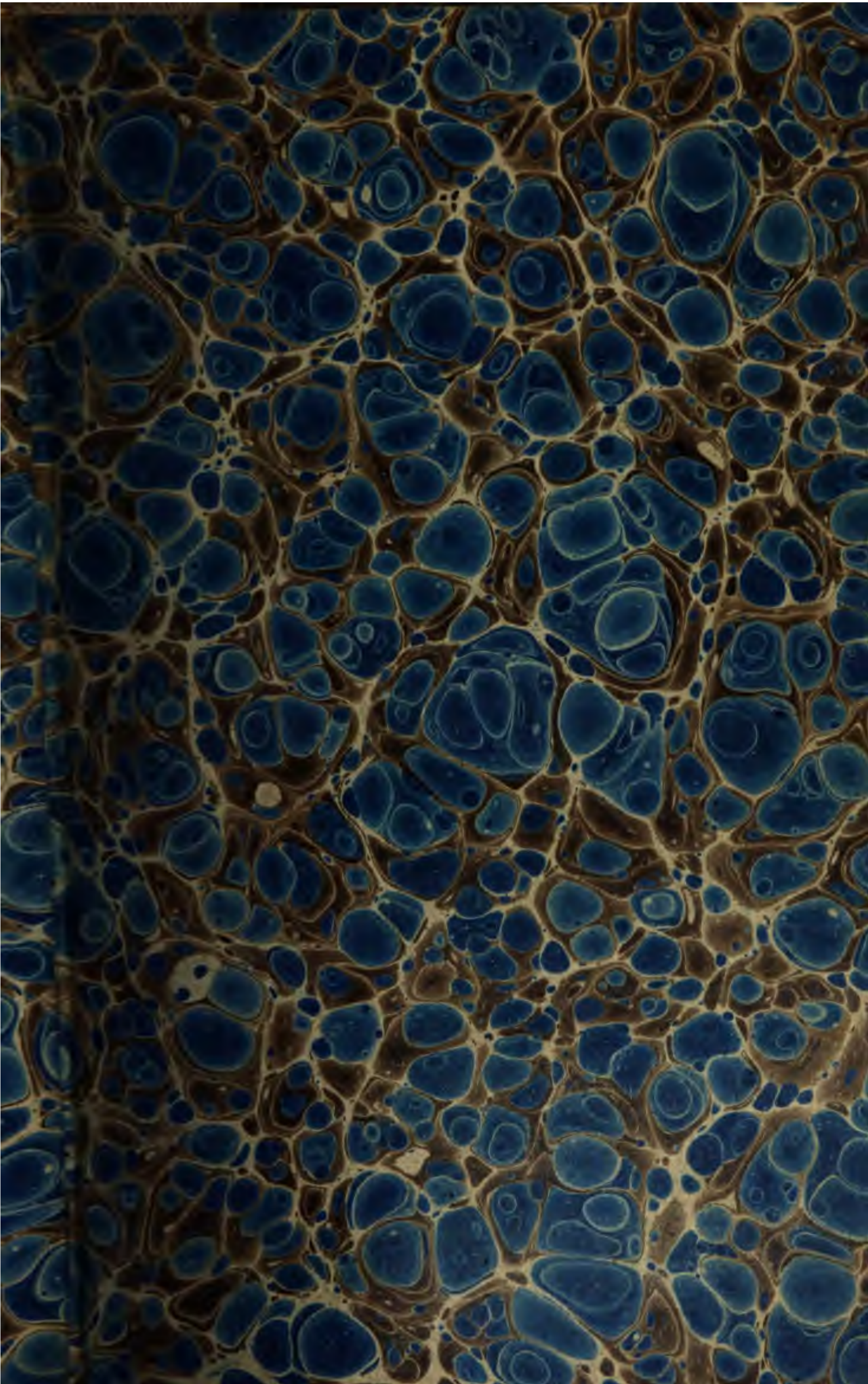



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
CHARLES J. BARR
FUND



Intéressant. Non ...

17.50

Berthre de Bourniseaux

2 parts in 1

all that was published.

5861 **BERTHRE DE BOURNISEAUX** (V.-J.). Le charlatanisme philosophique de tous les âges dévoilé, ou histoire critique des plus célèbres philosophes ; avec la comparaisons des anciens et des modernes. *Paris*, *Migneret*, 1807, 2 vol. in-8, front., demi-bas. (113) 3 fr.

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ.

Sujet de l'Estampe.

Sur un rocher escarpé est le temple de la Vérité. Plusieurs Philosophes habillés à l'antique et à la moderne, se précipitent en fuyant de ce Temple. Ils portent à-la-fois dans leur maintien, la honte et la frayeur. La Vérité paroît à l'entrée de son Temple, un glaive flamboyant à la main. Deux Génies la précèdent et jettent plusieurs livres à la tête des Philosophes. Sur quatre de ces livres tombés à terre, on lit aux titres découverts; savoir : au premier, *République de Platon;* au second, *Emile;* au troisième, *Systême des Atômes;* au quatrième, *Homme - Machine.* Au bas de l'estampe est l'inscription suivante :

« *Fuyez, vils imposteurs, ne souillez plus ce Temple.* »



«Fuyez, vils imposteurs, ne souillez plus ce temple.»

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ,

OU HISTOIRE CRITIQUE DES PLUS CÉLÈBRES PHILOSOPHES ; AVEC LA COMPARAISON DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Par V. J. BERTHRE DE BOURNISEAUX, (de Thouars),
De la Société libre des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris, etc. etc.

[illegible] ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence ;
» Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
» Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur. »

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.

par Berthre de Bourniseaux

A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1807.



PRÉFACE.

CHÉRIR ses semblables, et chercher à les rendre meilleurs, tel est le seul motif et l'unique but du vrai philosophe. Loin de porter des regards curieux sur la structure de l'univers, loin de s'élancer d'un vol audacieux dans la carrière de l'infini, et d'embrasser à-la-fois tous les êtres, il descend dans son cœur, y puise les vrais principes de la morale, et après s'être long-temps essayé lui-même à la pratique de la vertu, et en avoir goûté les charmes, il s'attache à communiquer à ceux qui l'environnent les influences salutaires qu'il vient d'éprouver, à dissiper les nuages qui offusquent leurs yeux, et à leur applanir le sentier difficile qui conduit au vrai bonheur.

Sa philosophie n'est ni vaine, ni raisonneuse, ni altière, ni méprisante, ni présomptueuse, ni irascible; elle ne se montre jamais que sous un dehors négligé, sans suite, sans escorte, et sans autre parure que celle que lui prêtent une bonté touchante et une aima-

ble simplicité. La science, à son avis, n'est rien sans la vertu; la plus vaste érudition n'est que folie, dénuée de probité; la pénétration la plus vive, l'intelligence la plus parfaite, en un mot, tous les talens de l'esprit perdent à ses yeux leur éclat, s'ils ne sont joints aux qualités du cœur; et ce sont pour lui des termes synonymes que ceux de sage et d'honnête homme.

Toutes les idées, tous les systêmes, toutes les inventions, n'ont à ses yeux qu'une même mesure, l'utilité du genre humain. La découverte d'une planète le flattera infiniment moins que celle d'une méthode agricole plus parfaite: il regarde comme autant de temps perdu celui qu'on emploie à des sciences vaines et spéculatives; il a sans cesse à la bouche cette maxime, *que l'homme est fait pour profiter des bienfaits du Créateur, et non pour les examiner.*

Aimer et servir sa patrie, adorer Dieu en esprit et en vérité, respecter ses parens et ses magistrats, être attaché à tous ses devoirs; tel est le résumé de sa doctrine. Dans son opinion, rien n'est grand, rien n'est beau, que ce qui est utile et honnête; il ne recherche ni la gloire, ni la réputation, ni les

richesses ; sa propre estime lui suffit, et de tous les titres que la flatterie, ou la reconnoissance des peuples ont inventé, il n'en est qu'un seul qui lui paroisse digne d'envie, celui de bienfaiteur de l'humanité.

Certes si les prétendus sages, dont je vais tracer l'histoire, n'avoient jamais eu d'autre philosophie que celle dont je viens d'esquisser le caractère, loin d'être en butte à nos critiques, ils devroient être l'objet de notre reconnoissance et de nos respects. Mais lorsque l'on voit ces philosophes suivre une route entièrement opposée, et quitter le sentier de l'utile, pour se lancer en téméraires dans la carrière des spéculations les plus frivoles ; lorsque l'on est convaincu que l'orgueil seul a été le mobile de leurs actions ; qu'ils n'ont jamais rien aimé qu'eux-mêmes, et que le genre humain leur doit la plus grande partie de ses erreurs, et même de ses vices ; on ne peut s'empêcher de s'élever avec force contre la tyrannie qu'ils exercent encore aujourd'hui sur l'opinion, et de chercher à détromper un peuple d'admirateurs ignares qui adorent les vertiges d'une foule de prétendus amans de la sagesse, que, mieux connus, ils ne pourroient que mépriser.

« *Non enim sunt ii, aut scientiâ, aut arte divini,*
Sed insani vates, impudentesque harioli;
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam. »

(ENNIUS.)

Je sais tout (1), nous dit le faux sage; donc je puis rendre raison de tout. Telle a été dans tous les siècles la source première des nombreuses erreurs qui ont affligé l'esprit humain. Une sage défiance peut seule nous conduire dans le sentier de la vérité. Je ne sais qu'une seule chose, disoit Socrate aux philosophes d'Athènes; c'est que ni vous, ni moi, ne savons rien. Ce noble aveu de Socrate est au-dessus de tous les systêmes philosophiques.

Un ignorant de bonne foi peut être un homme estimable; il peut remplir avec exactitude tous ses devoirs, être utile à la société, et mériter même l'amour et la reconnoissance de ses concitoyens; le jardinier Abdolonime occupa avec gloire le trône de Sidon, et fit le bonheur de son peuple. Il n'en est pas

(1) « Quand le vulgaire demande, à quoi sert la philosophie? il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre, *à rien*. »

DIDEROT, *tom. III, pag.* 32.

ainsi de l'ignorant présomptueux. Dans quelque position que le sort l'ait placé, il devient dangereux, dès qu'il cesse d'être ridicule; si la fortune l'a appelé au trône, soyez sûr qu'il agira en tyran. Le roi Denys avoit la prétention d'être le meilleur poëte de son temps; on sait ce qu'il en coûta à Philoxène pour n'avoir pas admiré ses vers. L'empereur Adrien fit tuer l'architecte Appollodore par un semblable motif. La présomption exclut toute critique, toute observation. L'admiration est le seul sentiment qu'elle exige. La flatterie même la plus grossière ne sauroit l'offenser. « *Tu m'aduli, ma tu mi piaci.* »

Si l'ignorant présomptueux est revêtu des livrées de la philosophie, alors il ne connaît plus de frein. Couvert d'un masque respecté du vulgaire, il n'est rien qu'il ne fasse pour parvenir à la célébrité et à la considération. S'il ne peut inventer de nouveaux systêmes, il se roulera nu dans les rues, et se logera dans un tonneau pour fixer les regards du peuple; ou s'il a conservé quelque pudeur, il cherchera à étonner le vulgaire par la hardiesse de ses idées, ou à le séduire par l'appât des nouveautés. Je ne connois rien dans l'histoire de plus ridicule que la présomption

de Diogène qui se croyoit aussi grand qu'Alexandre, si ce n'est la sottise d'Alexandre qui élevoit Diogène jusqu'à son niveau.

Malheureusement cette présomption funeste a semblé jusqu'à ce jour inhérente à la philosophie. Parcourez tous les systêmes, toutes les théories, vous verrez que leurs auteurs ont tous été des hommes pleins de leur mérite, tranchans et affirmatifs. Ce n'est point en hésitant et en craignant de se tromper qu'ils proposent leurs idées, et qu'ils combattent celles de leurs devanciers. Tous leurs discours peuvent se réduire à cette phrase : « Peuples ! moquez-vous de tous les systêmes que l'on vous a présentés jusqu'à ce jour ; leur absurdité est évidente ; seul j'ai trouvé la vérité ; je suis le seul que vous devez croire. »

Loin de rire de tant de jactance et de forfanterie, le peuple a eu la simplicité de les croire sur leur parole, et quelques mauvais effets qu'il ait ressentis de sa crédulité, il n'a jamais songé à se guérir de cette étrange manie d'applaudir ce qu'il ne comprend point. Jusqu'à ce jour l'expérience de tant de siècles a été perdue pour lui ; les philosophes systématiques sont plus en vogue que jamais, et c'est encore pour le peuple des découvertes

à faire, que leur ignorance et leur charlatanisme.

Nous avons dit que la présomption et la vanité avoient été les principales sources des erreurs philosophiques; que l'on n'aille pas croire qu'elles aient été les seules.

1.° On ne peut se dissimuler que les langues n'aient puissamment influé sur les opinions, comme les opinions sur les langues. La plus grande partie de la théogonie égyptienne n'a d'autre base que l'abus du langage astronomique. Les inondations périodiques du Nil, les fêtes commémoratives du déluge, de la dispersion des hommes après la confusion des langues, et des premiers principes des sociétés, ont créé plus de dieux, qu'il n'en sortit jamais du cerveau d'Homère. Les hiéroglyphes destinés à conserver la mémoire des grands événemens, et d'autant plus respectés du vulgaire, qu'ils étoient plus obscurs, furent pareillement une mine féconde, où la plupart des philosophes ont puisé leurs dogmes, leurs interprétations, leurs préceptes, et jusqu'à leurs dieux.

2.° Au lieu de s'attacher à observer avant d'expliquer, les philosophes ont prétendu expliquer sans observer. Des définitions ont

passé dans leur esprit pour des démonstrations, des idées vagues, pour une analyse complète, des hypothèses, pour un corps de doctrine.

3.° La philosophie, dans ses premiers âges, étoit confondue avec la poésie. Cette dernière ne vit que de fictions et de mensonges; delà les fables et les ingénieuses absurdités qui ont servi de bases à tous les systêmes philosophiques.

Pour flatter l'opinion populaire, les premiers poëtes ou philosophes s'imaginèrent d'expliquer les effets de la nature, par les préjugés reçus. Peut-être, et je serois assez tenté de le croire, n'avoient-ils à ce sujet d'autre opinion que le vulgaire, et n'étoient-ils pas plus éclairés que lui. Ils auront donc cru, comme le commun des hommes, que le soleil descendoit chaque nuit dans la mer, que chaque matin il étoit traîné sur un char attelé de quatre chevaux, et qu'il ne s'élevoit sur l'horizon qu'après que l'aurore lui avoit ouvert les portes de l'orient : ils auront cru que des naïades, en épanchant des urnes, entretenoient le cours des fontaines; que les tremblemens de terre étoient produits par les coups de trident de Neptune;

que le tonnerre étoit forgé par Vulcain, etc. etc. Ceux qui leur prêtent un voile allégorique, leur font peut-être trop d'honneur. Il est possible que quelques-uns d'entre eux aient senti l'absurdité de leurs fictions; mais rien n'empêche de croire que la plupart ne les aient pris à la lettre. En parcourant les fastes de la philosophie, qui renferment, à proprement parler, toute l'histoire des erreurs de l'esprit humain, nous aurons plus d'une fois lieu de nous convaincre qu'il n'est point de conséquence si absurde qu'on puisse la supposer, qu'un faiseur de système n'adopte plutôt que de renoncer à son hypothèse chérie; et que ce n'est point sans raison que Molière a avancé,

Qu'un sot savant est sot, plus qu'un sot ignorant.

Que l'on ne pense pas, au reste, que ce que nous venons de dire ne soit applicable qu'aux anciens philosophes; je soutiens que les modernes ont été guidés par les mêmes motifs, et sont, à peu de choses près, tombés dans les mêmes erreurs. Ils n'ont plus, il est vrai, l'utile ressource des voiles allégoriques, des hiéroglyphes, ni d'un langage énigmatique; mais ils n'en sont pour cela,

ni plus clairs (1), ni plus modestes, ni plus conséquens que leurs devanciers; leurs idées n'en roulent pas moins sur les mêmes principes; ils n'en expliquent pas moins les effets inconnus de la nature, par des causes occultes. Comme leurs prédécesseurs, ils hasardent des notions vagues, ils s'entourent d'abstractions, ils rajeunissent de vieilles opinions, et les font reparoître sous une forme nouvelle : on diroit, en un mot, que l'esprit humain est condamné à tourner autour d'un cercle dont le centre est l'ignorance. « *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* (S. Paul *ad Rom.*) »

La seule différence que l'on puisse admettre entre les anciens et les modernes, n'est guères que dans certaines méthodes et dans certains mots. Tout s'expliquoit autrefois par le moyen des atômes, des simulacres, des essences, des formes substantielles, des

---

(1) Fontenelle, en présentant son ouvrage sur l'analyse des Infiniment-petits, au duc d'Orléans, fils du Régent, lui dit, que cet écrit ne pouvoit être entendu que par sept ou huit géomètres en Europe, et que l'auteur n'étoit point de ces huit là.

Trublet, *note sur le Mercure de juin 1757.*

parties similaires, et des qualités occultes : aujourd'hui tout se démontre par l'intermédiaire des poids, des leviers, des poulies, des ressorts, des tourbillons, des impulsions, des forces centrales, des prototypes, et des infiniment-petits. Les anciens s'enveloppoient prudemment d'un voile allégorique qui présentoit une double face, et leur ménageoit une ressource, dans le cas d'une disgrace; les modernes, dénués de ce secours, ont été réduits à emprunter le langage géométrique, pour mettre leurs hypothèses hors des atteintes du commun des lecteurs (1). Autrefois, pour suivre dans l'école une proposition d'Aristote, il falloit essuyer une foule de mots barbares, vides de sens, et le plus souvent inintelligibles; aujourd'hui, si vous voulez étudier la théorie d'un faiseur de systêmes, quelques connoissances que vous ayez en géométrie et en algèbre, il vous est impossible de suivre le faiseur à travers

(1) « Les ouvrages de Newton ne demandent qu'à être entendus, pour être estimés ce qu'ils valent. »

Diderot, *tom. III, pag. 87.*

« Il ne leur manque ainsi, pour être excellens, que d'être intelligibles. »

le dédale inextricable où il vous conduit. Comment pourriez-vous vous flatter de le comprendre, tandis que s'il étoit de bonne foi, il avoueroit qu'il ne s'est jamais compris lui-même? La vérité, nous disent ces messieurs, est simple, claire, évidente, et se saisit au premier coup-d'œil: voilà la meilleure preuve, a dit un auteur célèbre, que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

« Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Mairan, calculante cabale;
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois quelquefois que j'ai très-peu compris (1). »

VOLTAIRE, *Epît. à M.lle ***, tom. IV, édit. de Rotterdam.*

Non-seulement les modernes ont égalé les anciens en inconséquences et en absurdités,

---

(1) Il faut avouer que Voltaire étoit admirable dans ses momens de franchise. Quelque respect que l'on doive à Newton, savant estimable sous plus d'un rapport, il est à croire que si ses partisans étoient de bonne-foi, ils feroient le même aveu que Voltaire.

mais encore on peut dire qu'ils les ont surpassés. Que l'on feuillete tant qu'on voudra les ouvrages des anciens, on ne trouvera jamais de sottises comparables à l'animal prototype de Diderot, aux rochers sensibles et à l'alambic moral de Robinet, à l'homme-chou ou arbuste de La Mettrie, aux montagnes plus légères que des plumes de marivets, et à tant d'autres absurdités avancées par nos esprits-forts modernes. Les plus raisonnables d'entre eux se sont bornés à s'approprier les idées les plus extravagantes des anciens; et par une injustice criante, et dont notre siècle aura peine à se laver dans l'esprit de la postérité, on honore les copistes, tandis que l'on dégrade les originaux. On rit de Thalès lorsqu'il nous dit que l'eau est le principe de tout ce qui existe; et Maillet, qui n'a fait que répéter le même système, et qui même a osé dire qu'il avoit vu des hommes dont l'épine du dos se terminoit en dos de brochet, trouve encore aujourd'hui des prôneurs: on se mocque des atômes de Leucippe, et l'on respecte les monades du grand Leibnitz; on tourne en ridicule les simulacres d'Epicure, et l'on voit encore plusieurs de nos illustres physiciens chercher à expli-

quer, par le moyen des corpuscules, les effets de la baguette divinatoire; on hausse les épaules lorsqu'on entend Pyrrhon avancer que nous devons douter de notre propre existence, et l'on admire Helvétius lorsqu'il nous dit : « l'existence des corps, et en général celle de toute la matière, n'est qu'une pure probabilité qui n'aura jamais assez de poids pour entraîner un philosophe. (*De l'Esprit, discours premier.*) »

Tant est vraie cette maxime d'un sage, que le pays des découvertes (1) est un vaste labyrinthe où l'on repasse sans cesse dans les mêmes sentiers, et où l'on ne sauroit faire un pas en avant sans s'égarer davantage.

« Les hommes d'à-présent sont plus fous que leurs pères ;
Leurs fils enchériront sur eux ;
Les petits-fils auront plus de chimères
Que leurs extravagans aïeux. »

FONTENELLE.

Après avoir démontré les causes des erreurs philosophiques, je devrois ici m'atta-

---

(1) Je n'entends parler ici ni des découvertes dans les arts, ni dans certaines parties de la physique. Elles sont toujours respectables, dès qu'elles offrent aux hommes une utilité réelle.

cher à prouver, ainsi que je l'ai avancé, qu'on doit imputer à la philosophie la plupart des erreurs et même des vices qui sont le partage du genre humain ; mais ce seroit en quelque manière vouloir refondre dans une préface la totalité de cet ouvrage, dont cette démonstration est l'unique but. Je suis donc obligé de me borner à quelques observations.

En résumant tous les éloges que l'on a jusqu'à ce jour donnés à la philosophie, en recensant les prétendus bienfaits qu'elle a faits aux hommes, on peut les réduire aux quatre suivans.

1.° Elle a épuré les dogmes religieux.

2.° Elle a soumis l'homme civilisé au joug de la morale et des lois.

3.° Elle a poli la rudesse des mœurs.

4.° Elle a fait des découvertes intéressantes dans les sciences et dans les arts.

Nous allons prouver que ces bienfaits ne sont qu'imaginaires.

1.° Loin d'épurer les dogmes religieux, la philosophie n'a semblé s'attacher qu'à les avilir. Quel est le scélérat qui voudroit ressembler aux dieux d'Homère, l'un des plus anciens poëtes ou philosophes? Quelle femme honnête voudroit jouir des honneurs et des

titres d'une Vénus impudique, ou d'une infâme Cotytto? Dans quel pays policé ne puniroit-on point du gibet un Jupiter parricide, un Mercure voleur, un Neptune incestueux, un Pluton ravisseur, un Priape enfin dont le nom seul est une injure aux plus infâmes libertins?

Ce sont des allégories, nous dit-on : il est plus aisé de le dire que de le prouver; mais quand on admettroit une pareille supposition, pourroit-on en conclure que les philosophes ont eu raison d'arborer l'étendard du vice, pour ramener les hommes aux principes religieux et à la pratique de la vertu; qu'ils n'ont pu mieux faire, pour les rappeler aux bonnes mœurs, que de salir leur imagination par les allégories les plus obscènes; pour les engager à la probité, que de leur montrer des dieux voleurs; pour leur retracer sans cesse le respect qu'ils doivent à leurs parens, que de leur donner pour modèle le maître du tonnerre, c'est-à-dire, un fils dénaturé qui se révolte contre son père, le dépouille de sa couronne, et le mutile de ses propres mains?

Mais laissons-là les dieux d'Homère : que dirons-nous de ceux d'Epicure, de Démo-

crite, d'Aristote, de Thalès et de tant d'autres rêveurs de la Grèce ? Que dirons-nous de Théodore, de Protagoras, et de tous les athées qui ont été revêtus des livrées philosophiques ? Est-il un seul homme qui ose avancer que de tels philosophes ont épuré les dogmes religieux ?

Si les bornes que je me suis prescrites me permettoient d'entrer dans de plus grands détails, je n'aurois aucune peine à prouver que les philosophes modernes, loin d'épurer la religion, l'ont sapée jusques dans ses fondemens; que c'est en suivant les principes des Spinosa, Diderot, La Mettrie, Voltaire, Rousseau, Bayle, Helvétius, etc. etc. que le peuple a appris à secouer le joug de la religion et de la morale, à confondre les mots vice et vertu, et à regarder comme des préjugés ses maximes de conduite, ses devoirs, et jusqu'à ses sentimens. Ah ! si l'on veut persister à soutenir que de pareils hommes ont réformé les dogmes religieux, que l'on ait donc du moins la bonne-foi d'avouer que ce furent *des réformateurs à coups de coignée !*

2.° Au lieu d'avancer que la philosophie a perfectionné la morale, il faudroit plutôt

dire qu'elle l'a corrompue jusques dans ses sources.

En effet, la dépravation des mœurs est une suite infaillible de la corruption des dogmes religieux (1). Comment veut-on qu'une femme soit chaste, lorsqu'elle sacrifie à l'impudique Vénus ? Comment veut-on qu'un homme soit probe, lorsqu'il adore un Mercure voleur ?

Un Epicurien religieux et moral seroit le plus inconséquent des hommes. Il n'a rien à craindre, ni rien à espérer de l'Être suprême qui, dans une apathie continuelle, ne lui tient compte ni de ses crimes ni de ses vertus. Il faut en dire autant de tous les autres sectaires, tant anciens que modernes.

Ah ! lorsque l'homme est corrompu, ce n'est point dans des livres, ni dans des systêmes qu'il peut apprendre la morale : sa

---

(1) L'*Eunuque* de Térence a raison de dire qu'à l'exemple du maître du tonnerre, il peut commettre tous les crimes.

« *At quem Deum ! qui templa cœli summa sonitu concutit; ego homuncio hoc non facerem ?* »

Que le lecteur se rappelle que c'est un payen qui parle.

vraie source découle de notre cœur; et pour en sentir les effets salutaires, il ne faut qu'une conscience pure et un sens droit.

Quel peuple a jamais été plus moral que les Péruviens sous le gouvernement de leurs Incas ? Où trouve-t-on ailleurs un gouvernement plus doux, plus paternel, un peuple plus soumis aux lois et à tous ses devoirs, plus porté à chérir ses semblables, plus humain, plus vertueux ? Heureux Péruviens ! vous n'aviez parmi vous, ni savans ni sophistes, ni livres ni systêmes : dans quelle source aviez-vous donc puisé vos vertus ?

3.° La philosophie ne polit point les mœurs, elle ne fait que les énerver; semblable à ces caustiques violens que l'on applique sur certains métaux, et qui ne leur rendent un éclat apparent, qu'après les avoir corrodés et presque dissous.

Avant que la philosophie eût établi son empire dans la Grèce, les Grecs n'étoient point barbares; avant qu'Athènes eût un lycée, un portique, une académie, un cynosarge, elle étoit à l'apogée de sa gloire et de sa grandeur. Léonidas, Miltiade, Cimon, et avant eux Codrus et Aristomène, n'avoient point eu pour maîtres des philosophes; on

sait quelle splendeur leurs exploits répandirent sur la Grèce. Que fut cette même Athènes, cette même Grèce, sous le règne des sophistes et des orateurs ? Le jouet de Lysandre, d'Alcibiade, de Cléon, d'Anytus, de Demades, l'écho de toutes les sectes péripatéticiennes, académiciennes, épicuriennes, stoïciennes, et la proie de Perdiccas, d'Antipater, de Démétrius, et de tous les tyrans qui voulurent l'asservir.

« Romains, s'écrioit dans le sénat le sage Caton, vous n'aurez plus de république ; Rome sera anéantie le jour où vous recevrez dans ces murs la philosophie des Grecs, et les vaines subtilités qu'elle traîne à sa suite. »

Ce sage conseil ne fut point suivi. Rome ouvrit ses portes aux sophistes d'Athènes, qui déployèrent aussitôt tout l'obscur fatras de leurs absurdes hypothèses. Les écoles romaines se métamorphosèrent en une arène d'ergoteurs, et portèrent dans toute l'Italie le bruit de leur *quanquam* philosophique. Cependant les mœurs se corrompent, l'égoïsme prend la place de l'amour de la patrie, le desir de briller étouffe tout germe de vertu : bientôt Rome est aux fers, le sénat n'est plus composé que d'esclaves lettrés ; et

les descendans de Fabricius et de Camille vont baiser, en tremblant, la main de Séjan ou de Sporus.

Le lecteur sent assez que ce que je viens de dire est applicable aux philosophes modernes. Si quelqu'un pouvoit en douter, l'histoire seule des événemens de ce siècle, suffiroit pour l'en convaincre.

4.° On vante beaucoup les découvertes des philosophes dans les sciences et dans les arts. Mais à quoi se réduisent ces découvertes ? C'est ce que nous allons examiner.

Je ne connois, à proprement parler, aucun philosophe qui ait jamais inventé rien d'utile (1); ils n'ont tous été que des copistes, qui ont brodé sur le fonds d'autrui. Thalès a prédit le premier, dans la Grèce, les éclipses; mais les bergers de Chaldée, qui certes n'étoient pas philosophes, étoient, depuis plusieurs siècles, en possession de les prédire, et c'est de l'Egypte que Thalès

---

(1) Le géomètre plaisante le métaphysicien, en disant qu'il ne sait rien. Cependant la science du premier n'est qu'une métaphysique.

DIDEROT, *tom. III, pag. 9.*

avoit appris cette science. Les inventeurs de l'agriculture, de l'art de forger les métaux, de celui de filer la laine, de fabriquer des étoffes, de moudre les grains, de préparer le lin et le chanvre, en un mot, de tous les arts utiles, n'ont jamais été philosophes. Les Mexicains avoient inventé la plupart de ces mêmes arts sans le secours de la philosophie.

Ce ne furent point des philosophes qui inventèrent l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique, et les autres arts libéraux. On en doit dire autant des horloges, de la poudre à canon, des lunettes catoptriques, de la boussole, de l'imprimerie, des ballons, et autres découvertes modernes. Ce fut aux progrès de la navigation et du commerce, que la géographie dut sa naissance; les inondations périodiques du Nil donnèrent lieu aux premières opérations géométriques; l'illustre inventeur de l'algèbre, Diophantès, ne fut jamais revêtu des livrées philosophiques: de quelque côté qu'on porte ses regards, on ne trouve aucun philosophe qui, soit dans les sciences, soit dans les arts, puisse mériter le nom d'inventeur.

A quoi se réduisent donc tant de merveil-

leuses découvertes? à des spéculations métaphysiques, à de vains systêmes sur l'origine du monde, sur sa forme, son étendue, sa durée; à des abstractions, des néologismes, des argumens, des syllogismes; à toutes les subtilités qui font la base de la dialectique. On ne peut leur refuser la gloire d'avoir inventé les atômes, les essences, les formes substantielles, les entités, les simulacres, les monades, les tourbillons, les impulsions, les causes occultes, les médiateurs plastiques, les forces centrales, les sympathies, les prototypes, et autres termes barbares de l'école.

Si l'on demande aux philosophes à quoi servent tous ces mots; ils répondent, qu'avec leur secours, on peut résoudre sans peine les questions les plus épineuses; telles que celles de l'éternité de la matière, de la distance précise des astres, des opérations de l'ame, d'une fatalité nécessaire, de la rondeur de la lune, de la nécessité du vide, de la divisibilité de la matière à l'infini, de la possibilité de transmuer les métaux, et autres questions plus difficiles encore. Voilà sans doute de sublimes découvertes, et surtout bien utiles au genre humain.

« . . . . Que leur philosophie
A répandu de fleurs, d'agrémens sur la vie ! »
PALISSOT.

Philosophes ! philosophes ! cessez de prendre un vol si sublime, et de voyager dans le pays des chimères ! Si la métaphysique a pour vous tant d'attraits, s'il vous faut suivre des sentiers inconnus au vulgaire, attachez-vous du moins à nous approprier le fruit de vos rêveries, et que vos méditations aient enfin un but utile. De toutes les questions que vous pourriez résoudre, il n'en existe que trois qui, à proprement parler, puissent intéresser l'homme. « Qui suis-je ? d'où suis-je venu ? où dois-je retourner ? » Lorsque vous aurez répondu d'une manière satisfaisante à ces questions, nous commencerons à croire à vos lumières, et à vous mettre au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Il me reste à tracer au lecteur un plan succinct de cet ouvrage.

Le premier livre de cette histoire est divisé en 61 chapitres. Ce premier livre sera suivi de plusieurs autres.

Je vais faire paroître successivement sur la scène les plus célèbres philosophes systé-

matiques, tant anciens que modernes. En écrivant leur histoire, je n'observerai aucun ordre chronologique, et je n'aurai égard qu'aux divers rapports qu'ils peuvent avoir entre eux. Je ne donnerai sur leur vie que de courtes notices, à moins qu'elles n'offrent des faits propres à développer leurs caractères. J'éviterai soigneusement d'entrer dans des détails connus du lecteur, et par un motif contraire, je rapporterai les anecdotes secrètes qui peuvent présenter quelque intérêt, et faire mieux connoître les philosophes dont je combats les systêmes.

Il est quelques opinions sur lesquelles je n'ai fait que passer légèrement, telles que l'animal prototype de Diderot, et l'homme-machine de La Mettrie; persuadé que de pareils systêmes étoient indignes d'une réfutation sérieuse et méthodique; il est d'autres systêmes sur lesquels je me suis étendu plus au long, parce qu'ils m'ont paru plus dangereux et plus en vogue. Anaxagore, Chrysippe, La Mettrie, Diderot n'ont aujourd'hui que très-peu de partisans: il n'en est pas ainsi d'Epicure, de Pyrrhon, de Boulanger, de Rousseau. Je n'ai donc eu à dire que peu de choses sur les premiers, comparativement à

tous les développemens que je n'ai pu m'empêcher de donner à la réfutation des derniers.

Tel est l'ordre dans lequel vont paroître les philosophes qui sont l'objet de ce premier livre.

1.°	PYTHAGORE. DIDEROT.	Comparaison de Pythagore et de Diderot.
2.°	ANAXAGORE. LA METTRIE.	Comparaison d'Anaxagore et de La Mettrie.
3.°	CHRYSIPE. CARDAN.	Comparaison de Chrysippe et de Cardan.
4.°	PYRRHON. BOULANGER.	Comparaison de Pyrrhon et de Boulanger.
5.°	ÉPICURE. J. J. ROUSSEAU.	Comparaison d'Épicure et de J. J. Rousseau.

Si le lecteur jugeoit au premier coup-d'œil que quelques-uns de ces philosophes sont mal assortis, je me flatte que lorsqu'il aura lu cet ouvrage, et qu'il aura médité sur leurs divers rapports, il changera d'opinion.

On ne trouvera dans cette histoire d'autres principes que ceux qu'admet la raison. Je ne suis ni théologien, ni prêtre, et quelque respectables que soient à mes yeux les vérités que la foi nous enseigne, j'ai cru, pour éviter toute espèce de récrimination, devoir n'user

d'aucune autorité théologique dans un ouvrage anti-philosophique. Je n'emploierai donc ici d'autres argumens que ceux qui sont admis dans les discussions ordinaires.

Si quelques lecteurs estiment qu'en attaquant certains philosophes et certains personnages tant anciens que modernes, et depuis long-temps en possession d'une réputation immense, j'aurois dû user de quelques ménagemens, et ne pas heurter de front l'opinion du vulgaire et même celle des savans; je me bornerai à leur répondre avec Fontenelle, que dès que l'ignorance et l'imposture sont reconnues, rien n'empêche de les dévoiler, et que cette hardiesse, loin d'être blâmable, doit être au contraire regardée comme un devoir.

« La vérité n'a ni jeunesse, ni vieillesse; les agrémens de l'une ne la doivent pas faire aimer davantage, et les rides de l'autre ne lui doivent pas attirer plus de respect. »

FONTENELLE, *tom. IX, pag. 54.*

FIN DE LA PRÉFACE.

AVANT-PROPOS.

COURTES NOTICES DE CERTAINS AUTEURS CITÉS DANS LE COURS DE CET OUVRAGE.

Si cette histoire n'offroit au lecteur d'autres citations que celles que j'ai tirées de Plutarque, de Cicéron, de Lucrèce, de Perse, de Juvénal, de Platon, de Tite-Live, de Tacite, de Sénèque, de Salluste, de Théophraste, de La Mothe-Levayer, de l'abbé Banier, de Pluche, de Machiavel, et autres écrivains de ce rang, il seroit fort inutile d'entreprendre ces notices. Ces auteurs devenus presque tous classiques, sont entre les mains de tous ceux qui ont fait les plus légères études; il n'est aucun d'eux à qui ces noms ne soient familiers.

Il n'en est pas ainsi de certains auteurs, et particulièrement de plusieurs critiques et philologues tant anciens que modernes, dont les noms comme les ouvrages ne sont guères connus que des savans ou des littérateurs. On ne sauroit, sans s'exposer à passer pour

un ignorant, convenir que l'on n'a nulle teinture des ouvrages de Platon, de Cicéron, de Tacite ou de Sénèque; mais on peut avouer sans honte que l'on n'a jamais lu ni Suidas, ni Stobée, ni Scioppius, etc., etc. Pour faciliter à cette classe de lecteurs l'intelligence de cet ouvrage, j'ai entrepris de crayonner quelques notices que je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible, n'ayant soin de parler que de ceux qui sont cités dans le premier livre de cette histoire.

ABYDÈNE.

Abydène, dit Palæphate, fut disciple d'Aristote, qui l'aima à un tel point, que plusieurs écrivains ont cherché à accuser le maître d'un amour criminel pour son élève. Ce qui contribua peut-être à donner ces soupçons étranges, c'est qu'Abydène avoit été le plus beau garçon de son temps. Cet auteur avoit beaucoup écrit sur l'histoire de Cypre, d'Arabie et d'Assyrie. Il ne nous reste qu'un fragment de ce dernier ouvrage, qui nous a été conservé par Eusêbe.

AKIBAS.

Akibas, fameux rabin, vivoit dans le

second siècle de l'église. Les explications qu'il a données des tables de la loi, sont encore aujourd'hui suivies par les juifs.

ALAIN.

Alain naquit à Lille en Flandre. Sa grande érudition lui fit donner le surnom de grand et d'universel. Il fut recteur de l'Université de Paris, qu'il quitta pour aller se renfermer dans le monastère de Cîteaux, où il entra sous un nom inconnu, en qualité de frère convers et de porcher. Son éloquence brilla au concile de Latran, tenu sous le pape Innocent III, en 1215. Il mourut âgé de plus de cent ans à Cîteaux. Nous avons de cet auteur un volume *in-fol.* de commentaires sur l'Écriture sainte, et d'autres commentaires sur les prophéties d'Ambroise Merlin.

ALCUIN.

Flaccus Albinus Alcuvinus naquit en Écosse en 739. Il fut disciple de Bède et de S. Egbert. Il apprit assez facilement l'hébreu, le grec et le latin. Il passa en France par ordre d'Offa, roi de Mercie. Charlemagne, charmé de ses talens, l'y retint à force d'honneurs et de bienfaits, et le prit pour son précep-

teur. Alcuin fut à-la-fois orateur, philosophe, poëte, mathématicien, théologien, physicien, etc., etc. C'est le vrai grec de Juvénal. C'est lui qu'on doit regarder comme le vrai fondateur de l'Université de Paris. Alcuin mourut à Tours en 804. Aucun auteur n'a joui, de son vivant, d'une si haute réputation. Il nous a laissé un grand nombre d'ouvrages théologiques, mathématiques, historiques, philosophiques, etc., etc., que personne aujourd'hui ne prend la peine de lire.

ALEXANDER AB ALEXANDRO.

Alexander naquit à Naples dans le 15.e siècle. Ce fut un savant jurisconsulte, dont le mérite perça jusqu'à la cour. Charles I.er, roi de Naples, le combla de faveurs et l'admit dans son conseil. Il mourut en 1494. Il est l'auteur du célèbre traité connu sous le titre de *Dierum genialium*. Je ne dois point omettre qu'Alexander a prétendu avoir vu un spectre.

APOLLODORE.

Apollodore, rhéteur et grammairien, naquit à Pergame l'an de Rome 662; il fut le

fondateur de la secte qui porte son nom. Son mérite le fit accueillir des plus illustres personnages de son siècle, et entre autres de l'empereur Auguste. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont Eusèbe fait mention dans sa Chronique. Strabon et Suétone ont aussi parlé de cet auteur dans leurs écrits.

APULÉE.

Mandaure en Numidie fut la patrie de Lucius Saturentius Apuleius. Il a vécu sous l'empire de Marc-Aurèle. Après avoir été long-temps philosophe platonicien, il étudia la jurisprudence et devint un célèbre avocat. Nous avons de cet auteur le conte de l'*Ane d'or*, qui n'est qu'un récit allégorique des diverses cérémonies de l'initiation aux mystères d'Isis, et des désordres où nous entraîne une jeunesse dépravée. Il a composé aussi un traité sur le démon de Socrate.

ARISTOCLÈS.

Aristoclès, né à Rhodes, fut à-la-fois historien et orateur; il a vécu sous le règne d'Auguste, ainsi que nous l'apprend Strabon. Il avoit écrit l'histoire d'Italie, un traité sur la poétique, et plusieurs livres de paradoxes

dont Stobée nous a conservé quelques légers fragmens. Cet auteur est cité par S. Clément d'Alexandrie, par Eusèbe, et autres écrivains ecclésiastiques.

ARNOBE.

Arnobe étoit originaire de Sicca, ville de Numidie. Il fut élevé dans le paganisme, qu'il quitta à l'âge de 32 ans, pour embrasser la religion chrétienne. Il a vécu sous le règne de Dioclétien. Cet auteur avoit écrit plusieurs ouvrages contre les païens, un commentaire sur les pseaumes, et un traité sur la rhétorique. Il ne nous reste aucun de ces ouvrages en entier.

ATHÉNÉE.

Athénée fut un des plus savans hommes de son temps; il étoit originaire de Naucrate, ville d'Égypte, située sur un bras du Nil. Il vivoit sous l'empire de Marc-Aurèle. De tous les ouvrages qu'il a composés, il ne nous reste que son Banquet des philosophes, en quinze livres, où l'on trouve, à travers quelques citations fort intéressantes, des passages obscènes, et des aventures tirées de la chronique scandaleuse de son temps.

M. l'abbé de Maroles l'a traduit en français.

CANTERUS.

Guillaume Canterus naquit à Utrecht le 24 juillet 1542. Ce fut un philosophe très-savant. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, en France et en Italie. Il fut extrêmement lié avec d'Aurat, Muret, Sigonius et d'autres savans ; il mourut à Louvain, âgé de 33 ans, le 18 mai 1575. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Syntagma de ratione emendandi graecos authores*. Théodore son frère, mort à Lewarden, en 1607, fut aussi un philosophe estimé.

CELSE.

Celse, philosophe épicurien, vivoit au second siècle, sous l'empire des Antonins. Il fut intimement lié avec Lucien l'apostat, qui lui dédia son *Pseudomantis*. Celse écrivit contre le Christianisme, *son Discours véritable*. Il fut si vigoureusement réfuté par Origène, qu'il n'osa rentrer dans la lice, quoiqu'il s'y fût engagé.

DIODORE DE SICILE.

Argyrium en Sicile fut la patrie de Diodore. Il a vécu sous l'empire d'Auguste. Il a

passé trente ans à la composition de sa Bibliothèque historique, ouvrage qui contenoit quarante livres, dont il ne nous reste que quinze, avec quelques fragmens. Cet auteur a beaucoup voyagé dans l'Europe et dans l'Asie pour ramasser les matériaux de son histoire; cette méthode n'est plus en usage aujourd'hui : nos plus fameux historiens, nos plus célèbres voyageurs, ne prennent pas aujourd'hui la peine de sortir de leur cabinet.

DIOGÈNE LAERCE.

Diogène, natif de Laërte en Cilicie, fut un philosophe épicurien, qui a vécu sous le règne des Antonins. Il a écrit l'histoire des philosophes en dix livres, et un recueil d'épigrammes. Son style est sec et sans ornemens; on peut dire que cet auteur n'a jamais eu ni méthode, ni érudition, ni jugement. Il a beaucoup loué Épicure, et ses louanges outrées n'ont servi qu'à décrier le maître et le disciple.

DURIS.

Duris, né à Samos, fut un historien célèbre qui florissoit du temps de Ptolémée Philadelphe, vers la cent-quarantième olym-

piade. Il a écrit un traité de la tragédie, une histoire de Macédoine et plusieurs autres ouvrages, qui lui ont fait le plus grand honneur, et lui ont mérité cet éloge de Cicéron : « *Duris, homo in historiâ diligens.* »

Nous avons perdu ses ouvrages.

FAVORIN.

Arles, dans les Gaules, a vu naître Favorin. Quelques auteurs ont écrit qu'il étoit né hermaphrodite ; d'autres plus vraisemblables se bornent à dire qu'il étoit eunuque. Quoi qu'il en soit, ce fut un philosophe fort célèbre et un orateur très-estimé. Il enseigna les belles-lettres avec réputation à Athènes et à Rome. L'empereur Adrien, sous l'empire duquel il vivoit, fut jaloux de son mérite, et chercha les occasions de lui nuire. Le philosophe eût ressenti les effets de la haine du pédant couronné, s'il n'eût usé de prudence et de circonspection, et cédé, dans la discussion, à ses opinions les plus absurdes. « Un homme qui a trente légions sous ses ordres, disoit-il, doit toujours avoir raison. »

Au nombre de ses ouvrages, on distingue celui qui a pour titre : *Omnigenae historiae Sylvae*. Il fit en outre l'éloge de Thersite et

celui de la fièvre. Ces derniers ouvrages ont été vantés par Aulugelle.

GEOFFROI.

Geoffroi naquit à Angers. Il devint abbé de Vendôme, puis cardinal, et fut employé dans diverses ambassades par Louis-le-Gros et par les Papes contemporains. Il nous reste de lui cinq livres de lettres, et plusieurs autres ouvrages qui ont été imprimés en 1610, par les soins du père Sirmond, jésuite. Geoffroi mourut en 1132.

HÉGÉSIAS.

Hégésias, philosophe de la secte cyrénaïque, a vécu vers la 91.e olympiade, 416 ans avant notre ère. Ce fut un homme éloquent, mais pervers. Il fonda l'école que l'on appelait Hégésiaque. Si nous en croyons Valère-Maxime, il prêchoit le suicide avec tant de force, que la plupart de ses disciples s'égorgeoient en sa présence. Un pareil prédicateur ne seroit guères suivi dans ce siècle. Hégésias enseignoit en outre qu'un homme ne doit rien à ses semblables. On doit le regarder comme le patron des égoïstes.

HILLEL.

Hillel, célèbre rabin juif, vivoit au 4.e siècle. On doit le regarder comme l'un des principaux auteurs de la Gémare. Il a composé un Cycle et plusieurs ouvrages. Il a donné aussi une édition correcte du texte hébreu.

HOLWEL.

Holwel, auteur anglais du 18.e siècle, est connu par plusieurs ouvrages, et entre autres par une excellente traduction du Shadstah, du Pouranon et autres livres indiens.

ISIDORE.

Isidore, archevêque de Séville, fut l'oracle de l'Eglise d'Espagne pendant plus de 40 ans. L'Eglise l'a mis au rang des saints et de ses pères. Ce digne prélat mourut le 4 avril 636. Il a composé beaucoup d'ouvrages théologiques, et entre autres un commentaire sur les livres historiques de l'ancien Testament.

JAMBLIQUE.

Jamblique, philosophe platonicien, étoit né à Calcide, ville de Syrie. Anatolius et Porphyre furent ses maîtres. Il a vécu sous

les règnes du grand Constantin et de Julien l'apostat. Il a écrit la vie de Pythagore et d'Alipius; des exhortations à la philosophie, et plusieurs autres ouvrages. Peu d'auteurs ont été aussi crédules et aussi adonnés aux superstitions magiques. Eunape, en écrivant la vie de Jamblique, n'a pas cru devoir dissimuler le peu de cas qu'il faisoit de ce philosophe.

JUDAS.

JUDAS, fameux rabin, vivoit dans le 2.e siècle; il étoit neveu de Gamaniel. Il a commenté le Talmud, et composé d'autres ouvrages qui l'ont mis en grande réputation chez les Juifs.

LACTANCE.

LUCIUS CECILIUS FIRMIANUS LACTANTIUS naquit à Fermo dans la marche d'Ancône. Il fut disciple du célèbre Arnobe. L'empereur Constantin, charmé de son éloquence, le choisit pour être précepteur de son fils Crispus. Lactance embrassa le christianisme, et malgré l'emploi qu'il avoit à la cour et la faveur du prince, il vécut si pauvre, qu'il manquoit parfois du nécessaire. Lactance fut surnommé le Cicéron chrétien. Il a laissé plu-

sieurs ouvrages théologiques et de controverse. On le regarde aussi comme l'auteur du poëme du Phénix.

LA FITTAU.

Joseph-François La Fittau, savant jésuite, fut envoyé chez les Iroquois en qualité de missionnaire; après avoir essuyé de grandes fatigues et de grands dangers chez ces peuples barbares, il revint en France, où il publia la relation de son voyage, sous le titre de *Mœurs des sauvages, comparées aux mœurs des premiers siècles*. Nous avons encore de cet auteur des remarques sur le *gin-zing*, et d'autres ouvrages estimés. Il est mort en 1740.

MACROBE.

Plusieurs auteurs ont cru Macrobe originaire de Parme; mais il avoue lui-même qu'il étoit étranger. Il vécut au 4.e siècle, sous le règne de Théodose, dont il fut chambellan. Son ouvrage des Saturnales est très-estimé des savans, ainsi que son commentaire sur le traité de Cicéron, qui a pour titre : *Le Songe de Scipion*.

MAIMONIDE.

Moïse Maimonide naquit à Cordoue en

1139. Ce fut un rabin célèbre et l'un des plus savans hommes de son siècle; il eut pour maître le fameux Averroès. Il devint médecin du sultan et fut comblé de ses faveurs. Il est mort en 1209. Les Juifs le regardent encore aujourd'hui comme l'aigle de leurs docteurs. Au nombre de ses ouvrages est le fameux traité *de rebus Christi*, qui a été traduit par Génébrard.

MERLIN.

AMBROISE MERLIN, fameux écrivain, philosophe et magicien anglais, vivoit sur la fin du 5.e siècle, vers l'an 480. On a prétendu qu'il étoit né d'un incube et d'une religieuse. On lui attribue des prédictions, des miracles, des prophéties, et un grand nombre d'ouvrages ridicules, qui ont cependant trouvé des commentateurs. Il fut fort en faveur auprès du roi Vortigerne. Il n'est guères d'Anglais qui n'ait ses ouvrages, et qui ne se fasse un plaisir de les lire. Suivant une tradition populaire, Merlin n'est pas mort, il n'a fait que changer de forme.

MNAZÉAS.

MNAZÉAS étoit né à Beryte, ville de Phénicie. Cet auteur est peu connu. On sait

seulement qu'il a écrit un traité qui a pour titre : *Ars dicendi et de atticis verbis.* Il y a deux autres auteurs de ce nom, l'un de Locres, et l'autre de Patras.

LA MOTHE LE VAYER.

François de la Mothe le Vayer naquit à Paris en 1588. Il devint précepteur du duc d'Anjou, frère de Louis XIV, fut fait ensuite Conseiller d'Etat, et jouit d'une assez grande faveur à la Cour. Il est mort âgé de 84 ans, en 1672.

Nous avons de cet auteur un recueil de dissertations sur plusieurs sujets, dans le goût de celles de Plutarque : il fut accusé de scepticisme ; on convient aujourd'hui qu'il eut plus d'érudition que de jugement.

NAUDÉ.

Gabriel Naudé, chanoine de Verdun, étoit originaire de Paris : son mérite littéraire lui attira une telle réputation, que le cardinal Mazarin voulut l'avoir pour son bibliothécaire, et que Christine de Suède le fit venir à Stockholm pour s'entretenir de sciences avec lui ; il mourut à Abbeville en

1653. Au nombre de ses ouvrages on distingue sa satyre contre les Rosecroix, et son apologie des Magiciens.

NICOLAS DAMASCENE.

Cet auteur naquit à Damas, l'an de Rome 658 : il eut part aux bonnes graces de l'empereur Auguste, et fut fort estimé du grand Hérode. Il étoit à-la-fois philosophe péripatéticien, historien et poëte ; le peu de fragmens qui nous restent de ses ouvrages, doit en faire regretter la perte. L'histoire d'Assyrie paroît avoir été le plus intéressant de ses écrits.

NUMENIUS.

Numenius naquit à Apamée, ville de Syrie, dans le 2.e siècle de notre ère : il entreprit de concilier les dogmes de Pythagore et de Platon. Il a prétendu que ce dernier n'étoit qu'un plagiaire qui avoit puisé ses idées dans les écrits de Moïse ; il ne nous reste de cet auteur que des fragmens qu'Eusèbe nous a conservés.

OMEISIUS.

Omeis, appelé plus souvent Omeisius, naquit à Nuremberg le 6 septembre 1645 :

il professa l'éloquence et la morale à Altorf, où il mourut, le 22 novembre 1708, âgé de 63 ans. Le plus célèbre des ouvrages qu'il nous a laissés, a pour titre : Morale de Pythagore, *Ethica Pythagorica*.

PHLÉGON.

PHLÉGON, surnommé Trallien, fut un des affranchis de l'empereur Adrien : le meilleur et le plus estimé de ses ouvrages, est son histoire des Olympiades, dont Meursius a rassemblé les débris ; c'est dans le quatorzième livre de cette histoire qu'il rapporte que la 4e. année de la 202e. olympiade, qui est celle de la mort de J. C., le soleil s'éclipsa totalement ; le ciel, ajoute-t-il, se couvrit d'une nuit tellement obscure, qu'on vit les étoiles en plein midi. Plusieurs savans ont observé que l'éclipse n'a pu être naturelle, puisque la lune, étant alors diamétralement opposée au soleil, n'a pu s'interposer entre la terre et cet astre. Cette éclipse totale dura trois heures, et fut sensible en Egypte, où Denys l'aréopagiste l'apperçut. Phlégon a vécu jusques en l'année 156 de l'ère chrétienne.

PORPHYRE.

Ce célèbre philosophe, originaire de Tyr, eut pour maître Longin : après avoir long-temps étudié à Athènes, il se rendit à Rome, où il connut le fameux Plotin. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avoit été chrétien, puis apostat. Il mourut sous le règne de Dioclétien.

Cet auteur a beaucoup écrit ; il nous reste encore aujourd'hui son traité sur les cathégories d'Aristote, et sur l'abstinence des viandes. Son ouvrage contre la religion chrétienne n'est point parvenu jusqu'à nous. Il fut réfuté victorieusement par Eusèbe, par Saint Jérôme et Saint Augustin.

Porphyre fut à-la-fois fourbe, avare et débauché. Il a écrit la vie des plus célèbres philosophes. L'empereur Théodose fit brûler ses ouvrages en 388.

SCALIGER.

Jules-César Scaliger fut à-la-fois médecin, philosophe et poète. Il naquit au château de Ripa près de Vérone, en 1494. Il

fut traité de visionnaire pour avoir voulu se donner une origine illustre, en se faisant descendre des princes de l'Escale. Après avoir voyagé dans l'Italie et dans l'Allemagne, il vint s'établir en France. Il mourut à Agen le 21 octobre 1558. Nous avons de Scaliger un traité sur la poétique; des commentaires sur Théophraste, sur Aristote, sur Aulugelle; des harangues, des poésies, etc. etc. Jamais auteur n'a été si fécond, ni si rempli de vanité. Il fut l'antagoniste de Cardan, et a écrit contre lui de gros volumes.

SCIOPPIUS.

Newmarck, dans le Palatinat, fut la patrie de Gaspard Scioppius, qui y vint au monde le 27 mai 1576. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique en 1599. Jamais auteur n'a écrit de satyres plus mordantes. Les libelles les plus sanglans sont sortis de sa plume. Les Jésuites, Henri IV et Jacques I.er, furent successivement attaqués par cet auteur cynique. Ce dernier se vengea du critique par les poignards de certains assassins qui le percèrent de coups en

1614, et que l'on prétend avoir été payés par les ambassadeurs de ce prince.

Quoi qu'il en soit, Scioppius survécut au roi Jacques, et mourut à Padoue en 1649. Nous avons de cet auteur un commentaire sur la critique et sur les ouvrages de Phèdre, et plusieurs autres écrits presque entièrement oubliés aujourd'hui.

STOBÉE.

JEAN STOBÉE vivoit vers la fin du 4.e siècle : ce fut un écrivain savant et laborieux, qui avoit beaucoup écrit. Il ne nous reste aujourd'hui que ses recueils, qui contiennent plusieurs maximes et sentences des plus célèbres philosophes. Stobée étoit né dans la Grèce.

STRABON.

STRABON, originaire de l'île de Crète, fut disciple de Xenarchus, et s'attacha ensuite à la secte des Stoïciens. Il fut à-la-fois géographe, philosophe et historien ; il mourut sous l'empire de Tibère, l'an 25 de notre ère. Il avoit beaucoup voyagé ; sa géographie en

dix-sept livres est encore aujourd'hui très-estimée, quoique souvent peu exacte.

SUIDAS.

SUIDAS, auteur grec, a vécu dans le 11.e siècle, à l'époque des croisades, sous l'empire d'Alexis Comnène. Nous avons de cet auteur un dictionnaire historique et géographique, qui, quoique fort imparfait, ne laisse pas d'être regardé comme un ouvrage intéressant et utile.

THALLUS.

THALLUS avoit écrit l'histoire de Syrie, que nous n'avons plus. Eusèbe, Tertullien et Lactance le citent assez souvent dans leurs ouvrages. Thallus fut un écrivain grec : nous n'avons aucun détail sur sa vie.

THÉODORE.

THÉODORE, surnommé l'Athée, fut disciple d'Aristippe : il vivoit 400 ans avant l'ère chrétienne ; il regardoit la joie et la douleur comme la fin de l'homme : il approuvoit tous les crimes, disant qu'ils n'avoient rien

de honteux par eux-mêmes. Il fut chassé d'Athènes ; on prétend même qu'il y fut condamné à la mort. Théodore a composé un livre impie, intitulé *des Dieux*, qui fit bien du bruit dans la Grèce.

TIMON.

Timon, Phliasien d'origine, a vécu du temps de Ptolémée Philadelphe, l'an 495 de Rome. Il avoit composé divers ouvrages en vers, et trois livres de silles ou railleries. Nous n'avons aujourd'hui aucun de ces écrits.

TURPIN.

Jean Turpin, moine de Saint-Denys, eut tellement part à la faveur de Charlemagne, que ce prince le nomma à l'archevêché de Reims : en reconnoissance d'un si grand bienfait, Turpin écrivit l'histoire de Charlemagne et de Roland ; c'est dans cette histoire, ou plutôt dans ce roman, que l'Arioste a puisé les principaux traits de son Roland furieux. Flodoard a prétendu que cet ouvrage est d'un autre moine, qui a pris le nom de Turpin.

WAGENSELL.

Wagensell naquit à Nuremberg le 26 novembre 1633 : cet auteur a voyagé dans toute l'Europe; il fut accueilli de Louis XIV, qui lui fit des présens, et chercha à l'attirer en France. L'amour de la patrie l'emporta; il retourna en Allemagne, et fut nommé professeur d'histoire et de langues orientales à Altorf : il mourut dans cette ville, le 9 octobre 1705, âgé de 72 ans. Le plus fameux de ses ouvrages a pour titre : *Tela ignea Satanae*.

YOUNG.

Young naquit à Upham dans le Hampshire, province anglaise, en 1684. Il fit ses humanités au collège d'Oxford. En 1719 il débuta dans la carrière littéraire par sa tragédie de Busiris, et par plusieurs autres pièces de théâtre. En 1730 il fut nommé à la cure de Welwin : l'année suivante il épousa Myladi Betty Lec, veuve du colonel Lec, et mère de deux enfans que Young aima aussi tendrement que s'ils eussent été les siens. En 1741, il perdit en moins de trois mois son épouse et ses enfans. Young fut inconsolable

de ces trois pertes successives : ses larmes ne furent pas stériles pour sa gloire ; car son chagrin fut l'occasion de son beau poëme des Nuits, dans lequel il déplore amèrement les pertes qu'il vient de faire. Semblable à ces lampes sépulcrales qui éclairoient l'enceinte lugubre des pyramides, on peut dire que son génie brûla pendant dix ans sur le tombeau de ceux qu'il avoit tant aimés. Enfin, la mort qu'il avoit si souvent invoquée, arriva le 12 avril 1765. Il mourut dans son presbytère de Welwin. Cet auteur est, sous tous les rapports, un des auteurs les plus estimables que l'Angleterre ait jamais produits.

ZOROASTRE.

Il y a eu plusieurs Zoroastres : celui dont nous parlons est le célèbre fondateur de la religion des Mages. Quelques auteurs ont écrit que ce philosophe vécut dans la solitude sur une montagne, et qu'il apprit aux Perses à adorer la Divinité sous le symbole du feu. Les Guèbres, que l'on voit encore dans les Indes, doivent être regardés comme des restes de la secte des Mages. C'est de Zoroastre que Manès avoit emprunté l'idée de ses deux principes, l'un du bien, et l'autre du mal ;

Oromaze et *Arimane*. Ce même Zoroastre est regardé comme l'auteur du livre dogmatique, connu sous le nom de *Zenda Vesta*. On a prétendu qu'il étoit plus ancien qu'Abraham.

FIN DE L'AVANT-PROPOS.

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

PYTHAGORE.

PYTHAGORE naquit à Samos vers la 45.e olympiade. Son père fut un soulpteur, que Diogène Laërce nomme Mnésarque.

Le philosophe Phérecide fut son premier maître : la mort lui ayant ravi cet instituteur, et se sentant enflammé du desir de s'instruire et de voyager, il alla en Egypte pour entendre les leçons des prêtres de Mem-

phis, dont les vastes connoissances dans les arts et dans les hautes sciences, étoient alors en renommée dans tout l'univers. Après de longues et pénibles études, il chercha les moyens de se faire initier aux mystères, et ne put obtenir cette faveur qu'à la recommandation d'Amasis, protecteur déclaré de tous les Grecs qui voyageoient dans ses états.

De retour à Samos, Pythagore chercha à faire parade de son savoir : il ouvrit une école; mais il éprouva la vérité de cet antique adage, que *nul n'est prophète dans son pays*. Ses compatriotes ne témoignèrent ni considération pour sa personne, ni empressement à s'instruire de sa doctrine. Réduit à prêcher dans le désert, Pythagore comprit qu'il ne pourroit jamais trouver dans sa patrie la célébrité après laquelle il couroit; il prit le parti de s'exiler de Samos, et de dire un éternel adieu à des compatriotes ingrats qui ne savoient apprécier ni le mérite personnel, ni les connoissances sublimes d'un initié.

Plein de dépit, il tourna ses pas vers un théâtre plus favorable à ses talens : il voyagea successivement dans les diverses contrées

de la Grèce, et même, si l'on en croit un historien, dans la Chaldée; ayant soin de visiter par-tout les plus célèbres oracles, de se faire initier à tous les mystères, et de capter la faveur des prêtres et des dieux.

La Grèce étoit encore à demi-barbare : le crépuscule des sciences et des arts commençoit à peine à percer le sombre voile de l'ignorance. Hésiode et Homère avoient écrit leurs immortels ouvrages; mais loin de profiter de leurs lumières, leurs grossiers contemporains n'avoient eu aucune estime pour leurs talens, et avoient cru leur faire grace, en prêtant pour quelques instans l'oreille aux rapsodes qui, montés sur des tréteaux, leur déclamoient les plus beaux morceaux de l'Iliade, de l'Odyssée, ou du Bouclier d'Hercule.

Pour s'attirer l'attention et le respect d'un peuple ignorant et brutal, Pythagore suivit un autre sentier qu'Homère, et plus heureux que ce poète, et sans contredit plus adroit, il obtint un succès complet.

La superstition fut toujours la compagne de l'ignorance. Au moment où le philosophe de Samos voyageoit dans la Grèce, le peuple abruti trembloit devant ses prêtres et devant

ses idoles; la voix d'un oracle, ou même celle d'un devin, étoit regardée comme un ordre du ciel, absolu et irrévocable, auquel on devoit obéir, quand même il eût commandé le meurtre, le sacrilège ou le parricide.

Pythagore s'apperçut aisément que l'unique moyen de capter la bienveillance d'un pareil peuple, étoit de flatter son penchant à la superstition, de paroître un prophète, un homme chéri des dieux; le succès passa son espérance.

Les Grecs, prévenus par leurs prêtres, que Pythagore avoit eu soin de gagner, le regardèrent comme un favori du ciel, un homme divin : son langage obscur et inintelligible, leur parut être celui des dieux; ses prestiges, autant de miracles irréfragables; ses dogmes, visiblement émanés de la divinité.

A l'aide de cette aveugle prévention, Pythagore parvint à leur faire croire des prodiges et même des faits qui répugnent au plus simple bon sens. Dans toute la Grèce on fut convaincu qu'il avoit une cuisse d'or, qu'il parloit aux animaux, et s'en faisoit entendre, que chaque nuit il conversoit avec les dieux, qu'il lisoit dans la lune par le moyen

d'un miroir, etc. etc. Je ne finirois point, si je voulois entrer dans les détails de tous les prodiges et de tous les enchantemens du disciple de Phérecide. Il me suffit de les exposer au lecteur, pour le convaincre de l'ignorance des Grecs, et du charlatanisme du Thaumaturge.

« Quid haec portenta refellam ?
Exposuisse sat est. » . . . . .

Quelle que fût la docilité des Grecs, il paroît que Pythagore éprouva parmi eux quelques contradictions qui mortifièrent son amour-propre extrêmement irascible, et l'engagèrent à quitter leur pays, pour porter ailleurs sa doctrine.

La grande Grèce, alors entièrement plongée dans l'ignorance et la barbarie, lui parut un théâtre digne de ses talens, où il n'auroit à craindre aucun contradicteur, ni aucun rival. Plein de ce projet, il abandonne la Grèce et se rend à Crotone : sa réputation l'avoit devancé dans cette ville ; tout le peuple vole au-devant de lui, et l'accueille, au milieu des acclamations, comme un sage envoyé du ciel pour réformer le genre humain, et lui donner des lois.

Pythagore eut soin de ne point laisser

refroidir cet enthousiasme : en maître habile, ou, si l'on veut, en fourbe consommé, il en profita pour jeter les fondemens de sa secte, et sur-tout d'une domination d'autant plus solide, qu'elle avoit pour principes la soumission entière des esprits et des cœurs, et la confiance la plus aveugle pour les vertus et les talens de l'homme inspiré que le ciel avoit daigné leur envoyer.

En peu d'années Pythagore eut une école nombreuse et florissante, composée de disciples si soumis et si pleins de vénération pour lui, qu'un seul mot de sa bouche suspendoit toute espèce de discussions. *Le Maître l'a dit*, tel étoit l'unique base de leur croyance, la solution parfaite de leurs différends et de leurs doutes, et la démonstration palpable des principes de sa doctrine.

Les habitans de Crotone, de Métaponte et de plusieurs autres villes, non moins servilement soumis aux décisions du grand-maître que ses disciples, lui donnèrent sur leurs biens et sur leurs personnes un pouvoir absolu.

Je me réserve à parler plus bas de l'usage qu'il fit de la puissance qui lui avoit été confiée; je me bornerai à dire qu'après avoir

été, pendant plus de trente ans, les zélés admirateurs du philosophe, et avoir souffert, sans murmurer, ses innovations et ses réformes, les Crotoniates finirent par se lasser d'un joug que la vanité du maître et l'arrogance des disciples rendoient chaque jour plus humiliant et plus insupportable. Ils s'apperçurent que sous les vains dehors de la science et de la vertu, Pythagore aspiroit à la tyrannie.

Pour venger sa liberté opprimée, le peuple de Crotone, dans un accès de fureur, l'assaillit à coups de pierres dans sa maison, et même y mit le feu. Ce philosophe fut d'abord assez heureux pour échapper aux flammes, et pour sortir de la ville ; mais bientôt atteint par ses ennemis, il expira sous leurs coups, et tomba auprès d'un champ ensemencé de fêves, qu'il n'avoit osé traverser, retenu par un respect religieux pour ces légumes.

Les auteurs qui ont écrit sa vie ne sont pas d'accord sur le nombre de ses années : tous conviennent néanmoins qu'il a vécu jusques dans un âge fort avancé.

Après avoir donné une légère notice de la vie de Pythagore, nous allons le considérer

comme dogmatique et comme législateur, et démontrer que bien loin de mériter, sous ce double rapport, la haute réputation de science et de sagesse qu'il a usurpée, il ne doit être regardé que comme un fourbe ambitieux et un charlatan adroit.

CHAPITRE II.

PYTHAGORE DOGMATISTE.

PYTHAGORE n'est, à proprement parler, le fondateur d'aucune secte : ceux qui l'ont jusqu'ici regardé comme l'inventeur du systême qu'il développa dans son école, se sont évidemment trompés, et lui ont fait beaucoup trop d'honneur. Disciple des prêtres de Memphis, il n'a fait que répéter, dans une autre contrée, les leçons qu'on lui avoit données. Plagiaire effronté, il s'est approprié les idées de ses maîtres, leurs dogmes, leurs préceptes, leurs institutions, et jusqu'à leur langage énigmatique.

« Comme un miroir, il a tout répété. »

Lorsqu'il a fait Dieu ame du monde, et

qu'il l'a en quelque manière incorporé avec la matière , il n'a fait que renouveler la fable d'Osiris et de Typhon , suivant la théologie mystérieuse des prêtres de Memphis ; son dogme de la métempsycose est évidemment emprunté des Egyptiens , qui eux-mêmes l'avoient tiré du langage astronomique , c'est-à-dire des passages successifs du soleil dans les signes du bélier , du taureau, et autres subdivisions du Zodiaque.

Ses spéculations sur les nombres et sur les triangles, sont littéralement tirées des Egyptiens (1). Il faut en dire autant de son systême sur le vide, sur le mouvement de la terre , sur l'harmonie des astres, sur le respect dû aux animaux et à certains légumes. Dans toute sa conduite, dans tous ses préceptes, il ne paroît qu'un écolier, qui, incapable de voler de ses propres aîles, se traîne servilement sur les traces des maîtres qui l'ont précédé dans la carrière.

« *Tu longè sequere et vestigia semper adora.* »

STACE.

Les prêtres Egyptiens avoient une double

(1) *V.* Plutarque, traduction d'Amiot, édition de Paris 1603. Tom. I, pag. 1064, 1130.

doctrine : l'une ostensible, et l'autre cachée : la première avoit pour but la morale, et la connoissance des rits et des cérémonies religieuses ; on l'enseignoit dans les temples et dans les écoles publiques ; la seconde, qui avoit pour objet la magie, les principes de la théogonie égyptienne, de la métaphysique, de la transmigration des ames, de l'origine du monde, des élémens de la matière, étoit réservée aux adeptes d'un génie plus élevé, qu'après avoir éprouvé par plusieurs années de silence, de jeûnes, d'une soumission parfaite, et par l'aspect d'une foule de simulacres effrayans, on initioit à ces mystères sublimes, ou plutôt à ces pompeuses futilités.

La doctrine de Pythagore est entièrement calquée sur celle de ses maîtres et de ses modèles. On y retrouve les mêmes dogmes, les mêmes préceptes, les mêmes épreuves, les mêmes cérémonies. Un élève de la secte italique, qui eût été initié en Egypte, eût été surpris de ne rien apprendre de nouveau, et de se trouver aussi habile que ses maîtres : leur langage énigmatique lui eût d'abord été connu ; et lorsqu'on lui eût dit avec gravité : « *Ne t'assieds point sur un boisseau ; ne plan-*

tes point de palmier; n'attises point le feu avec une épée; ne manges point sur une selle; ne goûtes point de ceux qui ont la queue noire; ne portes point un anneau étroit; ne manges pas ton cœur; n'offenses pas ton ame; ne t'en retournes pas des confins; ne passes point la balance (1); » il eût pu répondre, que me dites-vous là? Voici les maximes et le langage de mon maître Pythagore: vos mystères me sont connus; il est inutile de venir en Egypte pour apprendre des secrets qui sont le fondement de la doctrine de notre secte italique, et dont tous nos confrères sont aussi instruits que vous.

Plutarque a reconnu que Pythagore n'avoit été que l'imitateur servile des prêtres d'Egypte.

« Pythagore fut fort estimé des prêtres de Memphis, et lui, de son côté, les estima au point qu'il voulut imiter leur façon mystique de parler en paroles couvertes, et cacher sa doctrine et ses sentences, sous paroles figurées et énigmatiques : car les lettres qu'on appelle hiéroglyfiques en Egypte, sont presque toutes semblables à celles de Pythagore. »

Plutarque, *tom. I, pag. 1019.*

---

(1) Ceux qui voudront connoître l'explication de ces maximes, la trouveront dans Plutarque, tom. I, p. 22.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que Pythagore ne peut être considéré comme un chef de secte ; que ce n'est qu'un copiste servile des dogmes et des préceptes de ses maîtres ; que s'il fût resté en Egypte après son initiation aux mystères, il n'eût acquis aucune espèce de célébrité ; que son mérite a été celui d'un adroit charlatan qui, après avoir pris quelque teinture des sciences dans un pays éclairé, iroit s'établir dans une contrée barbare, et se donner pour un homme inspiré des dieux ; que l'éloge magnifique que Jamblique et Porphyre ont fait de ses talens, ne peut être d'aucun poids aux yeux d'un lecteur sensé, sur-tout lorsqu'il est démontré que le motif qui les a guidés dans leurs ouvrages, a été la haine du christianisme, et le desir d'opposer des sages éminens en savoir et en vertu, aux fondateurs de la religion chrétienne.

Si cette dernière assertion avoit besoin de preuves, je n'en chercherois point ailleurs que dans les écrits mêmes des admirateurs du philosophe de Samos. En lisant sa vie, écrite par Porphyre et par Jamblique, on croit lire un roman. Ce ne sont que prodiges, que divinations, qu'enchantemens ; ce n'est

pas de ce ton que s'exprime la vérité ; et l'imposture, au premier coup-d'œil, paroît manifeste.

Qu'ils eussent vanté la haute sagesse de leur patron, ses vertus, ses connoissances, on se sentiroit disposé à leur passer ces éloges, tout exagérés qu'ils puissent être, et l'on se borneroit à leur dire avec Sénèque : « qu'y a-t-il de plus extravagant que de louer dans quelqu'un des qualités qu'il n'a pas ? »

« *Quid stultiùs quàm in homine aliena laudare ?* »

Mais lorsqu'on voit ces auteurs exalter Pythagore comme un magicien célèbre, qui commandoit en maître à la nature ; qui d'un mot calmoit les tempêtes, chassoit la peste, provoquoit la foudre et l'orage, ou les dissipoit ; on ne peut retenir son indignation contre des écrivains qui osent ainsi se jouer de la crédulité des lecteurs, ou s'empêcher de regarder comme privés de sens et de jugement des hommes qui ont pu croire et affirmer tant d'absurdités.

« N'est-ce point (dit plaisamment à ce sujet un auteur célèbre) qu'à considérer la terre comme un grand animal, il avoit l'art de lui tâter le pouls,

et de reconnoître par là, les convulsions qui lui devoient arriver (1). »

LAMOTHE LEVAYER, *tom. IX, pag.* 127.

Pythagore ne fut donc point un génie, ni même un savant. Il eut sans doute plus de lumières que les Crotoniates, et les autres peuples chez lesquels il vint s'établir ; mais rien ne prouve qu'il se soit rendu digne de la haute réputation qu'il a usurpée.

Quelques auteurs prétendent qu'il n'a jamais rien écrit sur son systême ; d'autres, au contraire, ont soutenu qu'il avoit laissé plusieurs ouvrages qui ne se sont pas conservés jusqu'à nous. En adoptant ce dernier sentiment, nous oserons dire que ses partisans doivent bien se féliciter de la perte de ses œuvres (2). S'il faut en juger par les fragmens

(1) La plaisanterie de Lamothe a d'autant plus de sel, que Pythagore est le premier qui ait porté en Europe l'art de la médecine.

(2) Nous savons que Guillaume Cantérus a mis en latin les prétendus fragmens que Stobée dit avoir recueillis, et que François Berni et quelques autres ont fait des notes sur les prétendus symboles de ce philosophe ; mais ces ouvrages sont si évidemment controuvés, que ceux qui connoissent l'histoire de la secte italienne, n'ont pas besoin que je leur en donne la preuve.

qui nous restent des écrits de son maître Phérecide, ils auroient suffi pour le perdre de réputation.

En effet, si nous n'avions les écrits d'Alcuin, ne serions-nous pas fondés à le regarder comme le génie le plus sublime qui ait éclairé l'univers, d'après les louanges outrées que lui ont prodigué les écrivains du siècle de Charlemagne? La grande Grèce, du temps de Pythagore, étoit-elle moins barbare que la France au huitième siècle? Alcuin fut-il moins savant que le philosophe de Samos? Eut-il moins d'adresse pour capter la bienveillance du peuple et des grands; moins d'ardeur pour acquérir du pouvoir, des richesses, des honneurs; moins de talens pour déguiser la médiocrité de ses connoissances, et se donner l'apparence d'un savoir merveilleux? Cependant, est-il aujourd'hui un seul homme qui envie les connoissances d'Alcuin, et qui le regarde comme un génie? Non sans doute. On se borne à dire qu'il fut plus éclairé que les ignorans de son siècle, et que si on l'honore du titre de savant, il faudra donner aussi ce nom à tous les maîtres-d'écoles placés dans des communes dont les habitans ne savent ni lire, ni écrire.

L'on doit en dire autant de Pythagore. Il n'a dû sa réputation qu'à l'ignorance de ses contemporains. Placez-le dans un siècle éclairé, dans celui de Cicéron et d'Auguste, il n'aura plus ni talens, ni réputation.

« Le masque tombe, l'homme reste,
Et le savant s'évanouit. »

L'auteur de la relation du voyage de M. Cook (1), rapporte qu'à l'arrivée des vaisseaux à la nouvelle Zélande, un matelot anglois conçut le dessein de déserter et de s'établir dans cette contrée sauvage. Il se flattoit qu'après avoir introduit dans ce pays les arts de l'Europe, et qu'après y avoir jeté les fondemens d'une civilisation nouvelle, il pourroit, à l'aide de l'admiration et de l'enthousiasme qu'exciteroit son savoir merveilleux, parvenir à régner paisiblement sur le peuple de cette île. Son projet échoua par la vigilance de son capitaine qui le fit arrêter, et ramener au vaisseau. Mais admettons pour un moment qu'il ait réussi, et nous aurons un nouveau Pythagore, dont, dans quelques siècles, mille écrivains parleront avec admiration, comme d'un savant consommé dans

(2) Pag. 135.

toutes les sciences, et comme d'un législateur accompli.

On m'objectera peut-être qu'en rejetant entièrement les témoignages de Porphyre et de Jamblique, je sappe par les fondemens tous les monumens historiques, et qu'en suivant ce principe on pourra douter de l'existence même des plus célèbres personnages de l'antiquité.

Je répondrai que toutes les fois qu'un historien, par une crédulité puérile, ou par une mauvaise foi insigne, se permet de mêler dans ses récits la fable avec la vérité, et d'insérer dans ses ouvrages des contes d'une absurdité manifeste, il est par cela seul indigne de toute confiance, à moins qu'il ne donne ses fables comme des traditions populaires enfantées par la superstition, ou la crédulité, et indigne de fixer l'attention d'un homme censé.

Jean Turpin et plusieurs autres auteurs du 11.e siècle, ont écrit la vie des Rolands, des Renauds et des autres pairs de Charlemagne; loin d'ajouter à la gloire de leurs héros, ils n'ont fait que répandre des nuages sur leur existence, et fournir à l'Arioste, à Marone et à d'autres poëtes le cannevas de leurs romans. D'où vient le discrédit de ces ouvrages, si ce n'est du peu de jugement de leurs auteurs?

Nous avons encore les œuvres d'Ambroise Merlin (1), et les traductions que l'on en a faites dans plusieurs langues; Geoffroi, Alain-des-Iles, Naudé et plusieurs autres écrivains en ont fait le plus pompeux éloge. Cependant, plusieurs hommes de lettres de notre siècle regardent ce qu'on en débite comme autant de fables, et nient même qu'il ait jamais existé. Auroient-ils cette opinion de Merlin, si les historiens qui nous en ont parlé, ne s'étoient eux-mêmes ôté toute confiance par leur peu de critique et leur aveugle crédulité?

Sont-ils cependant moins dignes de foi que Porphyre et Jamblique? Ont-ils inséré dans leurs ouvrages plus de fables et d'absurdités? Pour mettre le lecteur à même de prononcer, nous allons faire un léger rapprochement des extravagances qu'ils ont débitées (1).

Suivant les uns, Pythagore étoit né avec une cuisse d'or; suivant les autres, Merlin avoit été engendré d'un incube; le premier lisoit dans la lune, à l'aide d'un miroir magi-

(1) Ils ont été imprimés à Paris en 1530.

(2) Il faut remarquer, à l'avantage des auteurs Français, qu'ils n'ont fait que copier des écrivains Anglais.

que; le second, à l'aide d'un farfadet, transporta d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élèvent en pyramide près de Salisbury; l'enchanteur de Samos parloit aux animaux et savoit s'en faire obéir; l'enchanteur Anglais avoit toujours à ses ordres quelques lutins et quelques fées (1). L'un prétendoit se rappeler de tous les personnages qu'il avoit joués pendant divers siècles dans le monde; l'autre se donnoit pour un prophète, aux yeux duquel l'avenir étoit sans voile, et qui lisoit dans les secrets du destin. Tous les deux furent de grands magiciens, auxquels obéissoient les élémens; tous deux furent en outre philosophes, mathématiciens, et les plus grands génies de leur siècle.

A quoi ont abouti tant d'éloges outrés? à

---

(1) Si les ouvrages de Merlin ont accrédité dans l'esprit de nos vieilles, les idées de sorciers, de lutins, de revenans; ces maximes de Pythagore ont consacré plusieurs autres superstitions non moins ridicules. La plupart de nos petites-maîtresses, lorsqu'elles tombent en syncope, à l'aspect d'une salière renversée qui les menace des plus grands malheurs, se doutent peu qu'elles tiennent cette terreur panique du célèbre Pythagore.

décrier les prétendus grands hommes qu'ils vouloient exalter, et à justifier cette maxime, que les grands honneurs déshonorent ceux qui en sont indignes :

« *Stultorum honor inglorius.* »

Quel que soit au reste le peu de cas que l'on doive faire de l'autorité de Porphyre et de Jamblique, on ne peut douter ni de l'existence de Pythagore, ni de son séjour à Crotone, ni même des autres faits qu'ils rapportent, lorsqu'ils se trouvent d'accord avec des auteurs plus graves qui ont parlé de ce philosophe; ce seroit pousser trop loin le scepticisme, que de mettre sous ce rapport l'élève de Phérecide au rang des Merlins, des Rolands et autres personnages fabuleux.

J'ai déja dit que Pythagore ne pouvoit être considéré comme l'inventeur d'aucun système; il seroit donc inutile de chercher à réfuter ses opinions sur le mouvement de la terre, sur les révolutions des astres, sur la nature de l'air, sur l'essence des êtres et sur l'harmonie de l'univers. Comme géomètre, comme astronome et comme physicien, il n'a jamais eu d'autres notions que celles qu'il avoit puisées en Égypte, et la réfutation des erreurs des prêtres de Memphis est étrangère

à ce sujet. Je me bornerai donc à observer que Pythagore paroît n'avoir pas bien saisi les idées de ses maîtres, ni compris leurs dogmes. Toutes les fois qu'il s'est écarté du texte littéral, et qu'il a voulu expliquer leur doctrine par des commentaires, il n'a fait que dénaturer tous leurs principes, semer par-tout le trouble et la confusion, et tomber lui-même dans les contradictions les plus grossières.

Les Égyptiens, dans leur théologie secrète, admettoient un esprit universel qui résidoit plus particulièrement au-dessus des étoiles, et qui gouvernoit l'univers. Pythagore représenta ce premier des êtres sous la forme d'un feu subtil répandu dans tous les molécules de la matière, et incorporé en quelque manière avec elle. On peut le regarder comme le précurseur de Spinosa, et de tous les adorateurs du Dieu *matière* (1).

« . . . . *Totamque infusa per artus*
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »

VIRGILE.

Les premiers reconnoissoient des divinités inférieures au grand Être, dont elles n'étoient

(1) *V.* l'article Diderot et celui Spinosa, où ces erreurs seront combattues.

cependant que des parcelles. Ces dieux descendoient souvent sur la terre; les arts, l'industrie, les travaux agricoles, étoient sous leur protection immédiate. Le second, en admettant les mêmes Dieux, les logea tantôt dans les astres, tantôt dans l'air, tantôt dans l'espace sublunaire, et chercha à les avilir, en les composant en grande partie de pure matière, et en leur attribuant tous les désordres et tous les maux qui affligent le genre humain.

Les Égyptiens croyoient à l'immortalité de l'ame; ils la regardoient comme une émanation de la substance du grand Être, et enseignoient que les ames des justes se réunissoient à l'Être suprême, tandis que celles des méchans étoient assujetties à des transmigrations dans des corps d'animaux, plus ou moins nombreuses, suivant le nombre et l'énormité de leurs crimes.

Leur disciple, en adoptant les mêmes principes, a cru néanmoins devoir les modifier, en admettant des Champs-Élysées pour les ames justes, et les feux du Tartare pour celles des scélérats (1). Au reste, en propo-

(1) Les mots Elysées et Tartare ont une origine égyp-

sant cette modification, il n'a pas cru devoir renoncer aux transmigrations égyptiennes. Ce ménagement pour ses maîtres l'a jeté dans la contradiction la plus manifeste.

Ce philosophe qui se rappelait si bien des divers rôles qu'il avoit joués sur la scène de ce monde dans différens corps; qui prétendoit que du corps d'Æthalide, il avoit successivement passé dans ceux d'Euphorbe, d'Hermotime, de Pyrrhus, de la courtisanne Alcé, et enfin, de Pythagore, a eu l'inconséquence d'affirmer qu'il se rappeloit fort bien de tout ce qu'il avoit souffert dans les enfers, et de ce qu'il avoit vu souffrir aux autres. Mais si les ames en sortant d'un corps passent dans un autre, elles ne vont donc point aux enfers? Si elles descendent aux enfers, elles ne vont donc point animer d'autres corps (1)?

---

tienne, et sont tirés des lieux consacrés en Égypte, pour la sépulture commune.

V. Diodore de Sicile, *Biblioth. hist.*

(1) Horace plaisante agréablement Pythagore sur ses diverses transmigrations.

« *Nec te Pythagorae fallant arcana renati.* »

(Ode à Néera.)

On me répondra peut-être que la transmigration des ames n'a lieu qu'après un séjour plus ou moins long dans le Tartare, ou dans l'Élysée.

« Quisque suos patimur manes. Exindè per amplum
Mittimur Elysium, et pauci laeta arva tenemus :
Donec longâ dies perfecto temporis orbe
Concretam exemit tabem . . . .

VIRGILE.

Mais dans ce cas, vous tombez d'un inconvénient dans un autre plus grave ; vous admettez une récompense superficielle pour les bons, et un double châtiment pour les méchans. En effet, vous forcez l'ame juste qui jouissait du bonheur suprême dans les Champs-Élysées, d'en sortir pour courir une nouvelle chance sur la terre, pour être encore exposée aux passions humaines, aux vicissitudes de la vie, aux pièges que doivent lui tendre encore l'orgueil, l'envie, l'intérêt, l'injustice; vous ne lui présentez une amorce perfide que pour avoir le droit de la punir, si elle vient à s'y laisser prendre : vous faites, en un mot, jouer à l'Intelligence suprême, le rôle affreux de ces tyrans qui ne récompensent qu'avec peine, et ne soupirent qu'après l'occasion de punir. D'un autre côté, le mé-

chant, après avoir été pendant des siècles en proie aux supplices du Tartare, et avoir expié les crimes qu'il commit dans le monde, ne peut, sans une injustice manifeste, être contraint de revivre dans le corps de quelque animal immonde, et être ainsi exposé à de nouveaux supplices. Car, si l'on admet qu'il ait expié ses anciennes fautes, ainsi que le suppose Pythagore, le nouveau châtiment qu'on lui inflige ne peut être regardé que comme un acte de tyrannie; s'il ne les a pas suffisamment expiées, n'est-il pas déraisonnable de devancer le temps de cette expiation, pour l'exposer à de nouveaux forfaits qui lui mériteront de nouveaux tourmens?

Dans un voyage que Pythagore fit aux Enfers, il déclare avoir vu les ames d'Hésiode et d'Homère chargées de chaînes et pendues à des arbres. Quelle idée se faisoit-il donc des ames pour les attacher avec des chaînes? En croyant à l'immortalité de l'ame, en les supposant des parcelles du grand Esprit, ne devoit-il pas les regarder comme immatérielles? Mais dans ce dernier cas, comment put-il les voir? Comment put-il s'assurer de ses propres yeux qu'elles étoient chargées de chaînes et pendues à des arbres?

On diroit que ce philosophe a cherché à se faire un jeu de l'aveugle crédulité de ses disciples. Il renverse d'une main l'édifice qu'il vient de construire de l'autre; ou plutôt on voit bien qu'il n'a jamais pu saisir les instructions de ses maîtres, qu'il a mal compris les dogmes égyptiens, et qu'il ne les a défigurés que parce qu'il n'avoit pu en concevoir ni les rapports, ni l'ensemble.

Je dois ajouter ici que ses déclamations contre Hésiode et contre Homère, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'envie. Cette passion vile, digne apanage de la présomption et de la médiocrité, ne doit point étonner dans un philosophe. Quand on veut briller dans le monde sans talent et sans génie; lorsque l'on est réduit à se faire un nom par la souplesse et la dextérité, il faut bien s'attacher à déprimer les grands hommes dans l'opinion, et à s'élever sur leurs débris.

« *Cœca est invidia, nec quicquam aliud scit quàm detrectare virtutes, corrumpere honores et præmia eorum.* »

Liv. 1, 38.

Nous avons vu que Pythagore ne fut pas

heureux dans l'explication qu'il voulut donner du dogme de la transmigration des ames, et qu'il tomba à ce sujet dans les contradictions les plus grossières. Nous pourrions nous étendre sur ce sujet, et démontrer que ce dogme absurde n'a d'autre origine que l'abus du langage astronomique, ainsi que l'histoire d'Adonis, le combat d'Apollon et du serpent Python, le règne d'Osiris et d'Isis, l'enlèvement de Proserpine, et la plupart des autres allégorie mythologiques; mais cette discussion nous meneroit trop loin (1).

Dire que les ames passent après la dissolution des corps humains dans ceux des bêtes, ou dans de nouveaux corps; prétendre que nous devons honorer dans nos pourceaux ou nos moutons les ames de nos ancêtres; que toujours animés, nous ne cessons d'exister sur la terre; que nous ne faisons que changer de figures, de caractères et d'habits: aujourd'hui vautours voraces, demain rossignols timides; aujourd'hui couverts d'une laine épaisse, demain d'un léger duvet; aujourd'hui logés dans un palais, demain dans une

---

(1) *Voy.* l'Histoire du Ciel, par M. Pluche; l'abbé Banier, Mythologie expliquée, etc. etc.

étable; c'est avancer sans preuve un système absurde qui répugne au simple bon sens, et que l'on ne sauroit admettre, sans nier l'existence de Dieu, la spiritualité de l'ame; sans confondre tous les êtres et toutes les idées, et sans adorer le dieu-matière de Spinosa.

Lactance a beaucoup plaisanté Pythagore sur la généalogie de son ame et sur sa prodigieuse mémoire. Il assure et j'ose me flatter que le lecteur sera de son avis, que l'on ne doit regarder ce philosophe que comme un vieux radoteur qui a fait l'injure à son siècle de penser que l'on ajouteroit foi à ses fables absurdes et à ses contes de vieilles, et qu'on admireroit comme un sage, le plus effronté des fourbes, et le plus impudent des menteurs.

« *O miram et singularem Pythagorae memoriam... videlicet senex vanus (sicut otiosae aniculae solent) fabulas tanquàm infantibus credulis finxit. Quòd si bene sensisset de iis quibus haec locutus est, si homines eos existimasset, nunquàm sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset; sed deridenda hominis levissimi vanitas.* »

LACTANCE, *Divin. Instit.*, *lib.* 3, *cap.* 18.

CHAPITRE III.

PYTHAGORE LEGISLATEUR.

Policer un peuple agreste et sauvage, restreindre de son consentement son indépendance et ses droits naturels, pour lui imposer le joug salutaire des lois et des conventions, est de toutes les fonctions qu'un homme peut remplir, la plus importante, la plus auguste, et celle qui l'approche le plus de la Divinité; mais on peut dire aussi qu'il n'en est point de plus pénible, de plus délicate, et qui exige plus de lumières et de vertus. En effet, quelle tâche est plus difficile à remplir que celle d'un législateur, sans cesse occupé à affermir l'ordre public, à déraciner les préjugés, à démêler toutes les intrigues, à déconcerter les liaisons des mal-intentionnés, à conserver son influence au milieu des partis, à couper toutes les racines des haines et des divisions, à gagner les uns par la persuasion, à comprimer les autres par l'autorité, à veiller sans cesse sur les dépositaires du pouvoir

et sur lui-même, à donner enfin chaque jour à tout un peuple, une plus haute opinion de sa sagesse et de ses vertus !

L'autorité d'un législateur n'est point, comme celle des rois, établie par la force des armes, et sanctionnée, en quelque manière, par un long usage. Elle n'a pas même le caractère respectable de celle des pères sur leurs enfans ; cette dernière a sa base dans la raison et dans les rapports de la nature ; au lieu que la sienne n'est qu'une autorité précaire et de concession, et n'a d'autre fondement que la volonté de ceux qui l'en ont revêtu, et d'autre fin que l'organisation complète du gouvernement politique que l'on s'est proposé d'établir pour l'utilité commune. Placé dans une position si critique, sans cesse en butte aux caprices d'un peuple inconstant, arrêté à chaque pas par les clameurs des préjugés, de l'orgueil et de l'intérêt, il faut qu'il oublie tout ce qui lui est personnel, qu'il s'aveugle sur ses propres dangers, que jamais ses regards ne se portent en arrière, et que, semblable à un pilote intrépide, sans s'étonner ni du bruit des vagues, ni des éclats du tonnerre, ni du mugissement des vents déchaînés, il tienne d'une main ferme son gouver-

nail, et ne s'en dessaisisse qu'après avoir conduit son vaisseau dans le port.

Il ne suffit pas même au législateur de réunir toutes ces qualités; il faut en outre qu'il sache éviter la moindre opposition entre ses maximes et sa conduite; que ses dogmes soient d'accord avec ses préceptes; que ces derniers soient tous marqués au coin de l'utilité commune; qu'on ne puisse le soupçonner ni de mensonges, ni de prestiges, ni d'intérêt, ni d'ambition.

Ce n'est que par le concours de tous ces moyens qu'un législateur peut se flatter de parvenir au but qu'il s'est proposé. Otez-lui une seule de ces qualités, supposez qu'il vienne à manquer de fermeté, ou de prudence, que le peuple puisse le soupçonner un seul instant de mensonge ou d'ambition, aussitôt le talisman est brisé, le fourbe est reconnu, et le peuple, d'autant plus humilié qu'il a été plus long-temps séduit, passe en un clin d'œil de l'admiration à la fureur, et poursuit le fer et la flamme à la main, ce même sage dont une heure auparavant il écoutoit les leçons à genoux.

. . . . . . « *Crepat ingens*
Sejanus. » . . . . JUVÉNAL.

Tel fut le sort de Pythagore. Après avoir régné en souverain à Crotone, pendant un grand nombre d'années; après avoir été respecté comme un homme divin, le masque tombe pour quelques instans, le fourbe se dévoile; le peuple désabusé court à la vengeance, et le perce de mille coups de poignard.

Pythagore a-t-il mérité son sort? Pour répondre à cette question, il faut examiner ses préceptes et sa conduite.

Nous avons précédemment observé que tous préceptes devoient tendre au bien de la société. Nous devons ajouter qu'ils doivent en outre être d'une pratique facile, en petit nombre, proportionnés aux facultés morales et physiques de ceux auxquels ils sont donnés, et propres à rendre les hommes plus attachés à leurs devoirs.

Loin de découvrir ces caractères dans les préceptes de Pythagore, l'on y trouve, au contraire, tout ce qui peut tendre à abrutir les hommes, et à former tout au plus des esclaves soumis. Ce ne sont que vaines observances, que pratiques minutieuses; il n'est pas un seul quart d'heure dans la journée dont le législateur n'ait réglé l'emploi. La

loi fixe l'heure du lever, de la promenade, des exercices, des bains; une femme n'oseroit s'habiller sans consulter le code, pour voir quel vêtement il lui est permis de prendre; elle n'oseroit commander son dîner sans s'informer quels légumes on se dispose à lui servir; et ce qui est le comble du ridicule, elle n'oseroit caresser son mari sans s'assurer qu'il n'a ni trop bu ni trop mangé, et qu'il est entièrement dans les dispositions que le législateur a prescrites (1).

La défense de manger des fèves doit sans doute être mise au nombre des plus ridicules préceptes de Pythagore. Que penser de son respect religieux pour ce légume? Instruit par les Égyptiens, auroit-il adopté les superstitions populaires, et adoré, avec la canaille de Memphis, les oignons, les cives et ces autres divinités potagères sur lesquelles Juvénal, et tant d'autres auteurs (2), ont si souvent plaisanté? En vain prétendroit-on,

(1) *V. Omeisius in ethica.* PYTH., pag. 39.

(2) Horace appeloit les fèves, les parentes de Pythagore.

« *Faba Pythagorae cognata.* »

SATYR. 6, *lib.* 2.

pour le justifier, qu'il ne faut point prendre cette défense au pied de la lettre, et qu'elle renferme un sens allégorique. Clément d'Alexandrie, Aulugelle, Cicéron, Suidas, ne laissent rien à desirer à ce sujet; tous conviennent qu'il faut prendre ce précepte dans un sens littéral. Aristote a prétendu que cette défense avoit eu pour motif la ressemblance des fèves, avec les parties qu'on ne nomme pas; divers auteurs, et entre autres Le Mauro, l'ont attribué à l'effet que les légumes produisent sur les libertins qu'ils excitent à la débauche.

« *Furon certi filosofi prudenti*
Da' quali fu Pythagora il maestro,
Che vietava la fava a quelle genti,
Eran ribaldi e ladri da capestra, etc. etc.

Il faut, au reste, que cette opinion ait été long-temps respectée dans l'Italie, puisqu'on l'y retrouve encore aujourd'hui. Personne dans cette contrée, qui fut autrefois la patrie adoptive de Pythagore, ne doute encore à présent de la sagesse de ce précepte, et du danger de manger des fèves. L'école de Salerne a cru même devoir en faire une ordonnance expresse.

« *Manducare fabam caveas, facit illa podagram.* »

Tant est vraie cette maxime de Térence, que dans tous les siècles, les hommes sont les mêmes, et que dès qu'il s'agit d'un préjugé, l'homme éclairé n'a presque aucun avantage sur l'ignorant (1).

... *Homini homo quid praestat? stulto intelligens Quid interest?*

TER., *Eun.*, acte 2.

De même que Pythagore avoit une double doctrine, il avoit une double classe de disciples; la première étoit composée de la multitude ignorante et crédule; et comme elle n'étoit destinée qu'à admirer et à obéir, on se gardoit bien de lui parler sans voiles, et de l'initier aux mystères de la secte : toute son instruction paroît avoir été renfermée dans les préceptes que nous venons d'exposer : la seconde ne comptoit que peu d'adep-

(1) Que dire du précepte que Pythagore donna à ses disciples, d'uriner toujours à l'ombre, et de ne point donner de coup d'épée dans la flâme? Ce ridicule précepte nous rappelle ceux de Sommona Codom aux Talapoins. « Ne brandillez point vos bras en marchant; en mâchant, ne faites point de bruit avec vos dents, ne nettoyez point vos dents, ne sifflez point, etc. etc. Voilà, sans doute, des préceptes admirables et bien propres à faire le bonheur du genre humain!

tes, dont le grand maître avoit étudié longtemps le caractère et la capacité; et qu'il destinoit à le remplacer un jour. Mais avant de les admettre à sa confidence, et de lever le voile qui leur cachoit le vrai but de sa doctrine, le philosophe adroit et défiant n'oublioit rien pour s'assurer de leur intelligence, de leur fidélité, et sur-tout de leur discrétion. Rien de plus pénible et de plus rebutant que la continuité des épreuves qu'ils avoient à subir : rien de plus propre à former des fourbes ou des fanatiques.

Il falloit qu'ils eussent à renoncer à toute espèce de propriétés, à s'abstenir de poisson, de viande, de vin, et des plaisirs les plus innocens; à vivre en commun, à garder un silence absolu pendant quatre ou cinq ans; et à renoncer enfin à toutes les liaisons du sang et de l'amitié.

Après avoir rempli d'aussi pénibles préceptes, et subi toutes ces épreuves, on les faisoit exercer à la prédication de la morale; le comble de la perfection dans cette partie, c'étoit d'être tellement obscur dans ses discours, que personne n'y pût rien comprendre, pas même le maître devant lequel on parloit.

« *Tanto melior; ne ego quidem intellexi.* »

Quand on étoit enfin parvenu au terme des épreuves, le grand maître vous initioit à ses mystères, ou plutôt vous parloit à cœur ouvert, et vous faisoit part de son secret.

Si l'on en juge par l'esprit de domination qui paroît avoir été inhérent à cette secte, et par l'histoire de ses principaux coryphées, l'on peut rapporter le discours que Pythagore tenoit aux initiés, à-peu-près à ces termes.

« Mes amis, je vous dois la vérité; connoissez-la donc toute entière. Il n'existe dans cette secte d'autre secret que celui de faire croire au peuple que nous en avons de fort importans; ma doctrine et mes préceptes ne tendent qu'à un seul but: *amuser les simples par des mots et par des pratiques, et profiter de l'illusion pour les gouverner d'une manière absolue.* Vous voyez les honneurs et le pouvoir dont je jouis ici depuis trente ans: eh bien! mes amis, le même sort vous attend dans quelque ville que vous alliez, pourvu que vous me gardiez le secret, et que vous suiviez en tout mes maximes et mon exemple. »

On me demandera sans doute sur quel

fondement je prête un pareil discours à Pythagore ? Je répondrai que ce discours ne peut être déplacé dans sa bouche, et qu'il doit être regardé comme l'expression de ses vrais sentimens. Voici quels sont mes motifs.

1.° On ne peut nier qu'en cherchant à donner des lois aux Crotoniates, et même à s'en faire adorer comme un homme divin, Pythagore n'ait constamment tendu à les asservir. L'histoire de sa vie et de sa mort doit suffire à démontrer cette vérité. Quelque grossiers que fussent les Crotoniates, quelque prévenus qu'ils fussent en faveur du sage de Samos, ils furent à la fin forcés d'ouvrir les yeux, et de se convaincre qu'ils n'avoient pas un seul instant à perdre pour sauver leur liberté, en exterminant le tyran philosophe.

2.° Les disciples de Pythagore ont constamment suivi son exemple, et se sont attachés à gouverner les peuples, sous le prétexte de les éclairer. Quoiqu'Empédocle ait refusé le sceptre à Agrigente, il n'en gouverna pas moins cette ville avec un pouvoir absolu. Timée fut tout-puissant à Locres, Architos à Tarente, Eudoxe à Cnide, Hyppasus à Métapont, etc. etc. Que l'on juge

du maître par cet accord unanime des disciples ! Peut-on supposer que ces derniers eussent tous recherché les honneurs et le pouvoir, s'ils n'eussent appris de leur patron, que tel étoit le vrai but de sa doctrine ?

3.° La conspiration des Pythagoriciens contre la liberté des peuples, cessa d'être un secret du temps de Denys l'ancien : l'énorme crédit dont ils jouissoient dans la grande Grèce, en irritant leur ambition, et en leur faisant franchir toute espèce de bornes, les conduisit enfin à une ruine complète : tout-à-coup les peuples indignés, sortant d'un long assoupissement, courent aux armes et à la vengeance. En peu de jours les successeurs de Pythagore sont égorgés ou bannis de l'Italie. Quelques-uns d'entre eux, qui depuis long-temps prévoyoient l'orage, et qui avoient eu la précaution de s'armer, cherchent en vain à s'opposer aux fureurs populaires. Vaincus et dispersés, ils sont contraints de chercher un asyle dans la Grèce, dans l'Asie, et jusques dans les déserts de l'Egypte : mais ce qui prouve combien ils étoient puissans et dangereux, c'est que, malgré leur proscription et l'union de tous les peuples d'Italie, ils occasionnèrent les plus

grands troubles, et entraînèrent dans leur ruine les villes les plus florissantes de cette contrée (1).

La vie entière de Pythagore vient à l'appui de ce que nous venons de dire sur le but caché de sa doctrine.

En arrivant à Crotone, il commence par se donner pour un homme inspiré des dieux : il n'est point de prestiges qu'il n'étale aux yeux du peuple, de faits merveilleux qu'il ne lui rapporte, et ce qui est encore plus prodigieux, qu'il ne parvienne à lui faire croire. Tantôt il lui découvre sa cuisse d'or, tantôt il lui montre la flèche miraculeuse qu'il eut l'adresse de dérober au sorcier Abaris : je dis sorcier, car, porté sur cette flèche à travers les airs, il faisoit plus de milliers de lieues en une heure, que n'en fit depuis en un jour le paladin Astolphe, quoique monté sur l'hippogriffe du bon l'Arioste.

Lorsqu'un peuple prévenu en faveur d'un fourbe, est tombé dans l'enthousiasme et dans l'ivresse, il n'est conte si absurde qu'on ne puisse lui faire croire. Les Crotoniates cru-

(1) *V.* Polybe, livre 2.
Plutarque de Socrat., Gen., etc. etc.

rent donc sans peine que Pythagore avoit été salué par le fleuve Nessus, qu'il lisoit dans la lune, qu'il arrêtoit un aigle dans son vol, et faisoit mourir un serpent, en prononçant quelques paroles magiques; qu'il entendoit le langage des animaux, et qu'il savoit les soumettre à ses ordres.

Lorsque le philosophe se fut assuré de la crédulité de ses aveugles admirateurs, il résolut de faire l'essai de son pouvoir. Il faut avouer que la manière dont il débuta étoit infiniment périlleuse, et qu'elle auroit dû lui attirer une disgrace complète.

Il commença par ordonner à toutes les dames de Crotone de se défaire de leurs bijoux, et de les déposer sur l'autel de Junon. Un philosophe qui oseroit aujourd'hui donner un pareil ordre à nos dames, seroit à coup sûr lapidé; cependant, ô prodige! Pythagore fut obéi.

« Races futures, pourrez-vous le croire? »

Il est vrai que plusieurs auteurs ont prétendu que les dames Crotoniates avoient été poussées à ce grand sacrifice par un motif de reconnoissance. Depuis son arrivée à Crotone, le philosophe n'avoit cessé de prendre

leurs intérêts ; de prêcher à leurs époux la fidélité conjugale, et de descendre même dans les menus détails des devoirs de l'hyménée ; ce qui, dans l'esprit du beau sexe, avoit fait un honneur infini à la philosophie.

Après cette grande épreuve, Pythagore ne douta plus de son crédit, et regarda sa domination comme entièrement affermie ; néanmoins, pour mettre le dernier sceau à sa réputation, et ôter aux incrédules le plus léger doute, il osa tenter une supercherie dont la découverte l'eût au moins fait chasser de Crotone, et dont le succès mit le comble à sa réputation.

Ce grand homme, cet amant de la sagesse et de la vérité, fut trouver sa mère, la pria de tenir registre de tout ce qui se passeroit à Crotone pendant son absence, et s'enferma dans un souterrain. Quand il y eut passé le temps qu'il jugea convenable à ses desseins, il se fit remettre les tablettes où sa mère avoit inscrit les événemens de la manière dont ils étoient convenus. Après en avoir pris lecture, il sort de sa caverne avec un visage pâle et défait, harangue le peuple, lui dit qu'il vient des enfers ; et pour le per-

suader de la vérité de ce qu'il avance, lui fait le récit de ce qui s'est passé dans la ville. Vous devez croire que les questions ne furent point épargnées au philosophe : chacun s'empressa de lui demander des nouvelles du sombre empire ; il satisfit à toutes les demandes, à toutes les questions particulières, et affirma, en général, que les supplices les plus cruels du Tartare étoient réservés aux ames de ceux qui avoient refusé sur la terre à leurs épouses les devoirs de l'hyménée.

Après un exposé si fidèle du succès de son voyage, on ne douta plus de sa divinité : le bon peuple Crotoniate gémit, pleura, promit au philosophe tout ce qu'il voulut ; et, touché de son zèle pour les dames, il les lui remit entre les mains pour qu'il eût à les instruire et à les consoler.

Notre sage se chargea de cette fonction avec d'autant plus de plaisir, qu'il avoit beaucoup de penchant à la galanterie, et qu'il aimoit à philosopher avec les femmes. Outre le penchant qui entraîne tous les hommes vers le sexe, il avoit encore devant les yeux les exemples de ses maîtres. On sait qu'il n'y eut jamais de prêtres plus libertins

que ceux de l'Egypte (1). Je n'oserois tracer ici le culte infâme que leur dieu Apis exigeoit des dames Egyptiennes, ni du costume étrange avec lequel elles étoient forcées de se présenter dans son temple. Je dois, au reste, rendre justice à Pythagore : il fut plus modéré que ses maîtres ; s'il aima le beau sexe, ce ne fut que dans des vues plus pardonnables ; et on doit l'excuser en faveur de son zèle pour la propagation de l'espèce. Il n'y eut rien que d'humain dans ses amours.

« *Quàm plurimas ducere uxores multiplicandæ prolis gratiâ.* »

STRAB., *lib. XV*, *p.* 49.

Philosophes ! philosophes ! voilà un de vos coryphées pris en flagrant délit : tâchez de justifier le trait que je viens de citer ; réunissez vos argumens philosophiques ; évoquez les mânes des plus déliés dialecticiens de la Grèce ; et cherchez à prouver, si vous

(1) Ovide a dit :

« *Nec fuge niliacæ memphitica templa juvencæ*
Multas illa facit, quâ fuit ipsa Jovi. »

On connoît l'histoire de Pauline qui fut violée par le prêtre Mundus, dans le temple d'Isis. La bonne dame croyoit sottement avoir tourné la tête au dieu Anubis ; elle fut bien punie de sa vanité.

le pouvez, que le grand Pythagore n'est pas ici un petit charlatan.

Une seconde observation se présente : n'est-ce pas avec raison que j'ai avancé que la grande Grèce étoit à cette époque plongée dans les ténèbres de l'ignorance ? Que penser d'une nation qui se laisse séduire par un appât si grossier ? Pythagore eut-il donc tant de peine à passer pour un homme merveilleux parmi des hommes aussi crédules et aussi ignares ? Quel jugement devons-nous porter sur une éloquence et une doctrine qui ont besoin de s'étayer de subtilités et de tours de gibecière ?

Je pourrois étendre cet article, parler de sa magie, de ses contradictions, et sur-tout de cet héroïsme qui lui fit préférer la mort à la violation de son culte pour les fèves ; mais je pense en avoir assez dit pour convaincre le lecteur que, sous quelque aspect que l'on considère Pythagore, ce grand philosophe, ce thaumaturge, cet être divin, s'il existoit de nos jours, n'en imposeroit à personne, et auroit bien de la peine à se faire suivre du peuple, même en qualité de charlatan.

D'où donc ont pu provenir l'estime et l'ad-

miration de ses stupides contemporains pour sa personne et pour sa doctrine? Il ne faut point en chercher la source ailleurs que dans leur ignorance et dans leur prévention. De tout temps, nous dit un auteur célèbre, le vice adroit, caché sous le masque de la vertu, a eu le talent de séduire les simples.

« *Fallit enim vitium specie virtutis et umbrâ.* »

JUVÉNAL, *sat. XIV.*

CHAPITRE IV.

DIDEROT.

DENIS DIDEROT naquit à Langres; il fut élevé chez les Jésuites, qui lui trouvant des dispositions pour les sciences, et entr'autres pour les mathématiques, voulurent l'attirer dans leur congrégation; mais le jeune néophyte, appelé à de plus hautes destinées, se rendit dans la capitale où il vécut pauvre et ignoré jusqu'au moment où il fut chargé d'une édition française de l'Encyclopédie de Chambers; cette entreprise, qui sembloit au-dessus de ses forces, lui valut de l'argent et de la réputation. Peu d'années après ce

succès, l'impératrice de Russie acheta sa bibliothèque, et lui fit une pension qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 1784 (1).

Je ne considérerai point cet auteur sous les rapports d'homme de lettres, de géomètre, de physicien et de dessinateur de la fameuse Encyclopédie : je me bornerai à dire à ce sujet, que même dans les ouvrages des coryphées de la philosophie, on ne trouve point une telle confusion d'idées incohérentes, absurdes et inintelligibles, et qu'il paroît avoir pris à tâche de justifier cette maxime de Quintilien : » que plus un auteur est médiocre, plus il est obscur ; » je n'attaquerai donc en lui que le faiseur de systêmes et le philosophe.

Diderot, peu satisfait de la doctrine de

(1) J'aurois pu m'étendre davantage sur la vie et sur les systêmes de Diderot, et alonger cet article dont la briéveté contraste avec l'étendue du précédent; mais la première offre trop peu de traits intéressans, pour en occuper le lecteur : quant au second, je pense qu'il lui suffira de lire les extraits que j'en donne, pour se convaincre qu'une réfutation sérieuse et méthodique eût été pour le moins inutile.

Moïse, trouvant que l'idée de voir sortir l'univers du chaos à la voix du Créateur, n'étoit point une idée assez sublime, a entrepris, à l'imitation de quelques sophistes de notre siècle, de renverser les fondemens de cette admirable doctrine, et de substituer ses petites conceptions, à la majesté du plan de l'écrivain Hébreu.

Spinosa avoit osé avancer, avant lui, qu'il n'y avoit dans la nature qu'une substance; que cette substance unique étoit douée d'une infinité d'attributs, et entr'autres de l'étendue et de la pensée; que tous les corps qui se trouvent dans l'univers n'étoient que des modifications de cette substance considérée comme étendue; que nos ames avoient la même origine; et qu'enfin l'Être nécessaire, ou Dieu, quoiqu'auteur des êtres, ne différoit point d'eux; qu'il étoit à-la-fois agent et patient, cause efficiente et sujet, et conséquemment confondu avec ses créatures. Quoique ce systême soit le plus absurde qu'ait enfanté la philosophie moderne, ce fut néanmoins le cannevas que choisit Diderot pour combiner son plan et battre en ruine les idées reçues jusqu'à cette époque: encore ce plan, tout absurde qu'il est, doit-il plu-

tôt être regardé comme la conception du cerveau de Beauman, que de celui de notre philosophe. Diderot n'a, dans le fait, que commenté, prôné et interprété les rêveries de son devancier ; son génie étroit n'a pu rien enfanter. Le premier a donc fourni les fondemens de cet échafaudage philosophique. Le second, se renfermant dans le cercle de ses talens, s'est contenté d'étayer son édifice d'un pompeux et scientifique galimathias (1). Le lecteur en jugera par l'exposé de ce système, extrait mot à mot de l'interprétation de la nature.

---

(1) « S'il étoit permis à quelques auteurs d'être obscurs, j'oserois dire que c'est aux seuls métaphysiciens proprement dits. Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre. L'acte de la généralisation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que cet acte s'avance, les spectres corporels s'évanouissent. Les notions se retirent peu-à-peu de l'imagination vers l'entendement, et les idées deviennent purement intellectuelles. »

DIDEROT, *tom. III, pag. 88.*

Lecteurs, daignez excuser le bavardage de ce grand homme qui n'est devenu intelligible, que parce qu'après avoir perdu de vue les spectres corporels, il étoit parvenu au point d'être entièrement intellectuel.

« On doit attribuer à l'être corporel le desir, l'aversion, la mémoire et l'intelligence, proportion gardée des masses et des formes, dans la plus petite particule de la matière, comme dans le plus gros animal. Chaque partie élémentaire, en s'accumulant et en se combinant, ne perdra pas ce petit degré de sentiment et de perception qui lui sont essentiels. De ces perceptions d'élémens rassemblées et combinées, il en résultera une perception unique, proportionnée à la masse et à la disposition; et ce système de perceptions, dans lequel chaque élément a perdu la mémoire du soi, et concourt à former la conscience du tout, sera l'ame de l'animal. En vertu de la copulation universelle de toutes les molécules sensibles et pensantes, le monde, semblable à un grand animal, auroit une ame: et le monde pouvant être infini, cette ame du monde pourroit être un système infini de perceptions, et le monde pourroit être Dieu. » *Int. Nat., p. 140.*

Le lecteur me demandera peut-être ce que veut dire l'auteur par *la copulation de ces molécules sensibles et pensantes qui donnent une ame au grand animal, par ce système de perceptions, dans lequel chaque élément a perdu la mémoire du soi, et qui concourt à former la conscience du tout*; je lui répondrai qu'il m'est impossible de trouver la clef de ce bavardage, et que Di-

derot lui-même eût été bien embarrassé de se tirer de ce labyrinthe inextricable. Tout ce qu'on apperçoit à travers ces torrens de fumée, c'est que l'auteur a voulu commenter le système de Spinosa, et confondre Dieu et les créatures en un même tout. Au reste, le lecteur va entendre le philosophe lui-même donner les explications qu'il vient de demander.

« Quand on considère le règne animal; quand on s'apperçoit que parmi les quadrupèdes il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, surtout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède; ne croiroit-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la nature n'a fait qu'alonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certaines parties? Imaginez les doigts de la main réunis à la matière des ongles, si abondante, que venant à s'étendre, à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout; au lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval.

Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppement du prototype, quel qu'il ait été, approcher d'un autre règne par des degrés insensibles, et peupler les confins des deux règnes, s'il est permis de se servir du terme de confins, où il n'y a aucune division réelle, et peupler les confins des deux règnes d'êtres incertains, ambigus, dépouillés

en grande partie des formes, des qualités, des fonctions de l'un, et revêtu des formes, des qualités, des fonctions de l'autre ; qui ne se sentiroit pas porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres ?... Cette conjecture, rejetée par M. de Buffon, doit être embrassée comme une hypothèse essentielle au progrès de la physique expérimentale, et à celui de la philosophie rationelle. » *Int. Nat. p. 33.*

Voilà donc, d'après le systême de Diderot, l'homme ravalé au niveau de la brute : le concours des molécules plus ou moins abondantes, suffira pour changer le héros en moucheron ou en tigre, le philosophe en âne ou en chenille : l'Être suprême lui-même, ou plutôt le dieu de Spinosa, n'est plus ici qu'un animal prototype, qui ne doit son intelligence qu'au plus ou moins de copulations des molécules pensantes ; c'est de sa substance que sont pareillement formés l'hyène et l'agneau, le rat et l'éléphant, le vautour et la colombe, le requin et la perche, l'homme enfin et le ciron. Avant notre auteur, plusieurs philosophes de l'antiquité, tels que Zoroastre et Manès, ne pouvant expliquer, ni même comprendre l'origine du mal moral, avoient été contraints d'admettre deux principes ou deux dieux, mais aucun ne s'étoit

encore avisé, avant Spinosa, d'imaginer un dieu-matière, un dieu dont toutes les actions sont contradictoires; qui s'aime et qui se hait, qui nie et affirme, et qui fait indifféremment le bien et le mal. Diderot a été encore plus loin : son animal prototype est un monstre auquel on doit attribuer tous les crimes qui se commettent, et tous les maux auxquels l'univers est en proie : c'est un Prothée qui prend mille formes différentes, qui est à-la-fois mortel et impérissable, partie et tout, vice et vertu. Le dieu-matière est le plus vil que l'imagination puisse supposer; c'est le champ de bataille des causes contradictoires, le réceptacle de toutes les corruptions, un être essentiellement changeant, tantôt étendue et tantôt pensée, n'ayant enfin ni intelligence, ni pouvoir, ni volonté.

Il résulte de ce que je viens d'avancer, que le dieu-prototype n'est ni simple, ni immuable, ni conséquent, ni bon, ni juste, ni puissant; donc il n'est pas dieu, donc il n'est qu'une chimère.

Je croirois faire injure au lecteur de pousser plus loin la réfutation de tant d'absurdités : il suffit de les lire pour se convaincre

du délire de son auteur ; il vaut mieux sans doute, pour les progrès de la philosophie rationelle, continuer d'approfondir les sublimes idées du philosophe encyclopédiste.

CHAPITRE V.

Quelle clarté dans la définition de l'animal !

« C'est un système de différentes molécules organiques, qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd que celui qui a créé la matière en général leur a donnée, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos. *Int. Nat. p. 165.*

Quelle foule de réflexions cette définition ne fait-elle pas naître ? ne seroit-ce point ce toucher obtus et sourd, qui fait que notre aggrégation de molécules n'est jamais contente de son sort ? ne seroit-ce point lui qui produit ce vide dont les cœurs des plus puissans potentats ne sont point à couvert, et ce vain desir de plaire, cette inconstance naturelle que nous reprochons aux coquettes

de notre siècle ? La seule objection qu'on puisse faire contre cette définition, c'est que l'auteur se contredit formellement. Il parle d'un être qui a créé la matière : il y a donc un Dieu qui a créé le grand animal prototype ; à moins que l'on ne suppose que le dieu-matière ne se soit créé lui-même, ce qui leveroit toutes les difficultés (1).

Mais laissons ces vaines objections qui ne peuvent arrêter que

« Ces philosophes spéculatifs qui n'apperçoivent la vérité que par le côté chauve, tandis que la main du philosophe manouvrier est portée par hasard sur le côté qui a des cheveux ; ce dernier, pareil à

(1) Diderot étoit si fort entêté de ses sensations *obtuses et sourdes*, que lorsqu'il alloit au spectacle, il se plaçoit gravement en face du parterre, et se bouchoit les oreilles avec les mains, pendant toute la durée de la pièce. Une pareille attitude excitoit la risée du public ; on se demandoit hautement quel étoit cet original, cet Ostrogot qui affectoit une posture si ridicule. La petite vanité du philosophe étoit agréablement chatouillée de ce brouhaha : on ne doit point s'en étonner ; les gens de cette étoffe aimeront toujours mieux être montrés au doigt par le public, que de n'exciter aucune sensation.

« *At pulchrum est digito monstrari et dicier hic est.* »

PERSE.

celui qui regarde du haut des montagnes, dont les sommets se perdent dans les nues, voit les objets de la plaine disparaître devant lui; il ne lui reste plus que le spectacle de ses pensées et la conscience de la hauteur où il s'est élevé. »

Int. Nat., *p. 43 et 47.*

« C'est du haut des nues où la sublimité de ses idées l'a élevé, que notre auteur s'écrie d'une voix de tonnerre : « Heureux le philosophe systématique, à qui la nature aura donné, comme autrefois à Épicure, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes. »

Int. Nat.

Le lecteur croira sans doute que tant de talens et de connoissances n'ont point été en pure perte pour son siècle; que de cette source féconde ont dû jaillir mille torrens de lumières qui ont éclairé ses concitoyens, et leur ont dévoilé les secrets de la nature. Mais la modestie de ce grand homme a souvent arrêté les élans de son génie. Diderot s'est trop tôt lassé dans la carrière de l'interprétation de la nature : après s'être élevé sur les ailes d'Icare, jusqu'à la contemplation de l'animal prototype, il est malheureusement retombé dens les abîmes du septicisme; mais quoique étourdi de sa chûte, ne pensez pas

que ce sage veuille rester muet. Socrate même, après avoir pris la ciguë, s'entretenoit encore avec la jeunesse d'Athènes, des plus sublimes vérités de la morale. Notre philosophe, plus sublime dans ses idées que le sage de la Grèce, propose à la postérité les questions suivantes, dont la solution, sans doute, importe beaucoup au bonheur de l'espèce humaine.

« Y a-t-il quelque autre différence assignable entre la matière morte et la matière vivante, que l'organisation, et que la spontanéité réelle ou apparente du mouvement? »

Int. Nat., 4.e *question*.

« Les moules sont-ils les principes des formes (1)?

---

(1) Diderot n'est pas plus heureux dans ses explications que dans ses propositions. Le lecteur en jugera par cet échantillon :

« Il y a grande apparence que le magnétisme et l'électricité dépendent des deux noyaux de verre qui sont aux deux extrémités de l'axe de la terre : pourquoi ne seroient-ce pas des effets du mouvement de rotation du globe, et de l'énergie des matières dont il est composé, combinée avec l'action de la lune? ».

Tom. III, p. 55.

« On ne s'attendoit guère
A voir la lune en cette affaire. »

LA FONT.

Qu'est-ce qu'un moule ? Est-ce un être réel et préexistant, ou n'est-ce que les limites intelligibles de l'énergie d'une molécule vivante, unie à de la matière morte ou vivante, limites déterminées par le rapport de l'énergie en tous sens, aux résistances en tous sens ? »

Idem, 11.e question.

« . . . . Une molécule de matière vivante peut-elle s'appliquer à une molécule de matière morte ? le tout sera-t-il vivant, ou sera-t-il mort ? »
« Si l'aggrégat peut être ou vivant, ou mort, quand et pourquoi sera-t-il vivant ? Quand et pourquoi sera-t-il mort ? » *Idem, 8.e et 9.e quest.*

Je dirai au lecteur avec Diderot :

« Jeune homme, prends et lis, et si tu peux aller jusqu'à la fin de cet ouvrage, tu ne seras pas incapable d'en entendre un autre. »

Pref., Int. nat.

Je lui ferai observer en outre qu'il seroit indécent, dans un siècle où l'on fait profession d'admirer ce que l'on ne comprend pas, de tourner en ridicule un ouvrage si sublime, et sur-tout de traiter de galimathias, les vastes conceptions de l'un des coryphées de la philosophie moderne. Ce seroit le moyen de s'attirer la haine de cette foule d'adeptes en qui les écrits des Diderot et des Voltaire ont fait passer

« Cet esprit de divination par lequel on subordonne, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, et des résultats inconnus. »

Int. Nat., *pag.* 240.

Je ne parlerai point des nombreuses contradictions qui se trouvent dans les ouvrages de Diderot; je ne le peindrai point, tantôt athée, tantôt déiste, tantôt sceptique, tantôt chrétien; cette versatilité d'opinions est malheureusement inhérente à la philosophie (1). Je me bornerai donc à soumettre à la réflexion du lecteur, ces passages extraits des ouvrages de notre auteur.

« Les hommes ont banni la Divinité d'entre eux : insensés que vous êtes ! détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées; élargissez Dieu. »

Pensées philosophiques, N.° 26.

---

(1) La religion des mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses, perd absolument cet avantage, quand on l'apporte sur la terre. On en conclut que c'est à la philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie, et cette conséquence a été avouée par tous les géomètres. »

DIDEROT, *tom. III*, *p.* 7.

Je ne pense pas que tous les géomètres soient ici de l'avis de Diderot. S'il en étoit ainsi, Dieu nous préserve de la religion des mathématiciens.

« Qu'est-ce donc qu'un impie? Tout le monde l'est-il, ou personne? »

Idem, N.° 35.

« Il n'y a aucun être dans la nature que l'on puisse appeler premier ou dernier. »

Dict. Encyclopéd.

« Je ne suis point chrétien, parce que Saint-Augustin l'étoit; mais je le suis, parce qu'il est raisonnable de l'être. »

Pensées philosophiques, N.° 57.

« Nos athées ne le sont devenus que parce qu'ils repoussent la foi loin d'eux, en se livrant à leurs passions; parce qu'ils sont troublés par le tableau de l'avenir que la religion leur présente, et gênés par l'existence d'un Dieu; que s'ils paroissent quelquefois plus hardis, c'est que leurs passions, devenues plus fortes, ajoutent à leur intrépidité. »

Nouvelles Pensées, p. 27.

« Le spectacle de l'univers ne nous mène point à l'idée de quelque chose de divin. »

Code de la Nature, p. 150.

Qui pourra s'empêcher de s'écrier à la lecture de ces divers passages :

O Cæcas hominum mentes! ô pectora cæca!

On se borneroit à rire des conceptions absurdes du philosophe systématique, s'il s'étoit contenté d'interpréter la nature; mais on ne peut retenir son indignation lorsque

l'on songe au poison répandu dans ses divers traités de morale. Il n'est personne qui ne sache quel est *l'infâme*, qu'il se proposoit d'écraser, et ce qu'il entendoit par son systême de la rédemption universelle (1). Sapper le trône et l'autel, bouleverser le corps politique, soulever les pauvres contre les riches ; telles sont les maximes qu'il paroît avoir eu l'intention de faire adopter, et qui percent de tous côtés à travers les contradictions sans nombre dont ses ouvrages sont remplis. Elève des athées, Diderot a été le père des jacobins (2). La plupart des principes exécrables de cette secte si pernicieuse, se trouvent dans les écrits de ce philosophe : c'est dans son Essai sur le mérite et la vertu (page 128), *qu'ils avoient appris qu'il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour être convaincu du profit qu'il y a à être vertueux ; qu'il n'y a dans la nature, ni mal*

---

(1) Il eût fallu, pour plaire à M. Diderot, étrangler le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres.

(2) Il doit partager les honneurs de cette paternité, avec J. J. Rousseau. *V.* l'article de ce dernier.

physique, ni mal moral respectivement à la Divinité :

(Code de la nature, page 133), qu'il n'y a rien *d'éternel que l'atôme ; que l'atôme seul est la cause de tout*, etc. etc.

(*Encyclopédie, article Epicure*).

C'est après lui que le jacobin forcené a crié d'une voix d'énergumène, dans toute la France :

« Je vous dis qu'il n'y a point de Dieu, que la création est une chimère, qu'il est ridicule de supposer l'existence d'un être qu'on ne sauroit concevoir ; et que si les merveilles qui brillent dans l'ordre physique, décèlent quelque intelligence, les désordres qui règnent dans l'ordre moral, anéantissent toute Providence (1). »

Pensées philosophiques.

Tous les crimes des jacobins doivent donc, sous un certain rapport, lui être attribués : tout le sang innocent qu'ils ont répandu doit retomber sur sa cendre. Nouvel Erostrate, il a par-tout porté la flamme et l'incendie, pour se faire un nom ; ceux

(1) C'est dans la bouche d'un athée que Diderot a mis cette tirade. Rien ne prouve qu'il ait avoué directement ce langage.

qui chercheront à l'excuser, diront peut-être que ses intentions n'ont point été aussi perverses, qu'il n'a point sondé toute la profondeur du précipice qu'il entr'ouvroit sous les pas de la génération future : mais une semblable excuse pourra-t-elle être admise ? Que diroit-on de l'imprudent qui, après avoir démuselé, sur une place publique, un tigre furieux, prétendroit que les accidens qui en résulteroient, ne devroient point lui être imputés ? Qui ne croiroit, en pareil cas, lui faire grace en le condamnant pour sa vie aux Petites-Maisons ?

« Que ne plaît-il un jour à nature de nous ouvrir son sein ! O Dieu, quels abus nous trouverions en notre pauvre science ! »

MONTAGNE.

CHAPITRE VI.

COMPARAISON DE PYTHAGORE ET DE DIDEROT.

Ces deux philosophes, avec des talens médiocres, et un fonds inépuisable de vanité, paroissent avoir eu un même but dans leur

conduite, celui de s'attirer la considération de leurs concitoyens pendant leur vie, et de laisser un grand nom après leur mort. Ils ont néanmoins suivi des sentiers différens. Pythagore paroît s'être plutôt attaché à tromper ses crédules contemporains, qu'à les convaincre. Cet aigle apprivoisé qu'il faisoit paroître, toutes les fois qu'il avoit besoin de se donner une mission divine; cette cuisse d'or qu'il montroit d'un air de complaisance aux bons Crotoniates, sont des tours d'un vrai Charlatan. Ils ne peuvent inspirer pour l'auteur, que le mépris que l'on sent pour les tours de souplesse de Mahomet, et entre autres de cette colombe, sous la forme de laquelle un ange lui apparut tant de fois.

Diderot (1), né dans un siècle plus éclairé, n'a pu recourir à ces vains prestiges; le

---

(1) On trouve dans les *Helviennes* une plaisante épitaphe de Diderot.

La voici :

« Ci gît DENIS DIDEROT, qui fut Dieu, qui fut animal prototype, qui fut chien, qui fut chat, qui fut arbre, qui fut homme, qui fut femme, qui fut philosophe, qui n'est plus, et qui sera tout ce qu'il fut. »

Tom. III, p. 71.

sophisme et les hypothèses ont été ses seules armes. Avec des ressorts aussi fragiles, il y a lieu de croire qu'il eût échoué dans son dessein, s'il n'eût eu l'adresse de suppléer à ces foibles moyens, en présentant au vulgaire le dangereux appât d'un bouleversement général dans le corps politique. Le mot de rédemption universelle, écrit sur sa bannière, ne tarda pas à lui attirer une foule de néophytes, les uns enthousiastes, les autres pervers, mais tous amis du désordre et des nouveautés.

Ces deux philosophes ont également senti que pour mieux en imposer au vulgaire, il leur étoit indispensable d'envelopper leurs dogmes d'un voile obscur, figuré, impénétrable. Delà ce style guindé, froid, énigmatique; ces idées incohérentes, ces maximes outrées, ces sentences emphatiques; en un mot, ces définitions inintelligibles, qui font la base des écrits de Diderot : delà ce silence austère de plusieurs années, ces prétextes symboliques, cette harmonie idéale dans les corps célestes, cette puissance imaginaire dans les nombres, qui furent en si grande recommandation dans la secte italique. Au reste, quoique nous ayons perdu les ouvrages

du philosophe Grec, on doit juger de l'obscurité de son style par celui de ses dogmes, et par le témoignage de divers auteurs, entre autres de Timon le Phliasien. Voici le langage qu'il lui adresse :

> « Pythagore, tu n'es qu'un enchanteur qui n'aimes que la vaine gloire, et qui affectes un langage obscur pour attirer les hommes dans tes filets. »
>
> PLUTARQUE.

Outre ces traits de ressemblance, il en est une foule d'autres qui n'ont point échappé au lecteur.

Tous les deux affichèrent une double doctrine ; tous deux, sans invention et sans génie, ne firent que copier ou commenter des systêmes déjà connus : tous deux ont avili la Divinité en l'incorporant avec la matière ; tous deux ont formé des disciples ambitieux et pervers, qui, sous prétexte d'éclairer les hommes, n'ont cherché que leur propre intérêt ; tous deux ont, par leurs principes, fomenté des révolutions funestes. La secte pythagorique mit l'Italie à deux doigts de sa perte, et causa la ruine de plusieurs villes florissantes ; les jacobins ont rajeuni la France dans un fleuve de sang. Tous les deux enfin ont mis souvent leurs maximes et leur con-

duite en contradiction. Si, d'un côté, Diderot se montre tantôt déiste, tantôt athée, tantôt chrétien ; Pythagore, de l'autre, fait tantôt descendre les ames dans les enfers, tantôt entrer immédiatement dans de nouveaux corps ; tantôt il fait une défense rigoureuse à ses disciples de tuer aucun animal, et soutient qu'un autel même est souillé par le sang des victimes ; tantôt il commande un sacrifice, et fait égorger cent bœufs en l'honneur de Jupiter.

Quant à la différence que l'on peut remarquer entre ces philosophes, on peut la réduire à cinq principaux traits.

1.° Pythagore sut s'attacher ses disciples, et même s'en faire aimer. Diderot eût été égorgé par les siens, s'il eût vécu sous le règne de la guillotine.

2.° Le premier chercha à pacifier pour régner ; le second n'espéra jamais de dominer, qu'à la faveur des discordes civiles. L'un fut plus charlatan, et l'autre plus factieux.

3.° La doctrine de Pythagore a entraîné quelques bons effets ; on ne peut nier que sous un certain point de vue, son arrivée dans la grande Grèce n'ait été de quelqu'utilité à ses habitans ; la doctrine du second a porté à la tranquillité de l'Europe un coup

terrible, dont il faudra bien des siècles pour effacer la cicatrice.

4.° La réputation de l'un s'est conservée presque intacte depuis des milliers d'années. Plusieurs illustres personnages se sont fait gloire de porter le nom de Pythagoriciens. L'autre, né d'hier, sera oublié demain, s'il ne l'est même aujourd'hui. Qui ne rougiroit, en Europe, du titre flétrissant de jacobin ?

5.° Quelles qu'aient été les diverses nuances que l'on remarque entre leur conduite et leurs principes ; le premier, par une suite des vicissitudes humaines, expire sous les poignards du même peuple dont il étoit adoré. Il tombe près des murs de cette même ville qui avoit été le théâtre de sa gloire, et le berceau de la secte qu'il avoit fondée.

Le second, après avoir ébranlé d'une main hardie les colonnes antiques du trône et de l'autel, meurt tranquillement dans son lit, prôné et déifié par un peuple en délire ; et, ce qui paroîtra plus étonnant, pensionné et caressé par ces mêmes souverains dont il avoit juré la perte.

CHAPITRE VII.

ANAXAGORE.

Anaxagore naquit à Clazomène dans l'Ionie, 500 ans avant J. C., de parens distingués par leur naissance et par leurs richesses. Pénétré d'ardeur pour les sciences, il se mit au nombre des disciples du célèbre Anaximène. A peine sorti de cette école, il vendit ses biens, quitta sa patrie, et se rendit à Athènes, où il enseigna la philosophie pendant trente ans. On compte au nombre de ses disciples le célèbre Périclès. Les Athéniens l'accusèrent d'athéisme et le condamnèrent à mort. L'arrêt néanmoins ne fut pas exécuté, mais il fut obligé de sortir d'Athènes. Il mourut peu d'années après cet évènement dans la ville de Lampsaque, où on lui éleva un tombeau décoré de cet épitaphe :

« *Hîc situs ille est cui rerum patuêre recessus,*
Atque arcana poli, magnus Anaxagoras. »

Je ne dois point omettre que Vossius a prétendu qu'il avoit été écrasé par la foudre.

Il n'est personne qui ne sache qu'Anaxagore a été l'inventeur du systême des Homœoméries ; qu'il a été le premier qui ait écrit sur la physique et les autres sciences exactes, et qu'enfin Périclès fut son élève. Tels ont été les trois fondemens de sa réputation. Nous allons démontrer que loin de mériter le titre *d'intelligence* qu'on lui donna, Anaxagore doit être mis au rang des rêveurs les plus inconséquens de la Grèce ; que son systême des Homœoméries n'est qu'un tissu d'absurdités ; qu'il n'est si mince écolier de nos jours qui voulût avouer ses ouvrages ; et qu'enfin le maître si vanté a fort mal élevé Périclès, puisqu'il n'a formé dans ce trop célèbre Athénien, qu'un mauvais citoyen, un magistrat infidèle, un général médiocre, un débauché, un ingrat.

Après avoir ainsi battu en ruine les fondemens de la réputation du célèbre philosophe de Clazomène, j'ose me flatter que le lecteur convaincu reviendra enfin à ce sentiment, que la philosophie (1) est une science vaine, plus nuisible que profitable, et qu'il sentira toute la sagesse de la réponse de ce

(1) On sait de quelle philosophie je veux parler.

parasite Romain, qui, interrogé par Tibère, lui avoua de bonne foi, qu'après avoir passé toute sa vie dans l'exercice de la philosophie, il n'en avoit tiré d'autre avantage que celui d'apprendre à dîner sans payer son écot.

Systême des Homœoméries.

Dans le principe, les animaux furent formés de la terre et d'une humidité chaude; ils s'engendrèrent ensuite les uns les autres, les mâles au côté droit, et les femelles au côté gauche. Il y a autant de principes que de corps composés; chaque espèce de corps est formée de plusieurs petites parties semblables, et les semences de toutes les espèces se trouvent dans chaque corps, de manière qu'un os visible est composé de plusieurs os invisibles, et que le sang que nous voyons est formé de particules infiniment petites de sang.

> « *Ossa videlicet è pauxillis atque minutis*
> *Ossibus* . . . .
>
> LUCRÈCE.

Telle est l'exposition fidèle du systême d'Anaxagore, systême à-la-fois incohérent, absurde et contradictoire, et contre lequel

je me bornerai à faire trois objections. Je pense qu'elles suffiront pour éclairer le lecteur et le mettre à même d'asseoir un jugement.

1.° Il est manifeste qu'en supposant qu'un corps ne soit qu'une aggrégation de parties homogènes, que son accroissement ne soit que la continuation de cette même aggrégation, que sa destruction ne soit enfin que la désunion et la dispersion de ces mêmes parties ; il n'y aura dans la nature ni génération, ni corruption, ni naissance, ni mort proprement dites : on ne pourra plus dire qu'une rose naît, croît et meurt sur le rosier. Il faudra se borner à dire que cette rose n'étoit que la réunion de plusieurs roses, et qu'on ne la voit plus sur le rosier, parce que ses parties se sont désunies.

On pourra pareillement raisonner conséquemment, en disant que dans le pain que nous mangeons il se trouve des artères, dans les fruits, des veines ; dans l'eau que nous buvons, des os, du sang et des cheveux. Puisque dans le système que nous venons d'exposer, l'accroissement des corps n'est dû qu'à l'aggrégation des parties *similaires*, puisque l'accroissement du corps humain

n'est dû qu'aux alimens dont il se nourrit. Il faut donc avancer, sans hésiter, que dans ces mêmes alimens, il se trouve des parties similaires au corps humain; et l'on ne devra plus dire, en parlant d'un homme qui vient de prendre son repas, il a pris cinq livres de nourriture; il faudra s'exprimer ainsi : cet homme vient d'ajouter à son corps cinq livres pesant de muscles, de nerfs, de tendons, de fibres, de sang, etc. etc.

2.° Notre philosophe suppose que ces principes homogènes existent par eux-mêmes de toute éternité : d'où il faut conclure qu'ils sont immuables et indestructibles; car s'ils sont sujets au changement, ils prennent une autre forme; et dans ce cas, ces principes ne sont plus principes, ils sont composés et corruptibles tout autant qu'un autre corps : s'ils sont immuables, ils ne sont sujets, ni à la destruction, ni même à l'altération; d'où il suit que le feu mis dans une meule de foin, non-seulement ne l'aura pas consumée, mais même n'aura pas altéré les principes homogènes des différentes plantes dont elle étoit composée.

Mais, me répondront les sectateurs d'Anaxagore, les principes homogènes de la meule

de foin dont vous venez de parler, sont des corpuscules imperceptibles et si déliés, que le feu ne peut avoir d'action sur eux.

Je ne leur répondrai que par une seule question : ces corpuscules appartiennent-ils, ou non, à la matière ? Dans le premier cas, quelque déliés que vous les supposiez, ils offriront des extrémités et un milieu, et conséquemment ils seront divisibles, périssables et sujets à l'action du feu. Dans le second, il faudra donc vous résoudre à tomber dans l'abîme des causes occultes, aussi inexplicables pour vous que pour moi; à moins que vous ne préfériez les mettre au rang de ces formes substantielles écloses du cerveau d'Aristote, qui ne sont composées d'aucun sujet préexistant, et qui, par cette raison, ne sont pour l'homme de bonne foi que le synonyme de néant.

3.[b] Anaxagore a supposé qu'une intelligence suprême étoit venue débrouiller le chaos de ses principes homogènes, séparer ce qui étoit confondu, mouvoir ce qui étoit en repos, et enfin mettre chaque corps à sa place : quelle idée Anaxagore avoit-il donc de la Divinité ? N'est-ce pas un bel emploi pour elle de débrouiller une fusée aussi mê-

lée? Quoi! la nature, sans le concours d'aucune intelligence, aura pu créer les Homœoméries de toute éternité, et elle n'aura pu leur donner le mouvement, ni les démêler, ni les distribuer! Il faudra faire intervenir un Dieu pour suppléer à son impuissance. Qu'est-ce que ce dieu-machine qui n'a ni le pouvoir de créer la matière, ni même celui de lui donner la forme, et dont le rôle se borne à faire le triage d'un chaos de formes diverses qu'il ne lui est pas permis de changer?

N'est-ce pas imiter la conduite de ces mauvais poëtes, qui, pour dénouer une intrigue trop compliquée, font descendre exprès un dieu sur le théâtre, et auxquels Horace adresse cette leçon?

« *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus*
Inciderit . . . .

Il résulte en outre de l'intervention de cette étrange divinité, la plus grossière contradiction: si l'intelligence suprême vint démêler les formes diverses entassées les unes sur les autres, la plus grande confusion régnoit donc alors dans la matière; les végétaux, le sang, les os, les fibres, les pierres, les nerfs, les eaux et la terre étoient donc alors confondus. L'univers, loin de présenter

s'en tint point à cette seule prédiction ; et, comme l'a observé un auteur célèbre, pour peu que que notre philosophe eût vécu quelques siècles de plus, les pierres eussent été adorées des Grecs avec autant de ferveur que les oignons l'étoient en Egypte.

J'observerai que Pline plaisante agréablement Anaxagore sur sa prédiction.

« *Quod si quis praedictum credat, simul fateatur necesse est, majoris miraculi divinitatem Anaxagorae fuisse : solvique rerum naturae intellectum, et confundi omnia, si aut ipse sol lapis esse, aut numquam lapidem in eo fuisse credatur.* »

PLINE, *livre II, chap. 58.*

Anaxagore a écrit aussi sur la quadrature du cercle, sur les comètes, la voie lactée, les vents, le débordement du Nil, les éclipses, le tonnerre, les éclairs, en un mot sur tous les phénomènes de la nature. Nous pensons que l'explication de ces phénomènes en eût été le plus étonnant. Je l'ai déja dit, et je le redis encore, que la perte de ces ouvrages ne sauroit être trop déplorée par un lecteur curieux d'approfondir les divers degrés d'ignorance et de charlatanisme des philosophes du Portique et de la Grèce.

Socrate, plus heureux que nous, a lu ces

nous en ont conservé, sont si remplis d'absurdités, qu'il est aisé de croire que si nous avions aujourd'hui la collection de ses œuvres, leur seule lecture suffiroit pour désabuser ses admirateurs. Cependant j'avouerai que nous devons en regretter la perte; qu'il eût été curieux de le suivre dans les raisonnemens qu'il a dû faire pour prouver que les cieux sont de pierre, et que c'est la vîtesse de leur mouvement qui les empêche de tomber; que le soleil est une masse de fer tout en feu, grande comme le Péloponnèse; que la neige est noire, etc. etc.

Anaxagore ne se borna point à écrire sur la physique : pour parvenir plus rapidement à la célébrité qu'il ambitionnoit, il voulut passer pour devin; la flotte de Lysander étoit depuis quelques jours en présence de celle des Athéniens; notre philosophe prétendit qu'une pierre énorme que l'on venoit de trouver dans une rivière, étoit tombée du ciel, et qu'elle étoit un présage infaillible de la victoire des Spartiates. L'événement ayant justifié cette prédiction étrange, la pierre fut portée avec respect dans un temple, et adorée comme une divinité.

Anaxagore, encouragé par ce succès, ne

cipe, que je ne fais rien que par l'entendement, osoit en donner l'explication de cette manière« Socrate est assis parce que son corps est composé d'os et de nerfs, et que les lois de la mécanique font qu'il peut plier ses membres ; il ne parle que parce que le mouvement de sa langue agite l'air et porte son impression jusqu'aux oreilles. S'il vouloit dire que sans mes os et mes nerfs je ne pourrois rien exécuter, il auroit raison d'avancer ce principe ; mais en ne s'attachant qu'à ces causes secondaires, et en mettant en oubli l'entendement qui détermine la volonté, et la volonté qui décide les actions, il avanceroit une proposition insoutenable et absurde. »

PLATO IN PHÆDONE, *p.* 73.

Anaxagore fut aussi pitoyable astronome, qu'ignorant physicien : la lecture de ses écrits suffit pour détourner à jamais le sage Socrate de l'étude de l'astronomie. Il ne put s'empêcher de sourire de pitié à la vue d'un être aussi imparfait que l'homme, cherchant à surprendre et à pénétrer les desseins et les secrets du Créateur ; il ne put retenir son indignation en voyant un sophiste impudent, la main élevée vers le ciel, s'occuper à calculer les distances, à tracer les formes, et à fixer les divers degrés de rotation de ces millions d'astres lumineux qui roulent avec

majesté sur nos têtes, et dont l'intelligence est aussi éloignée du foible cerveau des hommes, que la plus haute étoile fixe l'est du centre de la terre.

Qu'on n'aille pas croire, au reste, que Socrate ait voulu blâmer les observations astronomiques qui peuvent présenter quelque utilité aux hommes; c'est au contraire à ce point seul qu'il prétendoit qu'on devoit s'attacher. En voyant les nombreuses bévues dans lesquelles sont tombés tous les philosophes qui ont voulu aller au-delà, il n'est aucun homme impartial qui ne soit contraint d'adopter ce sentiment.

Xénophon nous a transmis l'opinion de Socrate sur cette matière : le lecteur sera sans doute satisfait de l'entendre parler lui-même.

« Socrate étoit d'avis qu'on employât quelque temps à l'astronomie, afin de pouvoir connoître quelle heure il est aux étoiles, en quel jour du mois, et en quelle saison de l'année l'on est; pour savoir quand il faut relever une sentinelle durant la nuit, quand il est à-propos de se mettre sur la mer, ou de faire voyage; et il disoit que cela se pouvoit apprendre facilement dans l'entretien des matelots, ou de ceux qui chassent de nuit; mais de vouloir pénétrer plus avant, jusqu'à connoître quels astres

ne sont pas en même déclinaison, de vouloir expliquer les différens mouvemens des planètes, et savoir combien elles sont éloignées de la terre, en combien de temps elles font leurs révolutions, quelles sont leurs influences, c'est de quoi il dissuadoit fortement; car ces sciences lui sembloient entièrement inutiles, non pas parce qu'il en fut ignorant, mais parce qu'elles demandent un homme tout entier, et le divertissent de plusieurs occupations plus importantes. En un mot, il ne vouloit point qu'on recherchât trop curieusement l'artifice admirable avec lequel les dieux ont disposé tout l'univers; parce que c'est un secret que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. Il tenoit de plus qu'il y avoit danger de s'égarer dans ces hautes spéculations, comme fit Anaxagore qui se vantoit d'y être fort entendu. » . . . . . .

XÉNOPHON, *Faits et dits mémorables de Socrate*, *liv. IV, pag. 384, traduction de Charpentier.*

Je me bornerai à faire sur ce passage une seule réflexion : si Socrate existoit de nos jours, quelle ne seroit point son indignation, à l'aspect de ces philosophes systématiques si vantés dans notre Europe, qui prétendent avoir trouvé dans quelques causes occultes, contradictoires et inexplicables, la clef des secrets du Créateur, qui ont l'art d'en imposer aux ignorans, au point de leur faire croire que la nature est pour eux sans

voile, et qu'il n'est rien dans l'univers qu'ils ne puissent expliquer! Trop heureux encore leurs crédules admirateurs, si leurs maîtres bornoient là leur charlatanisme, et si les erreurs d'un matérialisme aveugle, n'étoient point les tristes fruits d'une présomption impie.

« *Philosophi ut putentur sapere cœlum vituperant.* »

Je viens de démontrer que les propositions avancées dans les écrits d'Anaxagore, doivent être mises au rang de son systême des homœoméries, qui n'est lui-même qu'un tissu d'absurdités. Il me reste à battre en ruine le dernier fondement de sa réputation, l'éducation de Périclès.

CHAPITRE IX.

ÉDUCATION DE PÉRICLÈS.

C'est sans doute une tâche infiniment difficile pour un auteur impartial, de réformer les idées de son siècle, de peser à la balance de l'équité les vices et les vertus des prétendus héros, d'approfondir les divers titres qu'ils ont à la célébrité, de comparer entre

eux les divers témoignages des historiens qui ont écrit leurs exploits, de fixer les divers degrés de confiance dont ils sont dignes, et d'approuver ou de condamner, après une discussion sévère, ce que le commun des hommes condamne ou approuve sans examen.

Périclès, jusqu'à ce jour, a passé dans l'esprit des hommes pour un des héros les plus célèbres d'Athènes. Nous allons examiner si le disciple d'Anaxagore est digne de sa célébrité, et si le philosophe a dû rougir ou s'applaudir des actions de son élève.

Anaxagore a sans doute formé dans Périclès un excellent orateur : nous ne lui contestons nullement cet avantage; mais qu'est-ce que l'éloquence dénuée de moralité, de prudence, de bonne foi, de grandeur d'ame, et enfin d'amour de la patrie? Une arme dangereuse dans les mains d'un intrigant, un levier puissant pour l'ambition; une amorce trompeuse pour attirer le vulgaire, et en faire l'instrument de sa domination, ou de ses fureurs.

Périclès, né d'un père illustre par ses exploits et par sa naissance, parut pour la première fois à la tribune d'Athènes, au moment où les victoires et les vertus de Cimon avoient

porté la république au plus haut point de splendeur. Les Perses vaincus par ses armes, les alliés gagnés par sa modération, ses finances administrées avec une sage économie, ses armées et ses flottes dans l'état le plus florissant, avoient rendu cette ville célèbre l'arbitre de la Grèce.

Rempli d'une basse envie contre le vertueux Cimon, Périclès s'attacha d'abord à dénigrer ce grand homme : pour réussir dans cet odieux dessein, il n'épargna, ni séductions, ni largesses, ni flatteries pour gagner la populace athénienne; cachant ainsi, comme l'observe le poëte Ion, sous des manières populaires, un fonds inépuisable d'orgueil et d'arrogance. « Pour ce dessein, dit Plutarque, il changea ses façons d'agir et sa manière de vivre... Il renonça tout-à-coup aux festins et aux plaisirs. »

Ne pouvant d'abord balancer le crédit de son rival, il ne rougit point de corrompre la populace, et de lui partager le trésor amassé par l'économie de ses devanciers. Ce moyen lui réussit ; l'illustre fils de Miltiade est condamné à l'exil ; cependant l'Aréopage, indigné de tant d'arrogance, se déclare contre le nouveau Pisistrate : ce dernier oppose à ce

tribunal le peuple qu'il a séduit, et le contraint au silence. Dès ce moment, maître absolu des destinées d'Athènes, il ne daigne plus dissimuler; un ton hautain et tranchant succède aux manières caressantes qui lui avoient si bien réussi. La sœur de Cimon vient, en qualité de suppliante, embrasser ses genoux, et le prier de mettre un terme à l'exil de son frère : le lâche ne craint pas d'insulter au malheur.

« Vous êtes trop vieille, Elpinice, pour solliciter un juge avec succès. »

« *Elpinice! anus es nimium, quàm ut res tantas transigas.* »

Après la mort de Cimon, la république ne tarda pas à décheoir de sa splendeur : nous la verrons bientôt pencher vers sa ruine. Cimon avoit toujours traité les alliés d'Athènes avec les égards que l'on doit à des peuples libres; il ne s'étoit jamais permis de toucher au trésor commun, que lorsque ses expéditions contre les Perses l'y avoient contraint. La conduite de Périclès fut entièrement opposée à celle de son prédécesseur. Il fit entendre aux Athéniens qu'ils n'étoient point obligés de rendre compte à leurs alliés,

de l'argent qu'ils en avoient reçu ; qu'il devoit leur suffire d'être protégés et défendus par les armes d'Athènes. Les effets répondirent aux paroles, le trésor fut dissipé, et les alliés furent traités en esclaves. Un soulèvement presque général suivit de près une conduite si impolitique : la Grèce dès-lors fut divisée en diverses factions, et les Perses eurent le temps de respirer après tant de défaites. Samos, qui, suivant plusieurs auteurs, étoit une colonie athénienne, fut la première ville qui, révoltée de l'arrogance de Périclès, secoua le joug et osa braver une république formidable. Le disciple d'Anaxagore se met à la tête des vainqueurs des Perses, et après quelques légers succès, il est complètement battu par Melissus, général sans réputation, et, comme l'observe son historien, par sa faute. Une seconde défaite sembloit devoir terrasser l'orgueil de Périclès ; mais une nouvelle armée vient à son secours : Samos, écrasée par le faisceau des forces athéniennes, est réduite à capituler. Le lâche alors se déshonore au sein même de la victoire. Au lieu de respecter dans les vaincus le courage qui les avoit fait résister à l'oppression, et combattre pour la défense de leur patrie,

il fit prendre par ses satellites les plus braves capitaines Samiens, les fit clouer vifs sur des planches; et après les y avoir laissés pendant plusieurs jours, il les fit assommer à coups de bâton, et refusa à leurs corps mutilés les honneurs de la sépulture : ces faits sont attestés par Duris, historien célèbre, et qui a mérité cet éloge de Cicéron : « *Duris, homo in historiâ diligens.* »

Je m'abstiendrai de toutes réflexions sur une action aussi atroce : je me bornerai à observer que la Grèce traitoit alors tous les autres peuples de barbares. Si ce reproche étoit fondé, il faudroit croire qu'à cette époque l'univers entier n'étoit peuplé que de Cannibales.

De retour à Athènes, Périclès avilit sa dignité de premier magistrat de la république, par le libertinage le plus effréné : une épouse vertueuse étoit attachée à son sort; il la chassa de sa maison, y fit entrer une courtisane, et consuma avec elle la plus grande partie de sa fortune. Pour que le lecteur ne puisse pas me supposer de l'exagération dans ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici le passage d'Athénée.

« *Periclem olympium Heraclides Ponticus scribit*,

libro de voluptate, exactâ domo uxore, voluptati se tradidisse, cum Aspasiâ scorto Megarico habitasse, et magnam rei familiaris partem in eam dilapidasse. »

ATHÉNÉE, *liv. X, p. 133.*

La dépravation de ses mœurs étoit si bien connue à Athènes, que plusieurs auteurs, et entr'autres Stésimbrotus de Thasos, l'accusèrent d'avoir séduit la femme de son ami Menippus, d'avoir rendu Phidias le proxenète de ses plaisirs; en lui prostituant les plus belles femmes d'Athènes, qui venoient admirer ses ouvrages; et enfin, d'avoir porté un œil incestueux sur la femme de son propre fils Xantippe. L'infamie fut portée au point, qu'au rapport d'Athénée, Aspasie ne rougit pas, pour satisfaire aux débauches de Périclès, de recourir aux moyens qu'employa depuis Livie à l'égard d'Auguste.

« *Circà libidines haesit, posteà quoque, ut ferunt, ad vitiandas virgines promptior, quae sibi undique etiam ab uxore conquirerentur.* »

SUÉTONE.

J'observerai que Xantippe lui-même se plaignit hautement du commerce criminel que son père entretenoit avec son épouse.

Outre ses mœurs dépravées, Périclès ne

peut être regardé que comme un dépositaire infidèle, un administrateur prodigue et dissipateur. A son avénement aux fonctions publiques, il avoit trouvé dans le trésor, au rapport de Thucydide, une somme de neuf mille sept cents talens (vingt-neuf millions cent mille livres); trois mille sept cents furent employés par lui à la construction de plusieurs monumens; le reste fut consacré au salaire de ses partisans. Le trésor se trouva épuisé, lorsqu'il fallut soutenir la longue guerre du Péloponnèse, ce qui entraîna plusieurs défaites, et par suite l'asservissement d'Athènes.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à Périclès, est sans doute d'avoir suscité cette guerre, et d'avoir sacrifié sa patrie à la vengeance d'une courtisane.

De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Mégare la courtisane Simœthe: les Mégariens, outrés de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtisanes, servantes d'Aspasie: cette dernière indignée se jette aux pieds de Périclès, qui, séduit par ses larmes, engage les Athéniens à se venger de la ville de Mégare: tel fut le fondement ridicule d'une guerre atroce, qui coûta

à la Grèce le plus pur de son sang, et finit par la prise d'Athènes.

« *Hinc initium belli prorupit*
Universis Graecis, ob tres meretriculas. »

ARISTOPHANE.

Périclès, au lieu de se montrer le digne successeur de Cimon, et de soutenir avec honneur une guerre que la modération eût pu étouffer dans sa naissance, et qu'une vaine complaisance avoit seule suscitée, ne prend aucune sage mesure, ne déploie ni audace ni talens. Du haut des remparts d'Athènes, il contemple avec sang-froid l'ennemi qui dévaste les riches campagnes qui l'environnent : en vain Cléon, pour l'exciter, lui reproche avec aigreur son inaction :

« Infâme débauché, pourquoi n'as-tu pas le courage de combattre l'ennemi? Tu n'es fort qu'avec la langue; l'éclat d'une épée nue te fait frémir. »

Immobile à son poste, rien ne peut le faire changer de dessein : je sais que dans la circonstance, cette inaction pouvoit être louable; une bataille perdue pouvoit consommer la ruine d'Athènes; mais en pareil cas il ne falloit donc point provoquer un ennemi supérieur en nombre, ni compromettre

l'existence de sa patrie pour venger la querelle d'une maîtresse impudique.

Il me reste à démontrer que Périclès fut un disciple ingrat. Anaxagore eut si peu de part à ses prodigalités, que prêt à mourir de faim, il lui cria en l'appercevant : » Périclès, quand on veut se servir d'une lampe, on y met de l'huile. »

Je crois avoir prouvé que Périclès a été un mauvais époux, un mauvais citoyen, un administrateur infidèle et dissipateur, un débauché, un ingrat, un général médiocre; que conséquemment Anaxagore a dû plus rougir que s'applaudir de son disciple. J'ai démontré plus haut que son système des homœoméries et ses divers écrits ne sont qu'un tissu d'absurdités : je crois donc pouvoir conclure que, loin de mériter le titre *d'intelligence*, Anaxagore doit être mis au rang des plus insensés rêveurs de la Grèce : telle est la proposition que j'avois avancée.

CHAPITRE X.

LA METTRIE.

JULIEN ONFROI DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo en 1709 : il y fit ses humanités avec beaucoup de succès. Arrivé au moment où chacun se choisit un état, il se décida pour la profession de médecin, et partit pour la Hollande, dans l'intention de suivre les leçons du célèbre Boërhaave, qui passoit alors pour le plus habile médecin de l'Europe. Il fit des progrès rapides sous ce savant professeur, dont il traduisit en français les aphorismes, et reçut peu de temps après le bonnet doctoral. De retour en France, il s'attacha au duc de Grammont, qui lui obtint le brevet de médecin de son régiment. Placé dans ce poste avantageux, honoré de la confiance et même de l'amitié de son protecteur, La Mettrie eût sans doute coulé des jours heureux et paisibles, si une imagination ardente, un cerveau déréglé, et la lecture des nombreux ouvrages des Protagoras

de son siècle, ne l'eussent égaré dans un labyrinthe de discussions systématiques, et ne lui eussent inspiré le desir de grossir la foule des novateurs qui vouloient réformer l'univers. Quand le cœur est une fois séduit par le charme des nouveautés, l'esprit est bientôt son complice : en vain la raison fait entendre une voix sévère, étouffée par les passions; elle est bientôt réduite au silence; et l'orgueil de s'élever, de ses propres ailes, à la contemplation de la nature, la fureur d'écrire et de se faire un nom, le desir, en un mot, de légitimer tous ses désordres, et d'étouffer l'aiguillon terrible du remords, ne permettent plus de voir qu'à travers le prisme trompeur du scepticisme, les vérités les plus sensibles et les plus palpables. . . .

Tel fut le sort de La Mettrie : au lieu de s'appliquer, à l'exemple de son maître, à sonder les profondeurs de son art, à étendre les bornes et les découvertes de l'hygiène, et de s'acquérir, à force d'études, de travail et d'expérience, une réputation méritée, il préféra la voie la plus courte pour arriver à la célébrité; ce fut de s'enrôler sous les étendards de cette foule d'athées qui depuis un siècle s'attachoient à corrompre la jeu-

nesse, à séduire les simples, à sapper les fondemens de la société; et qui, pour me servir de l'expression de madame de Sévigné, *levoient de tous côtés boutique de philosophie.*

Les premiers essais de La Méttrie ne furent pas heureux : son histoire naturelle de l'ame lui attira l'indignation de tous les gens sensés, et l'animadversion des magistrats; il n'échappa au châtiment que par la protection du duc de Grammont. Ce dernier ayant été tué à la bataille de Dettingue, La Mettrie, qui l'avoit suivi en Allemagne, revint à Paris. Sa première disgrace ne l'avoit pas rendu plus sage : peu après son retour il publia un libelle cynique et diffamatoire contre ses confrères, sous le titre de *Machiavélisme des médecins.* L'éclat que fit ce libelle contraignit l'auteur à se soustraire aux poursuites de la Faculté, et à chercher un refuge à Leyde. Ce fut dans cette ville qu'il mit au jour *l'Homme-Machine*, ouvrage impie et abominable, qui l'eût peut-être conduit à l'échafaud, si une prompte fuite ne l'eût mis à couvert de la vindicte des lois. Je me réserve de réfuter plus bas ce dernier ouvrage.

Notre philosophe se retira en Allemagne, où il fut accueilli avec bonté par un prince célèbre qui s'étoit déclaré le protecteur de tous les philosophes systématiques. Il y mourut en 1751, d'une indigestion. On s'accorde généralement à dire que la raison éclaira ses derniers momens, qu'il revint à la religion de ses pères, et rétracta sincèrement ses erreurs.

Cette assertion paroît démentie par Voltaire. Voici ce qu'il rapporte à cette occasion.

« Il y avoit alors à Berlin un médecin nommé La Mettrie, le plus franc athée de toutes les Facultés de médecine de l'Europe; homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, et sans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique; aussi ne pratiquoit-il point..... La Mettrie s'étoit donc retiré à Berlin, où il amusoit assez par sa gaîté, écrivant d'ailleurs, et faisant imprimer tout ce que l'on peut imaginer de plus effronté sur la morale..... La Mettrie mourut pour avoir mangé chez mylord Tirconel un pâté farci de truffes, après un très-long dîner.... On prétendit qu'il s'étoit confessé avant de mourir.... On s'informa si la chose étoit vraie, et l'on reconnut que c'étoit une calomnie atroce, et que

La Mettrie étoit mort comme il avait vécu, en reniant Dieu et les médecins. »

Mémoires pour servir à l'histoire de Voltaire, p. 65.

Si telle est la vérité, il faut, dit un auteur célèbre, le mettre au nombre des victimes du fanatisme philosophique.

Avant de réfuter La Mettrie, je crois devoir donner au lecteur l'abrégé de son système.

Homme-Machine.

« La nature a fait sans voir des yeux qui voient; elle a fait sans penser, un homme qui pense. . . . La marche humaine paroît surprenante; mais puisque l'homme existe dans la nature, je ne me crois pas en droit d'affirmer que sa formation soit au-dessus des forces de la nature. J'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la nature humaine, quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur esprit qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue et en soufflant dessus.... La philosophie nous apprend que les premières générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'œsophage manquoit; là l'estomac, la vulve, les intestins. . . . . . Les premiers animaux qui auront pu vivre, se conserver et perpétuer leur espèce,

auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les pièces nécessaires à la génération. Ceux-là seuls auront eu la faculté de voir et d'entendre, à qui d'heureuses combinaisons auront donné des yeux et des oreilles exactement faits et placés comme les nôtres. . . . . Ne croyez pas, au reste, que les premiers hommes soient venus au monde grands comme père et mère, et fort en état de procréer leurs semblables; ne croyez pas sur-tout que le premier nouveau-né ait trouvé un teton ou un ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance. Les autres animaux, émus de compassion à l'aspect de l'embarras où il se trouvoit, ont bien voulu prendre soin de l'allaiter, comme plusieurs écrivains dignes de foi assurent que cela arrive quelquefois en Pologne. . . . . Il est possible aussi que le premier homme ait été jeté au hasard sur un point de la terre, sans qu'on puisse savoir ni pourquoi, ni comment, semblable à un champignon qui paroît d'un jour à l'autre; nous ne sommes pas faits pour avoir une idée de l'infini. . . Il faut cependant que la terre ait servi d'utérus à l'homme; qu'elle ait ouvert son sein aux germes déja préparés pour que ce superbe animal en pût éclorre. . . . . Si la terre ne produit plus d'hommes aujourd'hui, c'est qu'elle a fait sa portée; une vieille poule ne pond plus, une vieille femme ne fait plus d'enfans. . . . L'homme à son tour, par son mélange avec les animaux, auroit fait naître les différens peuples de l'univers. . . . . Ne pourroit-on pas dire aussi que les premiers hommes furent

d'abord une plante, un arbre, une fleur? Nos poumons ressemblent à des feuilles, et si les fleurs ont leurs feuilles ou pétales, nous pouvons regarder nos bras et nos jambes comme de pareilles parties. »

LA METTRIE, *Homme-Machine*.

La seule lecture de tant d'absurdités paroît, au premier coup-d'œil, devoir suffire à leur réfutation; mais quand le lecteur aura réfléchi sur l'espèce de vogue qu'eut ce système dans le monde libertin et impie, sur les idées qui en ont été empruntées, et qui ont été consignées dans des ouvrages non moins extravagans, je pense qu'il ne trouvera pas mauvais que je lui soumette ici quelques réflexions.

J'avoue qu'aux yeux de tous ceux qui rejettent le flambeau de la révélation, la création de l'univers, la formation du premier homme, et tous les secrets de la nature, sont couverts d'un voile épais, que tous les efforts de la raison humaine ne sauroient percer. Les athées eux-mêmes conviennent de cette vérité; et cependant, au lieu d'en profiter, et de convenir de bonne-foi avec Socrate, que la seule chose qu'ils voient à travers ces ténèbres épaisses, c'est qu'ils n'apper-

çoivent rien : *hoc unum scimus quod non scimus ;* on les voit tenter sans cesse d'inutiles efforts, se livrer avec fureur à tous les écarts d'une imagination en délire, et se perdre dans les abîmes de l'infini : leur met-on sous les yeux l'ouvrage du législateur des Hébreux, où tout se lie, s'explique et se coordonne avec simplicité, ordre et majesté, ils jettent le livre de côté, hurlent de fureur, en demandant qu'on leur explique géométriquement les opérations du Créateur, qu'on leur donne la juste mesure des rapports qu'il peut y avoir entre l'esprit humain et l'intelligence divine ; mesure, qu'ils sentent bien eux-mêmes qu'on ne peut fixer, puisqu'elle rentre dans les bornes de l'infini. Ils refusent de croire, jusqu'à ce qu'on les ait fait pénétrer dans les secrets de la sagesse incréée, et qu'on les ait en quelque manière admis aux conseils du Créateur. Au lieu donc de reconnoître leur foiblesse, et d'adorer en silence la profondeur des décrets de l'Eternel, ils ferment les yeux à la lueur qui les éclaire ; et saisissant, d'une main désespérée, le fil trompeur de la raison, ils s'égarent dans le dédale inextricable de leurs conceptions informes : plutôt que de soumettre cette raison

dont ils sont si fiers, nouveaux Empédocles, ils se précipiteroient dans l'abîme ; semblables au voyageur qui venu dans l'île d'Antiparos, pour admirer le spectacle magnifique des congélations que l'on trouve dans les entrailles de la terre à plus de mille pieds de profondeur, refuseroit, pour y descendre, le secours d'un flambeau, sous prétexte qu'il ne veut être éclairé que des rayons du soleil (1).

Tels furent les motifs qui entraînèrent La Mettrie dans le chemin de l'erreur : l'orgueil de sa raison corrompit son cœur ; de la dépravation de son cœur naquit la confusion de ses pensées.

Quelle idée prétend-il nous donner de sa logique, lorsqu'il conclut que Dieu n'a pu former l'homme, parce qu'il n'avoit ni bouche, ni poumons, ni haleine ? De quel œil envisageoit-il donc la Divinité ? On croiroit, en lisant cet étrange paradoxe, qu'au lieu de concevoir Dieu infiniment sage, infiniment puissant, doué en un mot de toutes les perfections, il ne le regardoit que comme un être foible et borné, dont la forme, l'intelligence et le pouvoir pouvoient être compa-

(1) *V.* la Relation du Voyage de M. Tournefort.

rés aux qualités sensibles et intellectuelles de l'espèce humaine. Mais si Dieu n'a pu créer l'homme sans avoir une bouche et des poumons, il n'aura pu créer les poissons sans avoir des écailles, les tigres sans avoir des griffes, les oiseaux sans avoir des plumes, etc. etc. Il faudra donc conclure que Dieu est le plus informe des monstres; l'univers, au lieu de reconnoître pour son auteur le majestueux Jéhovah, n'aura donc plus qu'à dresser des autels au monstre d'Horace, ou au Jupiter tonnant des Chinois (1).

La Mettrie a senti lui-même l'absurdité de son raisonnement; il s'est hâté d'en présenter un autre.

« La philosophie nous apprend que les premières générations ont dû être fort imparfaites; ici l'œsophage manquoit; là les intestins, etc. etc.

Certes! si la philosophie n'apprenoit que cela, on auroit grand tort de la regarder comme dangereuse. De pareilles folies ne pourroient qu'exciter la risée; le gouvernement et les magistrats s'en alarmeroient sans raison.

Quoi de plus plaisant, en effet, que de

(1) *V.* le Voyage de Macartnai à la Chine.

voir la nature produire ici une tête, un bras, une jambe; là des intestins, des lombes, des nerfs; plus loin des troncs d'hommes, ou des membres séparés? Rien n'est plus divertissant qu'une pareille bigarrure; et l'on doit regretter de n'être plus au temps où la nature produisoit tant d'objets bizarres.

Les premiers hommes que la nature enfanta, n'eurent ni têtes ni estomacs; mais enfin, avec le temps, elle en produisit un bien constitué. Il n'en eût pas plus coûté de le faire naître grand et vigoureux; mais la vérité est qu'il naquit foible et dans le besoin.

« Ne croyez pas que le nouveau-né ait trouvé un teton ou un ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance. » Comment donc nourrir le nouveau-né? Une tigresse officieuse se présente, lui tend la mamelle et prend soin de sa conservation.

Avec un pareil secours, notre élève grandit rapidement: le voilà dans l'âge de procréer ses semblables; mais comment faire, il n'est point androgyne, et n'a point de femme avec lui. Un génie ordinaire seroit arrêté par une semblable difficulté; nous allons voir que La Mettrie s'en tire parfaitement: notre homme devient successivement

amoureux d'une lionne, d'une louve, d'une tigresse, etc. etc.; et c'est du mélange de ces diverses espèces, que sont nés tous les peuples de l'univers : conclusion excellente, et qui ne laisse après elle aucune réplique.

« *Credite posteri.* »
(Hor.)

Le seul La Mettrie a encore des doutes : son imagination travaille; cette formation de l'homme est trop lente.... Ne pourroit-il point se faire que l'homme fût sorti de terre un beau matin comme un champignon? Minerve est bien sortie toute armée du cerveau de Jupiter.... oui sans doute.... Une objection se présente : pourquoi la terre n'enfante-t-elle plus d'hommes ? elle produit bien encore des champignons.... Bon ! la raison en est évidente.

« La terre est trop vieille ; une vieille poule ne pond plus ; une vieille femme ne fait plus d'enfans. »

Qui ne croiroit qu'après avoir établi ce dernier système sur des bases aussi solides, notre philosophe ne dût au moins s'en tenir là? mais son imagination ardente l'entraîne ; un nouveau système vient d'éclore dans son

cerveau, et c'est à ce dernier qu'il s'arrête.

« Ne pourroit-on pas dire que les premiers hommes furent d'abord une plante, une fleur ? Pourquoi non ? Nos poumons ressemblent à des feuilles, et si les fleurs ont leurs feuilles ou pétales, nous pouvons regarder nos bras et nos jambes comme de pareilles parties. »

J'avoue que cette dernière idée m'enchante. Rien n'est plus agréable, en effet, que de concevoir le premier homme sous la forme d'une rose, ou sous celle d'un beau chou-pomme ; les feuilles les plus élevées représenteront le cou et la tête, les plus basses nos bras, la pomme l'estomac, et l'extrémité nos jambes.

On ne réplique rien à un argument aussi évident que celui-là. La création de la génisse est un tissu d'absurdités en comparaison d'un systême aussi parfait. Un homme-rose, un homme-chou sont des idées fraîches et gracieuses, et qui ne ressemblent en rien à cette vilaine boue dont Moïse prétend qu'Adam fut formé.

Je ne pouvois terminer cet article par une réflexion plus heureuse : combien l'on a tort de ne pas se rendre à des raisons si convaincantes, et de décrier les La Mettrie et

compagnie ! qu'elle est déplacée cette sortie indécente de Florian !

. . . .

« Humains, pauvres humains ! jouissons des bienfaits
D'un Dieu que vainement nous voudrions comprendre,
Mais que l'on voit par-tout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.

Comparaison d'Anaxagore et de La Mettrie.

Ces deux philosophes semblent n'avoir vécu que pour démontrer à quel excès de folie peut nous conduire une imagination ardente et déréglée.

Le premier n'a vu les parties du corps humain que dans la confusion de la matière ; le second ne les a distinguées que dans les pétales d'une fleur, ou dans les branches d'un arbuste. Sans l'Homme-Machine du philosophe français, les homœomeries du maître de Périclès seroient le plus absurde des systêmes.

Au ciel de pierre, et à la neige noire d'Anaxagore, on peut comparer le premier homme, sortant de terre, comme un cham-

pignon, et l'origine des peuples par le mélange du nouvel Adam avec les lionnes et les tigresses, etc. etc.

Platon, Socrate et presque tous les philosophes d'Athènes, ont tourné en ridicule les rêveries du premier; je ne pense pas que les écrits du second aient fait jusqu'à ce jour beaucoup de prosélytes.

Tous deux, au reste, furent accusés d'athéisme, poursuivis, condamnés et forcés de s'exiler de leur patrie; tous deux eurent pour protecteurs des personnages du premier rang.

Quant à la diversité de leur sort et de leur conduite, on peut remarquer:

1.° Qu'Anaxagore céda généreusement ses biens pour étudier plus librement la philosophie, et que La Mettrie perdit les siens pour l'avoir embrassée.

2.° Que le premier fut persécuté par la populace, et le second par les magistrats.

3.° Que le philosophe de Clazomène mourut paisiblement dans son lit, plus accablé de vieillesse que d'infirmités; et que le sophiste français fut victime de sa gloutonnerie, et mourut subitement.

4.° Qu'enfin les écrits du premier n'ef-

frent rien de dangereux pour les mœurs ; et que les ouvrages du second sont salis à chaque page par l'athéisme le plus odieux, ou le libertinage le plus effréné.

Je terminerai cette comparaison par ces vers de La Chaussée, qui renferment parfaitement l'idée que j'ai conçue de ces faiseurs de systêmes.

« Pour moi mon avis est, dût-il paroître étrange,
Que tous ces beaux rêveurs si vantés, si savans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens. »

CHAPITRE XI.

CHRYSIPPE.

Chrysippe naquit à Soles, ville de Cilicie. Après avoir donné dans son enfance les marques les moins équivoques d'une imagination ardente, et d'un desir insatiable de s'instruire, il se mit sous la conduite de Cléanthe, disciple de Zénon, qui profitant des heureuses dispositions de son élève, lui apprit rapidement la logique, la métaphysique et la morale, et finit par l'initier aux plus profonds mystères de la secte stoïcienne.

De pareils disciples sont bientôt les rivaux de leurs maîtres. Cléanthe dut être bien étonné, lorsqu'il voulut lui démontrer les principes qui faisoient la base de son système, de s'entendre dire : « Enseignez-moi seulement le fond de la doctrine, je trouverai bien les preuves sans votre secours. »

DIOGÈNE LAERCE, *liv.* 7.

Chrysippe ne tarda point à se faire connoître par plusieurs ouvrages de métaphysique et de dialectique. Diogène en porte le nombre à plus de trois cents.

Tant de fécondité et d'érudition le rendirent célèbre dans toute la Grèce. Il vint à Athènes, le sanctuaire des sciences et des arts, et fut parfaitement accueilli de ses habitans. Ces derniers, charmés des rares talens de notre philosophe, le reçurent au nombre des citoyens d'Athènes, et lui élevèrent une statue dans le Céramique. Tant d'honneurs tournèrent la tête au disciple de Cléanthe ; il se crut un génie sublime et supérieur à tous les philosophes de la Grèce.

« Je ne connois aucun savant qui me surpasse ; s'il en existoit un, j'irois sur-le-champ me mettre à son école. »

DIOGÈNE LAERCE, *ubi suprà.*

Un éclat de rire immodéré vint mettre un terme à tant de prospérités. Il mourut âgé de 81 ans, 207 ans avant l'ère chrétienne. Un âne qui mangeoit des figues dans un bassin d'argent, lui parut un objet si risible, qu'il expira dans un accès de gaieté. « Qu'on lui porte à boire, » telles furent ses dernières paroles.

Chrysippe atteignit, pendant sa vie, à la plus haute célébrité. « Si les dieux, disoient ses contemporains, pouvoient se servir de la logique, ils n'en choisiroient point d'autre que celle de ce philosophe. »

Après sa mort, sa réputation se soutint avec un nouvel éclat. Pausanias, Athénée, Quintilien, Lucien, Strabon, Suidas et Cicéron en parlent avec éloge. Ce dernier le regardoit comme la colonne du Portique.

« *Chrysippus qui fulcire putatur Porticum Stoïcorum.* »
CICERO, *Academ. quaest.*, *lib. IV*, *fol. 207.*

La plupart des savans de tous les siècles ont été de l'avis de Cicéron. Arrien prétend que les Stoïciens doivent se glorifier d'un génie aussi sublime : Diogène Laërce va plus loin; il soutient que les plus grands philosophes de la Grèce ne sont près de Chrysippe

qu'une vaine ombre, et que le Portique lui doit son existence; ce sont ses expressions.

« *Hic solus sapit, ast alii velut umbra feruntur.*
Nisi Chrysippus fuisset, Porticus non esset. »

DIOGÈNE LAERCE.

Le grave Sénèque, qui le croiroit! renchérit encore sur des éloges si pompeux. Il le considère comme le législateur, non d'une seule ville, mais du genre humain; comme ayant fait de plus grandes choses dans son cabinet, que s'il avoit commandé des armées, rempli les premières places d'un état, et établi les lois les plus sages.

« *Nos certè sumus, qui dicimus Zenonem et Chrysippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, gessissent honores, leges tulissent, quas non* uni civitati; *sed humano generi tulerunt.* »

SENECA, *de otio sapientis, fol. 646.*

J'entreprends de prouver, contre l'avis et le témoignage des auteurs que je viens de citer, que Chrysippe a été,

1.° Un dialecticien pitoyable.

2.° Un métaphysicien absurde (1).

(1) « Qu'est-ce qu'un métaphysicien? Un géomètre répond que c'est un homme qui ne sait rien. Cepen-

3.° Un moraliste déhonté.

Je me flatte que le lecteur, convaincu par les preuves que je vais lui soumettre, conclura avec moi que Chrysippe, loin de mériter sa réputation, n'est digne que d'indignation et de mépris.

CHAPITRE XII.

CHRYSIPPE DIALECTICIEN.

S'il est vrai que la raison soit le don le plus précieux que le Créateur ait fait à l'homme, la science qui tend à la perfectionner, à donner de l'ordre à nos idées, de la clarté à nos raisonnemens, et de l'étendue à nos connoissances, doit être l'objet de notre étude et de notre vénération.

Loin donc de mettre, à l'exemple de cer-

dant la science du géomètre n'est qu'une métaphysique. » Diderot, *tom. III*, *p. 9*.

Voila un plaisant aveu de Diderot.

Habemus confitentem reum.

tains auteurs de nos jours, la logique au nombre de ces sciences vaines, dont l'étude stérile n'offre aucun avantage, nous avouerons avec plaisir qu'elle nous est essentielle pour juger avec discernement de la vérité ou de la fausseté d'un principe, pour comparer ensemble des raisonnemens opposés, pour tirer des conséquences justes, pour nous prémunir contre l'équivoque d'un raisonnement captieux, pour donner enfin de la grace et de l'à-plomb à nos discours, et en faire mieux sentir toute la force et toute la vérité.

La logique est à-la-fois un prisme à travers duquel on distingue aisément le mensonge du vrai, et un flambeau à la lueur duquel notre raison peut sans peine faire un choix entre les divers principes qui lui sont soumis, et les classant dans l'ordre qui leur convient, rejeter les faux, douter des douteux, et reconnoître de bonne foi ceux qui portent le caractère de l'évidence.

Tels sont les avantages de la vraie logique, avantages qui ont été méconnus ou dédaignés par Chrysippe. Ce philosophe, entraîné par l'exemple des sophistes de son temps, et étourdi par les cris de l'école, semble avoir mis sa gloire à obscurcir les principes les plus

évidens, à revêtir le mensonge d'un fard imposteur, à mentir à sa propre conscience, et à noyer enfin la vérité dans une mer d'erreurs. La logique sous sa plume n'est autre chose que l'art de déraisonner avec subtilité.

« *Nimium altercando veritas amittitur.* »

Il fut un des premiers philosophes qui adoptèrent les argumens pour et contre un systême. Souvent, après avoir soutenu avec chaleur, et démontré avec force la liaison des principes qui formoient les dogmes de la secte stoïcienne, il se rangeoit le lendemain au nombre de ses adversaires, renchérissoit sur les objections les plus épineuses, et se vantoit hautement d'avoir sappé dans ses fondemens sa propre doctrine.

« *Saepè enim scripsit eadem saepiùs sibi contraria ac repugnantia.* »

SCIOPPIUS, *Elementa philosophiae stoïcae*, *fol.* 165.

Chrysippe ne rougit point de sacrifier ainsi à sa vanité les intérêts les plus chers de son parti. Entassant sans succès volume sur volume, il parut plus sensible à la gloire de beaucoup écrire qu'à celle de bien raisonner. Les académiciens tirèrent un parti si avantageux des nombreuses contradictions que

l'on trouve dans ses écrits, que les disciples de Zénon se virent forcés de désavouer leur confrère, et de lui crier, ainsi que nous l'apprend Plutarque :

« Tais-toi, malheureux, ta subtilité nous perd. »

Cicéron confirme ce que je viens d'avancer.

« *De quibus volumina impleta sunt non à academicis solùm, sed etiam à Chrysippo de quo queri solent Stoïci.* »

Cicero, *Academ. quaest., lib. II, fol.* 208.

Sous ce premier point de vue, Chrysippe ne peut donc être considéré que comme un sophiste de mauvaise foi. Ou il étoit convaincu des dogmes qu'enseignoit le Portique, ou il l'étoit de leur fausseté.

Dans le premier cas, il devoit soutenir avec fermeté sa doctrine, sans jamais dévier des principes qui en étoient la base : dans le second, il devoit abjurer de bonne foi des dogmes contraires à la vérité, et s'il se croyoit engagé d'honneur à ne point les attaquer, se taire.

Le lecteur croira peut-être que dans ses volumineux écrits, Chrysippe s'étoit attaché à former le jugement de ses contemporains,

à rectifier leurs idées, à leur laisser au moins quelques découvertes utiles.

Il apprendra avec surprise que ce qui a paru le plus important à notre philosophe, a été l'examen de ces deux questions :

1.° Si parmi les choses qui n'ont jamais été et qui ne seront jamais, il y en a de possibles; ou si tout ce qui n'est point, tout ce qui n'a jamais été, tout ce qui ne sera jamais, est impossible.

2.° Si l'on peut dire qu'un grain de blé fasse un monceau.

Ces deux questions donnent la mesure du génie étroit de Chrysippe.

La première est aussi absurde que celle avancée par un autre sophiste qui paroît l'avoir empruntée du premier. « Si le possible est impossible, et si l'impossible est possible. »

La seconde est curieuse par son ineptie même. Voici la manière dont notre philosophe interrogeoit son adversaire.

« Un grain de blé fait-il un monceau ! — Non. — Deux grains ? — Non. — Trois grains ? — Même réponse. — Il poursuivoit ses interrogations en comptant toujours par un grain, jusqu'à ce que son adversaire

avouât qu'il y avait un monceau; alors notre sophiste tiroit d'un air triomphant cette étrange conclusion : donc un grain de blé fait un monceau.

Il n'est rien de si absurde que l'on ne pût prouver de cette manière. En adoptant ce raisonnement, rien ne seroit plus facile que de démontrer qu'une goutte d'eau fait une rivière, et que le plus robuste porte-faix de Paris ne peut supporter le poids d'une aiguille. Il ne faudrait, pour cela, que suivre la marche indiquée.

— Un porte-faix peut-il porter une aiguille ? — Oui. — En porterait-il deux ? — Oui. — On continueroit les questions jusqu'à ce que l'on fût forcé d'avouer que la masse produite par l'aggrégation de tant d'aiguilles écraseroit infailliblement le porte-faix ; et l'on en tireroit cette conclusion :

« Donc le plus robuste porte-faix de Paris ne sauroit porter une aiguille. »

Je craindrois d'abuser de la patience du lecteur, en m'appesantissant plus longtemps sur l'absurde dialectique du philosophe Grec. Je terminerai cette première partie par deux questions.

1.° Les Athéniens ont-ils été dénués de

bon sens, quand ils ont élevé dans le Céramique une statue à Chrysippe; ou la France a-t-elle été injuste de n'avoir point consacré par des monumens la mémoire des Scholatisques des quatorzième et quinzième siècles, si supérieurs au sophiste du Portique, de ces Scot, de ces Occham, et de tous ces pédans qui ont si souvent fait retentir l'école de leur *quanquam* philosophique ?

2.° D'où vient que les philosophes de nos jours affectent un profond mépris pour les derniers, tandis qu'ils élèvent jusqu'aux cieux les Scots Athéniens ?

Le lecteur a déja deviné le motif de cette injuste préférence; il est inutile de rien ajouter.

CHAPITRE XIII.

CHRYSIPPE MÉTAPHYSICIEN.

Si Chrysippe s'étoit renfermé dans la doctrine des Stoïciens, s'il n'avoit fait que commenter les dogmes erronés du fatalisme et de la liberté indéfinie de l'homme, on pour-

roit regarder son attachement à ces erreurs, comme une suite de celui qu'il avoit pour sa secte, et sous ce point de vue, il seroit plus excusable; mais ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est d'avoir ajouté aux rêveries stoïciennes, des dogmes non moins absurdes qu'impies. Les bornes que je me suis prescrites, ne me permettant point d'entrer dans le détail de ses erreurs, je me bornerai à réfuter les deux propositions suivantes, qui sont les plus remarquables qui soient consignées dans ses écrits.

1.° Dieu est l'auteur du mal moral.

2.° Dieu est mortel et périssable.

Première Proposition.

Dieu est l'auteur du mal.

Suivant Chrysippe, Dieu n'est autre chose que la collection de tous les êtres; ou plutôt le monde entier est Dieu (1).

Que le lecteur n'aille pas croire que Chry-

(1) On voit que l'antiquité n'a pas manqué de *Spinosa*.

sippe ait donné textuellement cette définition. Enveloppé, comme tous les sophistes de son temps, dans les replis tortueux d'un galimathias inintelligible et contradictoire, il nous représente la Divinité, tantôt comme l'ame du monde incorporée à la matière, tantôt comme un éther répandu autour des diverses parties de l'univers, qui en pompe successivement quelques parcelles, et qui finira par tout absorber en lui-même. Quoi qu'il en soit, on aperçoit aisément à travers le labyrinthe de ses discours, qu'il a voulu déifier la matière, et qu'il n'a osé s'expliquer ouvertement. Plutarque et Cicéron ont reconnu cette vérité.

« Il résulte de ce qu'il vient d'avancer, (Chrysippe) que la matière ne peut être irraisonnable, puisque Dieu est constitué d'esprit et de matière, qu'il n'est plus un être simple mais composé, qui a pris l'être intelligent en même temps que l'être corporel de la matière. »

Plutarque, *des Contradictions des Stoïciens, p. 721.*

« *Ait Chrysippus vim divinam in ratione esse positam.... Ipsumque mundum deum dicit esse.....*

Cicero, *de naturâ deorum, p. 63.*

Après avoir ainsi confondu la matière avec la Divinité, voici sur quel argument Chrysippe se fonde pour prouver que Dieu est auteur du mal.

Le mal n'a pu provenir que de Dieu ou de lamatière;
Or, Dieu et la matière ne sont qu'un même être;
Donc le mal vient de Dieu.

Pour réfuter ce syllogisme, il ne s'agit que de nier la supposition contenue dans la mineure. Qui dit le grand Être, l'Être suprême, dit un Être souverainement parfait. Rien de plus absurde que d'unir deux êtres d'une nature opposée. D'après ce raisonnement, Dieu seroit à-la-fois la matière, la créature et le créateur.

Les anciens philosophes ne sont pas les seuls qui, après s'être forgés dans leur imagination un dieu à leur fantaisie, en aient tiré les conséquences les plus absurdes; ceux de nos jours sont tombés dans la même erreur; leurs principes les plus inconséquens n'ont d'autre source que l'idée erronée qu'ils ont conçue de la Divinité.

Je crois, au reste, que la réfutation de l'argument de Chrysippe peut être resserrée dans ce syllogisme.

Dieu ne peut-être que parfait ;
Or, un Dieu matière et auteur du mal seroit le plus imparfait des êtres ;
Donc Dieu ne peut-être ni matière, ni auteur du mal.

D'une erreur aussi pernicieuse, devoient nécessairement découler les conséquences les plus odieuses et les plus funestes au repos et à l'honneur des sociétés ; tels sont les principes suivans :

1.° Qu'il n'y a aucun degré de différence entre les vices comme entre les vertus ;

2.° Que l'orgueil qui nous élève au-dessus des autres, est une qualité très-louable, puisqu'en cela nous imitons l'Être suprême qui se complaît dans ses œuvres ;

3.° Qu'il n'est point déraisonnable de s'endormir dans le sein de la volupté ;

4.° Qu'une destinée irrévocable est le principe et la fin de nos actions, et que cette destinée n'est autre chose que Dieu ;

5.° Que le vice est essentiel au maintien des lois organiques de l'univers ;

6.° Qu'il n'y a point de Providence.

Plutarque, *ubi suprà*, *p. 645 et suiv.*

Après avoir réfuté le principe, il est inutile de réfuter les conséquences.

Je me bornerai à soumettre au lecteur quelques réflexions.

Il n'est pas étonnant que les philosophes Grecs aient divagué sur l'origine du mal moral. Sans le flambeau de la révélation qui nous éclaire au milieu de ces ténèbres épaisses, nous avouerions de bonne foi que le désordre qui règne dans la nature et dans le cœur de l'homme, ne pourroit ni se concevoir, ni conséquemment s'expliquer. Comment rendre raison, en effet, de ces troubles violens que nous éprouvons au-dedans de nous-mêmes, de cette concupiscence qui nous attire, et de ces remords qui nous repoussent; de cette foule de maux qui empoisonnent le peu de biens dont nous jouissons, de la douleur qui marche toujours à côté du plaisir, de ces desirs enfin sans cesse renaissans et qui assimilent notre ame à ce tonneau des Danaïdes, que les eaux de l'océan n'eussent pu remplir ?

Le plus grand effort de la raison humaine abandonnée à elle-même, nous eût conduits peut-être à soupçonner qu'il y avoit eu un dérangement dans l'ordre primitif de l'uni-

vers ; mais la seule chose que nous ayons su certainement, c'est que ce mal existoit, et que Dieu n'en pouvoit être l'auteur.

Par le secours de la révélation, tout s'explique avec ordre et clarté. L'homme formé bon, mais libre, par son Créateur, est comblé, par lui, de bienfaits. Dieu n'exige de lui qu'un acte d'obéissance ; de son accomplissement ou de sa transgression dépendent le bonheur ou le malheur de sa postérité entière. L'homme tombe volontairement et librement, et dans sa chûte il entraîne ses malheureux descendans. La mort et tous les vices pénètrent dans le monde ; l'univers est changé.

Je regrette de ne pouvoir ici répondre aux objections des athées de nos jours ; je me réserve de le faire dans un autre article. Une observation se présente : comment se fait-il que, dédaignant la lueur du flambeau qui les éclaire, nos esprits forts préfèrent de s'égarer dans les ténèbres sur les pas des philosophes de la Grèce ? La solution de ce problême se trouve dans le cœur humain : je crois avoir trouvé les motifs de cette conduite étrange dans les considérations suivantes.

1.° L'orgueil est agréablement chatouillé de lutter en quelque manière contre la Divinité, de la dépouiller de ses attributs, et de la braver, pour ainsi dire, en face et impunément.

2.° L'on est flatté d'acquérir, dans l'esprit du vulgaire, une imposante célébrité, et de se repaître de l'encens que prodiguent à pleines mains la corruption et l'immoralité.

3.° L'on parvient, à force de blasphêmes, à s'étourdir sur les terribles effets de la justice divine, et l'on boit, presque sans inquiétude, dans la coupe enchanteresse du vice.

Bacon nous fournira la dernière raison.

« Une légère teinture de philosophie fait un athée ; une connoissance plus étendue fait un sage et un chrétien. »

Deuxième Proposition.

Dieu est mortel et périssable.

Chrysippe ne s'est pas borné à avilir son Dieu, en le faisant auteur du mal ; il l'a rendu mortel et semblable à l'homme.

« Il n'est personne, même parmi les peuples barbares, qui ne regarde Dieu comme incorruptible et impérissable ; le seul Chrysippe a osé avancer que tous les dieux ont été engendrés, et qu'ils seroit un jour fondus par le feu, comme s'ils étoient de cire ou d'étaim ; que Jupiter lui-même sera incorporé pour toujours à la substance de l'éther. »

PLUTARQUE, *ubi suprà, p.* 669.

Tous les philosophes ont déclamé contre Chrysippe au sujet de ce dogme impie. Rien cependant de plus conséquent n'est parti de sa bouche. Un dieu-matière devoit périr avec la matière ; les philosophes Français auroient échoué au même écueil, s'ils n'avoient sauvé cette absurdité par une autre aussi forte, en supposant l'éternité de la matière. Dieu n'est éternel dans leurs principes, que parce que la matière est éternelle. Supposez-lui une fin, et vous aurez le dieu de Chrysippe.

Toute matière a des formes, le dieu de Chrysippe doit en avoir : aussi nous apprend-il qu'il ressemble à un homme.

Mais si Dieu ressemble à un homme, le monde doit donc aussi ressembler à un corps humain, puisque Dieu est incorporé à la ma-

tière, et qu'il ne forme qu'un même être avec elle.

« Oui, nous répond Chrysippe, Dieu ressemble à l'homme, et le monde aussi. »

Voilà une merveilleuse découverte ! Les étoiles fixes, les planètes, le soleil et la terre ont pris collectivement une forme humaine. Chrysippe auroit bien dû nous dire où se trouvoit la tête de ce colosse, et quelle partie de ce vaste corps notre pauvre planète représentoit.

Cette idée me paroît plus extravagante encore que celle de ce géographe qui soutenoit à un prince Espagnol, que l'Europe avoit la figure d'une reine, que l'Espagne formoit sa tête, le Portugal sa couronne, la France sa poitrine, les Pyrénées ses mamelles, etc. etc.

En poursuivant notre premier raisonnement, nous dirons à Chrysippe : mais si votre dieu a un corps humain, il doit éprouver des besoins ; il est essentiel qu'il mange pour réparer la perte de sa substance ?

« Oui, nous répond le philosophe, Dieu prend de la nourriture. »

Idem, ubi suprà.

On pourroit pousser les questions plus

loin, et lui demander de quelle nature sont ses mets favoris, de quelle manière ils sont apprêtés, combien il fait de repas par jour ?

Mais nous craindrions qu'on ne nous soupçonnât de vouloir ébranler la colonne du Portique : d'ailleurs il répond avec tant de bonne foi aux objections, il nous paroît à-la-fois si subtil et si pénétré de la grandeur et de la majesté de l'Être suprême, que la plume nous tombe des mains ; et que baissant par respect la lance devant un si grand génie, nous sommes forcés d'applaudir aux philosophes qui, dédaignant les foibles lumières de la révélation, s'empressent de suivre les traces d'un maître et d'un coryphée, si digne d'estime et de vénération.

« . . . . *Quid melius, majusve*
Fata donavêre, bonique divi. »

HOR.

CHAPITRE XIV.

CHRYSIPPE MORALISTE.

La morale, considérée sous son vrai point de vue, a pour objet de rendre les hommes

meilleurs, de les plier sans effort à l'amour de l'ordre et de l'équité, de diriger leurs travaux, leurs talens, et jusqu'à leur imagination vers une fin louable; de leur rendre chers et respectables leurs devoirs envers la société, leurs parens, leurs amis, leurs égaux et leurs supérieurs; de refréner enfin la fougue impétueuse de leurs passions. Tel est l'Eole de Virgile, qui d'un signe comprime les vents déchaînés, et les fait rentrer dans leurs cavernes sombres.

« . . . . *Hic vasto rex Æolus antro*
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinctis et carcere frenat....
VIRG.

Certes! le plus bel apanage de la philosophie, est de conduire les hommes à la vertu, par les sentiers étroits de cette morale sévère. Aussi les philosophes de tous les siècles n'ont-ils pas manqué de s'ériger en réformateurs des sociétés et en prédicateurs de morale.

Par quelle fatalité se sont-ils tous égarés dans la carrière? C'est qu'ils marchoient en aveugles, qu'ils avoient laissé corrompre leur jugement par l'orgueil de leurs pen-

sées, que leur conduite étoit en opposition perpétuelle avec leurs maximes ; c'est qu'enfin ils cherchoient la vertu où elle n'étoit pas. Cette vertu est chaste et pure ; Epicure n'en prétendit pas moins qu'on la trouvoit dans la volupté.

Diogène, d'une main effrontée, la dépouilla du voile de la pudeur, pour la revêtir des hâillons hideux du cynisme : Zénon crut la reconnoître sous le masque de l'ostentation, et Pyrrhon sous celui d'un orgueilleux scepticisme. Les modernes, plus hardis, la foulant aux pieds sous le nom de préjugé, prétendent avoir trouvé la vraie vertu dans la licence absolue des mœurs et du discours. Chacun d'eux s'est fait une vertu de convenance, lui a prêté ses passions, l'a revêtue de sa livrée, et se tournant vers les quatre coins de la terre, s'est écrié, à l'exemple de Jéroboam : *Peuples, voilà votre dieu, adorez....*

Chrysippe, plus aveugle encore que ses devanciers, a confondu les notions les plus claires du simple bon sens, et a placé le vice sur les propres autels de la vertu : rien de plus abominable que sa doctrine ; rien de plus propre à former des scélérats.

Que le lecteur se représente ce philosophe, assis au milieu du Portique, s'écriant d'une voix d'énergumène :

« Athéniens ! cessez d'invoquer les dieux, et de mettre un frein à vos passions. Vos dieux sont mortels et périssables; vos passions sont la voix de la nature, que vous devez suivre sans remords. Gardez-vous d'écouter ceux qui vous diront que l'inceste, l'adultère et tout ce que le vulgaire appelle crime, soient des vices dont l'on doive s'abstenir, et que la justice divine puniroit un jour; ces contes de vieilles ne peuvent inspirer de la terreur qu'à des ames pusillanimes. Dieu est l'auteur du mal; donc tous les maux sont permis. Quelques abominations que vous commettiez avec vos sœurs, vos filles et vos mères, vous n'égalerez jamais les incestes de Jupiter; si vous dérobez, Mercure fut voleur avant vous; Mars fut le premier adultère, vous pouvez sans honte suivre ses traces; tous les dieux, en un mot, vous ont précédés dans la carrière du crime. Par votre nature, vous êtes semblables aux bêtes; faites donc sans remords ce que les bêtes font sans honte, et que de vaines terreurs ne viennent plus empoisonner le cours de vos plaisirs. »

Que le lecteur ne pense pas que j'aie cherché à calomnier Chrysippe; toutes les maximes abominables que je viens d'exposer,

sont consignées dans les fragmens de ses Œuvres, que Plutarque nous a conservés dans son Traité contre les Stoïciens. Je n'ai fait que les rapprocher et les présenter au lecteur dans un même tableau.

« Chrysippe dit dans son Traité des exhortations, que c'est sans raison que l'on a blâmé et diffamé l'avoir affaire avec ses mères, filles et sœurs.... Car il faut, dit-il, en cela regarder les bêtes brutes, et par les exemples de ce qu'elles font, conclure et colliger qu'il n'y a rien en tout cela qui soit importun ou contre-nature.... Il dit, contre l'opinion de Platon, que c'est à tort qu'on détourne les hommes de mal faire par la crainte des dieux, et que le discours qu'il fait sur la vengéance divine est aisé à réfuter, que de pareils discours ressemblent aux contes d'Acco et d'Alphito, dont les bonnes femmes font peur aux petits enfans, pour les garder de s'appliquer à mal faire...... »

PLUTARQUE, *des Contradictions des Stoïciens, vieille traduction, édition de Paris, 1603, p. 648 et 657.*

J'ai cité plus haut les passages où il fait Dieu mortel et auteur du mal; j'ose donc me flatter que le lecteur sera convaincu que je n'ai fait qu'emprunter les propres expressions de Chrysippe.

Je devrois peut-être citer le passage où

Chrysippe dépeint les sales amours de Jupiter; mais le trait est si obscène, que la plume m'échappe des mains; je craindrois d'effrayer les oreilles chastes, et je préfère renvoyer ceux qui seroient curieux de le connoître, à l'ouvrage de Diogène Laërce, livre 7, et à celui d'Origène contre Celse, livre 4.

Si des maximes aussi détestables étoient sorties de la bouche d'un fou, elles exciteroient plus de pitié que d'indignation, et l'on ne pourroit se plaindre que du peu de vigilance de la police, qui ne renfermeroit pas aux Petites-Maisons un homme dont la démence seroit si bien caractérisée; mais on ne peut s'empêcher de frémir, lorsque l'on pense que ces principes anti-sociaux sont sortis de la plume d'un des coryphées des philosophes d'Athènes, d'un homme que cette ville célèbre jugea digne d'une statue, qu'elle regarda toujours comme la colonne du Portique; d'un philosophe, enfin, que Sénèque élève au-dessus de tous les plus grands génies de la Grèce, et qu'il jugeoit digne d'être le législateur de l'univers.

« *Non uni civitati, sed humano generi*, etc. »

Que penser après cela de la philosophie

et des philosophes? Semblables aux Francs-Maçons de nos jours, ces sophistes auroient-ils un but secret inconnu au vulgaire, celui de dissoudre les sociétés et de démoraliser le genre humain?

Quand on songe aux atrocités qui ont suivi la révolution de 1789, aux pillages, aux meurtres, aux profanations, aux incendies qui ont dévasté la France, et qui ont été par-tout prêchés, commandés par certains apôtres, tolérés et protégés par certains chefs; lorsqu'on réfléchit aux maximes qui ont été mises en avant, dans divers conciliabules d'adeptes, aux discours qui ont été prononcés du haut de certaines tribunes et dans certains clubs, vrais marchés de chair humaine; on est tenté de croire que dans tous les temps il s'est trouvé des fous et des fripons, qui, sous le manteau d'une fausse philosophie, ont conspiré secrètement contre le bonheur de leurs semblables, et que le genre humain, s'il n'avoit eu qu'une tête, auroit couru gros risque, entre les mains de ces nouveaux Caligula.

Mais, me diront-ils, vous attaquez les philosophes en masse.

— Je ne connois de philosophes, leur répondrai-je, que ceux qui font du bien aux hommes; si vous êtes de ce nombre, vous n'êtes point offensés. — Mais nous parlons de vertu au peuple. — Vous parlez au peuple de la vertu dont vous vous moquez; mais vous ne lui parlez point de vos intérêts qui seuls vous occupent.....

« *Philosophi virtutes loquendo describunt, vivendo destituunt....* »

Je crois avoir démontré que sous le triple rapport de dialecticien, de métaphysicien et de moraliste, Chrysippe est un homme méprisable et même odieux. Je laisse au lecteur à juger si j'ai rempli le but que je m'étois proposé.

CHAPITRE XV.

CARDAN.

CARDAN naquit à Pavie le 7 août 1501. Il fut le fruit d'une union illégitime. Claire Micheria sa mère fit plusieurs tentatives pour prévenir sa honte et étouffer son enfant dans son sein. Les breuvages qu'elle prit ne firent

qu'accélérer sa couche. De longues douleurs la punirent de ses criminels desseins, et Cardan vint au monde en dépit de l'honneur et de sa propre mère. Son enfance et sa jeunesse ne présentent rien d'intéressant ; à vingt ans il fut à l'Université de Pavie ; il fit dans les lettres et dans les sciences des progrès si rapides, qu'en 1525 il reçut dans cette ville le bonnet de docteur en médecine, et s'acquit la plus haute réputation. Il se maria en 1531 ; sa vie entière fut consacrée à l'étude des sciences, et particulièrement de l'astrologie. Il professa successivement la médecine dans plusieurs villes d'Italie, accueilli et caressé dans les unes, maltraité et même emprisonné dans les autres ; il mourut à Rome en 1575.

Cet auteur a beaucoup écrit ; ses OEuvres imprimées à Lyon en 1663, sont à peine contenues dans dix gros volumes *in-folio*. Les plus renommés de ses ouvrages sont ses commentaires sur les quatre livres de Ptolomée, *du jugement des astres ;* la *restitution des temps*, les *aphorismes d'astronomie*, et l'*histoire de sa vie*, qui a pour titre, *de vitâ propriâ*. Jacques-Philippe Thomassini, dans ses éloges des hommes illustres, élève

Cardan au rang des plus grands génies qui aient paru dans le monde; Lorenzo Crasso, Vander Linden, Vossius et Génébrad n'en parlent qu'avec la plus haute estime; son ennemi le plus acharné, Jules Scaliger, après avoir cherché plus d'une fois à le décrier, finit par avouer, dans la préface qu'on lit à la fin de ses harangues contre Erasme, que Cardan est un grand homme, et qu'il se repent de l'avoir attaqué.

Nous allons prouver que Cardan ne fut qu'un charlatan digne de mépris, et qu'un fou digne de compassion.

Nous l'examinerons ici sous le double rapport d'astrologue et de savant.

CHAPITRE XVI.

CARDAN ASTROLOGUE.

L'ASTROLOGIE, dans son sens primitif, n'est autre chose que la connoissance des astres. Ce terme est composé de deux mots grecs, qui signifient études des étoiles. On voit par cette définition que l'astrologie et l'astrono-

mie étoient anciennement confondues, et qu'elles n'étoient qu'une seule et même science.

Les auteurs anciens et modernes ne sont point d'accord entre eux sur l'origine et l'invention de cette branche de la physique: Hérodote l'attribue aux Égyptiens, Isaïe aux Chaldéens, Philostrate aux Brames de l'Inde, Suidas à Zoroastre, Confucius aux Chinois: Cicéron pense que les Assyriens furent les premiers astronomes.

« Comme les Assyriens, dit-il, habitoient de vastes plaines, d'où ils découvroient le ciel de toutes parts, on doit les regarder comme les premiers qui ont observé les astres. »

CICERO, *de divinatione*, *lib. I*, *cap.* 2.

Quoi qu'il en soit de cette découverte, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, il est certain que l'astrologie ne fut pas longtemps à sortir de ses bornes naturelles, et à s'écarter de son objet primitif, l'observation des astres. Les peuples se laissent volontiers séduire par tout ce qui porte l'empreinte de la magie; les astrologues, pour se conformer à la manie populaire, ne tardèrent pas à s'ériger en devins, en thaumaturges, en magiciens. Ils parvinrent sans

peine à faire croire aux simples que leur destinée étoit écrite dans le firmament ; que tel astre, ou telle planète, avoit une influence immédiate sur leur sort ; et comme la cupidité et l'intérêt sont ordinairement le mobile et le but de la fourberie, les observatoires ne tardèrent point à se changer en bureaux et en comptoirs, où les imbécilles accoururent en foule échanger leur or contre des oracles chimériques.

Chaque destinée eut sa taxe, et chaque astre son tarif; et les mots, orbes, phases, cercles, furent remplacés par ceux d'horoscopes, de thêmes et de talismans.

Cette manie devint bientôt universelle. Elle passa de la Chaldée dans l'Égypte, la Palestine, l'Inde et la Perse ; de la Perse dans la Grèce, de la Grèce dans Rome, et de Rome dans toute l'Europe. Les héros les plus célèbres devinrent les esclaves des astrologues ; Rome qui donna des fers à la moitié du globe, en reçut elle-même de ses augures. Scipion frémit plus d'une fois à l'aspect des entrailles d'une victime ou d'un météore enflammé ; et ce fier Marius que ni les fureurs des Cimbres, ni la prison de Minturnes n'avoient pu intimider, fut soumis aux pré-

dictions des astrologues, et trembla souvent à la vue d'un poulet sacré. L'aspect d'une éclipse, ou d'une comète, jetoit alors l'univers dans des transes mortelles, que le sang innocent des animaux et l'or prodigué aux devins, pouvoient seuls appaiser.

Les plus grands génies partagèrent cette foiblesse; Tacite, qui le croiroit! Tacite lui-même a reconnu dans ses écrits que nos destinées étoient écrites dans les astres.

« *Caeterum plurimis mortalium non eximitur, quia primo cujusque ortu ventura destinentur.* »

TACITE, *Annales*, *liv. VI*, *chap. 21*.

Après la chûte de l'Empire romain, tous les rois, à l'exemple des Césars, se jetèrent entre les bras de l'astrologie. Les édits, les guerres, les impôts, les plus nobles entreprises, tout fut soumis et subordonné à la marche d'une étoile, ou à la conjonction d'une planète; les astrologues, comme les fous, devinrent des meubles de cour.

Jusqu'au 16.e siècle, leur crédit se maintint à la faveur de l'ignorance et du préjugé. Les progrès des sciences, ou plutôt le rapide développement de la raison humaine et l'esprit de controverse, vinrent enfin porter le flambeau de la discussion au milieu des

ténèbres dont s'enveloppoient des fourbes adroits. On voulut examiner avant de croire, et raisonner avant de payer. Dès ce moment, cette science absurde reçut un coup mortel; le nom d'astrologue commença par devenir odieux; il finit par être ridicule. Dès que l'astrologie fut jouée sur les théâtres, et baffouée à la cour et à la ville, ses adeptes disparurent, et abandonnèrent à des acteurs secondaires, à de vils bohémiens, le soin de dire au peuple sa bonne aventure.

Étourdis d'un coup si violent, les astrologues sentirent trop tard la faute qu'ils avoient faite, de se compromettre par des prédictions, dont l'évidente fausseté pouvoit, dans un seul instant, les perdre de réputation. Pour commencer leur réforme, ils s'attachèrent d'abord à dépayser les rieurs, en prenant le nom d'astronomes, en renonçant à leurs vaines prédictions, et en s'enveloppant d'un langage obscur et scientifique. Ne pouvant se résoudre à se borner au rôle d'observateurs, ils se mirent aux gages des philosophes systématiques, et s'érigèrent bientôt eux-mêmes en réformateurs de l'univers.

Le monde, au gré de leurs passions, subit

diverses métamorphoses. Les planètes décrivirent dans leurs cours, tantôt des cercles, tantôt des ellipses; tantôt elles furent poussées dans le plein, par des tourbillons, tantôt elles roulèrent dans le vide, en vertu des lois de l'attraction. Peu satisfaits d'avoir tracé aux astres, la route qu'ils avoient à suivre, ils osèrent décrire leurs surfaces, déterminer leurs grandeurs, et calculer les distances respectives de ceux mêmes que l'œil humain ne peut appercevoir. On sait que l'un d'entre eux, le célèbre Huygens, a prétendu fixer les milliers d'années qu'il faudroit encore à la lumière de certains astres, pour parvenir jusqu'à la terre. Pénétré de respect pour des génies si sublimes, ne pouvant d'ailleurs réfuter ce qu'il ne pouvoit comprendre, le vulgaire se tut, admira; et l'astronomie gagna dans l'esprit des hommes le procès que l'astrologie avoit perdu.

Ce n'est pas au reste sans le plus vif regret que les nouveaux sages perdirent leur plus beau privilège, celui de lire dans l'avenir. Ils ont tenté, à diverses reprises, d'y rentrer. Nous avons vu, il y a quelques années, un astronome des plus fameux, cédant, à l'exemple de la Sibylle, à la fureur prophé-

tique dont il étoit possédé, nous annoncer dans les journaux, qu'il avoit lu dans les astres que nous aurions un hiver des plus doux et des plus modérés. L'événement, par malheur, ne répondit point à la prédiction; le froid le plus rigoureux et le plus constant vint donner un démenti aux astres et à l'astrologue. Cependant les huées des rieurs se font entendre, mille quolibets s'élèvent sur le bout d'oreille qu'on a laissé paroître; et notre savant, honteux et confus, est réduit à promettre à ses confrères qu'il n'apprêtera plus dorénavant à rire au vulgaire, qu'il renoncera à la manie de prédire, et qu'il aura enfin toujours présent à l'esprit les beaux vers d'Horace :

« *Prudens futuri temporis exitum*
Caliginosâ nocte premit Deus. »

Cette digression sur l'astrologie m'a détourné un instant de mon sujet; j'y reviens.

Il est peu d'adeptes qui aient été aussi versés dans l'astrologie que Cardan, et qui en aient reçu plus de faveurs et de renommée. Alliant l'art d'Hippocrate à celui de Thrasillus, il fut aussi habile à guérir les maladies

de l'imagination que celles du corps. Édouard, roi d'Angleterre, se trouva bien de ses remèdes et de ses horoscopes. Hamilton, archevêque de Saint-André, et primat du royaume d'Écosse, ne fut pas si heureux : malade depuis dix ans d'une hydropisie, et inquiet sur sa destinée, il fit venir, à grands frais, Cardan d'Italie, et le consulta comme médecin et comme astrologue. Après un long traitement, Cardan parvint à le guérir de sa maladie, mais il lui prédit qu'il seroit pendu, ce qui eut lieu dix-huit ans après cette étrange prédiction.

J'observerai que Cardan ne parle dans aucun de ses ouvrages de cet oracle astrologique, ce qui me porte à en suspecter la vérité, avec d'autant plus de raison, que son défaut n'étoit pas d'être modeste.

Ses extases astrologiques sont infiniment plus curieuses que ses prédictions équivoques.

Un génie sorti tout exprès de Vénus pour veiller sur les actions de notre adepte, l'accompagnoit sans cesse ; c'étoit sur-tout dans les songes, qu'il se manifestoit plus particulièrement à son favori. Quand Cardan vouloit avoir une conversation plus intime avec son

génie, il tomboit en extase; et dans cet état, on avoit soin de l'instruire de tout ce qu'il desiroit savoir. Le trop fameux Mahomet avoit eu aussi de pareilles visions, mais il avoit été moins favorisé que l'heureux Cardan ne le fut après lui. Pour qu'il restât une empreinte durable et non équivoque de ses instructions, ce génie complaisant avoit soin d'en laisser des vestiges sensibles sur les ongles des doigts de son disciple. Cardan nous apprend que ces vestiges étoient noirs, et placés sur le doigt du milieu, toutes les fois qu'il devoit lui arriver quelqu'accident fâcheux; et qu'ils étoient blancs, quand il étoit question de quelque heureuse aventure. Les marques sur le pouce, l'index, le doigt annulaire et le petit doigt, avoient toutes leurs significations différentes. Les premières présageoient des honneurs, les secondes de l'argent, les troisièmes de la réputation littéraire, les dernières enfin, les événemens ordinaires de la vie humaine.

Le lecteur sera bien aise d'entendre Cardan parler lui-même.

« . . . . *Quae mihi eventura sunt, quanquam sint perexigua, vestigia in unguibus apparent. Nigra et livida malorum in medio digito, felicium alba;*

et ad honores in pollice, ad divitias in indice, ad studia et res majoris momenti in annulari, ad exiguas inventiones in minimo. »

CARDAN, *de rerum varietate*, *lib. VIII*, *cap.* 43.

Le génie ou le démon de Cardan ne s'en tenoit point à ces faveurs. Pendant la durée des extases de son favori, il le dépouilloit si bien de l'humanité, qu'il étoit insensible aux douleurs les plus aiguës de la goutte, et qu'il n'entendoit ni ne voyoit rien autour de lui.

Il est vrai que lorsque son génie s'étoit retiré, il retomboit dans ses premières angoisses, et pour me servir de son expression, souffroit comme un damné. Il se servoit alors, pour appaiser ses douleurs, d'un remède dont nous conseillerons l'usage à ses imitateurs ; c'étoit de prendre une poignée de verges, et de se fustiger jusqu'à répandre du sang et des larmes.

« *In maximis doloribus crura verberabam virgis... Levabar fletu multum, ubi contigisset flere; sed saepe non poteram....* »

CARDAN, *de vitâ propriâ*, *cap.* 6, *p.* 30.

Ovide avoit, avant lui, proposé le même remède, mais pour un usage bien différent.

« *Delicias veneri pariunt crudelia flagra*, etc. »

Après avoir élevé tant d'autels à l'astrolo-

gie pendant ses beaux jours, Cardan ne crut pouvoir mieux faire que de lui consacrer les restes d'une vie languissante, et de s'immoler pour elle. Il avoit prédit qu'il mourroit à une certaine époque qu'il avoit fixée; cependant, loin de se consumer par la maladie, sa santé paroissoit prendre de nouvelles forces, quand, pour l'honneur des astres, il se laissa mourir de faim.

« *Ne artem coutumeliae exponeret, Cardanus ineдiâ constituit mori.* »

SCALIGER, *Prolegomen. ad Manilium.*

Telle fut la mort de Cardan, mort à laquelle nulle autre ne peut être comparée.

La Grèce a bien vu des philosophes se donner en spectacle aux jeux olympiques, et se dévouer volontairement aux flammes, pour acquérir de la célébrité; Polémon a bien pu se résoudre à être enterré vif, pour n'être pas vu du soleil la bouche fermée; et Vatel, chef de cuisine du grand Condé, à se percer de son couteau, pour ne pas survivre au déshonneur d'avoir vu la table du prince dénuée de quelques plats de poisson: mais ces généreux dévouemens ne sauroient, je le répète, être mis en parallèle avec celui de l'astrologue de Pavie, qui paroît s'être sacrifié

moins à sa propre gloire, qu'à celle de la science qu'il avoit cultivée avec tant d'ardeur.

Le lecteur s'étonnera peut-être de voir un chef de cuisine mis à côté d'un philosophe; mais s'il veut bien réfléchir sur l'utilité du premier, et le stérile bavardage du second, il sentira sans doute que le talent d'un ouvrier industrieux est au-dessus des systêmes erronés d'un dangereux sophiste; et qu'à considérer ces deux états sous leur vrai rapport, certains empereurs de Rome agirent avec sagesse, quand ils réglèrent que le prix d'un cuisinier seroit censé décuple de celui d'un philosophe.

Au reste, Cardan n'a laissé après lui aucun imitateur de son héroïsme, ou, si l'on veut, de sa démence. On ne voit aujourd'hui que peu de devins; loin de se piquer de mourir pour justifier leurs prédictions, ils sont les premiers, en cas d'accident, à se ranger au nombre des rieurs.

Le genre humain paroît enfin aujourd'hui convaincu de ces vérités si bien exprimées par Cicéron, que le voile de l'avenir est impénétrable, et que les hommes, loin d'avoir

à s'en plaindre, doivent au contraire s'en trouver plus heureux.

« *Certè igitur ignorantia futurorum malorum melior est, quàm scientia.* »

CICERO, *de divinatione*, *lib. II*, *cap.* 23.

CHAPITRE XVII.

CARDAN SAVANT.

« J'APPELLE science, dit le célèbre d'Aguesseau, cette culture savante qui met l'homme dans la possession de sa raison; cette science d'usage et de société, qui n'amasse que pour répandre, qui n'acquiert que pour donner. »

D'AGUESSEAU, *sur la nécessité de la Science*, *p.* 2.

C'est cette science que cultive une classe intéressante d'hommes éclairés qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse, au développement de la raison, à la formation des bonnes mœurs, au progrès de l'agriculture, du commerce, de la législation, enfin, de la vertu. C'est elle que le Créateur a donnée à l'homme pour le conduire à travers les flots orageux de la vie; c'est elle que les anciens ont entrevue sous la figure de Minerve,

guidant par la main le jeune et imprudent Télémaque ; c'est elle enfin qui, nous couvrant de ses ailes, nous console dans l'adversité, modère notre orgueil dans la prospérité, nous aide à porter le poids incommode de la vieillesse, et dans la fougue de l'âge, s'élevant comme un mur d'airain entre nos passions et nos devoirs, impose silence à la voix flatteuse de la volupté, présente à nos regards séduits, le miroir de la raison, enlaidit à nos yeux Armide, et nous retient sur les bords d'un précipice couvert de fleurs.

C'est à son école que les mœurs s'épurent, que les qualités sociales prennent de nouveaux charmes, que les citoyens d'un état apprennent à se regarder en frères, les pères de famille à instruire leurs enfans, moins par le précepte que par l'exemple ; le soldat, à devenir brave sans férocité, le riche, bienfaisant sans ostentation, le chef d'un état, doux et bon sans foiblesse, le philosophe enfin, sage sans orgueil et sans impiété.

Elle rejette de son sein, tous ces raisonneurs spéculatifs, ces novateurs dangereux, qui semblent ne se nourrir que du fiel de l'athéisme, dont la bouche s'attache à corrompre les sources de la prospérité, et dont

la main téméraire ébranle souvent, pour le malheur des hommes, les fondemens de la morale et de la vertu.

C'est à cette dernière classe que doit appartenir Cardan; dès sa jeunesse il se livra à l'étude et courut après un fantôme. La science n'éclaira jamais ni son esprit, ni son cœur.

Les détails de sa vie privée n'appartiendroient point à cette histoire, si lui-même n'avoit pris soin de nous affranchir du scrupule qui pourroit nous arrêter, en donnant au public le tableau peu flatteur de ses actions privées, sous le titre *de Vitâ propriâ*. Depuis, un autre fou, moins instruit peut-être, mais plus éloquent que lui, a imité ce dangereux exemple, et a livré sa vie entière à la critique de la postérité; tant il est vrai que la manie de se singulariser laisse des traces si profondes dans le cœur humain, qu'elle étouffe jusqu'au cri de l'amour-propre, et que l'indignation même de la postérité paroît alors préférable à son oubli.

Cardan a beaucoup écrit et peu raisonné. Sous quelque point de vue qu'on le considère, soit comme dialecticien, soit comme mathématicien, soit comme métaphysicien,

on est forcé de le regarder comme un fou; emporté par une imagination désordonnée, qui jetteroit au hasard sur le papier, toutes les idées incohérentes que peuvent suggérer une érudition informe, et une étude mal digérée. Il doit à peine obtenir une place à côté de ces commentateurs obscurs, qui ne vivent que de vols et de larcins, ne savent qu'embrouiller les écrits des autres et accumuler citations sur citations; semblables aux Titans de la fable, qui, pour escalader les cieux, entassèrent montagnes sur montagnes, Pélion sur Ossa, et finirent par disparoître, ensevelis sous ces masses énormes.

Les traités de métaphysique de Cardan n'offrent qu'une longue série d'argumens futiles et de conceptions monstrueuses. La plus noble portion de nous-mêmes, cette ame créée d'un soufle du Tout-Puissant, et sans laquelle l'homme seroit au-dessous du marbre insensible qui couvre sa dépouille, lui paroît de la nature de celle des bêtes, et sujette à la mort :

« Il n'y a, dit il, qu'un seul entendement dans les régions sublunaires; cet entendement n'est humain que parce que l'homme est susceptible de le recevoir; il pénètre dans les corps humains, ce qui fait

qu'ils produisent des actes d'intelligence ; il s'approche aussi des bêtes, il les environne ; mais il ne peut s'ouvrir un passage à cause des disproportions de leur matière : voilà la raison pour laquelle il illumine les hommes au-dedans, et ne fait que rayonner autour des bêtes.

Cardanus, *de animâ.*

Voilà donc l'ame métamorphosée en une espèce de fluide magnétique, propre à pénétrer certains corps, et incapable de s'insinuer dans d'autres, en raison de leurs conformations différentes; ou, pour mieux dire, voilà l'ame sensible, palpable, matière, et conséquemment périssable. L'homme et la brute sont composés de deux matières différentes, mais ils ont la même ame, le même entendement, la même fin, le néant. Tel est en deux mots la substance du système absurde de Cardan.

Qui le croiroit, qu'une erreur si manifeste ait pu faire dans notre siècle, des progrès non moins rapides que déplorables ; que le matérialisme ait pu devenir en Europe le ton du beau monde, le type de la sagesse, et le cachet du génie ?... Hélas ! nous devons le craindre, ou plutôt l'espérer, que la postérité rougira de notre prétendu siècle de

lumière, et qu'elle vouera un jour à l'exécration, ces faux sages qui ont cherché à étouffer dans le cœur de l'homme l'étincelle de la Divinité, qui ont appris à leurs semblables à se courber vers la terre à l'exemple des animaux, et qui n'ont cherché à s'identifier avec la brute, que pour vivre comme elle.

Nous présenterons aux lecteurs quelques réflexions contre le systême de Cardan.

Si l'ame est matérielle, elle est composée, divisible et mortelle.

1.° Si elle est composée, elle ne peut produire rien de simple. Mais la pensée est simple ; donc l'ame matérielle ne sauroit penser.

Lorsque, recueilli dans moi-même, je conçois l'idée du seul Être qui existe de toute éternité, il me semble que je conçois une idée simple ; mais rien de simple ne peut provenir d'un être composé ; il y a donc en moi un être simple et immatériel qui pense.

Lorsque faisant abstraction de mon corps, je me transporte en idée à cent lieues de mon domicile, dans une ville que j'ai autrefois habitée ; ou que je m'élève même dans quelque monde inconnu, dans un de ces astres lumineux, qui roulent avec tant de majesté sur

nos têtes ; je vois distinctement, dans le premier cas, les lieux que j'ai fréquentés, la maison que j'ai habitée, et jusqu'aux meubles qui ont été à mon usage ; je converse familièrement avec les amis que j'ai laissés dans cette ville, avec les indifférens même que j'y ai connus (1) : dans le second cas, je découvre des êtres dont je n'avois nulle idée, un sol différent, des productions inconnues. Rendu à moi-même, je me dis : la matière qui est, par sa nature, pesante et indifférente au repos et au mouvement, n'a pu faire cent lieues dans un clin d'œil, et encore moins parcourir dans le même espace de temps une distance incommensurable. J'en tire cette conclusion : donc la matière n'a pu être du voyage, donc il est en moi un pur esprit, et c'est cet esprit que j'appelle ame.

---

(1) « On me dira peut-être que toute cette opération de l'esprit, n'est qu'un effet de la mémoire : à cela, je répondrai que la mémoire peut nous retracer la vue d'un objet, mais non, nous faire juger seule de ses rapports.

Les animaux ont de la mémoire, ils peuvent, en songe, se représenter un objet, mais ils ne peuvent ni le comparer avec un autre, ni conséquemment en juger.

2.° Si l'ame est divisible, on peut la réduire à des parties plus petites ; donc on pourra obtenir la moitié, le tiers ou le quart d'une ame, ce qui est absurde.

On peut dire en outre que si l'ame est matière, elle doit avoir une forme, une place et une couleur, car ces qualités sont essentielles à la matière. Il faudra donc conclure que les ames sont ou carrées, ou rondes, ou oblongues ; qu'elles résident ou dans le cerveau, ou dans le cœur, ou dans le pied, ou dans les intestins ; qu'elles sont enfin ou rouges, ou jaunes, ou vertes, ou noires ; et lorsqu'on dit d'un athée qu'il a l'ame noire, on ne dira donc rien qui ne soit physiquement vrai.

3.° Si l'ame est mortelle, il n'y a point de Dieu, les barrières tombent entre le vice et la vertu ; les fourbes, les voleurs et les assassins sont les sages et les héros de l'humanité. Dieu ne peut exister que doué de toutes les perfections ; au nombre de ces perfections est la justice. Or, où seroit la justice si le scélérat, en tombant dans le néant, pouvoit échapper au châtiment qu'il a mérité ; si le juste persécuté sur la terre, dont la vie a été un tissu de peines et de souffrances, dont la carrière a été une vallée de larmes et de

et de lumières, ne pouvoit espérer aucune récompense de ses tribulations?

Dieu est juste;
Donc l'ame est immortelle.

J'ai prouvé plus haut que l'ame étoit immatérielle, ou, en d'autres termes, qu'elle étoit purement esprit. Un esprit n'a point de parties; tout ce qui n'a point de parties ne peut se dissoudre, et tout ce qui ne peut se dissoudre est immortel.

Cardan n'a pas mieux réussi dans les autres sciences que dans la métaphysique; tous ses ouvrages en général ne sont qu'un tissu d'idées incohérentes, qu'une rapsodie informe de citations et de morceaux mal cousus.

« . . . . . *Unus et alter*
Assuitur pannus . . . . . »

On trouve dans son Traité d'arithmétique, des observations astrologiques sur les planètes, sur la théorie des vents, et sur la création; ses ouvrages de dialectique offrent plusieurs morceaux sur l'histoire, sur les belles-lettres et sur la tour de Babel. On diroit que cette dernière fut le phare qui le guida dans la carrière littéraire, et qu'il

avoit entrepris d'opposer au tableau monstrueux que dut offrir à nos pères la confusion des langues, celui non moins étrange de la confusion des idées.

Les motifs qu'il donne pour s'excuser paroîtront vils et inadmissibles au lecteur. Cardan avoue qu'à l'aide des digressions, il avoit plutôt rempli sa feuille, et qu'il travailloit, plus pressé par la faim, que par le desir de se faire un nom.

« *Non famâ, sed fame coactus.* »

On croira peut-être que le desir de donner du pain à sa famille, lui servoit de prétexte ou d'excuse. Un père, dont les enfans sont aux abois, emploie tous les moyens que lui offrent son travail et ses talens, pour faire cesser le désespoir et la faim d'une famille qui lui est chère. Mais que penser d'un auteur famélique, qui ne couroit, chez son libraire, chercher le prix de ses veilles, que pour aller le hasarder sur une carte ou sur un dé, dans un tripot; qui passoit dans ce lieu de débauche des journées entières; qui, après avoir perdu son argent, jouoit jusqu'à ses meubles, et jusqu'aux bijoux de sa femme? Que penser enfin d'un savant, d'un philosophe, qui, trompé par un filou, lui

donne un coup de poignard, reprend son argent et celui du filou, et gagne sa demeure, chargé de ces honteuses dépouilles? Et cet homme immoral, qui devoit rougir de tant d'actions honteuses, a eu l'impudeur de mettre le public dans la confidence de tant de turpitudes et de friponneries !

Il a osé écrire l'histoire de sa vie, sans donner de voiles à la vérité, quand, pour son honneur, il ne devoit songer qu'à ensevelir ses actions dans les ténèbres de l'oubli ! Certes ! si Cardan ne fut un fou, ce fut le plus dépravé de tous les hommes.

Si le lecteur pensoit que nous jugeons Cardan avec prévention, qu'il veuille bien lire le portrait que ce savant fait de lui-même, dans l'histoire de sa vie. Il avoue qu'il étoit si inégal dans sa démarche, qu'on le prenoit pour un fou; qu'il étoit singulier dans ses habits; qu'il n'avoit point de plus grand plaisir que de mortifier les personnes qui venoient le visiter, et de faire étalage, devant eux, de son savoir; qu'il étoit passionné pour le jeu, jusqu'à vendre ses meubles et ses hardes.

« *Alea adversa, oppigneratis uxoris ornamentis et suppellectile.* » Cardan, *ubi suprà*, *p.* 95.

Il avoue en outre que son étoile lui avoit donné une ame impie, vindicative, traîtresse, calomniatrice et portée à la débauche. Il raconte qu'il fut accusé de vol par un de ses concitoyens, pour n'avoir point voulu lui rendre un dépôt qu'il lui avoit confié.

« *Ab eodem Curtio accusatus fui de furto, quòd pignus retinerem pro sponsione pecuniarum quam sine teste fecerat.* » *Idem, cap. XIV, p. 67.*

La famille de Cardan lui causa mille chagrins. Il travailla en vain à former le cœur et l'esprit de ses enfans : l'opposition étoit trop marquée entre ses maximes et sa conduite ; ses mauvais exemples détruisoient l'effet de ses préceptes ; et quoiqu'il leur montrât du doigt le chemin escarpé qui conduit à la vertu, ils préférèrent le suivre dans le sentier facile du vice.

« *Magis movent exempla quàm mores.* »

Son fils aîné fut pendu pour avoir empoisonné sa femme. Le cadet fut un scélérat que son père fut obligé de faire mettre lui-même en prison, et que peu d'années après, il déshérita sans retour, après lui avoir coupé une oreille, dans un accès d'indignation.

Cardan reconnut trop tard, que la science sans la vertu n'est qu'un fruit empoisonné, dont l'éclat trompeur nous attire, et dont l'amertume se répand sur le reste de notre vie. S'il eût suivi le conseil de l'oracle, s'il se fût attaché à se connoître lui-même, à donner un frein à ses passions, à pratiquer ses devoirs envers Dieu et ses semblables, il eût retiré de ses études, un avantage inappréciable, au lieu de la vaine fumée qui en fut le prix.

« *Vanus, vanam recepit mercedem.* »

Les chagrins que lui causèrent des fils ingrats, le portèrent plusieurs fois à desirer la mort, et à s'ôter la vie de ses propres mains.

« *Laboravi interdùm amore heroïco, ut me ipsum trucidare cogitarem.* »

CARDAN, *ubi suprà, cap. VI, p.* 30.

Il maudit plus d'une fois le jour qui l'avoit rendu père : quels furent, au reste, les plus coupables, ou du père dont l'immoralité ouvrit à ses fils la carrière du crime, ou des enfans qui n'eurent pas la force de résister à la séduction des mauvais exemples? La solution de ce problême me paroît être

dans ces vers que Virgile applique à Médée, dans un sens différent.

« *Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?*
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater. »
VIRGILE, *Eglogue 8e.*

CHAPITRE XVIII.

COMPARAISON DE CHRYSIPPE ET DE CARDAN.

Ces deux philosophes peuvent être considérés sous le même aspect ; ils offrent entre eux plus d'un trait de ressemblance. Tous les deux ont été atteints de folie ; et ce qu'il y a de plus singulier, ils ont, en quelque manière, eu la bonne-foi d'en faire l'aveu à leurs contemporains. Chrysippe prenoit toutes les semaines une forte dose d'ellébore, et Cardan, dans sa vie privée, s'est peint sous les traits d'un homme en démence.

Tous deux ont été d'une avarice sordide ; Cardan avoue qu'il n'écrivoit que pour de l'argent : sa fille, dit-il, ne lui causa qu'un chagrin ; ce fut au moment de son mariage, lorsqu'il se vit contraint de la doter. Chry-

sippe vouloit que l'on vendît la science, que l'on tirât de grosses sommes des écoliers ; sa cupidité étoit telle qu'il s'engageoit à faire trois culebutes en l'honneur de celui qui lui donneroit une pièce d'or.

Tous deux ont entassé volumes sur volumes, sans goût, sans choix, et sans discernement. Tous deux n'ont pas daigné revoir leurs ouvrages, le premier par vanité, le second par paresse ; aussi fourmillent-ils d'erreurs manifestes, et de contradictions grossières, que Plutarque, d'un côté, et Naudé, de l'autre, n'ont pas manqué de relever. Cardan a écrit sur la tour de Babel, sur l'influence des astres, sur son démon familier, sur la vertu des talismans ; il met dans l'un de ses ouvrages, Mandrin à côté de César ; dans un autre, il cherche à justifier son fils de l'assassinat de son épouse, et accable d'invectives les juges qui l'ont condamné. Chrysippe a écrit contre les paons et les rossignols, et a fait l'éloge des puces et des souris : les premières, dit-il, nous éveillent parfois utilement ; les secondes nous apprennent à être soigneux et ménagers. Le même philosophe a composé plusieurs chansons à l'usage des nourrices Athé-

niennes ; il vouloit que l'on n'en choisît que de savantes, sans doute pour que leurs nourrissons suçassent la science avec le lait.

Tous deux paroissent avoir été des pédans sévères et des maîtres rigoureux. Cardan, dans un accès de colère, coupa une oreille à son fils ; Chrysippe, après avoir examiné fort au long, dans un traité très-étendu, s'il convenoit, ou non, de fesser les écoliers, finit par adopter l'affirmative, et par exhorter les maîtres à ne pas épargner la verge à leurs disciples ; ce qui, n'en déplaise à la philosophie, ne sera guères du goût des écoliers de notre siècle.

Tous deux, remplis d'une vanité insupportable, se sont crus les premiers génies de l'univers. Chrysippe ne pensoit pas qu'aucun philosophe pût lui être comparé. Cardan, se croyant sûr de l'immortalité, a composé pour lui-même cette épitaphe magnifique :

« *Non me terra teget, cælo sed raptus in alto*
Illustris vivam docta per ora virum ;
Quidquid venturis spectabit Phœbus in annis
Cardanum noscet nomen et usque meum.

Tous deux furent immoraux et athées.

Chrysippe enseigna que les dieux étoient mortels ; que les femmes devroient être communes, et que l'on pourroit sans crime se nourrir de cadavres humains. Cardan a cru l'ame immortelle : il fut joueur de profession, sa vie presque entière se passa dans des tripots ; il fut même accusé de plusieurs escroqueries.

Tous les deux enfin doivent être mis au rang de ces philosophes insensés, que Platon jugeoit dignes des étrivières.

PLATO IN GORGIA, *p. 95.*

Quant à la différence que l'on trouve dans leur sort et dans leurs mœurs, elle peut se réduire aux traits suivans. Chrysippe fut couronné à Athènes ; Cardan fut chassé de son pays : le premier fut dans l'abondance ; le second vécut presque toute sa vie dans la misère ; l'un fut accusé d'impiété, l'autre de filouterie. On a érigé des statues au philosophe du Portique : on a mis l'astrologue de Pavie en prison. Chrysippe dédaigna l'amour des femmes ; il prit une vieille servante par ostentation, et déclama plus d'une fois contre l'amour du beau sèxe. Cardan, impuissant jusqu'à l'âge de trente ans, s'est

plaint dans ses ouvrages de l'outrage que lui avoit fait la nature :

« *Et saepius deflerem sortem meam cuique alteri propriam invidens.* » De Vitâ propriâ, p. 2.

Et dès qu'elle eut réparé son injustice, il se plongea dans la débauche. Un âne fut la cause innocente de la mort du premier; le second mourut pour l'honneur de l'astrologie. Tous deux enfin ont justifié ce proverbe italien : que beaucoup d'hommes qui font envie, feroient pitié, s'il étoit possible d'approfondir leur mérite et leurs talens.

« *Se a ciascun l'interno affetto*
Se legesse in fronte scritto;
Quanto mai che invidia fanno
Ei farebbero pietà. »

CHAPITRE XIX.

PYRRHON.

Pyrrhon naquit en Elide, au Péloponnèse ; ses parens le destinèrent à la profession de peintre; les premières années de son adolescence furent donc consacrées à l'étude de cet art. Il y fit peu de progrès; la lecture

des ouvrages de Démocrite, acheva de le dégoûter de la peinture. Il brisa ses pinceaux, et se mit sous la discipline du célèbre Drison, fils de Stitpon, savant maître dans l'art éristique, que professoit la secte de Mégare. Ce fut à l'école de ce philosophe qu'il puisa les premiers principes de ce scepticisme aveugle qui l'a depuis rendu si fameux. Anaxarque acheva l'ouvrage que Drison n'avoit fait qu'ébaucher. Il enseigna à Pyrrhon les opinions de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Elée. Ces philosophes rejetoient tous le témoignage des sens; ils ne pouvoient donc être plus favorables au scepticisme.

Pyrrhon suivit Anaxarque dans les Indes; et tandis que le maître se déshonoroit dans l'esprit des Grecs, par ses viles flatteries envers Alexandre; le disciple interrogeoit les Gymnosophistes, lisoit les écrits des divers philosophes, s'affermissoit dans son doute universel, jetoit le plan de son systême, et formoit le dessein hardi de fouler aux pieds tous les dogmes et les dogmatistes.

Ce fut dans ce voyage, que Pyrrhon donna à son maître une leçon qui eût bien été capable de le faire rentrer en lui-même, et de

lui découvrir les graves inconvéniens qui résultoient de ses maximes anti-morales, si l'orgueil philosophique pouvoit avouer ses torts et s'en corriger. Dans une marche pénible, Anaxarque tombe dans un fossé; il tend la main à son disciple et implore son secours; ce dernier détourne la tête, et passe outre, affectant la plus grande insensibilité pour ses prières et pour ses cris. Anaxarque n'eût pu blâmer la conduite de son disciple, sans avouer l'inconséquence de ses principes; il préféra le justifier aux yeux de ceux qui étoient indignés de tant d'ingratitude et d'inhumanité. « Un vrai philosophe, leur dit-il, doit être insensible aux charmes de la reconnoissance et de l'amitié; Pyrrhon a fait son devoir. »

Quelle société, grand Dieu, qu'une société de philosophes! Il vaudroit mieux, sans doute, vivre au milieu des Cannibales; ils sont plus près de l'humanité.

De retour dans sa patrie, Pyrrhon ne tarda pas à enseigner publiquement les principes qui forment la base de son systême; les nombreux disciples que lui attirèrent la hardiesse de ses idées et la nouveauté de ses maximes, fixèrent sur lui les regards de ses

concitoyens. Ces derniers, abusés par les éloges que lui prodiguoit une jeunesse corrompue et immorale, et éblouis, en quelque manière, par l'éclat d'une imposante renommée, comblèrent d'honneurs un sophiste dangereux, que par prudence ils auroient dû renfermer. On conféra la première magistrature à un homme qui fouloit aux pieds toutes les lois; on élut pontife de la Divinité un athée qui nioit jusqu'à sa propre existence; on éleva enfin des statues, et l'on voua, en quelque manière, à l'immortalité, un mortel pervers, aux yeux duquel il n'existoit ni vice ni vertu, ni blâme ni louange, ni honneur ni infamie, ni étrangers ni patrie : tant est vraie cette maxime de Sénèque, que rien n'est plus facile à séduire qu'une populace aveugle qui, prompte à voler au-devant des pièges que lui tend un séducteur adroit, ne met plus de bornes à son admiration, déifie des monstres, que, mieux connus, elle étoufferoit peut-être, et prodigue, à pleines mains au vice adroit, un encens qu'elle refuse presque toujours à la vertu malheureuse.

Pyrrhon mourut comblé d'honneurs et rassasié de gloire, âgé de 90 ans, 300 ans

avant l'ère chrétienne; la ville d'Elis sa patrie consacra sa mémoire par un magnifique tombeau, que l'on voyoit encore du temps de Pausanias, et dont ce dernier parle dans ses œuvres. (*Lib. 6, chap. 24.*).

Nous avons vu Pyrrhon presque déifié pendant sa vie par les libertins et les athées de son siècle. Quelque absurde que soit son systême, il a trouvé, dans les âges postérieurs, des écrivains et des philosophes qui l'ont prôné, commenté et prêché publiquement. Plus heureux que tous les autres sophistes de la Grèce, il s'est, en quelque manière, vu renaître de ses cendres; et tandis que les grotesques échafaudages des Aristotes, des Zénons, des Pythagores, des Platons, crouloient de toutes parts dans la poussière, accablés sous les traits que leur lançoient à-la-fois le bon sens et la raison; le scepticisme seul, levant fièrement sa tête impie du sein de ces débris, recevoit encore l'encens d'une foule d'adorateurs. Depuis des siècles on ne voyoit plus en Europe de Stoïciens, d'Epicuriens, d'Académiciens, de Pythagoriciens, et de partisans de tous ces rêveurs Grecs, dont les dogmes avoient corrompu les Césars, et égaré les plus grands génies dans

le chemin de la vertu. Aristote même, le grand Aristote ne comptoit plus pour disciples, que quelques vieux professeurs infatués de son galimathias scientifique; la raison commençoit à faire briller à tous les yeux son flambeau, et montroit, en quelque manière, du doigt, aux hommes, les sentiers de la vérité ; lorsque Charron et Montaigne, arborant l'étendard du scepticisme, firent un appel à tous les esprits ardens de l'Europe, et les engagèrent à s'enrôler sous la bannière de Pyrrhon. Un funeste succès couronna leur audace : de tous les coins de l'Europe, un cri universel se fit entendre, et le doute et l'impiété réunirent leurs efforts pour sapper tous les fondemens de la religion et des vertus morales.

Bientôt le célèbre Bayle, mis à la tête de ce nouveau parti, employa, pour le recruter, tous les moyens que purent lui suggérer une érudition vaste, une dialectique captieuse, et une réputation immense ; et l'Europe moderne ne tarda pas à compter dans son sein autant de Pyrrhoniens, qu'il y eut d'hommes immoraux, de novateurs dépravés, d'athées par désespoir ou par corruption, et d'ennemis de l'ordre et des mœurs.

On sait quels funestes progrès le scepticisme a fait en Europe depuis la mort de ce coryphée. Après avoir tracé cette esquisse de l'histoire du scepticisme, je vais m'attacher à démontrer,

1.° Que Pyrrhon fut un fourbe, digne de l'exécration de la postérité.

2.° Que le scepticisme est de tous les systêmes éclos du cerveau des hommes, le plus dangereux et le plus absurde.

CHAPITRE XX.

Première Partie.

Pyrrhon fut un fourbe.

Si Pyrrhon avoit cherché de bonne-foi la vérité; si, en se lançant sur cette mer orageuse, semée d'écueils et féconde en naufrages, il eût été guidé par un cœur droit et des intentions pures, on ne pourroit, sans injustice, chercher à le couvrir d'opprobre aux yeux de la postérité; la compassion et le mépris seroient les seuls sentimens qu'il pourroit inspirer; et loin

de le ranger au nombre de ces Erostrates moraux, qui ont été les fléaux du genre humain, on devroit se borner à lui assigner une place parmi ces fous célèbres, décorés du nom de philosophes, qui, après avoir long-temps erré dans les ténèbres, poussés par une imagination en délire, ont fini, comme le ver, par s'envelopper eux-mêmes dans les tissus inextricables de leur propre folie. Mais lorsqu'avec un génie vaste et un esprit cultivé, l'on s'efforce, avec malignité, d'obscurcir les nuages épais répandus sur la foible raison humaine; lorsque l'on prépare dans l'ombre, des poisons dont on connoît l'activité funeste; lorsque l'on conspire, de gaieté de cœur, contre le bonheur de ses semblables, que l'on cherche à effacer de leurs cœurs toute idée religieuse et morale, à leur faire goûter un systême dont on n'est pas soi-même persuadé, qui tend à leur faire douter du pouvoir des lois, de la laideur du vice, de la honte attachée au crime, et de l'attrait de la vertu; je maintiens que l'on n'est plus digne que de l'exécration de la postérité.

Or, tel est le point de vue sous lequel on est forcé d'envisager Pyrrhon : trop éclairé

pour ne pas sentir l'absurdité de son système, et les conséquences pernicieuses que les impies et les scélérats pouvoient en tirer, il n'a pas laissé de le soutenir de toute la subtilité de sa logique, et de tout l'art du raisonnement. L'orgueil l'entraîna dans l'abyme; la gloire d'enfanter un systême hardi, et d'attaquer corps à corps les philosophes qui l'avoient précédé, lui fit fouler aux pieds les intérêts les plus chers et les droits les plus sacrés; il commença par être vain, il finit par être méchant.

Lorsque Pyrrhon dogmatisa dans sa patrie, la Grèce étoit entièrement déchue de sa splendeur première; sa liberté, dont elle s'étoit autrefois montrée si fière, venoit d'expirer dans les plaines de Chéronée. Asservie par Philippe, elle étoit devenue une province de Macédoine; et de toute la grandeur et la renommée que lui avoient acquises les héros de Marathon, de Salamine et de Platée, il ne lui restoit plus que le souvenir importun d'une gloire stérile. Son sort étoit devenu d'autant plus déplorable, que loin de sentir le poids de ses fers, elle s'empressoit de les couvrir de fleurs. Tandis que ses orateurs, corrompus par le tyran de Ma-

cédoine, lui vendoient les destinées de leur patrie, des philosophes systématiques détournoient les regards de la Grèce, de ses plus chers intérêts, par les vains argumens d'une dialectique insidieuse, et captivoient son attention, par les subtilités sans nombre dont leurs systêmes absurdes étoient remplis. Elle ne possédoit plus dans son sein d'Aristides, de Thémistocles, d'Epaminondas; et ce qui suppose le dernier degré de corruption, elle sembloit consolée de la perte de ces grands hommes, par le succès d'un tas de misérables sophistes, non moins ignorans qu'immoraux. Un vertige général s'étoit emparé de tous les cœurs et de tous les esprits: on s'occupoit du cynisme d'un Diogène, tandis que l'on s'endormoit sur les projets d'Alexandre ou d'Antipater; on couroit en foule au Portique, écouter de vaines dissertations métaphysiques, lorsqu'il eût fallu voler à la défense de la patrie, et repousser un ennemi audacieux: on eût dit en un mot que la Grèce avoit mis sa gloire, non plus à repousser les Perses et les ennemis de sa liberté, mais à juger les divers degrés de mérite d'un Xénocrate ou d'un Protagoras, et à décider qui devoit l'emporter

des atômes de Leucippe, ou des essences de Platon.

La manie des controverses étoit alors poussée au point, que les Grecs, étourdis par les cris de l'école, étoient devenus sourds à tous les sentimens d'honneur, et insensibles aux soins même de leur propre conservation. Considérée sous ce point de vue, la Grèce paroît, à cette époque, une arène bruyante, où de vains ergoteurs, entraînés par une soif insatiable de célébrité, hasardent les systêmes les plus absurdes, mettent au jour les idées les plus hardies et les plus pernicieuses aux bonnes mœurs, disputent, en quelque manière, d'audace, d'impiété et de folie, pour s'arracher les vains applaudissemens d'un peuple dégénéré qui a perdu les notions les plus simples du bon sens, et qui se lance avec ses philosophes dans l'abyme d'un monde idéal, pour oublier avec eux, qu'il a une patrie à défendre, et des devoirs à remplir.

Cependant ce même peuple, si avide de systêmes et de nouveautés, commençoit à se lasser des perpétuelles variantes de ses favoris; mille idées nouvelles se succédoient sans interruption; le systême du jour étoit

renversé par celui du lendemain. Egarés dans un dédale inextricable, les esprits ne trouvant plus de fil pour en sortir, commençoient à éprouver une lassitude accablante, lorsque Pyrrhon parut et fit briller, aux yeux éblouis des nombreux adeptes des sectes philosophiques, le prisme séduisant, mais dangereux du scepticisme.

Dans la seconde partie de ce chapitre, nous donnerons les causes du scepticisme et de ses progrès. Nous devons nous attacher, dans cet article, à démontrer que la conduite de Pyrrhon fut toujours en opposition avec ses principes, et qu'il fut toute sa vie convaincu de leur absurdité : philosophe à l'école; homme ordinaire par-tout ailleurs.

Pyrrhon méprisoit le genre humain : il avoit toujours à la bouche cette maxime : que la vie des hommes n'est pas plus précieuse aux yeux du sage, que celle des feuilles : « *tale quidem genus est foliorum, quale est hominum.* »

Cependant on voit ce philosophe courir à la célébrité, rechercher les places et les honneurs. Le premier usage qu'il fait de son crédit, est de persuader à ses concitoyens, qu'il faut exempter les philosophes de tout tribut;

ce qu'il parvient à faire adopter : étoit-ce de sa part ostentation ou avarice ? C'est ce qu'il importe peu de savoir ; il suffit de prononcer qu'il démentoit par cette conduite ses propres maximes.

Si l'on en croit Démosthène, ce même philosophe, pour s'attirer la bienveillance des Athéniens, assassina Cotys, roi de Thrace, et obtint par ce meurtre la bourgeoisie d'Athènes. Nous avouons que le meurtre devoit paroître indifférent à un homme qui méprisoit si fort le genre humain ; mais de quel prix pouvoit lui paroître la haine ou l'amitié, l'estime ou le mépris, les châtimens ou les récompenses ? C'est ce qu'on ne peut pas plus concevoir, que le motif qui lui fit dédier un poëme à Alexandre. Pyrrhon, flatteur et de bonne-foi, ne régloit pas plus que les autres philosophes, sa conduite sur ses principes.

Mourir et vivre est une même chose, disoit Pyrrhon : pourquoi donc ne mourez-vous pas, lui répondoit-on ? C'est à cause de cela même, répliquoit-il, parce que la vie et la mort sont également indifférentes.

Cette ostentation philosophique ne tint point contre un péril assez léger. Un chien

hargneux le poursuivant , étoit près de l'atteindre ; Pyrrhon se hâta de grimper sur un arbre pour se dérober aux morsures de l'animal furieux. Cependant, pour faire tête au danger, Pyrrhon n'avoit besoin d'autre arme que de celle du scepticisme. Un simple raisonnement l'eût rassuré : il est fort douteux que ce chien existe, que j'existe moi-même, et que conséquemment je puisse être mordu.

A défaut d'argumens, la nature vint à son secours ; il prit prudemment la fuite, et ne se souvint qu'il étoit sceptique que lorsqu'il fut en sûreté. Quelques mauvais plaisans, témoins de sa frayeur, ne lui épargnèrent pas les railleries. « Mes amis, leur dit-il, il est difficile de dépouiller entièrement l'homme ; ce qui équivaut à ces termes : je n'ai de systêmes que sur les bancs ; par-tout ailleurs je pense et j'agis comme le commun des hommes. Au reste, cet aveu précieux ne tardera pas à lui échapper. »

« *Antigonus Careptius, qui sub eadem vivebat tempora, Pyrrhonèm commemorat, ut sese insequenti cani eriperet, quandam ad arborem confugisse. Quâ de causâ cùm ab iis qui aderant,*

rideretur, aegrè admodum hominem exui respondisse. » Aristoclès, *apud Eusebium.*

Pyrrhon, prêchant ses dogmes à ses disciples, leur enseignoit le plus parfait mépris pour les richesses. A l'entendre, il n'y avoit nulle différence entre le plaisir et la douleur, l'opulence et la misère, le vice et la vertu. L'or, ce métal corrupteur auquel les hommes attachent tant de prix, n'étoit qu'un limon jaune, indigne d'exciter la sollicitude du sage.

Pyrrhon, revenu dans sa maison, étoit intéressé, grondeur, quinteux, de mauvaise humeur, d'une lésine outrée, et ne prêchant que la plus sévère économie.

Pour mener une vie conforme à ses goûts, il tenoit ménage avec sa sœur; et comme cette dernière ne pouvoit suffire seule à tous les soins domestiques, et qu'il ne pouvoit se résoudre à nourrir une servante pour la soulager dans ses travaux, il préféra en remplir lui-même les fonctions, voilant son avarice par cette maxime : que toutes les actions doivent être indifférentes au philosophe.

Ainsi, dès que ce grave professeur étoit revenu de son école, avant même d'avoir dépouillé le manteau philosophique, il écu-

-roit les chaudrons, mettoit le couvert, pansoit les cochons et la volaille, et balayoit la chambre.

« *Domique indifferenter munditiem curabat.* »

DIOGÈNE LAERCE.

Diogène Laërce ajoute qu'il alloit lui-même vendre ses volailles au marché ; j'avoue que je ne puis comprendre comment il pouvoit se résoudre à lever le masque si publiquement.

Car, dans ce cas, il ne pouvoit douter qu'il ne fût au marché, qu'il n'y portât des volailles, qu'il n'en reçût le prix. Rien n'étoit plus facile que de lui faire convenir de ces choses ; car, pour peu qu'il eût voulu soutenir son systême, on lui eût pris ses volailles sans lui donner d'argent, ce qui, de l'humeur dont étoit le philosophe, n'eût été nullement de son goût, et l'eût forcé de convenir des faits.

Au reste, son avarice étoit si bien connue de toute la Grèce, que son contemporain Théophraste n'a pas hésité à modeler sur le philosophe d'Elis, son caractère de l'avare :

« Il sait éviter dans la place, la rencontre d'un ami

pauvre, qui pourroit lui demander quelques secours.... Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville, toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que lui, qui balaye le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau sale et tout couvert de taches, etc. etc.

Théophraste, *de l'Avarice.*

Ce penchant à l'avarice lui causa plusieurs disgraces, et le jeta dans plusieurs contradictions si manifestes, que le fourbe fut enfin contraint de se démasquer.

Pyrrhon voulut un jour offrir un sacrifice à je ne sais quelle divinité, (il reconnoissoit donc des dieux). Un ami qui connoissoit sa lésinerie, lui promit d'en faire les frais. Cependant cet ami manque à sa parole; la sœur du philosophe se voit contrainte d'acheter la victime, et de suppléer à l'oubli de l'ami de son frère. Ce dernier, rentré chez lui, n'a pas plutôt appris ce qui s'est passé, qu'il éclate en reproches et même en invectives contre sa sœur, se plaignant de la dépense excessive qu'elle vient de faire : quelques témoins de cette scène désagréable cherchent à l'appaiser. « Comment peut-il se faire, lui disent-ils, qu'un homme inacces-

sible aux passions humaines, qu'un philosophe qui voit l'image du sage dans la brute insensible (1), que ni la foudre ni la tempête ne peuvent étonner, s'abandonne aux plus violens transports de colère, pour un sujet aussi frivole? Mes amis, leur répond-il, pensez-vous que je veuille mettre ma doctrine en pratique pour une femme? »

« *Cùm sorori quandoque succensuisset, arguerctque illum quispiam ut immemorem instituti sui, non inquit muliercula documentum erit nostrae indifferentiae.* » DIOGÈNE LAERCE, *p.* 66.

Après ce dernier trait, je pense n'avoir plus besoin de rien ajouter pour prouver ce que j'ai avancé, que Pyrrhon fut un fourbe.

---

(1) Pyrrhon se trouvant un jour monté sur un vaisseau, et sur le point de faire naufrage, chercha à rassurer les matelots ébranlés. « Regardez, mes amis, leur dit-il, ce cochon errant sur le rivage, et qui mange sans témoigner le moindre effroi des éclairs et du tonnerre; voilà le vrai modèle du sage.

« *Oportet sapientem tali animi tranquillitatem esse.* »
DIOGÈNE LAERCE, *ubi suprà.*

CHAPITRE XXI.

Deuxième Partie.

Le scepticisme est le plus dangereux et le plus absurde des systêmes.

Pour mettre plus d'ordre dans cette discussion, je traiterai successivement ces deux propositions :

Le mot scepticisme vient d'un mot grec qui signifie *examen*. Telle est la définition qu'en donne Sextus Empyricus.

« Le scepticisme est une opération de l'ame, par laquelle on compare les différentes pensées qui se présentent relativement à un objet. »

D'après cette définition, que nous n'adoptons nullement, on devient sceptique dès que l'on oppose une idée sensible, à une idée intellectuelle, ou deux idées de même nature, dans la vue de trouver des motifs aussi forts pour rejeter une proposition, que pour l'adopter; et lorsqu'après les avoir ren-

contrés, on tient son esprit en suspens, sans rien prononcer d'affirmatif, et sans pouvoir discerner l'erreur de la vérité.

Cette définition peut convenir au doute raisonnable, à celui qui cède à l'évidence, et à des motifs suffisans de crédibilité; mais elle rendroit mal l'idée qu'on doit se faire du pyrrhonisme; elle ne lui convient sous aucun rapport.

Le scepticisme ne me paroît être autre chose que l'art de nier avec effronterie des vérités palpables et évidentes, dont on est intérieurement persuadé, dans la vue, soit de faire briller son esprit, en faisant parade de toutes les subtilités de la logique; soit d'émousser l'aiguillon terrible du remords, soit de parvenir à la célébrité; soit enfin de renverser l'édifice des lois, et d'introduire de nouveaux principes dans l'État.

Après avoir défini le scepticisme, il convient de faire l'exposition des principes sur lesquels il s'appuie.

Le doute universel fut sans doute la base que choisit Pyrrhon pour établir son système; mais à cette maxime fondamentale, il en falloit joindre d'autres secondaires, pour étayer l'édifice, et lui donner l'apparence

d'un systême complet et parfaitement lié dans toutes ses parties.

Telles sont ces maximes ou argumens :

1.° Nous n'avons aucune science parfaite ; donc nous ne pouvons juger sainement d'aucune chose.

2.° Rien n'est stable dans la nature, tout est sujet au changement ; donc nous ne pouvons connoître parfaitement aucun objet.

3.° Nos sens sont trompeurs : or, on convient que nous n'avons aucune idée que par les sens ; donc nous ne pouvons avoir aucune idée certaine.

4.° S'il y avoit une vérité, ne seroit-elle pas de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de toutes les sectes ?

Tels sont les échafaudages dont Pyrrhon et ses sectateurs ont cherché à étayer leur doute universel. Sextus a commenté ces quatre maximes, et les a divisées en douze moyens, dont les principes que nous venons d'exposer sont la substance ; ce qui nous engage à ne point les transcrire ici, et à en épargner la longueur fastidieuse au lecteur.

A l'aide de ces sophismes, Pyrrhon se

promit de changer les opinions reçues, de jeter un voile sur l'évidence, d'étouffer le cri de la raison, de démoraliser les hommes, et de renverser l'édifice social. Tels furent les leviers avec lesquels il osa tenter de bouleverser le monde.

Quoique ce soit attaquer un fantôme, que de s'attacher aujourd'hui à combattre de pareilles maximes; quoique nous ferions mieux peut-être d'imiter Epicure, qui, regardant Pyrrhon comme un fou et un ignorant, ainsi que nous l'apprend Lucrèce, pensoit que c'étoit lui faire trop d'honneur que d'entreprendre de le réfuter; cependant, comme, à la honte de notre siècle, de nouveaux sceptiques entreprennent de relever ces principes dangereux, nous pensons qu'il est nécessaire, pour l'instruction des jeunes adeptes de la philosophie, de réfuter les absurdités ingénieuses qui obscurcissent, en eux, les plus claires notions du bon sens, de les convaincre que la lecture des écrits des anciens philosophes ne peut les instruire que de leur ignorance, et de leur démontrer enfin que tous ces vieux systêmes dont on a la bonté d'être encore infatué, ne sont que les vieux monumens de la sottise humaine.

Le premier argument de Pyrrhon porte sur une base évidemment fausse.

La géométrie, considérée dans ses principes, est une science certaine.

Il n'est personne de bonne foi qui ne se rende à ces axiomes évidens : le tout est plus grand que sa partie ; si de deux parties égales, vous retranchez deux quantités égales, ces parties resteront égales entre elles.

La physique expérimentale offre pareillement des notions certaines : un homme qui nieroit l'exactitude et l'évidence de cette proposition : la matière a une forme quelconque ; un bloc de marbre peut être divisé en deux parties, ne mériteroit aucune réponse.

On ne peut donc pas dire qu'il n'y a point de notion, ou de science parfaite, sans aller contre l'évidence : or, qui peut nier l'évidence, est nécessairement ou privé de sens, ou de mauvaise foi.

Les motifs que je viens d'exposer peuvent être resserrés dans cet argument :

Il y a des notions ou sciences parfaites ; donc il est des choses dont nous pouvons juger sainement.

La deuxième objection n'offre rien de plus solide.

Rien n'est stable, sans doute, dans l'ordre physique, parce que tout est périssable. L'Être éternel, le seul être qui soit, par sa nature, incorruptible et immuable, en créant la matière, l'a assujettie à tous ces changemens étranges, que l'esprit humain ne peut ni comprendre ni approfondir; mais si nous ne pouvons concevoir l'ordre qu'a établi la Providence, si les essences des êtres nous sont inconnues, si nos foibles organes ne peuvent pénétrer dans les secrets de la sagesse éternelle, sommes-nous pour cela en droit de conclure que nous ne connoissons aucun objet? Lorsque nous respirons le parfum d'une fleur, douterons-nous de son existence et de sa faculté odorante, par cela seul que nous ne connoissons point quelle est son essence, et quelles doivent être un jour ses diverses mutations? Un voyageur, assis sur la cime des Alpes, ne pourra-t-il affirmer qu'il est assis sur une montagne, parce qu'il ne connoît point l'origine des montagnes? Eclairé par les rayons du soleil, niera-t-il que le soleil existe, parce qu'il ne conçoit pas son essence, ni la source

féconde de ses rayons ? N'aura-t-il pas plutôt raison de conclure : les Alpes sont très-certainement une chaîne de montagnes ; il est évident que le soleil existe ; j'en suis aussi certain, que si je connoissois leurs essences. Un chimiste, qui, par le moyen de l'analyse, décompose une livre de muriate de soude ou de sel commun, qui la recompose par le moyen de la synthèse, et qui conséquemment en connoît les essences, aussi parfaitement qu'il est possible à l'esprit humain de les connoître ; est-il plus certain de l'existence de ce sel, que le rustre, qui, sans savoir comment il se forme, et de quelles parties il est composé, l'emploie aux usages journaliers de son ménage ? Ne peut-il pas affirmer, ainsi que le chimiste, qu'il est évident que ce sel existe ? L'objection de Pyrrhon est donc absurde : ce n'est donc point à la connoissance intrinsèque des objets, mais à l'expérience de leurs qualités sensibles, que nous devons attacher l'évidence. Il est évident que la manne purge les corps humains, quoique nous ne sachions pas les moyens qu'elle emploie pour purger ; il sera donc pareillement évident, qu'un aiguille aimantée se dirige constamment vers

le pôle; et que, par son moyen, les navigateurs peuvent faire le tour de la terre, quoique nous ne comprenions point par quel méchanisme les atmosphères magnétiques peuvent attirer et diriger le fer qu'on y présente.

Quant aux actions humaines, nous avouons qu'elles sont sujettes à des vicissitudes éternelles. Le cœur de l'homme est un abîme immense, où s'agitent, dans une fluctuation continuelle, les desirs, les espérances, les haines, les amitiés, l'ambition, l'avarice, la soif de la vengeance, des honneurs, des plaisirs, le nombreux cortège enfin des passions humaines. Tantôt il craint, tantôt il desire, tantôt il s'attache à la vie, tantôt il vole au-devant de la mort: d'un côté, la raison l'appelle; de l'autre, les passions l'entraînent. Il n'est personne qui n'ait été en proie à cette variation pénible, et qui, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, n'ait senti dans lui-même, deux hommes différens. Le sceptique tire de cet état d'anxiété, cette conclusion; donc il n'est rien de certain: nous en tirerons une bien différente.

Cette variation continuelle doit avoir un principe: il n'est point d'effet sans cause;

or, quel pourroit être ce principe, si ce n'étoit le libre arbitre? J'entends, par le libre arbitre, cette faculté dont nous avons tous le sentiment intime, et dont l'essence consiste à vouloir et à ne vouloir pas, à se mouvoir ou à rester en repos, à se décider entre deux partis, à exécuter un dessein ou à y renoncer.

Si le lecteur pouvoit douter de cette faculté, il n'a, pour s'en convaincre, qu'à réfléchir un instant sur lui-même; il sentira d'abord qu'il a parfaitement la liberté de se lever ou de s'asseoir, d'étendre le bras ou de le retirer, de lire ce livre ou de le jeter par terre, de conformer enfin toutes ses actions à la détermination présente de sa volonté. Pour peu qu'il soit de bonne foi, et qu'il ne veuille pas mentir à sa propre conscience, il conclura avec nous que le libre arbitre est certain, qu'il est, pour tout homme sensé, d'une évidence morale.

Quant aux nouveaux Pyrrhons qui s'obstineroient à nier, pour le plaisir de nier, je ne vois d'autre argument, pour leur faire avouer leur obstination, que celui qu'emploie le docteur Scot, *argumentum Baculinum.* Ce docteur, disputant un jour avec un scepti-

que sur le libre arbitre, prit un bâton et l'en frappa, jusqu'à ce qu'il eût confessé qu'il étoit libre de cesser, et de déposer son bâton.

Il résulte de ce que je viens d'exposer, que le libre arbitre nous étant parfaitement connu, sinon quant à tous ses effets, du moins quant à son existence, sa réalité est pour nous d'une évidence morale : telle sera donc ma réponse à l'argument des sceptiques :

« Il est des vérités parfaitement connues ;
Donc il est des choses que nous connoissons parfaitement. »

Ce qui renverse de fond en comble la maxime que nous avons entrepris de réfuter.

Une simple distinction suffit pour résoudre la troisième objection des sceptiques ; elle ne tire sa force que de l'abus d'un mot : les sens sont trompeurs, nous dit le philosophe d'Elis. Je répondrai que cela est faux, en thèse générale ; ils ne nous trompent, que lorsque nous en abusons.

Dès que l'on sort des bornes prescrites par la nature, on s'expose à s'égarer : or, il n'est personne qui ne convienne que nos sens sont bornés ; il est donc absurde de chercher à

étendre leurs facultés au-delà des bornes où le Créateur a voulu qu'elles s'étendissent. Placez un observatenr à vingt toises d'une tour, il jugera parfaitement des dimensions de cette tour; il vous dira si elle est ronde, pentagonale, ou carrée; placez le même observateur à une lieue de la même tour, il confondra toutes ses dimensions, et ne saura plus quel jugement porter sur sa forme et sur sa grosseur : qu'en conclurez-vous? que les sens sont trompeurs? non sans doute; mais que l'organe de l'observateur est sorti de ses bornes.

Qu'un homme essaie d'enlever un poids de vingt livres, sa main le soulèvera facilement; que le même entreprenne d'enlever un poids de deux milliers, il ne pourra pas même l'ébranler : ne seroit-il pas absurde de conclure de ce dernier fait, que la main d'un homme ne peut enlever aucun fardeau? Un simple raisonnement suffit pour résoudre cette difficulté.

Quoi! dirai-je au sceptique, pensez-vous que vos yeux vous trompent, lorsqu'ils vous disent que la moitié d'un arbre que l'on vient de couper devant vous, est moins grande que la totalité de l'arbre? Cette vé-

rité ne vous est-elle pas démontrée jusqu'à l'évidence la plus parfaite ? Il est donc des vérités évidentes ; les sens ne nous trompent point; ils ne deviennent trompeurs que lorsqu'on les fait imprudemment sortir de leurs bornes.

Dans la quatrième objection, les sceptiques demandent si la vérité existe ?

Oui, elle existe, non-seulement pour ceux qui la cherchent de bonne foi, mais même pour ceux qui ne repoussent pas volontairement les traits de sa lumière. Il n'y a point de soleil pour celui qui se met un bandeau sur les yeux; point de sons pour celui qui se bouche les oreilles. Mais ces hommes sont-ils pour cela en droit d'en conclure qu'il n'y a point de soleil ou de son ? Ouvrez les yeux, leur criera-t-on, ouvrez les oreilles. On se bornera à cette réponse.

Mais si la vérité existe, elle doit être de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les sectes.

Qui peut nier l'évidence des propositions suivantes : la matière a des formes ; une orange peut se diviser en deux parties ; l'une de ces parties sera moins grande que le tout ?

Que l'on avance ces propositions à la

Chine, en Egypte, au nord de l'Amérique, à la Tartarie, à Otaïti, à la Nouvelle-Guinée, au Groënland; paroîtront-elles moins évidentes qu'à Paris, à Londres, à Moscow? Les Payens, les Mahométans, les Cophtes, les Juifs, les Protestans, les Catholiques, ne seront-ils pas d'accord sur leur évidence? Que l'on répète les mêmes propositions dans dix, vingt ou quarante siècles cesseront-elles pour cela d'être moins certaines?

Il est donc des vérités évidentes qui sont de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de toutes les sectes: c'est ce que nous avions entrepris de prouver.

Après avoir réfuté les principes du scepticisme, il nous reste à démontrer que les conséquences immorales et impies que l'on en a tirées, l'ont rendu le plus dangereux des systêmes. Avant d'aborder cette question, il a bien fallu exposer les objections des sceptiques. Le danger des conséquences a dû suivre la réfutation des principes.

CHAPITRE XXII.

Je réduirai ces conséquences aux trois suivantes :

1.° Des dogmes de Pyrrhon dérive nécessairement l'athéisme. Un sceptique qui doute de son existence, doit à plus forte raison douter de celle de Dieu : car, s'il n'en doutoit pas, il reconnoîtroit dès-lors une règle de certitude. Un Pyrrhonien est donc un athée.

« Mais, me répondront les sceptiques, si, comme philosophes, nous prêchons l'athéisme, comme citoyens, nous reconnoissons les dieux de notre patrie et nous les adorons. Pyrrhon lui-même fut pontife dans la ville d'Elis. — Hommes pervers, leur dirois-je, cessez d'ajouter l'hypocrisie à la scélératesse ; vos hommages et votre erreur ne sont qu'une insulte de plus à la Divinité ; ayez au moins le courage de vous montrer tels que vous êtes, détracteurs des lois divines et humaines ; fléaux des dieux et des hommes, votre rôle est de corrompre et non de tromper ;

vous avez trop pris soin de vous démasquer ; vos maximes démentent trop votre conduite ; et pour quiconque vous a entendu dans vos écoles, vos prières dans les temples sont autant de blasphêmes ; prosternés aux pieds des autels, vous ne paroissez tout-au-plus que de lâches athées.

Quelque prévention qu'eût la Grèce pour Pyrrhon, et son doute universel, elle ne tarda pas à reconnoître que le scepticisme sappait, par les fondemens, tout dogme religieux. Dès ce moment elle se souleva contre les Pyrrhoniens ; ces derniers furent obligés de rétracter plusieurs de leurs maximes, et de se mettre à couvert sous la bannière des académiciens, avec lesquels ils finirent par se confondre.

2.° Il résulte du scepticisme, que la justice ou l'injustice, l'honneur ou l'infamie, dépendent uniquement des conventions humaines ; et qu'il n'y a essentiellement ni vice ni vertu. Le lecteur sent d'abord qu'une pareille maxime est destructive de toute société.

La vertu n'est autre chose que l'amour de l'ordre et de l'humanité : cette vertu repose sur deux bases, l'honnête et l'utile ; elle

admet ce qui est à-la-fois honnête et utile ; elle rejette, sans balancer, ce qui est utile sans être honnête : elle apprend à l'homme à réprimer les mouvemens impétueux de ses passions, à refréner de vains desirs, à ne jamais s'écarter de ses devoirs, à peser tout enfin à la balance de la raison et de l'intérêt général de la société ; elle voit la chaîne de ses devoirs sous trois rapports, la patrie, le sang et l'amitié. Par elle l'homme apprend que ses premiers sentimens doivent être pour sa patrie, qu'il doit la chérir, respecter ses lois, la servir de tous ses moyens, et verser même son sang pour sa défense : c'est à son école qu'il apprend aussi à respecter les lois du mariage, à le considérer comme un nœud sacré qui fait la base des sociétés, à chérir ses enfans, à les élever pour la patrie, à les regarder comme l'espérance de l'état, à honorer ses proches, à les servir de son crédit et de tous ses moyens, quand leur intérêt n'est point en opposition avec celui de la société, à se les attacher enfin par tous les liens de la bienveillance, en songeant qu'ils ont de commun avec lui, de mêmes ancêtres, de mêmes souvenirs, de mêmes monumens de famille, une même

religion, de mêmes tombeaux; c'est à cette même vertu que l'homme est encore redevable de la connoissance de ses devoirs envers ses amis; elle lui apprend que la plus respectable et la plus sainte des sociétés, est celle des gens de bien, qui unissent à-la-fois la conformité des mœurs et l'amour de l'humanité; que la chaîne de l'amitié est sans cesse couverte de fleurs, et que c'est la plus douce que l'homme puisse porter; que rien n'est plus doux que de vivre dans d'autres soi-même; que de confondre, dans un même point, ses sentimens, ses goûts, ses desirs, ses biens, ses peines, ses plaisirs, ses forces et ses foiblesses; que d'être renfermés, pour ainsi dire, dans un même cercle de soins, d'estime, de bienveillance, d'effusion et de confiance réciproques; cercle qu'a tracé d'abord autour des cœurs, une même ressemblance dans les caractères, une même aménité dans les mœurs, un même respect pour ses devoirs, un même amour pour ses semblables, un même zèle pour le bien commun; qu'a resserré ensuite l'habitude de se voir, une connoissance plus parfaite, une estime plus réfléchie, une expérience plus consommée, et qu'enfin a scellé pour

jamais la main noble et touchante de l'amitié.

La vertu est donc non-seulement la base la plus solide des sociétés, mais encore elle en fait le charme; semblable à ces colonnes majestueuses qui s'élèvent jusqu'aux dômes de nos temples, et qui en font à-la-fois l'ornement et l'appui.

Nous ne sommes heureux que par la vertu, dit le célèbre Pope, *virtuë alone is happiness;* et quelque solde chétive qu'elle reçoive ici-bas, quand on ne la considéreroit, pour un instant, que par rapport à la terre, elle trouveroit encore dans ses nobles jouissances, de quoi se payer de ses privations et de ses combats.

Otez la vertu de dessus la terre, et vous sappez la société par ses fondemens : de cette nouvelle boëte de Pandore vont sortir les assassinats, les brigandages, les empoisonnemens, les concussions, la ruine et l'oppression des citoyens d'une même patrie. Bientôt tout ce qui sera utile deviendra honnête : l'égoïsme remplacera l'amour de l'humanité; la honte et l'infamie deviendront des mots vides de sens, et le brigand heureux deviendra recommandable, par l'excès même de ses

forfaits. Les mœurs suivront la vertu dans son exil : l'homme abruti par ses passions, ne verra plus qu'à travers un nuage épais, les notions qui lui avoient paru les plus claires ; de la confusion de ses idées, naîtra la corruption de son cœur ; il ne verra plus dans l'épouse unie à son sort, qu'un obstacle à ses desirs effrénés ; dans ses enfans, que d'avides héritiers, que des fardeaux pesans qui l'affligent et le gênent ; dans ses proches, que des ennemis secrets ; dans ses amis, que des fourbes qui cherchent à le duper ; dans les lois, qu'un frein incommode, qu'avec un peu d'adresse on peut éluder impunément ; dans la patrie enfin, qu'un vain mot, qu'un appât présenté par des fripons pour amorcer des dupes. Tout se concentre, pour l'impie, dans le moi humain ; il n'existe que dans ce cercle étroit ; il n'est plus à ses yeux qu'un être intéressant dans l'univers, et cet être, c'est lui-même.

Si parfois son esprit se reporte sur le passé, les objets ont pour lui changé de face, ou plutôt il ne les apperçoit plus que sous un même point de vue. Arrie et Messaline ne sont à ses yeux que deux femmes ; l'une a sacrifié sa vie à un vain préjugé ;

l'autre s'est abandonnée à ses penchans. S'il étoit susceptible d'accorder quelque préférence, ce seroit sans doute à la dernière. Néron jetant un coup-d'œil incestueux sur le cadavre de sa mère dont il vient de déchirer les entrailles, lui paroît plus conséquent, qu'Enée, qui sauve à travers les flammes son père, en l'emportant sur ses épaules. L'action de Néron lui paroît un peu vigoureuse : mais après tout il a satisfait ses penchans ; qu'importe la vie ou la mort d'une femme ? Qu'est-ce que le titre de mère ? Néron fut philosophe, en foulant aux pieds un vain préjugé. Enée ne fut au contraire qu'une dupe et qu'un imbécille ; il falloit se sauver de l'incendie de Troyes, et songer d'abord à sa sûreté. Mais son père eût péri au milieu des flammes ? tant mieux, c'étoit le moyen d'en être plutôt débarrassé ; il n'eût point eu la peine de le traîner en Sicile : et puis, après tout, que doit-on à un père ?

Le lecteur frémit, et croit peut-être que j'ajoute, à plaisir, de nouvelles ombres à ce tableau sinistre ! Mais qu'il jette un coup-d'œil sur une époque, hélas ! trop mémorable, sur le règne des jacobins : qu'il se rappelle avec quel délire on prêchoit dans

les clubs, le mépris des devoirs les plus sacrés de la nature et de l'homme en société; qu'il se rappelle les délations qui furent commandées, les assassinats qui furent applaudis, les parricides qui furent tolérés. Brutus, on invoquoit ton nom; ta statue, couronnée de lauriers, sembloit présider à ces sanglans sacrifices.... Oui, les éloges que tu reçus alors, ont décidé le procès que l'on avoit fait à ta mémoire; l'univers sait aujourd'hui lequel de ces deux sentimens te sont dus, de l'horreur ou de l'admiration!

Mais tirons promptement le rideau sur cette scène sanglante. Un gouvernement sage et modéré s'occupe chaque jour à effacer jusqu'à la cicatrice de nos plaies; et la France, à couvert sous son égide protectrice, peut enfin espérer de renaître à la vertu et aux bonnes mœurs.

3.° Il est une troisième conséquence qui dérive des principes du pyrrhonisme; c'est la destruction des sciences et des arts. Un sceptique doit avoir renoncé entièrement à l'exercice de ses facultés intellectuelles, des lumières de l'esprit, de la raison et même du bon sens.

L'esprit humain seroit encore dans l'en-

sance, si le monde n'eût jamais été habité que par des Pyrrhoniens. Un homme qui se méfie constamment du rapport de ses sens, parce qu'il les croit trompeurs, qui n'affirme rien, dans la crainte d'être obligé de rétracter le soir, ce qu'il a cru vrai le matin, et qui doute même de sa propre existence, n'est par cela même propre à rien.

Triptolême, sceptique, n'eût point inventé la charrue; Tubalcain n'eût point appris à battre et polir l'airain, le fer et les autres métaux; l'architecture, le commerce, la navigation, les manufactures, tous les arts en un mot, seroient encore au berceau, si le systême de Pyrrhon eût été adopté; et l'homme réduit à errer dans les forêts, lorsque les besoins pressans de la nature, plus forts que de vains argumens, l'auroient contraint à satisfaire sa faim dévorante, se seroit vu forcé à disputer la plus vile pâture aux animaux.

Sous quelque point de vue qu'on le considère, le pyrrhonisme est le dernier degré de l'imbécillité humaine. Seul, il opéreroit dans la société plus de désordres, que n'en causa la confusion des langues lors de la construction de la tour de Babel.

Supposons, pour un moment, une société de sceptiques : elle sera nécessairement dénuée de nourriture, d'habits, de logement, et du secours de tous les arts. Le laboureur, penché sur sa charrue, au lieu de creuser son sillon, et de confier son blé à la terre, raisonnera sur la nature de cette terre, sur l'origine de ses bœufs, sur l'essence de ses blés, sur sa propre existence. Rien n'aura à ses yeux le caractère de l'évidence; l'expérience des siècles qui l'ont précédé, est perdue pour lui. Ensemencer une terre, lui paroîtra absurde; rien de plus douteux que l'espoir d'une récolte. D'ailleurs, le blé, ses bœufs et lui-même ne sont pour lui que de vains simulacres. Il abandonnera donc sa charrue, et s'abstiendra d'agir par cette seule raison, que l'action suppose une détermination, et cette dernière, une certitude, qu'il ne sauroit trouver d'après ses principes. Ce que je dis du laboureur, peut également s'appliquer à l'artisan, au fabricant, au soldat, à l'architecte. En vain dira-t-on à ce dernier que l'on est mieux à couvert de l'intempérie des saisons, sous une maison que sous un arbre; que pour bâtir cette maison, il faut creuser

des fondemens, élever des murs perpendiculaires, couvrir ces murs d'une charpente. Il vous répondra qu'il n'y a aucun principe certain, que conséquemment il faut se défier des lois de la méchanique ; qu'une muraille oblique peut être plus solide qu'une muraille perpendiculaire ; et qu'il est très-incertain qu'un toit préserve de la pluie, que l'existence même de cette pluie est incertaine.

Supposez Pyrrhon à côté d'Archimède, quand le grand homme, par son génie, défendoit Syracuse contre les efforts des Romains ; tandis que ce dernier sera occupé à faire agir les terribles machines qui vont écraser des bataillons entiers ; tandis qu'il dirigera lui-même le miroir ardent qui doit réduire en cendres les vaisseaux ennemis : que faites-vous, insensé ! dira le sceptique ; laissez vos prétendus leviers, jetez ce simulacre de miroir. Les ennemis, Syracuse, vos machines et nous-mêmes, tout cela n'est qu'une vaine fiction ; cependant la ville est emportée, le sang coule en ruisseaux, la flamme étincelle sur les toits, la mort plane autour de lui ; alors notre philosophe épouvanté prend la fuite, et se cache dans quelque cave ignorée ; lorsque le danger est

passé, il reparoît sur la place publique, on l'accable de reproches. « Mes amis, je suis toujours le même, je doute plus que jamais de tout ce que j'ai vu et de tout ce que je vois; si j'ai pris la fuite, c'est que j'ai senti un moment combien il est difficile de dépouiller entièrement l'humanité. »

« Il pericolo passato é gabbato il santo. »

CHAPITRE XXIII.

TROISIÈME PARTIE.

Scepticisme, le plus absurde des systêmes.

Le scepticisme est à-la-fois le plus dangereux des systêmes et le plus absurde. Ces deux qualités paroissent, au premier coup-d'œil, contradictoires; mais si le lecteur veut réfléchir sur les passions, l'incurie, et surtout l'orgueil du cœur humain, il sentira combien il a dû paroître doux aux faux sages, aux libertins, aux paresseux, de reposer leur tête sur l'oreiller du doute.

La foiblesse de l'entendement humain,

l'imperfection des sciences, la dépravation du cœur, eussent suffi sans doute pour donner naissance au scepticisme; mais je maintiens que ce qui contribua le plus au développement de cette terrible maladie de l'esprit humain, ce fut cette vanité insatiable de paroître savant sans qu'il en coûte, ce desir ambitieux de fronder tous les dogmes sans craindre d'être contredit.

Les sciences étoient au berceau quand Pyrrhon commença à prêcher sa doctrine: on ne connoissoit de la physique que de vaines théories avancées par des philosophes, combattues par d'autres, et qui n'offroient à l'observateur qu'un chaos informe. Les vrais principes de la morale n'étoient pas mieux connus: ici on toléroit le vol et même le meurtre; là on prêchoit la communauté des femmes, et dans certains cas, l'ivresse; l'on n'étoit d'accord, ni sur les principes, ni sur les conséquences: l'histoire des premiers âges étoit encore enveloppée du voile des hiéroglyphes; des poëtes étoient devenus les législateurs du genre humain, qui offroit avec stupidité son encens aux fictions écloses de leurs cerveaux; les premiers rayons de la vérité perçoient

à peine les ténèbres épaisses de la fable; des philosophes, aussi présomptueux qu'ignorans, après avoir interrogé l'Inde et l'Egypte, revenus dans leur patrie, augmentoient la confusion des idées, en prétendant tout éclairçir.

De si puissans motifs ne furent point ceux qui portèrent Pyrrhon à embrasser le doute universel : ses actions ont démontré que l'orgueil fut son seul mobile.

Son système dut nécessairement plaire à tous ces hommes vains qui aspiroient à la célébrité sans génie, sans talens, et sur-tout sans travail. Rien de plus facile que de nier, rien de plus fatigant et de plus pénible que d'examiner, de discuter et d'approfondir. Il n'y a point de raisonnement à faire à un sceptique; son doute absolu ferme la porte à toute espèce de discussion. Il peut attaquer ainsi son adversaire impunément et sans crainte de représailles.

Un ignorant ou un oisif, en passant sa vie au sein des plaisirs, peut balancer la réputation d'un savant mûri dans la retraite, et consommé dans l'étude. Il lui suffit de douter; le vulgaire, par je ne sais quelle fatalité, se laisse volontiers prendre à l'amorce du

doute. Tel a passé ainsi pour un génie, qui n'a jamais lu dix pages de philosophie.

D'un autre côté, les grands, les riches et les heureux du siècle, blasés sur leurs faux plaisirs, que néanmoins ils ne peuvent se résoudre à quitter, trouvent dans le doute un antidote contre le poison des remords, un prétexte à leur ignorance, un bouclier contre les traits que leur lance l'homme instruit et sensé qui cherche à les convaincre. Que sert d'étudier des sciences qui n'ont aucun principe certain? Il suffit d'en savoir les noms; le doute répond à toutes les objections, quelque pressantes qu'elles puissent être : un sarcasme de l'impertinent, qui souvent même ne les comprend pas, suffit pour les pulvériser, et pour tourner les rieurs de son côté.

Tel fut, et tel est encore aujourd'hui la principale cause des progrès du scepticisme. Il est d'autant plus difficile à déraciner, qu'il a son siége dans le cœur humain. L'orgueil en jette le germe; le libertinage, l'impiété et tous les vices le fomentent.

Quel que soit, au reste, l'attrait du pyrrhonisme, il faut avouer qu'il a de grands inconvéniens. Il est humiliant pour un scep-

tique, qui n'a pas perdu tout sentiment de pudeur, de mentir à sa conscience, de n'avouer aucun degré de certitude, et de nier jusqu'à sa propre existence. S'il survient un danger imminent, il faut nécessairement, ou se livrer à une mort certaine, ou, à l'exemple de Pyrrhon, lever le masque, et s'avouer charlatan.

Le sceptique est placé entre deux écueils : il faut qu'il s'expose à se démasquer sans cesse, ou qu'il consente à renoncer à toutes les douceurs de la vie, à tous les liens de l'amitié, à toute espèce de considération de la part des gens sensés. Ses propres valets le traiteront comme un fou, sans qu'il ait le droit de s'en plaindre.

Si j'étois valet d'un Pyrrhonien, disoit Epictète, je prendrois plaisir à le tourmenter. Quand il me diroit : Epictète, versez de l'huile dans le bain, je lui répandrois de la saumure sur la tête ; quand il me demanderoit de la tisane, je lui apporterois du vinaigre ; et s'il vouloit s'en plaindre, je lui dirois qu'il se trompe, que la saumure est de l'huile, et le vinaigre de la tisane ; je le ferois renoncer ainsi à son sentiment.

Le philosophe Lacide, disciple d'Arcésilas,

éprouva le danger de ces vains systêmes. Il enseignoit que les sens sont trompeurs, que l'homme est incapable de mémoire, etc. Cependant ses esclaves ne cessoient de le voler; tantôt ils lui déroboient son vin, tantôt son blé, tantôt quelques meubles. Il voulut s'en plaindre : *Maître, lui répondirent-ils, nous avons appris de vous qu'on ne doit point se fier au rapport des sens, et que la mémoire est une chimère. Vous n'avez donc ni provisions, ni mémoire; vous avez donc tort de nous accuser de larcin.* Cette réponse lui ferma la bouche pour un temps; mais enfin voyant que ses biens se dissipoient chaque jour, et qu'il alloit bientôt manquer du nécessaire, il fit assembler ses esclaves : « *Mes enfans, leur dit-il, je soutiendrai toujours dans mon école que les sens sont trompeurs; mais je vous préviens que, rentré dans ma maison, j'y penserai comme le vulgaire, et que je punirai sévèrement le premier voleur que je pourrai convaincre et prendre sur le fait.* »

Numenius, apud Eusebium.
Præparat. Evang., *lib. XIX, cap. VII.*

CHAPITRE XXIV.

Les inconvéniens que je viens de décrire ne sont pas les seuls qui soient attachés au scepticisme. Quoi de plus absurde que de se fermer soi-même tous les chemins qui conduisent à la vérité ! Quel rayon peut jamais éclairer un homme qui doute de sa propre existence, un homme qui doute de son doute même ? Ne s'avilit-il pas lui-même, et ne se met-il pas au niveau de la brute ? que dis-je ! la brute guidée par son instinct, est au-dessus du sceptique. Elle a du moins le sentiment de son existence et de ses besoins. Le chien qui tressaille de joie à la vue de son maître, qui lui témoigne par ses caresses la joie qu'il a de son retour, est sans doute plus près de la civilisation qu'un Pyrrhonien. Ce dernier ne daignera pas tendre la main pour relever un ami tombé dans un fossé ; tandis que le premier, compagnon fidèle, et ami sûr, se précipitera au milieu des plus grands dangers, pour sauver la vie à son maître, et lui prouver sa reconnoissance et son attachement.

Un sceptique est non-seulement un homme nul, mais encore un fourbe et un scélérat. Quel respect aura pour les sermens, pour les contrats, pour les lois, un homme qui n'a aucune confiance en ses semblables; dont le cœur est fermé à la voix de l'honneur, du devoir, de la nature, et aux nobles sentimens de l'amitié, de la gloire et de l'héroïsme? Versera-t-il son sang pour la patrie, celui qui regarde les hommes comme de vains simulacres? Pourra-t-il servir d'organe aux lois, celui qui ne sait pas discerner le juste d'avec l'injuste? Pourra-t-il enrichir son pays par ses spéculations de commerce, par ses talens pour l'agriculture, pour les arts libéraux ou méchaniques, celui qui ne connoît ni échanges, ni monnoies, ni productions, ni expériences, ni principes, ni instrumens, ni matière? Pourra-t-il éclairer ses concitoyens, celui qui foule aux pieds toutes les sciences? Pourra-t-il au moins, pendant qu'ils seront occupés à défendre l'Etat et à remplir leurs devoirs, lever des mains pures vers le Créateur, et l'invoquer en faveur de sa patrie, celui qui blasphême chaque jour son existence, qui n'a l'idée ni de son pouvoir, ni de sa providence, ni de sa jus-

tice, ni de ses bienfaits, ni même de son existence ?

Quel sera donc le sort des Pyrrhoniens dans la société ? Ils ne peuvent être ni guerriers, ni magistrats, ni commerçans, ni laboureurs, ni méchaniciens, ni artisans, ni savans, ni pontifes. Fardeaux pour la patrie, ils seront donc réduits à faire eux-mêmes l'humiliant aveu de leur inutilité.

« *Nos numerus sumus et fruges consumere nati.* »

Quelle que soit, au reste, l'aversion que m'inspirent les sceptiques ; que le lecteur n'aille pas croire que je veuille faire l'apologie de ces hommes faibles et pusillanimes, aux yeux desquels tout paroît démontré, qui prennent leurs préjugés pour unique règle de démonstration, et qui, trop ignorans ou trop paresseux pour porter leurs regards au-delà de la sphère étroite qui les environne, préfèrent s'endormir paisiblement dans le sein d'une aveugle crédulité. Il est un doute raisonnable, je le sais, et j'en conviens ; ce doute modéré, considéré sous certains rapports, loin de nuire à l'homme sensé qui s'y livre, peut le conduire au contraire dans le sentier de la sagesse et de la vérité.

Les hommes paroissent moins nés pour les lumières que pour les ténèbres. Tout le savoir humain peut être comparé à un cercle dont l'ignorance fait le centre. Quel que soit notre orgueil et notre présomption, nous avons beau recourir aux ailes d'Icare, nous nous perdons avec lui dans les nues, et nous retombons lourdement au centre du cercle d'où nous avions pris l'essor. L'ordre admirable de cet univers nous présente à chaque instant des phénomènes dont il est impossible à l'esprit humain de donner des solutions satisfaisantes; et sans le flambeau de la révélation, nous n'aurions que des notions confuses de la formation de l'univers, de notre propre origine, de notre destination, de la source de nos passions, de nos combats intérieurs, du principe de notre ame, et des facultés de notre entendement. Ainsi, loin d'aspirer à connoître l'essence des corps qui nous environnent, nous ne saurions parvenir à nous connoître nous-mêmes.

Mais si le Créateur, pour humilier notre orgueil, nous a condamnés à n'entrevoir la plupart des objets qu'à travers un voile obscur, il nous a du moins donné les moyens

d'éviter l'abîme de l'erreur. Nous n'y tomberons jamais tant que nous serons assez raisonnables pour ne juger que de ce que nous pouvons véritablement connoître, pour avouer modestement notre ignorance sur les objets qui nous sont cachés, pour profiter avec reconnoissance des bienfaits de Dieu, sans chercher vainement à les approfondir, et adorer avec humilité les décrets immuables de sa sagesse éternelle.

Si des hommes présomptueux, prenant l'orgueil de leurs pensées pour l'inspiration du génie, prétendent ériger en systêmes les folles conceptions de leurs cerveaux, si fiers de leurs prétendues découvertes, ils s'écrient avec ostentation : « Nous avons pénétré dans les secrets de la nature, voici la vérité, adorez.... » Alors saisissant l'arme du doute, nous pourrons leur répondre, prouvez ce que vous avancez ; rien ne nous paroît clair dans vos démonstrations. *Non liquet.*

Mais si ces mêmes hommes plus modestes nous disent, avec l'estimable Phérécide : *aucune des opinions que nous avons avancées ne nous plaît ; nous ne trouvons rien de certain en elles. Au reste, nous ne les avons jamais données comme démontrées, et nous*

n'avons pas prétendu avoir atteint la vérité; nous ouvrons plutôt une opinion que nous ne prononçons sur sa certitude.

Diogène Laerce, *de Dog. phil.*, *lib. I*, *sect.* 122.

Alors nous pourrons donner des éloges à leur bonne-foi., et nous nous bornerons à les plaindre du vain emploi de leurs études et de leurs talens.

Quoi qu'aient pu dire les Pyrrhoniens, nous avons des motifs suffisans de crédibilité, et ces motifs ont tous pour base l'évidence.

Il est plusieurs sortes d'évidences: on les distingue en évidence physique, évidence métaphysique, et évidence morale. L'homme, pour juger sainement des objets, a été pourvu de trois moyens ou organes principaux; les sens, l'entendement et l'analogie. L'existence des corps est pour nous d'évidence physique; nous connoissons d'évidence métaphysique, l'existence de notre ame; celle des rois et des philosophes qui nous ont précédés, est pour nous d'évidence morale: ces trois degrés d'évidence se réunissent pour nous démontrer l'existence du Créateur. Son nom

est par-tout écrit sur les pages du grand livre de la nature ; mais il n'est nulle part gravé plus profondément que dans nos ames et dans nos cœurs.

Il résulte de ce que je viens d'avancer, que si le doute outré ne peut appartenir qu'à la folie, le doute raisonnable peut être l'apanage du sage.

Il est des vérités qui sont du domaine de la raison, d'autres de celui de la foi : ces vérités paroîtront toujours respectables et certaines à l'homme sensé qui réfléchit sur la grandeur de Dieu et sur sa propre foiblesse.

Les premières ont à ses yeux les traits de l'évidence ; les secondes, semblables à la colonne qui guidoit les enfans d'Israël à travers le désert, ont leur côté obscur et leur côté lumineux ; mais loin de s'en plaindre, il sent parfaitement que si Dieu avoit donné aux vérités de la foi le caractère de l'évidence, l'homme eût été dès-lors sans mérite à ses yeux, sa conviction intime eût détruit sans retour la soumission de son esprit et les sentimens d'humilité que doit lui inspirer son ignorance. Ainsi, loin d'argumenter avec Dieu, le sage s'humiliera devant sa

sagesse infinie, et ne gardera son doute qu'à l'égard des vérités qui n'intéressent ni la foi ni l'évidence.

Le sceptique, au contraire, qui ne garde aucune mesure dans son doute, est sans cesse entraîné d'abîmes en abîmes, et ne voit aucune issue pour en sortir. Lancé par son orgueil dans un monde idéal, il devient le jouet de ses passions : inutile à la société et à lui-même, il entend en vain une voix secrète qui lui crie :

« Ne sonde point de Dieu l'immense profondeur,
Travaille sur toi-même, et rentre dans ton cœur. »

Sourd à la voix du remords, et au cri de sa conscience qui lui reproche sa folie, il ne sait d'où il vient, quel il est, quel doit être son sort ; il n'a nulle idée de ses devoirs envers Dieu, ses semblables et lui-même. Fléau de la société, méprisé des gens de bien, il meurt enfin désespéré, en horreur à tout ce qui l'environne ; ses dernières paroles sont encore un blasphême. Rien n'est certain, s'écrie-t-il, avec le sceptique Espagnol.

De la scosas mas seguras, la mas segura es dudas.

Je terminerai cet article par une réflexion judicieuse de Cicéron.

Cet illustre Romain, ce sage orateur ne pouvoit concevoir comment on pouvoit tolérer dans la société des êtres aussi dangereux et aussi immoraux que les Pyrrhoniens.

« Il faudroit purger la société, dit-il, de cette espèce d'hommes incertains, qui balancent avec réflexion entre le vice et la vertu : ce sont des scélérats et des impies ; leur irrésolution est criminelle, quoiqu'ils ne consomment pas le crime...... »

« *Quamobrem hoc quidem deliberantium genus pellatur è medio (est enim totum sceleratum et impium) qui deliberant, utrùm id sequantur, quod honestum esse videant, an se scientes scelere contaminent : in ipsâ enim dubitatione facinus inest, etiamsi ad id non pervenerint....* »

CHAPITRE XXV.

BOULANGER.

Nicolas-Antoine Boulager naquit à Paris en 1722 : les premières années de sa vie n'offrent rien de remarquable. Placé à dix ans dans un collège célèbre, il ne tarda pas à se distinguer de ses condisciples,

par une ardeur insatiable pour l'étude, une émulation vive et soutenue, et un esprit de recherches et de discussion bien rare dans un âge aussi tendre. Il n'étoit pas même sorti de l'adolescence, qu'il avoit déja dévoré tous les monumens qui nous restoient de l'histoire ancienne; attaché particulièrement à cette partie, on le voyoit sans cesse feuilleter Hérodote, Manethon, Sanchoniaton, et tous les débris des auteurs anciens échappés à l'outrage des siècles: sa passion favorite eût été de pouvoir recouvrer quelques-uns des écrits anti-diluviens, pour mieux approfondir l'histoire des premiers âges. Mécontent des contradictions perpétuelles qu'il remarquoit entre les auteurs dont je viens de parler, se défiant des traductions, il entreprit de lire ces auteurs dans leurs langues originales, et dans un âge où les jeunes gens ne lisent, pour l'ordinaire, que des romans, on vit Boulanger se livrer avec ardeur à l'étude des langues grecque, hébraïque et syriaque.

Sorti du collège, sa vocation l'appeloit à la culture des lettres et des sciences: son père en ordonna autrement; il voulut en faire un citoyen utile, et non un philosophe

systématique ; et le jeune homme, malgré sa répugnance, fut contraint d'entrer dans le génie des ponts et chaussées. Avec les talens qu'il avoit reçus de la nature, Boulanger s'y seroit certainement distingué, s'il eût pu s'y appliquer entièrement. Mais distrait à chaque instant par des méditations étrangères à cette intéressante partie, il ne fit, en quelque manière, que l'effleurer. On le vit plus d'une fois sur les grandes routes, occupé à tracer d'une main, des lignes, et de l'autre, soutenir quelque vieux manuscrit syriaque qu'il tâchoit de déchiffrer. Boulanger ne fut donc qu'un ingénieur médiocre; il eût pu devenir un savant estimable, si, au lieu de se livrer aux prestiges d'une imagination désordonnée, et de se mettre aux gages de la secte philosophique, il eût ouvert les yeux au flambeau de la révélation, et cherché la vérité dans la sincérité de son cœur, et par les sentiers qui seuls peuvent y conduire.

Au lieu donc de se défier de ses forces naissantes, et des saillies d'une imagination vive ; au lieu d'apporter dans la recherche de la vérité un examen sérieux, une critique judicieuse, une attention sévère aux

divers rapports sous lesquels les objets contestés peuvent être considérés; faire de mûres réflexions sur ses jugemens, avant de les prononcer; le jeune apprenti philosophe, entraîné par sa vivacité naturelle, par les illusions de l'orgueil, par la fougue de ses passions, par l'exemple enfin de ses maîtres, s'abandonna à une précipitation funeste, et prétendit juger avant même d'avoir examiné. Encouragé dans la carrière par les coryphées du parti philosophique, son orgueil ne connut plus de bornes, il se crut l'interprète et l'oracle de la vérité; égaré par quelques notions peu lucides des langues orientales, il crut pouvoir en imposer au genre humain, substituer des mots syriaques aux traditions les mieux appuyées, renverser, à l'aide de quelques discussions grammaticales, les témoignages des historiens les mieux accrédités, jeter de la confusion sur les époques les mieux connues, sur l'existence des hommes les plus célèbres, et réduire enfin tous les traits historiques à un scepticisme presque absolu.

Ses ouvrages sur l'antiquité dévoilée, et sur l'origine du despotisme oriental, sont les tristes fruits de cette folle présomption.

Un lecteur judicieux apperçoit, dès les premières pages, un jeune homme plein d'ardeur et sans expérience, qui, croyant marcher à pas de géant dans le pays des découvertes, se lance en imprudent, dans un monde chimérique, où il se trouve au milieu d'un abîme, entouré de tous côtés par de nombreux écueils.

Outre les ouvrages dont nous venons de parler, Boulanger a écrit sur le Gouvernement, sur le bonheur et sur l'économie politique. Suivant cet auteur, le premier des devoirs que nous prescrit la religion naturelle, c'est de s'abandonner à ses penchans, et de suivre sans remords les inclinations que la nature a mises en nous.

(*Traité sur le Bonheur.*)

Nous reviendrons sur ce paradoxe qui ne fait guères d'honneur au jugement de Boulanger. Au reste, ce premier outrage aux bonnes mœurs ne parut être que l'échantillon d'une diatribe infiniment plus dangereuse et plus anti-morale. Le jeune ingénieur, étourdi des éloges que lui prodiguoient, à l'envi, les coryphées de sa secte, imbu de l'opinion flatteuse, qu'il avoit sappé, jusqu'aux fondemens, les anciens monumens

historiques, le cerveau fumant encore d'orgueilleuses chimères, s'imagina que son nom deviendroit immortel, s'il pouvoit renverser le christianisme, briser le dernier frein qui retient encore l'homme dans la chaîne de ses devoirs, le délivrer de ses remords, et lui ouvrir ainsi toutes les sources du vice, de la corruption et de la volupté. Armé de sa seule audace et des objections de tous les incrédules anciens et modernes, il ne craignit point de descendre dans l'arène, et de présenter le combat au divin fondateur du christianisme, à ses apôtres, aux pères de l'église, aux plus grands génies de l'antiquité, aux docteurs les plus instruits, aux savans les plus profonds et les plus éclairés, aux Tertulliens, aux Origènes, aux Augustins, aux Chrysostômes, aux Arnaud, aux Pascals, aux Bossuets, aux Fénélons, et à tous ces grands hommes, dont l'incrédule même ne cite les noms qu'avec une sorte de vénération.

Le christianisme dévoilé fut le fruit de ce combat inégal. Nous nous réservons d'analyser plus bas cet ouvrage : nous nous bornerons à dire que cette diatribe, tissu de mensonges, de fausses citations, de ca-

lomnies et de fautes grossières en tout genre, a paru, aux amis mêmes de Boulanger, si indigne de sa plume, qu'ils ont cherché depuis à la désavouer en son nom. Nous aurions respecté ce désaveu, si dans la dernière édition, celle d'Amsterdam (1794), nous n'avions lu cette même production dans le nombre de ses autres œuvres; ce qui nous a porté à croire qu'elle lui appartenoit à juste titre.

Quoi qu'il en soit, il est à croire qu'après avoir relevé avec tant d'audace, l'étendard de l'irréligion, notre auteur ne s'en fût pas tenu à ce premier essai, si la mort, la mort impitoyable ne fût venue le surprendre au milieu de ses visions philosophiques. Parvenu à ce moment terrible où l'ame se dispose à quitter son masque de chair, pour aller aux pieds de la justice éternelle, entendre son arrêt, Boulanger fut frappé de terreur. Le nuage épais qui offusquoit son cœur et ses yeux, disparut à la lueur de la vérité, qu'il entrevoyoit déja, à travers les portes de l'éternité. Une voix sécrète se faisoit entendre du fond de son ame : « il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

« *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* »

Il ne peut résister plus long-temps à ces accens redoutables : il fait venir le vicaire de sa paroisse (1) ; il confère avec lui ; il lui fait part de ses doutes, il lui avoue qu'il n'a été incrédule que par ostentation, qu'il a toujours été chrétien au fond du cœur, que son orgueil seul l'a séduit. Il se confesse ensuite avec tous les sentimens du repentir le plus sincère, il abjure ses erreurs, reçoit le Saint-Viatique, et meurt en invoquant le nom de Jésus-Christ.

Tel a toujours été le sort des incrédules : tant qu'ils sont en santé et dans la vigueur de l'âge, on n'entend sortir de leurs bouches, que rodomontades et que blasphêmes contre la religion.

« L'athée en est la dupe, et le chrétien en rit. »

Mais aussitôt que le bras de la mort s'appesantit sur eux, aussitôt qu'ils voient s'ouvrir sous leurs pas l'abîme immense de l'éternité ; alors le voile tombe, les folies auxquelles ils s'étoient attachés, perdent leurs couleurs trompeuses, le feu qui couvoit sous

(1) M. L.***, depuis chanoine de Saint-Honoré.

la cendre, se réveille avec une activité nouvelle; les vérités de la foi s'offrent à leur esprit, suivies du cortège imposant des menaces terribles d'un Dieu vengeur, et des promesses consolantes d'un Dieu de miséricorde. Troublés, saisis de frayeur dans l'attente du moment terrible, ils s'écrient, dans l'amertume de leur ame (1) : « *Dieu des chrétiens, que tes jugemens sont terribles ! oui, nous reconnoissons enfin que c'est toi seul qu'il faut adorer :* TE SOLUM OPPORTET ADORARE, DOMINE. »

J'observerai que M. Boulanger a été mis, mal-à-propos, au nombre des précurseurs des Jacobins; ses maximes politiques, loin de s'accorder avec leurs principes anarchiques, sont au contraire favorables à la monarchie, et lui eussent très-certainement attiré en 93, les honneurs de la guillotine.

---

(1) MM. de Boulainvilliers, de Maupertuis, d'Argens et une foule d'autres se sont confessés avant de mourir. Le célèbre Tronchin, médecin de Voltaire, témoin de sa mort, interrogé sur la fermeté prétendue du grand homme, répondit : — Je n'ai jamais vu que dans cet homme, jusqu'où peut aller le dernier excès de la peur.

Le lecteur en jugera par les traits suivans.

« La démocratie où le peuple est souverain, est un gouvernement pernicieux à la société. Législateur, sujet et monarque tout à-la-fois, tantôt tout, et tantôt rien, le peuple souverain sera toujours tyran soupçonneux et sujet indocile. »

Essai philosophique sur le Gouvernement, p. 243, édition d'Amsterdam.

« Un état où le trône du monarque qui représente l'unité, a pour fondement les lois de la société sur laquelle il règne, doit être le plus sage et le plus heureux des gouvernemens. »

Idem, ubi suprà, p. 247.

Je ne ferai aucune réflexion sur ces principes politiques; ils sont étrangers à l'objet que je traite.

Je ne considérerai donc Boulanger que sous deux rapports, comme historien, et comme ennemi du christianisme. Je vais m'attacher à démontrer que ses conjectures, comme ses invectives, ne portent sur aucun fondement, et qu'il est peu d'auteurs, même parmi nos rêveurs modernes, à qui l'on puisse appliquer avec plus de justice, ce vers de Lucrèce.

« *Illa tibi est igitur verborum copia cassa.* »

CHAPITRE XXVI.

Première Partie.

Écrits de Boulanger sur l'Histoire.

De toutes les sciences qu'il est donné à l'homme de connoître et d'approfondir, il n'en est point de plus importante et de plus utile que l'histoire : seule, elle a le pouvoir d'agrandir les foibles organes humains, de nous faire vivre dans le passé, de nous faire considérer, comme dans un miroir magique, la longue chaîne des événemens qui nous ont précédés ; de suppléer à la briéveté de notre vie ; de nous éclairer sans blesser notre orgueil ; de régenter les rois par l'exemple, le sage par le tableau des foiblesses humaines, le guerrier, l'homme d'état, le savant, par l'attrait de la gloire, tous les hommes enfin par les leçons de l'expérience. Ses bienfaits en tout genre sont inappréciables, et servent à répandre quelques fleurs sur l'amertume de notre vie. C'est à son école que la jeunesse inconsidérée

apprend à se mûrir par la réflexion, à concevoir des idées saines sur la morale et sur la sagesse, à juger des hommes et des événemens, à ne point se laisser éblouir par une vaine apparence, et à régler sur les plus beaux modèles, son cœur, ses sentimens et sa conduite. Fléau du vice et terreur du méchant, son burin incorruptible venge la vertu opprimée, et flétrit d'une tache infamante, le scélérat heureux. Socrate, Phocion, Germanicus, Thraséas, que sont devenus les tyrans populaires et les despotes qui vous ont proscrits? Vos noms immortels vivront à jamais dans la mémoire des hommes; tandis que ceux de vos vils oppresseurs, notés pour jamais d'infamie, ne seront prononcés qu'avec exécration! Outre les avantages moraux que nous trouvons dans l'histoire, elle nous présente encore des instructions solides, des plaisirs touchans et seuls dignes de l'homme sensé, tandis que l'adolescent, dans la fougue de l'âge, s'attache à lire de vaines fictions, qu'il s'attendrit sur des héros de roman, et donne à des malheurs imaginaires les pleurs qu'il refuse à la vertu souffrante; l'homme éclairé, retiré dans

son cabinet, l'histoire à la main, se plaît à remonter à l'origine des sciences et des arts, à les suivre dans leurs progrès et dans leurs révolutions; à approfondir les usages, les coutumes, les caractères et les lois des diverses nations; à déplorer les fautes des princes, à détester les crimes des tyrans, et à donner parfois une larme aux malheurs des peuples.

Ce sont tous ces avantages réunis, qui ont valu à l'histoire cet éloge flatteur de Cicéron:

« *Historia lux veritatis, magistra vitæ.* »

L'histoire est donc à-la-fois une école de vertu, de morale, de politique, de législation, et la source de presque toutes les sciences. Cependant, qui le croiroit? son étude n'est pas sans danger: quand, dans la fougue de l'âge, avec une imagination vive, et un amour désordonné pour la célébrité, on se lance sans guide sur cette mer orageuse, on s'expose à de fréquens naufrages, et à ne jamais revoir le port: tel a été le sort de Boulanger.

Trop plein du sentiment de ses propres forces, dépourvu du secours d'une critique

judicieuse, il s'est, dès les premiers pas, égaré dans la carrière.

De la fausseté reconnue de quelques faits, il a conclu à l'incertitude de tous : ce principe une fois adopté, tous les historiens n'ont plus été que des imposteurs à ses yeux ; et sans perdre le temps à concilier des dates, à faire concorder des faits entre eux, à apprécier les divers monumens, à comparer les diverses traditions, à discerner enfin, au flambeau de la critique, le faux d'avec le vrai, il s'est cru autorisé à jeter de côté les livres, et à chercher la vérité par la voie ténébreuse des conjectures.

Un seul fait dans l'histoire lui a paru certain, c'est le déluge ; encore avoue-t-il que c'est moins les témoignages des hommes que ceux de ses sens, qui l'ont convaincu de sa réalité ; il a cru, parce qu'il a vu.

Au reste, en accordant ce fait, Boulanger n'en a pas moins combattu l'autorité de nos livres sacrés. Ce n'est plus Noë seul qui a l'honneur de sauver les débris du genre humain : tous ceux qui, dans ce désastre, parvinrent à gagner le sommet des montagnes, furent conservés ; l'eau ne monta point jusqu'au niveau de ces derniers asyles

des malheureux, témoins de cette horrible calamité.

Boulanger ne nie point que les hommes qui échappèrent au déluge, n'aient attribué cette désolation universelle au courroux d'un Dieu vengeur : il se sert au contraire de cette opinion, pour appuyer son système de l'origine de la théocratie, et par suite, du despotisme oriental.

Suivant cet auteur, les hommes échappés au naufrage, long-temps effrayés des marques terribles de la vengeance céleste, choisirent parmi eux, le vieillard le plus respectable par ses vertus, pour lever ses mains vers le ciel, détourner les effets du courroux divin, et servir d'intermédiaire entr'eux et la Divinité. Leurs descendans, dont les esprits étoient encore frappés des terreurs de leurs pères, conservèrent aux successeurs de ces premiers pontifes, les mêmes sentimens de vénération, et s'accoutumèrent insensiblement à regarder leurs ordres, comme des oracles émanés de la Divinité même. De cette soumission aveugle naquirent les vexations, les fourberies, le fanatisme et tous les abus de la théocratie.

Cependant le souvenir des premières ter-

teurs s'effaçoit insensiblement de l'esprit des hommes ; tandis que les vices et les passions des pontifes ne connoissoient plus de frein. Ces derniers, sentant combien il étoit dangereux que l'homme fût enfin reconnu, et voulant prévenir un peuple désabusé qui auroit pu briser ses chaînes, préférèrent se dépouiller eux-mêmes de leurs attributs divins, et se substituer des dieux muets, dont ils resteroient les pontifes et les organes. Delà le règne des Apis, des Anubis, des crocodiles, des chats, des oignons ; de-là le principe du despotisme oriental, qui, suivant Boulanger, n'est qu'un reste de l'ancienne théocratie.

Ce systême peut paroître spécieux au premier coup-d'œil ; mais pour peu que l'on veuille réfléchir, on en découvre bientôt l'absurdité.

Boulanger a manifestement confondu le gouvernement paternel avec le gouvernement théocratique. Les hommes, après le déluge, durent nécessairement être gouvernés par des chefs de famille : ces derniers furent sans doute chargés de l'offrande des sacrifices et du ministère des autels ; mais rien ne prouve cette vénération extrême des

peuples, que l'on prétend leur avoir été accordée; les monumens historiques qui nous restent, démentent cette assertion étrange. Les hommes qui échappèrent au déluge, conservèrent si peu la terreur que dut leur inspirer ce grand événement, que l'on voit Cham, presque au sortir de l'arche, outrager son père et s'attirer sa malédiction : ils craignoient si peu la vengeance céleste, qu'ils ne tardèrent pas à retomber dans les crimes abominables qui avoient attiré sa colère; et que pour prévenir ses effets, et braver, en quelque manière, la puissance de Dieu, ils érigèrent une tour, dont la hauteur sembloit défier de nouveaux déluges et de nouveaux châtimens.

Plusieurs siècles après la dispersion des enfans de Noé, on n'apperçoit aucune trace de théocratie. L'Egypte, l'Assyrie, l'Arménie ont des monarques et des pontifes; mais aucuns de ces états n'offrent de pontifes-monarques. Par-tout les droits de l'autel et du trône sont distincts et séparés. Les rois jugent les prêtres, et les prêtres à leur tour jugent les rois. On sait avec quelle rigueur les rois d'Egypte étoient jugés après leur mort, et que l'on n'accordoit les hon-

neurs de la sépulture qu'à ceux qui s'étoient montrés dignes du trône.

Le gouvernement paternel d'Abraham et de ses successeurs, ne fut point théocratique. Moïse fut le premier des législateurs, qui réunît dans une même main les pouvoirs du sceptre et de l'encensoir; et cet exemple, loin de militer en faveur du système de Boulanger, suffiroit au contraire pour le renverser de fond en comble (1).

Vous prétendez, lui dirois-je, que les hommes des premiers âges étoient pénétrés de vénération pour leurs pontifes-rois; qu'ils courboient servilement la tête devant leurs ordres souverains: certes! si de pareils sentimens étoient gravés, à cette époque, dans le cœur des hommes, personne n'en devoit plus ressentir les effets, qu'un pontife visiblement rempli de l'esprit de Dieu, qui recevoit en leur présence ses ordres et ses lois, sur le mont Sinaï, au milieu de la foudre et

(1) Le gouvernement des Juifs ne peut être regardé comme théocratique, qu'en ce sens unique, que Dieu étoit le chef suprême de son peuple; mais on sait assez que ce n'est point dans ce sens que l'entendent les partisans et les imitateurs de Boulanger.

des éclairs ; qui d'un mot leur avoit ouvert un passage au milieu des mers ; qui, d'un coup de baguette, faisoit jaillir, dans le désert, des sources d'eau vive ; qui prouvoit enfin, à chaque instant, sa mission divine, par de nouveaux miracles : cependant ce même peuple que vous représentez si docile à la voix de ses prêtres, ne se signale que par ses murmures et son ingratitude. Témoin de tant de prodiges, il les oublie inopinément : l'Eternel lui fait en vain entendre sa voix, il lui donne pour rival un veau d'or ; la soumission qu'il a pour Moïse, lui pèse et le fatigue ; il n'obéit qu'avec répugnance à ses lois, il cherche même à le dépouiller de son pouvoir ; et, sans un nouveau prodige, Dathan ou Abiron eussent peut-être, à leur tour, régné sur Israël.

Supposez, pour un moment, qu'un nouveau Moïse paroisse tout-à-coup en Europe ; qu'il annonce aux peuples sa mission divine, par la moitié des prodiges qui furent opérés dans le désert : trouveroit-il des cœurs plus endurcis, des disciples plus ingrats, que ceux que le vrai Moïse trouva dans l'Arabie ? Concluez donc avec moi, que les principes théocratiques que vous supposez, n'ont

jamais eu d'existence réelle, que dans votre imagination, et qu'ils sont formellement démentis par tous ces monumens historiques que vous ne rejetez avec hauteur, que parce qu'ils découvrent toute la frivolité de vos conjectures.

Si Moïse a, le premier, donné l'idée d'un gouvernement théocratique; on ne peut pas dire qu'il l'ait consacré par ses lois. La tribu de Lévi conserve seule le droit de revêtir l'éphod et d'offrir des sacrifices; mais les autres tribus ne sont pas pour cela exclues du droit de commander. Un guerrier, Josué, succède à Moïse, et conduit dans la Palestine les enfans d'Israël; la plupart de leurs capitaines et de leurs juges, est choisie indifféremment dans toutes les tribus. Les Israélites demandent un roi, et le roi que consacre Samuël, n'appartient point à la classe des pontifes. Si ces derniers sont honorés dans Israël, le respect du peuple, et non les lois, consacre leur puissance. Les rois commandent, le grand-prêtre offre des sacrifices. Les limites des pouvoirs sont tracés autour d'eux : n'est-ce pas abuser des mots, que d'appeler un pareil gouvernement *théocratique* ?

De quelque côté que l'on tourne ses regards, du fond de l'Asie à l'extrémité de l'Afrique, des bords de la mer Jaune, à ceux de la Méditerranée ou de la mer Baltique, on n'apperçoit aucune trace de théocratie.

Le Chou-King des Chinois, l'Ezour-Vedam des Indiens, font mention du déluge; mais ils ne parlent ni des terreurs que Boulanger suppose aux victimes échappées à ce désastre, ni de la souveraineté des pontifes, et de la soumission aveugle que l'on avoit pour leurs commandemens.

Il est absurde de vouloir soutenir, sans preuves, que les Lettrés à la Chine, les Brachmanes dans l'Inde, les Mages dans la Perse, aient réunis dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir. Tous les monumens historiques qui nous restent de ces premiers âges, s'accordent à démentir ce paradoxe étrange.

Le Chaldéen Beroze a parlé du déluge universel, et son récit, à quelques fictions près, est semblable à celui de Moïse. Une seule famille protégée de Dieu se sauve dans une arche, dont on voyoit encore, de son temps, les débris sur les monts Gordiens en Arménie. Suivant cet auteur, Dieu ou Chronus, apparoît

en songe à Xisathrus (Noë), l'avertit que le quinzième jour du mois de Désius, le genre humain sera détruit par un déluge, et lui ordonne de bâtir un vaisseau, d'y entrer avec ses parens et ses amis, après y avoir mis les provisions nécessaires, et fait entrer un couple de chaque espèce d'oiseaux et de quadrupèdes.

Le reste de ce récit est absolument le même que celui du législateur des Hébreux.

Alexander Polihistor ex Berozo apud syncellum, pag. 30 et 31.

Abydène, Nicolas de Damas, Hyérome Égyptien, Mnaséas, Apollodore, et plusieurs autres auteurs, ont confirmé le rapport de Moïse sur le déluge; mais aucun ne parle des prétendus gouvernemens théocratiques, qui suivirent ce grand évènement. Que conclure de l'unanimité de tant d'historiens, sinon qu'une seule famille fut sauvée du déluge, et non plusieurs, comme le prétend Boulanger; que les descendans de cette famille unique, conservèrent le souvenir de ce grand désastre, mais non les frayeurs qu'on leur suppose, sans fondement; que loin de chercher à fléchir le courroux céleste par des prières, des offrandes, des sacrifices, et

une vie plus réglée, ils se portèrent à tous les excès qui avoient perdu leurs ancêtres, et bravèrent un nouveau déluge en construisant la tour de Babel; qu'enfin, loin d'élever sur le trône, un pontife, et de le regarder comme l'organe de la Divinité, ils vécurent dans le désordre qu'entraîne l'anarchie, ne reconnoissant ni lois, ni monarques, ni pontifes, et conservant à peine, envers leurs propres pères, le respect pour leurs personnes, et la déférence pour leurs avis?

CHAPITRE XXVII.

Il résulte de ce que je viens de démontrer, que Boulanger se trompe évidemment sur l'origine du despotisme oriental, lorsqu'il en fait dériver le principe, d'un gouvernement théocratique qui n'existoit pas.

S'il ne se fût point laissé entraîner par ses idées fantastiques, s'il n'eût point dédaigné de suivre des sentiers battus, il eût pu trouver cette origine, non dans les principes d'une théocratie chimérique, mais dans les abus de la civilisation, dans la chaleur du

climat, et sur-tout dans la corruption des mœurs.

L'homme est né sans doute pour la société, mais en même temps il est né pour le travail et pour la vertu. Tant que les membres de la société suivent leur destination première, tant qu'ils sont sobres, actifs, vigilans, laborieux, attachés à leurs devoirs et à leur patrie, ils n'ont point à craindre de voir le corps politique tomber en langueur et en décrépitude; mais dès qu'amollis par le luxe, les richesses, le libertinage et la paresse, ils ont perdu le noble sentiment de leur liberté, de la gloire de la patrie, et le souvenir des vertus de leurs ancêtres, alors l'État perd sa vigueur, mille chancres politiques s'attachent à son sein et minent en secret ses forces vitales, jusqu'à ce qu'épuisé par sa langueur et par sa foiblesse, il succombe sous les traits du despotisme, le fléau le plus redoutable au genre humain, et la plus terrible maladie des sociétés.

Tel a toujours été le sort des nations qui nous ont précédés : tant que les rois de Lacédémone menèrent une vie frugale et laborieuse, tant qu'ils ne connurent d'autre monnoie que celle de fer, d'autres mets que le

brouet noir, Sparte commanda à toute la Grèce. Rome donna des lois à l'Italie, tant que ses consuls cultivèrent eux-mêmes leurs champs, et tant qu'ils mangèrent dans la vaisselle de bois.

Les victoires de Lysander et d'Agésilas, les trésors, les statues, les brocards d'or, et tous les objets de luxe qu'ils enlevèrent à leurs ennemis et qu'ils apportèrent dans Sparte, corrompirent ses mœurs, préparèrent sa décadence, et furent les précurseurs des victoires d'Antipater, du meurtre d'Agis, de la violation des lois de Lycurgue et du despotisme de ses tyrans.

La ruine de Carthage, de Numance et de Corinthe, la conquête de la Macédoine et de l'Asie, l'oubli des mœurs antiques, l'amour du luxe et du faste, tels furent les chemins qui conduisirent Rome à l'esclavage, et les causes qui firent monter un despote sur la la chaise curule des Régulus et des Scipions.

Ce ne sont point, pour l'ordinaire, les peuples nomades, chasseurs, ou ictiophages, qui ressentent les traits du despotisme. La rouille ne s'attache point au soc d'une charrue, ni à l'épée d'un guerrier, tant que le premier déchire le sein de la terre, et que la

seconde est employée dans les combats, à percer les boucliers ennemis; mais s'ils languissent pendant des années entières dans une inaction funeste, on voit insensiblement leur éclat se ternir, et faire place à une croûte épaisse, à un ulcère rongeur qui s'étendant progressivement sur toute leur surface, finit par leur ôter à-la-fois leur force et leur beauté.

Tel est le despotisme. Inconnu dans la vigueur des sociétés, il s'y introduit dès que le luxe, l'impiété et le faste annoncent la corruption des mœurs; il s'y tient néanmoins caché dans l'ombre, jusqu'au moment où le corps de l'État, énervé par les vices et l'égoïsme de ses enfans, affoibli par de sanglantes révolutions, dénué du secours de ses institutions primitives, peut devenir une proie facile, et se livrer sans effort à ses coups.

L'expérience de tous les âges confirme ce que je viens d'avancer. Lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols ne trouvèrent que dans les climats les plus chauds, que dans les États les plus anciennement policés, des traces du despotisme. Le nord du nouveau monde leur offrit au contraire des guerriers sauvages, passionnés pour l'indé-

pendance, et incapables de plier sous le joug arbitraire.

Cook, dans ses voyages de la mer du sud, a fait la même expérience; il n'a trouvé des rois qu'à Otaïti, et dans les îles où la civilisation est la plus ancienne; par-tout ailleurs il n'a vu que des sauvages plus ou moins féroces, suivant les divers degrés où ils se trouvoient, de luxe, d'aisance et de population.

Je pourrois ajouter de nouveaux exemples à ceux que je viens de donner; je pourrois démontrer que les chefs de ces hordes barbares, qui désolèrent sous Honorius, l'Empire romain, que ces rois des Goths, des Gépides, des Alains, des Francs, ne devinrent despotes, que lorsque les mœurs de leurs peuples divers se furent corrompues, sous un ciel plus tempéré, au sein d'une vie plus paisible, et d'une civilisation plus parfaite. Mais je pense que les motifs que je viens d'exposer, suffisent pour convaincre le lecteur que la véritable origine du despotisme oriental ne sauroit se trouver dans d'anciens principes théocratiques, dont on ne découvre pas le moindre vestige.

CHAPITRE XXVIII.

Cette erreur au reste n'est point la seule qu'on remarque dans les écrits de Boulanger. Une fois livré à la manie des conjectures, il n'a plus connu de bornes, ni de frein.

Aunac, roi de Phrygie, Inachus, roi d'Argos, et Noë, ne sont, d'après lui, qu'un même individu. Le lecteur me demandera sur quelle base est fondée cette opinion qui contrarie tous les témoignages des historiens, et qui renferme des anachronismes évidens? je lui répondrai que c'est sur une similitude de noms. Noë se prononce en syriaque, Noach[1], Inachus, Anoach. D'après cette raison palpable, il est démontré à Boulanger, qu'Aunac, Noach et Hanoach ne sont qu'un même homme, dont le nom a été prononcé de diverses manières.

D'après ces principes, on peut, à son exemple, foulant aux pieds toutes les dates et tous les historiens, affirmer que Cimon, fils de Miltiade, est le même que Simon le magicien; Alexandre, le vainqueur des Per-

ses, le même qu'Alexandre-le-Charbonnier; Xantippe, le défenseur de Carthage, le même que Xantippe l'Athénien; Denys-le-Tyran, le même que Denys aréopagiste, converti par S. Paul; on raisonnera aussi conséquemment que Boulanger.

Notre auteur va plus loin; il eût été honteux pour lui de rester en si beau chemin.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Salomon, de sa sagesse, de sa gloire, du temple magnifique qu'il fit bâtir à Jérusalem, en l'honneur du Dieu d'Abraham.

Mille historiens ont parlé d'Ésope; plusieurs nous ont transmis les principaux traits de sa vie. Ses fables intéressantes ont fait les délices des Grecs et des Romains, et ont servi de modèle au fabuliste Phèdre. Ces mêmes écrits sont encore entre nos mains; les vieillards se les font relire, et les enfans les apprennent par cœur.

Les ouvrages de Locman sont également traduits dans tous les idiômes de l'Asie; nous en avons nous-mêmes des traductions, et son existence n'est pas plus contestée en Asie, que ne l'est en France celle de La Fontaine; mais depuis que Boulanger a étudié l'hébreu et le syriaque, il n'est plus de savant

et de grand homme dans l'antiquité, qui puisse être sûr de son existence. Lisez son ouvrage sur Ésope fabuliste, et vous serez convaincu par plus de cent étymologies hébraïques ou syriaques, que Salomon, Ésope et Locman n'ont jamais existé, et que ce ne sont que des noms d'attributs.

On a beaucoup plaisanté le père Hardouin sur son scepticisme ridicule. Il se bornoit cependant à douter que Virgile fût l'auteur de l'Énéïde, et Horace de ses odes; il pensoit que ces ouvrages avoient été composés par des moines, dans le treizième siècle. Il faut avouer que Boulanger a bien surpassé son modèle.

M. Pluche, dans son histoire du Ciel, a démontré jusqu'à l'évidence, que tous les dieux de la fable tiroient leur origine d'Osiris, Isis et Horus, qui ne sont eux-mêmes que les emblêmes du soleil, de la terre et du travail.

Boulanger, dédaignant des sentiers vulgaires, a pris un vol plus hardi. L'invention lui a paru le chemin de la gloire; il semble avoir adopté cette maxime : que l'on ne sait rien, tant que l'on ne sait que ce que les autres peuvent savoir.

« *Si sciat hoc alter, scire tuum nihil est.* »

D'après ce principe, il n'a point craint d'affirmer que les Josué, les Gédéon et les autres héros hébreux, ne sont que des Vulcains, des Mercures et des personnages fabuleux; que David et Apollon ne sont que le même individu; que Moïse n'est qu'une épithète, un titre, et non un homme, un législateur.

Œuvres de Boulanger, édition d'Amsterdam, tom. III, pag. 71 et 81.

Il ne s'est pas borné à contester l'existence aux héros d'Israël, et à donner Apollon pour l'auteur de ces pseaumes sublimes, dont retentissent chaque jour les temples chrétiens. Sans s'arrêter aux contradictions les plus grossières, il cherche à prouver, à l'aide de son moyen ordinaire, vain échaffaudage d'étymologies orientales, que Joseph, fils de Jacob, et le roi Salomon, n'ont été que le même personnage. Il avoit sûrement oublié, dans la chaleur de l'invention, qu'il avoit nié l'existence du second, dans son Ésope fabuliste. *Pag.* 297.

Nous ne suivrons point cet auteur dans le labyrinthe inextricable où l'a jeté une imagination déréglée. Toutes ses assertions sont

qui ont figuré sur la scène du monde, dont un peuple entier semble, depuis des milliers de siècles, le dépositaire et le gardien? Comment révoquer en doute un recueil de lois constamment observées depuis Moïse jusqu'à nos jours? N'importe, rien ne peut arrêter un génie supérieur. Moïse, ses ouvrages, ses héros, ne sont que des fictions. Le judaïsme est assimilé au paganisme. Les Joseph, les Josué, les Débora des Hébreux, ne sont autre chose que les Osiris, les Mercure, les Bellone des Égyptiens et des Grecs. Tous ont leurs sources dans la fable. Les juifs ont rêvé leurs livres, ils n'adorent que des songes. . . . .

Le lecteur s'étonnera peut-être que de pareils empiriques osent avancer tant d'absurdités; et qu'il puisse se trouver des hommes qui soient éblouis de leur clinquant, entêtés de leurs systêmes, et jaloux de leur réputation. La plupart de ces derniers, s'ils vouloient être de bonne foi, avoueroient que leur admiration n'a aucun fondement. Ils s'appliqueroient eux-mêmes ces vers d'Horace:

« *Cervi luporum praeda rapacium*
Sectamur ultrò. . . . . . . »

CHAPITRE XXIX.

Deuxième Partie.

BOULANGER ANTI-CHRÉTIEN.

La Religion chrétienne est le plus beau présent que Dieu ait pu faire à l'homme. En vain lui eût-il donné une ame formée à son image, s'il ne lui eût en même temps tracé la ligne de ses devoirs; en vain lui eût-il assuré l'empire de la terre, s'il ne lui eût appris à n'en pas abuser, et à tourner ses regards vers une autre patrie, dont ses vertus seules et son obéissance envers les préceptes divins, pouvoient lui ouvrir l'entrée. Rien de plus sublime que les dogmes du Christianisme; rien de plus touchant et de plus pur que sa morale. La source de ces dogmes dérive des premiers âges du monde, et des premiers jours de la création. Par eux sont dissipés les nuages répandus sur la foible raison humaine; par eux sont expliqués les mystères profonds de la création de l'uni-

vers, de la formation de l'homme, de sa destination primitive, de sa chûte, de l'origine du mal, de la condamnation du genre humain, et de sa rédemption.

Par sa morale, le vice est proscrit, et la vertu commandée, les passions de l'homme, l'orgueil et la volupté réprimées et attaquées dans leurs racines. Elle embrasse à-la-fois tous les devoirs, toutes les conditions, tout le cercle des jouissances, des misères, des prospérités et des privations humaines.

Par elle, le riche fortuné est soumis à des devoirs sévères, et troublé dans le sein même de ses plaisirs, par la crainte des jugemens divins; tandis que le pauvre revêtu de haillons, couvert d'ulcères, est consolé par l'espoir d'un bonheur immortel, et jouit même de l'excès de sa misère, dans l'idée qu'elle le conduit plus sûrement au terme de ses desirs.

Le bonheur des citoyens et celui de l'État dérivent de ses préceptes; la société lui doit ses plus fermes liens, et ce sentiment de fraternité universelle dont l'orgueil s'indigneroit en vain, si la pauvreté mécontente pouvoit connoître des bornes et éviter les excès.

Sous quelque point de vue enfin qu'on la

considère, dans le calme des passions, la Religion chrétienne paroît grande, auguste et vénérable. Seule, elle anoblit l'homme à ses propres yeux, en élevant ses pensées et son cœur; et tandis que la philosophie le dégrade et le ravale au niveau de la brute, en lui montrant le néant pour terme de son existence, la Religion tenant d'une main le monde présent, et de l'autre le monde futur, lui crie d'une voix sévère : *Souviens-toi, homme, que ton corps retournera dans la fange d'où il est sorti ; mais souviens-toi en même temps que tu as une ame immortelle, qui doit s'élever un jour jusqu'au trône de l'Être des êtres, et y recevoir l'arrêt d'un malheur sans fin, ou d'une félicité éternelle.*

Il semble, au premier coup-d'œil, que cette Religion sainte, dont les dogmes sont si sublimes, et la morale si pure, dût réunir tous les hommes dans les liens d'une même croyance et d'une même fraternité. Tel seroit certainement l'effet qu'elle produiroit sur le genre humain, si l'homme pouvoit se dépouiller de ses préjugés, de ses passions, et sur-tout de son orgueil.

Mais telle est l'effervescence de cette va-

autant de chimères, ses conjectures autant de visions, ses démonstrations autant de rêves, *aegri somnia*, qui n'ont d'autre appui qu'un vain bavardage syriaque, non moins insignifiant et non moins ridicule que le galimathias scientifique du médecin de Molière, qui peut en imposer aux Gérontes du siècle, mais qui ne trouve auprès des gens sensés, que des sentimens de compassion et de mépris.

Il est vraiment fâcheux que les langues grecque et latine soient plus connues que les langues orientales; Boulanger se seroit ouvert une carrière infiniment plus vaste, où son imagination eût erré plus à l'aise. Les sages les plus fameux de la Grèce, les guerriers les plus célèbres de Rome, eussent eu le sort d'Ésope et de Salomon. A l'aide de quelques étymologies, on eût prouvé que les Socrate, les Aristide, les Cicéron, les Antonins, n'avoient été que des mots métaphoriques, qui n'exprimoient aucune identité.

En adoptant les mêmes principes, de nouveaux Boulanger, dans deux mille ans, lorsque la langue anglaise sera devenue une langue morte, cultivée seulement par quelques

savans, pourront disputer aux deux plus célèbres orateurs du parlement actuel d'Angleterre, leur renommée et leur existence.

Les anciens, nous diront-ils, ont feint qu'il y avoit, en 1800, à la tête du parlement Britannique, deux orateurs fameux qu'ils ont appelés Pitt et Fox; mais il faut bien se garder de prendre ce qu'ils en ont dit à la lettre; on se tromperoit infailliblement. Pitt, vient du mot *pith, moëlle, douceur*. Fox signifie en anglais *renard*; or, le renard de tout temps a été pris pour l'emblême de l'adresse et de la finesse; il est donc évident que par les mots *Pitt et Fox*, les anciens n'ont entendu parler que des deux plus puissans charmes de l'éloquence, le moëlleux dans l'élocution, et la finesse dans les moyens oratoires.

Il est facile de prévoir la réponse que feront les contemporains à ces hardis commentateurs: « *Fox et Pitt ont existé, nous avons leurs écrits à la main; plusieurs historiens nous ont transmis les principaux traits de leurs vies. Nous savons d'une manière précise le temps où ils ont vécu, et les diverses places qu'ils ont occupées; votre vain étalage de science ne sauroit nous en imposer, et démentir les preuves palpables*

que nous avons sous les yeux; les enfans mêmes refuseront de vous croire.

« *Nec pueri credunt, nisi qui nondum aere lavantur.* »

JUVÉNAL.

Telle sera notre réponse à Boulanger.

Quel que soit au reste le voile scientifique dont il a cru devoir s'envelopper, il n'est pas difficile au lecteur judicieux de discerner le motif secret qui a dirigé sa plume. L'ennemi de la révélation se décèle, pour ainsi dire, à chaque page, et l'ouvrage sur le despotisme oriental, semble moins être un traité historique, que l'avant-propos du Christianisme dévoilé.

On a vu dans tous les siècles et dans tous les pays, de ces génies ardens, de ces philosophes téméraires, qui, fiers de passer pour les réformateurs de l'univers, n'ont pas craint d'allumer des passions viles, au feu de leur imagination dépravée, et de briser le frein des idées religieuses; mais au moins ceux de ces novateurs qui ont dirigé l'arme du sophisme contre la religion révélée, ont-ils respecté les vérités historiques, ou se sont-ils bornés à les altérer.

Il étoit réservé à Boulanger d'étonner l'univers par un trait d'audace, et de con-

duire ses sectateurs à l'athéisme, en les faisant marcher sur les débris des traditions, des dogmes et des monumens historiques. Sentant parfaitement toute la force que donnoit au Christianisme, la masse imposante de ses preuves, dont le fondement se trouve dans un ouvrage écrit par le plus ancien des historiens; ouvrage où les évènemens se trouvent entremêlés de prodiges opérés à la vue d'une nation entière, où les oracles sont liés aux révolutions des plus grands empires de l'antiquité, où les conquérans sont annoncés et même désignés par leurs noms, plusieurs siècles avant qu'ils paroissent, où enfin tout se lie et se coordonne avec une majestueuse régularité; Boulanger a prévu qu'il alloit se briser sur cet écueil, et que pour se battre à armes égales, il falloit rejeter prudemment les livres sacrés et tous les monumens du Christianisme. Il s'est fait à lui-même cet argument :

« L'ouvrage de Moïse prouve la révélation ;
La révélation prouve le Christianisme :
Donc je ne puis combattre le second, sans rejeter le premier. »

Mais comment rejeter une histoire dont les héros ont été en relation avec les princes

peser les raisons de leurs adversaires dans la balance d'une discussion impartiale; sentant trop bien la foiblesse de leur cause, ils ont mis les mots à la place des choses, et les sarcasmes à la place des raisons.

Divisés entre eux sur quelques points de doctrine, ils ont paru invariablement d'accord sur ces principes : qu'ils auroient soin de mettre en opposition l'histoire naturelle avec l'histoire révélée; d'écarter toutes les traditions et tous les monumens historiques, et de ne juger des faits que par leur vraisemblance; de regarder comme impossible et fabuleux, tout ce que leur raison ne peut expliquer; d'exalter tous ceux qui tiennent à la secte, et de rabaisser tous ses adversaires; de dénaturer tous les mots, d'appeler la Religion fanatisme, et le Christianisme superstition; de ne répondre que par des injures, à ceux qui demanderoient que l'on prouvât les qualifications par les choses, et non les choses par des qualifications; de ne jamais se hasarder dans une lutte inégale, ni s'engager trop avant dans une question épineuse, et en pareil cas de se tirer de ce mauvais pas, par des sarcasmes, ou par un langage obscur et inintelligible,

Telles paroissent avoir été les conventions secrètes des écrivains dont je viens de parler.

Le seul Boulanger, animé par son audace, par son charlatanisme oriental, et par sa manie des conjectures, n'a pas craint de ramasser le gant, jeté par Abbadie, et laissant de côté l'arme usée de l'ironie, d'opposer aux preuves du Christianisme, une réfutation sérieuse et méthodique. Remontant jusqu'au principe de la Religion chrétienne, il ne craignit pas de l'attaquer dans son auteur et dans ses apôtres : dans son auteur, en cherchant à prouver que Jésus-Christ ne fut qu'un philosophe instruit par les prêtres d'Egypte, qui fut mis à mort par les Juifs, par un sentiment de jalousie, et par la crainte de quelque innovation dangereuse; dans ses apôtres, en prétendant démontrer que ce ne furent que des enthousiastes, qui supposèrent un corps de doctrine et des miracles à leur maître, qui, persuadés ensuite de leurs propres mensonges, et dirigés par l'habileté de Paul, jetèrent les fondemens d'une religion, à laquelle leur maître n'avoit jamais songé, et préférèrent les supplices les plus cruels, à la honte d'une rétractation publique. Telle est la substance du Christia-

nisme dévoilé, ouvrage non moins absurde qu'impie, dont tout le tissu ne porte que sur des conjectures démenties par les monumens les plus respectables, et dont l'insuccès a dû apprendre aux philosophes, que les preuves du Christianisme sont à l'abri de leurs attaques; que le sarcasme et l'immoralité sont les seules armes, dont ils puissent se servir; qu'avec ces armes, ils peuvent bien se flatter de séduire le cœur de l'homme, par l'attrait des passions, mais non de convaincre son esprit, par la force du raisonnement.

« C'est en le corrompant, que tu peux le séduire. »
CORN.

Nous allons examiner successivement les prétendues preuves de Boulanger.

CHAPITRE XXX.

Christianisme attaqué dans son Auteur.

Tous les incrédules ont senti que le Christianisme ne reposoit que sur une base, la

Divinité de Jésus-Christ; que s'ils pouvoient arracher cette pierre angulaire, tout l'édifice crouleroit : ils ont senti, dis-je, qu'en dépouillant Jésus-Christ de son caractère divin, rien ne leur seroit plus facile que de démontrer que l'église n'est qu'une société toute humaine, qu'une association d'idolâtres, qui rendent à la créature, l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu.

Boulanger n'a donc fait que répéter les blasphêmes de ses devanciers, et suivre un sentier battu, en cherchant à prouver que J. C. n'a jamais été qu'un homme et qu'un sage.

Mettant de côté tous les témoignages qui constatent sa naissance divine, il n'a pas rougi d'adopter les visions d'un rabin du moyen âge, et de lui donner la plus honteuse origine.

Il le représente ensuite comme un philosophe, instruit par les prêtres de Memphis, qui, de retour dans sa patrie, cherche à se faire un nom, et qui finit par être la victime de l'envie.

Le lecteur n'attend point sans doute de nous que nous répétions les blasphêmes de Boulanger : lui-même en a eu horreur, et

nité funeste qui perdit le premier homme, et qu'il n'a que trop transmise à ses descendans, que rien ne peut la comprimer, et que, semblable à l'incendie, elle dévore jusqu'aux obstacles qui paroissent les plus capables de l'arrêter.

Les lois sévères du Christianisme durent donc dès les premiers siècles, lui susciter de nombreux ennemis. L'orgueil humain dut se révolter contre une Religion qui tendoit à l'humilier, en lui découvrant son néant, sa misère, et l'insuffisance de la raison.

Ne pouvant sonder la profondeur de ses dogmes, le philosophe s'en vengea par le blasphême; et l'homme vicieux qui refusoit de porter un joug si pesant, chercha à couvrir ses désordres du voile de l'incrédulité. Tous deux durent réunir leurs efforts pour étouffer le Christianisme dans son berceau. Leurs premières tentatives ne furent pas heureuses; les esprits, loin d'être ramenés à l'ancienne idolâtrie, par leurs vains raisonnemens, n'en paroissoient que plus fermes dans leur nouvelle croyance; la vérité sortoit plus radieuse des nuages épais dont on cherchoit à l'offusquer. Indignés de leur défaite, les philosophes cherchèrent une arme

plus sûre que le sophisme ; ils ne rougirent point de s'associer aux tyrans ; et les bourreaux vinrent égorger, au nom de la raison, ceux que les argumens n'avoient pu convaincre.

Quelle qu'ait été au reste la rage de ses ennemis, le Christianisme a triomphé ; il s'est établi, maintenu, perpétué. Il a vu devant lui crouler les trônes et les empires, il a changé la face de l'univers ; et ce qui met le comble à sa gloire, il a fini par terrasser la barbarie des tyrans et l'orgueil même des philosophes. Après une longue série de siècles d'un calme assez profond, il s'est vu tout-à-coup attaqué par une nouvelle secte non moins audacieuse que la précédente, qui, foulant aux pieds tous ses dogmes, a entrepris d'établir l'athéisme sur ses débris.

Ses premiers coups furent d'abord lancés dans l'ombre. On commença par tirer de la poussière, une foule de systêmes, nés du cerveau des rêveurs de la Grèce, fomentés par l'indiscrète curiosité et le loisir d'un peuple dégénéré, et oubliés depuis long-temps, ainsi que leurs auteurs. Des contrariétés de ces divers systêmes, on tira cette conclusion : *rien ne peut être certain*. Une fois armés du scep-

ticisme, les modernes Porphires ne connurent plus de frein. Toutes les Religions ne furent plus que des emblêmes allégoriques, et des inventions humaines, dictées par une politique sage et prudente. L'athéisme fut mis au-dessus du polythéisme, et devint un principe de sagesse; le monde ne fut plus que l'ouvrage du hasard; l'ordre admirable que l'on y découvre, que la suite nécessaire des lois de la physique et de la géométrie; le vice et la vertu, que des mots abstraits, que des conventions locales; l'homme, qu'un animal, ou plutôt qu'une machine sans liberté, sans volonté et sans immortalité.

Cependant les novateurs sentirent parfaitement que l'athéisme pouvoit devenir une arme dangereuse dans la main de leurs adeptes; ce mot même pouvoit les effrayer: ce n'est qu'après de longs efforts qu'on peut renverser un chêne enraciné depuis des siècles; il fallut donc se résoudre à composer avec le vulgaire, à le démoraliser par degrés, et à lui enlever, pièce à pièce, les divers articles de l'ancienne croyance de ses pères. D'après cette base, ils résolurent de condescendre à la foiblesse populaire, d'écarter les profânes, et de n'initier à leurs mystères,

que ceux qui auroient fait assez de progrès pour braver la censure publique, s'élever au-dessus de la morale et des préjugés, et s'abandonner au crime, en criminel.

Si Dieu n'existe pas, il le faut inventer (1).

D'après cet accord secret, on substitua aux mots *Dieu*, *Religion révélée*, *vertu*, *immortalité*, les mots suivans, *Être suprême*, *Religion naturelle*, *tolérance*, *néant*.

La Providence fut abolie, l'homme n'eut plus rien à craindre ni à espérer de l'idole apathique, que l'on avoit placé, sur le trône du Dieu de Moïse et des chrétiens.

Après être convenus des principes, il fallut les mettre au jour, et chercher à convaincre, par des écrits, ceux qu'on ne pouvoit persuader par l'exemple et par la parole. Delà ce nombre prodigieux d'ouvrages anti-chrétiens, tels que *le Bon-sens*, *les Lettres à Eugénie*, *l'Essai sur les préjugés*, *le Système de la nature*, *les Principes naturels*, *le Système social*, etc. etc.

Que le lecteur n'aille pas croire que les auteurs de ces divers écrits aient entré dans le fond de la question, qu'ils aient cherché à

(1) Ce mot est de Voltaire.

a pris soin de les désavouer. Il nous a dû suffire de donner la substance de ses absurdes imputations.

Nous nous permettrons ici quelques observations.

S'il y a un Dieu, il y a une religion : or, la religion suppose nécessairement une révélation, et la révélation nous conduit au christianisme : telle est la chaîne de ces vérités, que l'on ne sauroit accorder la première, sans que les autres en dérivent essentiellement. Il n'est point de milieu entre l'athéisme et le christianisme : quiconque n'est point chrétien doit être athée, ou ne raisonne pas conséquemment.

Celui qui démontre l'existence de Dieu, démontre l'existence d'un être parfait et souverainement juste : or, un Dieu juste a dû faire connoître à l'homme la manière dont il vouloit être adoré ; il a dû lui tracer le cercle de ses devoirs : car l'homme abandonné à ses propres ténèbres, n'eût été digne, ni de châtimens, ni de récompenses; il n'eût pu être coupable, par l'infraction de lois dont il n'auroit eu nulle idée. Un Dieu juste, une fois admis, on ne peut donc s'em-

pêcher d'admettre une révélation : or, cette révélation nous apprend, qu'après la chûte du premier homme, Dieu lui promit un médiateur qui, par ses mérites infinis, le rétabliroit dans ses droits primitifs. Cette promesse a dû avoir un effet nécessaire ; car c'est un principe avoué de tout homme de bon sens, que Dieu ne peut ni nous tromper ni se tromper. Il a donc nécessairement dû naître de la postérité d'Adam, un médiateur ou Messie, qui réparât sa chûte fatale.

Tout parle de ce Messie dans l'ancien Testament : les patriarches l'annoncent à leurs enfans ; les prophètes en parlent presque aussi clairement que les évangélistes, témoins de ses merveilles ; tous les sacrifices judaïques sont visiblement la figure la plus expressive de toutes les circonstances de sa vie et de sa mort ; David prédit jusqu'aux détails du supplice auquel il doit être livré pour le salut des nations ; Isaïe annonce que la Judée verra une vierge concevoir et enfanter le Messie ; le même prophète le peint comme celui que Dieu a choisi, en qui il a mis toute son affection, qu'il a rempli de son esprit, qui doit rendre la justice aux

nations, juger en faveur de la vérité, établir la justice sur la terre, être le médiateur de l'alliance du peuple, et la lumière des nations, ouvrir les yeux aux aveugles, tirer des fers ceux qui sont enchaînés, et faire sortir de prison, ceux qui sont assis dans les ténèbres, etc. etc. *Isaïe, XLII.*

Un autre prophète prédit que le Messie naîtra à Bethléem (1), que les Juifs le rejetteront, qu'ils en seront punis par leur dispersion dans les diverses parties du monde. Tous les prophètes s'accordent à dire qu'il doit paroître immédiatement après l'expiration des 70 semaines de Daniel.

A cette même époque, toute la Judée est en rumeur, on attend le Messie, on sait qu'il ne doit plus tarder à paroître; non-seulement les Juifs, mais encore les Payens, sont imbus de cette opinion, au point que ceux qui ne veulent pas croire à J. C., sont forcés, 70 ans après sa mort et sa résurrec-

(1) Et vous, Bethléem (dit le prophète Michée, 700 ans avant J. C.), vous êtes petite entre les villes de Juda; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et dès l'éternité. *Michée, ch. V.*

tion, d'attribuer cette prophétie à Vespasien (1).

Cependant, au temps indiqué par les patriarches et par les prophètes, J. C. naît à Bethléem, et plusieurs prodiges viennent confirmer sa naissance miraculeuse; une étoile brillante l'annonce, les bergers et les rois environnent son berceau, et l'adorent, comme le Verbe coéternel à Dieu, et né du sein d'une vierge : Hérode poursuit en lui le rejeton de David; et ne pouvant le distinguer des enfans de Bethléem, il immole à sa fureur, une foule d'innocentes victimes.

Parvenu à l'âge où il doit exercer sa mission divine, il trouve dans Jean-Baptiste, dans un homme qui mérite l'admiration des hommes par sa profonde sagesse, et par l'austérité de ses mœurs, un digne précurseur qui l'annonce comme le Messie, et l'adore comme le fils de Dieu; une voix divine se fait entendre à travers les nues, et proclame sa

(1) Une opinion constante et ancienne était répandue dans tout l'Orient, qu'il devoit sortir en ce temps-là (vers l'an 4,000) de la Judée, un maître qui domineroit sur toute la terre.

Sueton. in vitâ Vespasiani.

Divinité, en présence des témoins de son baptême.

La doctrine la plus pure, la morale la plus sublime est ensuite prêchée dans la Judée par le Messie : il révèle à ses disciples les plus profonds mystères, comme des objets qui lui sont parfaitement connus ; il rappelle, dans tous ses discours, l'homme à sa noble origine, à la béatitude suprême à laquelle il est destiné. La naïveté de ses images, tempère l'élévation de ses discours ; et la simplicité de ses mœurs, le caractère divin qui brille en sa personne

Tout est grand, tout est admirable dans le Messie : s'il commande la vertu, il en donne l'exemple ; s'il conseille la perfection, c'est qu'il en est lui-même un modèle ; ses manières sont simples et affables, et sa vie irréprochable. Sensible aux misères de l'humanité, il verse des larmes sur la mort de Lazare, et le rend à sa famille. Il pardonne au repentir du criminel, et lui tend une main secourable. Soumis aux princes de la terre, il veut que l'on paie le tribut à César, et apprend à ses disciples que son royaume n'est pas de ce monde fragile, que son règne est celui de la vérité, de la justice et de l'éternité.

Enfin, après avoir prouvé sa mission par les prodiges les plus éclatans, après avoir prédit sa mort, sa résurrection, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la prédication de l'Evangile par toute la terre, la fondation de son église et la conversion des Gentils ; il est saisi par ses bourreaux, présenté à des juges iniques devant lesquels il rend hommage à la vérité, et qu'il contraint d'avouer son innocence. Rassasié d'outrages et d'opprobres, il meurt en pardonnant à ses meurtriers, en leur rendant bénédictions pour blasphêmes, et en s'écriant, d'une voix mourante : le salut du genre humain est consommé.

« *Consummatum est.* »

Au moment de son trépas, la nature semble aux abois, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, les morts sortent du tombeau, ses bourreaux même reconnoissent sa Divinité, et se frappant la poitrine, s'écrient : il étoit vraiment le Fils de Dieu.

« *Hic verè erat Filius Dei.* »

Déposé, après sa mort, dans un sépulcre gardé par des soldats, il en sort triomphant

le troisième jour, ainsi qu'il l'avoit prédit. Il paroît au milieu de ses disciples, converse avec eux, leur fait mettre le doigt dans ses plaies, leur donne ses dernières instructions, et s'envole, triomphant, dans le sein de son père.

Telle est, en abrégé, l'histoire de J. C., histoire certifiée par les témoignages les plus authentiques, par des hommes qui ont entendu sa parole, qui ont vécu plusieurs années avec lui, qui l'ont vu resplendissant de gloire sur la montagne, couvert d'opprobres dans le prétoire, attaché à une croix sur le Calvaire, triomphant après sa résurrection; qui ont touché ses plaies, et qui l'ont vu s'élever au sein de l'immortalité.

Ces mêmes hommes, témoins de tous ses miracles, ont converti le monde, ont rendu par-tout hommage à sa Divinité, et ont scellé leurs témoignages de leur sang.

« Je crois à des témoins qui se font égorger, a dit Pascal. »

A ces monumens respectables, se joint l'autorité de divers auteurs Payens.

Chalcide, philosophe Platonicien, parle, dans son commentaire sur le Timée, de

l'étoile miraculeuse, observée par des sages Chaldéens qui la suivirent, et qui furent conduits par elle, jusqu'à Bethléem; ils trouvèrent dans une étable, un Dieu-enfant auquel ils rendirent leurs hommages.

Le massacre des enfans de Bethléem fut connu des Romains, et inspira à Auguste une horreur invincible pour Hérode. Il n'est personne qui ne connoisse le bon mot de ce prince :

« Il vaudroit mieux être le pourceau d'Hérode, que son fils. » *Macrobe, de jocis Augusti.*

Phlégon et Thallus, auteurs payens, parlent, dans leurs écrits, de l'éclipse de soleil, qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ.

« Il se forma tout-à-coup, disent-ils, une nuit si obscure, que les étoiles parurent dans le ciel. Il se fit, de plus, un grand tremblement de terre, qui renversa plusieurs édifices, et qui bouleversa une partie de la ville de Nicée. »

Enfin, ce qui ne laisse aucun doute, c'est que l'éclipse et le tremblement de terre furent constatés dans les actes publics et dans les registres de l'Empire.

« Consultez vos archives, dit Tertullien

aux magistrats de l'Afrique, et vous y verrez la preuve des miracles de Jésus-Christ.

« *Eum mundi casum, relatum in archivis vestris habetis.* » TERTULLIEN, *Apolog.*, *chap.* 21.

Je pourrois ajouter à ces témoignages, ceux de l'historien Joseph d'Arnobe, et de divers autres auteurs, et démontrer au lecteur que les victoires d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de tous les conquérans, offrent moins de degrés de certitude, que les actions et que les miracles de Jésus-Christ: que les premières ne nous sont parvenues que par le canal des écrivains d'une seule nation, tandis que les secondes nous ont été transmises par des témoins oculaires, par la tradition d'une multitude de peuples divers, par l'assentiment universel de ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les convaincre d'imposture. Mais forcé de me restreindre dans les bornes d'une simple discussion, il me seroit impossible d'entasser citations sur citations, sans faire de cet article un volume; et conséquemment sans m'écarter du plan que je me suis tracé.

Nous croyons avoir démontré que J. C. a réuni tous les caractères du Messie an-

noncé par le Créateur, dès l'origine du monde; qu'il a fondé sa religion, comme Dieu; qu'il a fait ses miracles, comme Dieu; qu'il est ressuscité, comme Dieu; qu'enfin la base du christianisme repose uniquement sur sa Divinité.

Nous avons cité les divers témoignages qui viennent à l'appui de ces assertions : que leur oppose Boulanger ? une simple dénégation.

Si vous lui citez les apôtres : les apôtres, répond-il, sont des imposteurs; si vous lui présentez l'Evangile : l'Evangile est supposé; si vous vous appuyez du témoignage des auteurs Payens : ces auteurs sont des imbécilles; si vous lui objectez les divers passages de Josephe sur Jean-Baptiste, Jésus-Christ et Saint Jacques : Josephe ne sait ce qu'il dit; et si on le somme de prouver l'imposture des apôtres, l'imbécillité des historiens et des auteurs contemporains; il est réduit à répéter ses imputations, et loin de justifier les injures par des faits, à réfuter les faits par des injures : nier et injurier, tels sont les retranchemens où il se renferme.

Mais, nous dit Boulanger, s'il ne s'agissoit que de faits naturels, j'avouerois que,

de l'accord de tant de témoignages, naîtroit une certitude complète ; mais dès qu'il s'agit d'un miracle, je n'en croirois pas le rapport de vingt mille témoins oculaires. Quel pitoyable raisonnement ! Est-ce que les faits, quelles que soient leurs causes, ne se prouvent pas de la même manière ? ne sont-ils pas tous également visibles, également susceptibles de témoignages certains ? Quoi ! cent témoins vous diront avoir vu cinq mille hommes affamés, assis dans une plaine ; ils vous diront avoir vu cinq pains d'orge que l'on apporte pour les nourrir. Ces faits vous paroîtront certains, par cette seule raison qu'ils n'excèdent point les bornes de la nature ; et lorsque ces mêmes témoins, que vous avez déja jugés dignes de foi, ajouteront qu'ils ont vu faire la distribution de ces cinq pains à cette multitude, qu'ils ont vu s'en rassasier, et en avoir même de reste, au point que l'on remplit en leur présence douze paniers des fragmens de ces pains ; vous refuserez de croire à leur témoignage ?

Mais ce dernier fait tombe-t-il moins sous les sens que les précédens ? a-t-il été moins visible ? Les témoins n'avoient-ils plus les

mêmes organes, les mêmes yeux ? Cette difficulté n'est-elle pas une vaine défaite que la raison désavoue ? N'est-ce pas nier, pour le plaisir de nier ?

Mais ce fait est impossible, diront-ils, et voilà pourquoi je le nie : quoi ! est-il quelque chose d'impossible à Dieu ? quelle autre conclusion pouvez-vous tirer que celle-ci : un homme n'a pu nourrir cinq mille hommes avec cinq pains : or, le fait est certain ; donc Dieu seul a pu être l'auteur de ce fait merveilleux ?

Si Boulanger s'étoit borné à rejeter tous les écrits, tant sacrés que profanes, on ne pourroit le regarder que comme un Pyrrhonien, que comme un de ces sceptiques absolus, qui, n'admettant aucun principe, et doutant de leur propre existence, ne peuvent être l'objet d'aucune discussion sérieuse : mais il ne s'arme du doute absolu, que lorsqu'il est favorable à sa cause ; et chez lui la mauvaise foi perce, presque à chaque page, à travers les sophismes. Ce même auteur, qui regarde avec mépris l'historien Josephe, le plus savant et le plus renommé des écrivains Juifs, adopte, sans balancer, toutes les visions rabbiniques des auteurs

Juifs, qui ont écrit depuis la mort du fondateur du christianisme. Josephe lui paroît absurde, parce qu'il parle avec éloge de Jésus-Christ. Il lui paroît, par cette seule raison, indigne de toute croyance : il n'en est pas de même des Akiba, des José, des Hillel, des Maimonides, des Judas, des Manasse-Abéa-Israël, ni de tous les rabbins qui ont déclamé contre l'évangile. L'autorité de ces derniers est certaine, irréfragable; seuls ils ont été les organes de la vérité, seuls ils doivent être crus; tous les autres sont des imposteurs.

C'est ainsi que raisonne l'impiété en délire; c'est ainsi qu'a raisonné Boulanger. C'est dans ces sources impures qu'il a puisé tous ses blasphêmes. Telle est la base de son Christianisme dévoilé.

Sentant au reste toute l'ineptie de ses modèles, il s'est borné à leur emprunter quelques allégations grossières, et s'est bien gardé de citer de trop longs passages de ces auteurs. Une pareille mal-adresse eût mis au grand jour leur ignorance, et n'eût attiré que du mépris à leur imitateur.

Nous allons réparer cette omission, et démontrer au lecteur que pour dévoiler Bou-

langer, il ne faut qu'approfondir les sources dans lesquelles il a puisé son systême.

De toutes les rêveries rabbiniques, le *Sepher* TOLEDOS *Jesu*, paroît être l'ouvrage auquel il s'est le plus attaché. C'est d'après lui qu'il a répété que J. C. étoit fils de Pandera, qu'il avoit été instruit en Égypte, etc. etc.

Nous allons donner au lecteur la suite de ce récit, sur lequel on s'est tu à dessein.

« Jésus arrivé à Jérusalem, pénètre jusque dans l'intérieur du temple; il y dérobe le grand Nom de Dieu *Jehovah*. Il se garantit de deux lions d'airain formés par art magique, et placés aux deux côtés de la porte du temple, pour en garder l'entrée, et pour empêcher l'enlèvement du grand Nom. Ces deux lions rugissoient avec tant de force, qu'ils faisoient perdre la mémoire à ceux qui les entendoient. Jésus trompe leur vigilance, il se fait une ouverture à la cuisse, et cache le nom sacré sous sa peau.

Muni de ce trésor, il ressuscite les morts, il guérit les lépreux. Les peuples attirés par le bruit de tant de merveilles, le conduisent en triomphe à Jérusalem. Là Jésus, accusé par les prêtres, paroît devant la reine Hélène et son fils Monbas, ou Hircan, qui régnoient

alors à Jérusalem. Il se concilie leur bienveillance par les prodiges qu'il opère en leur présence. Les sacrificateurs déconcertés veulent se saisir de sa personne. Mais comment exécuter leur dessein, contre un homme revêtu de la puissance attachée au grand Nom? L'un d'eux nommé Judas, brave champion, se charge de l'entreprise, pourvu qu'on lui permette d'apprendre le Nom mystérieux, et qu'on se charge du péché d'une curiosité si téméraire; tout lui est accordé. Il se présente au combat, il attaque son adversaire, il le serre de près; ils s'élèvent tous deux dans les airs, en prononçant le Nom ineffable : Judas s'efforce de le précipiter, il y réussit enfin en l'inondant de son urine. Tous deux souillés tombent par terre; mais Jésus se relève, court au Jourdain, s'y lave, recommence à faire de nouveaux miracles et brave ses ennemis.

Judas voyant qu'il ne pouvoit le vaincre à force ouverte, a recours au stratagême : il se range au nombre de ses disciples, il épie sa conduite, il en informe les sages. On l'arrête, un jour qu'il vient au temple, on l'attache à une colonne de marbre, on le fouette, on le couronne d'épines, on le lapide, on veut en-

suite le pendre, selon la coutume; le bois se rompt; Jésus l'avoit enchanté par la vertu du grand Nom; mais Judas rend l'enchantement inutile, en tirant de son jardin, un chou monstrueux, auquel on l'attache.

Judas craignant ensuite que ses disciples ne l'enlevassent, et ne publiassent qu'il étoit ressuscité, l'enlève lui-même du tombeau où il avoit été mis, et l'enterre dans le lit d'un ruisseau, dont il avoit eu le soin de détourner l'eau, avant que d'y creuser une fosse. Cependant ses sectateurs publient qu'il est ressuscité. La reine Hélène le croit et le déclare le Fils de Dieu. Mais Judas tire le corps du lieu où il l'avoit mis, et l'expose aux yeux de tout le monde. On l'attache à la queue d'un cheval, on le traîne jusqu'au palais de la reine, on lui arrache les cheveux, c'est la raison pour laquelle les moines se rasent. Les Nazaréens furent si irrités d'un traitement aussi ignominieux, qu'ils firent schisme avec les Juifs. »

« Qui ne rira d'un tel extravagant ? »

CORN.

Wagensel in sepher toledos Jesu, cap. III, p. 31.

CHAPITRE XXXI.

Un autre rabbin pousse encore l'absurdité plus loin; « il donne pour précepteur à J. C. un disciple d'Akiba, qui n'a vécu que près d'un siècle après l'ère chrétienne. Il prétend qu'il ne fut pris par les prêtres, qu'après qu'on l'eût enivré; qu'Hérode avoit consulté, sur le sort de J. C., tous les Sanhédrins de l'univers; que la plupart avoit opiné à la mort, mais que celui de Worms s'étoit borné à prononcer une détention perpétuelle, ce qui, ajoute l'auteur, fait bien voir combien les Allemands sont humains. »

Quel homme de bon sens ne lèvera les épaules à la lecture de tant d'inepties? Est-il dans la vie de la fée Mélusine, dans les romans du bon Turpin, de fables plus mal concertées, que le combat en l'air entre deux champions, et que ce chou monstrueux qui sert de potence? Est-il d'anachronismes plus évidens, que celui de cette prétendue reine de Jérusalem, de cette Hélène, mère de Constantin, que l'on fait régner avec son fils

Monbas dans la Judée, trois siècles avant sa naissance? Quoi de plus ridicule que ces Juifs Allemands qui opinent, à Worms, sur le sort de J. C.?

Que diroit-on d'un auteur qui prétendroit prouver, que Belleforest, Brantôme, Varillas, Mézerai, Daniel et Vellyn'ont pas avancé un seul fait dans leurs histoires de France, qui ne soit controuvé; et qui chercheroit à le prouver, en opposant aux chroniques qui leur ont fourni les matériaux de leur histoire, les aventures des quatre Fils d'Aymon, de Richard-sans-Peur, de Jean-de-Paris, de la belle Maguelonne, et le poëme de la Pucelle d'Orléans (1)? Ne regarderoit-on point un pareil auteur comme un visionnaire, comme un homme en démence? Ne seroit-on point en droit de lui dire : connoissez mieux vos forces avant de vous livrer à la manie d'écrire :

« *Tecum habita; et noris quàm sit tibi curta supellex.* » PERSE.

De quel œil envisager l'auteur du Christianisme dévoilé, quand on le voit dédaigner

(1) Nous entendons parler ici du poëme de Chapelain.

l'autorité des Livres sacrés, des pères de l'Eglise, des historiens même du paganisme, et s'abandonner en aveugle à toutes les inepties des rabbins, les regarder comme les seuls qui aient eu l'intelligence des Ecritures touchant le Messie, comme les seuls historiens fidèles de la vie de J. C., et mettre en jeu de pareils leviers pour renverser un édifice qu'une longue série de siècles n'a fait que raffermir sur ses fondemens ?

Mais, nous diroit Boulanger, quel autre peuple doit être plus capable de juger du caractère qui convient au Messie, que les Juifs mêmes auxquels il a été promis ? S'ils ont cru que J. C. n'étoit pas le vrai Messie, ne suis-je pas en droit de le penser comme eux ?

Des hommes en démence, lui répondrois-je, peuvent-ils jamais faire autorité dans une question si importante ? Si vous doutez de cette démence, feuilletons encore, j'y consens, les écrits des rabbins, et voyons ce qu'ils disent au sujet du Messie.

L'un avance qu'il est venu dans la personne d'Ezéchias, l'autre dans celle du roi Agrippa, qui vécut constamment l'allié, ou plutôt l'esclave des Romains, et l'ennemi de sa

nation. Les Talmudistes le placent à Rome, parmi les lépreux, à la porte de cette ville, en attendant qu'Élie vienne le sacrer. Le plus grand nombre attend deux Messies, l'un qui doit paroître dans l'humiliation, et l'autre dans sa gloire.

Le premier aura pour père Huriel, et sera appelé Néhémie. Ce sera un conquérant formidable qui soumettra toute la terre, et ramènera les Juifs triomphans à Jérusalem. Il trouvera un ennemi redoutable dans Armillas, qui naîtra d'un bloc de marbre. Cet Armillas sera défait dans une grande bataille, et fait prisonnier par le Messie. Néanmoins il parviendra à s'échapper de sa prison et à livrer un nouveau combat, dans lequel Néhémie sera tué, sans qu'Armillas s'en apperçoive. Les anges se saisiront du corps mort, et le porteront au ciel. Les enfans d'Israël seront consternés; ils se sauveront dans le désert, et y demeureront cachés pendant quarante-cinq jours. Après ce temps, l'archange Michel sonnera de la trompette. A ce bruit éclatant paroîtra le Messie resplendissant de gloire. Il viendra accompagné du prophète Elie; tous les Juifs fléchiront les genoux devant lui. En vain Armillas s'élèvera contre

lui; il sera consumé par une pluie de soufre et de feu. Le nouveau Messie rappellera Néhémie à la lumière ; il rassemblera tous les enfans dispersés de Jacob, rebâtira Jérusalem, ressuscitera les morts, et aura plusieurs femmes, d'où lui naîtront plusieurs successeurs, qui régneront après sa mort.

Tels sont les *contes* des rabbins ; tels sont les dogmes qui sont prêchés dans les synagogues, et qui, je le pense, n'ont jamais converti personne, que Boulanger.

J. C. avoit prédit que des imposteurs se donneroient pour le Messie, et que les Juifs les recevroient. Il semble qu'ils aient pris à tâche de vérifier cette prédiction. Cinquante ans après la ruine de Jérusalem, ce même peuple, qui avoit refusé de croire au vrai Messie, reconnoît pour l'envoyé de Dieu, un brigand (Barcokebas). Les rabbins et les principaux pontifes se déclarent en sa faveur. On ne peut, disoient-ils au peuple, douter de sa mission divine ; il tient un flambeau allumé dans sa bouche et vomit des flammes ; est-il un miracle plus éclatant ? Peut-on desirer une preuve plus certaine du caractère divin qui brille en sa personne ? Six cent mille Juifs suivent les étendards de l'imposteur, et

sont exterminés par les lieutenans d'Adrien.

Chaque siècle a fourni de nouveaux Messies, qui tous n'ont pas eu un meilleur succès que Barcokebas. Sans parler de Moïse de Candie, de Julien, de Sévérus, d'Ismaël Sophi de Perse, qui, quoique zélé musulman, n'en a pas moins été regardé par les Juifs, comme un envoyé de Jehovah; n'avons-nous pas vu, dans le siècle dernier, cette nation turbulente prête à se soulever, et à prendre les armes, en faveur d'un inconnu (Sabbathai-Tzevi)?

M. Ricaut, dans son histoire de l'Empire ottoman, nous a conservé les détails de cette aventure extraordinaire.

Un nommé Nathan parut en Asie en 1666, et joua le rôle de précurseur d'un pretendu Messie. Il annonça que dans un an paroîtroit le Roi des Rois, qu'il commenceroit ses exploits par détrôner le sultan Mahomet IV, qu'il le mèneroit en triomphe chargé de fers en Jérusalem. Les Juifs de l'Asie firent savoir cette nouvelle à tous les Sanhédrins de l'univers.

Le lecteur doit juger de la joie que durent éprouver tous les enfans d'Israël. De toutes parts on s'applaudit, on se félicite de cette

heureuse nouvelle ; on croit toucher à la fin de ses malheurs. Le précurseur a annoncé que le Messie subjugueroit toute la terre, qu'il disparoîtroit pendant quelques mois, mais qu'il reviendroit ensuite monté sur un lion céleste, qui auroit, au lieu de bride, un serpent à sept têtes.

Sur ces entrefaites, le Messie se montre à Smyrne. On ne voit, à son arrivée, qu'inspirations et qu'extases ; les enfans même prophétisent dans le ventre de leurs mères. Il s'embarque pour Constantinople, qui doit être le théâtre de ses exploits ; les Juifs accourent en foule au-devant de lui, et lui préparent une entrée triomphante ; cependant les vents contraires l'empêchent d'aborder au rivage. Le grand-visir, prévenu de son arrivée, l'envoie chercher par un détachement de janissaires qui le saisissent, le chargent de fers et l'enferment dans un cachot du château d'Abydos.

De toutes les parties de l'Europe, les Juifs accoururent à cette prison, pour rendre leurs hommages au Messie. Déja la plupart des familles juives se disposoient à vendre leurs biens et à se rendre à Constantinople, lorsqu'elles apprirent que le libérateur d'Israël,

pour échapper à la bastonnade, venoit d'abjurer le culte de Jacob, et d'embrasser le mahométisme. L'apostasie de l'imposteur fit changer leurs projets, mais ne put entièrement les désabuser ; ce n'est pas lui, disent encore les rabbins, qui a pris le turban ; c'est son mauvais ange, et bientôt on le reverra à Smyrne, dans tout l'éclat de sa gloire.

Telle fut la fin de cette comédie, qui, sans la prudence du visir, eût pu entraîner de grands malheurs. Quelques coups de bâton et un turban, voilà où vinrent aboutir tant de magnifiques promesses, tant de conquêtes brillantes, tant d'extases, tant de prophéties.

« *Parturient montes, nascetur ridiculus mus.* »
HOR.

Choisir de pareils visionnaires pour maîtres, les regarder comme des autorités infaillibles, les réputer seuls juges compétens, pour prononcer sur un procès de la plus haute importance, n'est-ce pas le comble de l'inconséquence et de la folie ? N'est-ce pas imiter la conduite de cet insensé dont parle l'Ecriture, qui, pourvu de deux bons yeux, choisit un aveugle pour le guider à travers

des montagnes escarpées, et tomba avec lui dans un précipice.

Nous avons démontré que tous les traits qu'a lancés contre J. C., l'auteur du Christianisme dévoilé, portent à faux; que l'autorité des rabbins qu'il invoque, loin de militer en sa faveur, prête au contraire des armes contre lui; que les rabins sont manifestement ridicules, soit qu'ils tracent l'histoire de J. C., soit qu'ils parlent du caractère qu'a dû avoir le Messie; que le fondateur du Christianisme est le seul vrai Messie; que sa naissance, sa doctrine, ses miracles, sa résurrection prouvent également sa divinité; qu'il a fondé son église, comme Dieu, qu'il a puni les Juifs, comme Dieu, qu'il n'a promis à ses disciples la conversion de l'univers, que comme Dieu, qui tient dans ses mains le cœur des hommes, et pour qui l'avenir est sans voile.

Nous allons examiner si Boulanger a été plus heureux dans ses attaques contre les apôtres.

CHAPITRE XXXII.

Christianisme attaqué dans les Apôtres.

Il est des fleurs sur lesquelles l'abeille et l'insecte venimeux aiment également à se reposer; l'une ne puise au fond de leurs calices, que la rosée salutaire qu'elles doivent à la fraîcheur du matin; l'autre n'en tire que des sucs malfaisans, propres à redoubler l'activité de son poison funeste.

Telle que les fleurs, l'Ecriture sainte est également feuilletée par les mains du juste et par celle de l'impie : le premier n'y cherche qu'une instruction solide, que des préceptes de conduite, que des motifs d'actions de graces; le second feint de n'y trouver que des obscurités sans nombre, que des raisons de douter, que des motifs de blasphême. Au nombre de ces derniers, on doit compter l'auteur du Christianisme dévoilé. Il semble n'avoir parcouru l'ancien et le nouveau Testament, les Actes des apôtres, les écrits des premiers pères de l'Eglise, que dans l'inten-

tion funeste de chercher à en corrompre le sens, à affoiblir les rayons de la vérité, à atténuer la force de leurs raisonnemens, à jeter enfin un voile épais, sur la surface entière de l'édifice majestueux qu'il se proposoit de renverser.

Les apôtres, dit Boulanger, étoient, dans le principe, des hommes simples et crédules, qui, abusés par des prestiges, devinrent enthousiastes, et par suite, fourbes et imposteurs; et cette inculpation, dénuée de preuve, lui paroît une réfutation complète de leurs témoignages, de leurs miracles et de leurs écrits. Nous allons démontrer qu'ils ne furent ni crédules, ni imposteurs.

Les apôtres furent des hommes crédules! Est-ce donc être crédule que de se rendre à l'évidence, que de s'y rendre sans écouter les préjugés de l'éducation, sans craindre les dangers que doit nécessairement attirer sur sa tête, une conviction intime? N'est-ce pas au contraire le caractère d'un esprit sensé, qui cherche la vérité de bonne foi, et qui s'y attache invariablement, dès qu'elle se montre à ses yeux dans tout l'éclat de sa pureté? N'est-ce point le type d'un cœur magnanime, qui brave les périls, les fatigues, les

bourreaux, la mort même, pour rendre hommage à cette même vérité ?

Que leur a-t-il fallu, à ces apôtres, pour juger des miracles de Jésus-Christ, que des yeux et des oreilles ? Dans le principe, ils furent ignorans, je le sais : ils ne se peignent pas eux-mêmes sous d'autres traits ; mais pour asseoir un jugement certain sur ce qu'ils voyoient et sur ce qu'ils entendoient, leur étoit-il nécessaire d'être versés dans toutes les sciences humaines ? ne pouvoient-ils, sans le secours de la géométrie, de la physique, s'assurer de la réalité de la multiplication des cinq pains, de la guérison de l'aveugle né et du paralytique, de la transfiguration de Jésus-Christ, de la résurrection de Lazare, de celle de leur divin Maître, de ce Maître avec lequel ils avoient vécu pendant plusieurs années, qu'ils avoient vu étendu sur la croix, déposé dans un sépulcre, ressuscité, suivant qu'il le leur avoit prédit, paroissant au milieu d'eux, conversant et mangeant avec eux, leur donnant ses dernières instructions, leur prédisant l'établissement de son église, la dispersion des Juifs, la propagation et la perpétuité de la foi, les persécutions auxquelles ils alloient

être exposés, la mort qu'ils alloient souffrir, et s'envolant en leur présence, à travers les nues, au sein de l'immortalité?

Le plus savant observateur auroit-il obtenu, en voyant tant de merveilles, un degré d'évidence de plus que les apôtres? à quoi lui eût servi sa vaine science? On n'emploie ici, ni secrets, ni simples, pour opérer des prodiges. Il suffit à Jésus-Christ et à ses apôtres de la parole. *Levez-vous et marchez*, dit-il au paralytique : ce dernier se lève et marche; il n'est question, ni de talismans, ni de magie; il n'y a point de raison physique à rendre de ces faits; tout s'opère par la puissance du souverain arbitre de l'univers, qui sans doute a donné des lois à la nature, mais qui, d'un mot, peut les enfreindre et les changer momentanément, avec la même liberté qu'il les a établies.

« Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble,
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas. »

RACINE.

Supposez pour un moment que Locke, Newton, Leibnitz, Bayle eussent été témoins

de ces miracles; leur témoignage vous paroîtroit-il plus certain que celui des apôtres? auroient-ils eu de meilleurs yeux, de meilleurs organes; car, je le répète, ce n'est que par leur moyen qu'ils auroient pu asseoir un jugement certain? De pareils témoins vous paroîtroient-ils crédules s'ils affirmoient unanimement, avoir vu, avoir entendu, avoir touché, avoir senti? et si vous accordez foi à ces derniers témoins, ne seroit-ce point une inconséquence manifeste, de la refuser aux premiers?

Les apôtres n'ont donc point été crédules. Il n'y a que l'insensé qui se refuse à l'évidence; le sage s'y rend, dès qu'il la reconnoît. Examinons s'ils ont été fourbes et imposteurs.

C'est le propre de l'imposture de s'envelopper d'épaisses ténèbres, d'affecter un langage inintelligible, de chercher des dupes dans un pays éloigné, ou du moins de laisser écouler un laps de temps considérable, entre l'évènement qu'elle se propose de publier, et la promulgation qu'elle en doit faire, afin que les compatriotes ne puissent plus lui opposer de témoins; sa marche ordinaire est d'éviter l'éclat, de tenter d'abord

dès voies secrètes, de faire agir quelques émissaires secrets, de se faire des partisans; et de ne lever le masque que par degrés. Son but apparent est de servir l'humanité, et d'obéir aux ordres du Ciel; son but secret est de parvenir aux dignités, aux richesses, à la domination.

Or, cette conduite, cette marche, ce but, ne peuvent, sous aucun rapport, convenir aux apôtres.

Où commencent-ils à prêcher la doctrine, les miracles, la résurrection de J. C.? Est-ce quelques siècles après sa mort? est-ce dans quelque contrée éloignée, où le nom du Messie ne soit point parvenu? est-ce appuyés de l'approbation et de l'autorité des puissances et des magistrats? est-ce en un langage obscur et énigmatique? est-ce enfin dans la vue de s'attirer des richesses et des honneurs? Les plus grands ennemis du Christianisme ont-ils jamais osé avancer de pareilles suppositions? Non, certes, non; c'est dans Jérusalem; c'est dans cette même ville, où le Messie vient de mourir sur une croix; c'est cinquante jours après que son corps a été déposé dans un tombeau, gardé par des soldats; c'est en quelque manière dans l'instant

même, où tous les meurtriers de Jésus-Christ, ses juges, les témoins de ses miracles et de sa passion, sont tous présens, où les témoins de sa résurrection peuvent être entendus, confrontés, où Lazare, le fils de la veuve de Naïn qu'il vient de rendre à la vie, les hommes qu'il a nourris miraculeusement par la multiplication des pains, les aveugles, les sourds, les boiteux, les paralytiques qu'il a guéris, peuvent démentir les faits quisont avancés; où ce même Pierre, qui s'étoit montré si lâche, au moment de la passion, qui avoit renié trois fois son maître, qui n'avoit osé le suivre aux pieds de la croix, changé tout-à-coup en un homme nouveau, rempli du Saint-Esprit, paroissant, à la tête de ses confrères, sur la place publique, et à l'aspect de ces mêmes pontifes, qui avoient condamné le Messie, de ces mêmes bourreaux armés des instrumens de son supplice, de ce même calvaire où paroissoient encore les traces de son sang, s'écrie d'une voix imposante : Enfans d'Israël, prêtez l'oreille à mes paroles, le Dieu de nos pères a ressuscité ce même Jésus, que vous avez fait mourir sur une croix; nous sommes les témoins de ce prodige

que nous vous annonçons. Le bras de Dieu s'est étendu sur nous, il nous a remplis de son esprit.... Que tout Israël sache donc désormais que ce même Jésus que vous avez crucifié, est l'Oint du Seigneur, et le Messie qui a été promis à nos pères.

« *Viri Israëlitae, audite verba haec : Jesum Nazarenum, vivum approbatum à Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis quae fecit Deus per illum in medio vestri, sicut et vos scitis... Hunc Jesum ressuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus. Certissimè sciat ergò omnis domus Israël, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus quem vos crucifixistis....*

Actus Apost., vers. 22, 32, 36.

De tous les Juifs qui entendent ce discours, trois mille embrassent le christianisme; pas un seul n'accuse Pierre d'imposture. Les princes des prêtres se troublent; ils font saisir les apôtres; ils les menacent de la mort, s'ils osent prêcher la doctrine de Jésus-Christ; mais aucun d'eux ne les accuse de fourberie. Pierre avoit annoncé que les disciples du Christ avoient reçu le Saint-Esprit, et il prouve son assertion par des miracles; les infirmes qu'il guérit, les morts qu'il ressuscite au nom de Jésus-Christ, sont des témoins irréfragables de sa mission

divine. Ce n'est point seulement par la parole, mais par des prodiges, par des faits sensibles, qu'il convainc l'incrédule qui résiste à la force de la vérité. Le Sanhédrin lui-même est ébranlé par les nombreux miracles qui appuyent la nouvelle doctrine prêchée dans Jérusalem. Ces miracles sont si frappans, que l'on n'entreprend même pas de les faire passer pour des œuvres de mensonge; il faudroit démentir des milliers de témoins, et le rapport même de ses propres yeux: ainsi, loin d'en attaquer la certitude, on se borne à en suspecter la cause: « *Si cette entreprise*, dit aux docteurs assemblés, le sage Gamaliel, *vient des hommes, elle se détruira; si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire; et il est à craindre que vous ne soyez trouvés coupables, d'avoir combattu contre Dieu même.* »

Le Sanhédrin, composé de tout ce qu'il y avoit de plus éclairé parmi la nation juive, se rendit à cet avis; et certes il ne l'eût pas adopté, s'il eût pensé que la doctrine de Jésus-Christ, ses miracles, sa résurrection, les prodiges opérés par ses apôtres, eussent pu être l'ouvrage de l'imposture. On doit s'en rapporter à sa haine pour les innova-

tions, à son respect pour la religion de ses pères, à sa prévention contre Jésus-Christ. Sa tolérance n'a pu provenir que de son doute, et son doute, que de faits bien avérés, et que de la crainte d'aller contre les ordres de Dieu même : c'est ce que nous apprend l'écriture.

« *Fiebat autem omni animae timor; multa quoque prodigia, et signa per apostolos in Jerusalem fiebant, et metus erat magnus in universis.* »

Actus Apost., cap. 2, vers. 43.

Que le lecteur se représente douze matelots sortis de l'un de nos ports; prêchant à Paris, sous les yeux des magistrats, la résurrection d'un homme qui auroit été supplicié, peu de jours auparavant, en présence des habitans de cette capitale; donnant, pour seul témoignage de ce prodige, l'assurance qu'ils l'ont vu, qu'ils lui ont parlé. Est-il à croire que ces mêmes hommes, sans nom, sans crédit, sans science, feroient de nombreux prosélytes; que dès la première fois qu'ils paroîtroient en public, ils convertiroient des milliers d'hommes; qu'ils viendroient à bout de composer un corps de doctrine, de jeter les fondemens de cette doctrine

dans toutes les parties de l'univers, d'établir enfin une église qui subsisteroit pendant dix-huit siècles ? Est-il à croire qu'ils parviendroient à endormir la prudence des magistrats, à les faire douter de la divinité de leur mission, à donner enfin un libre cours à leurs prédications ? Croit-on que les magistrats de Paris seroient plus sévères en matière de religion, que ne le fut le sénat judaïque; qu'ils auroient plus d'aversion pour les novateurs, plus d'attachement pour leurs principes religieux, plus d'entêtement pour les opinions de leurs ancêtres ? Si on le croit, que ne hazarde-t-on quelque tentative; que ne suit-on l'exemple du duc de Riperda, qui, retiré à Maroc, sous le nom d'Osman, chercha à s'immortaliser, en jetant les fondemens d'une religion nouvelle ? Quelque barbares que fussent les Africains, ils sourirent à la vue des extases du prophète, et se moquèrent ouvertement de sa doctrine et de ses inspirations. Un semblable succès seroit sans doute le prix de ses imitateurs, et voilà ce qui les effraie. Nos philosophes braveroient encore les huées de la populace : mais les exils, les prisons, les bastonnades, les supplices les épouvantent; ils n'ont d'audace

que la plume à la main ; une persuasion intime peut seule faire courir à la mort ; des esprits forts ne grossiront jamais la liste des martyrs d'aucune secte. Ils ne tiendront à leurs propres opinions, qu'autant qu'ils pourront le faire sans danger. On connoît leur maxime favorite :

« *Primò vivere, deinde philosophari.* »

Le Christianisme, dit Boulanger, n'a pu prendre racine qu'à la faveur de l'ignorance des nations. Quoi ! le siècle d'Auguste, de Virgile, de Mécène, auroit eu moins de lumières que celui de Marat, de Robespierre, de Carrier ! Les habitans de Rome sous Trajan, ceux d'Athènes sous les Antonins, ceux d'Alexandrie sous Vespasien, ceux de Byzance sous Constantin, auroient été moins éclairés que les bourgeois de Paris, de Londres, d'Amsterdam, au dix-huitième siècle ! Les premiers auroient été des ignorans, et mériteroient cette injure, pour avoir adopté, après les plus sérieuses réflexions, après les preuves les plus palpables, une religion sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, que les seconds rejettent sans connoissance de cause, et même sans examen ! De quel côté est l'ignorance ? quel est

le siècle le plus barbare ? Le lecteur impartial a déja prononcé.

Il résulte de ce que nous venons d'avancer, que les apôtres n'ont été ni crédules ni imposteurs ; qu'il n'y a qu'une puissance surnaturelle, qu'un Dieu qui tient dans ses mains les cœurs des hommes, qui ait pu jeter les fondemens de l'édifice admirable du Christianisme.

CHAPITRE XXXIII.

Les disciples de J. C. n'ont été, au reste, regardés par Boulanger, que comme les instrumens dociles de l'ambition de Paul ; c'est à ce dernier qu'il adresse ses principaux traits. Paul, d'après cet auteur, doit être regardé comme le vrai fondateur du Christianisme. Sans lui, la doctrine de J. C. n'eût point sorti de l'enceinte de la Judée ; et loin de changer la face de l'univers, il n'eût fourni à la Religion judaïque, qu'une secte de plus.

Est-il possible que l'impiété s'aveugle elle-même, au point de chercher à tourner contre

la Religion, les preuves les plus éclatantes qui militent pour elle ?

« *Furorne cæcus, an rapit te vis acrior ?* »
Hor.

Qu'étoit Paul avant sa conversion ? le plus grand ennemi du nom de Jésus, le persécuteur des apôtres, le fléau des chrétiens : on voyoit sans cesse ce furieux zélateur entrant dans les maisons persécuter, traîner dans les cachots, les hommes et les femmes soupçonnés de Christianisme.

Certes, s'il eût toujours agi de la sorte, il n'eût point encouru l'animadversion de Boulanger.

« *Saulus autem devastabat Ecclesiam, per domos intrans, et trahens viros et mulieres, tradebat in custodiam.* » Actus Apost.

Le même homme préside au supplice de saint Etienne : ne respirant que carnage, il va trouver le prince des prêtres, lui demande des lettres pour les synagogues de Damas, afin de les engager à exterminer les Chrétiens. Il part, et dans la route, le bras de Dieu s'appesantit sur lui : une lumière éclatante l'environne et le renverse par terre; une voix miraculeuse se fait entendre, et Paul est

converti. Cet ennemi acharné du Christianisme, qui ne se rendoit à Damas, que pour renouveler les scènes sanglantes qu'il avoit provoquées à Jérusalem, et que pour consommer la ruine des Chrétiens, devient un des plus zélés propagateurs de la foi. Ni les fatigues, ni les dangers, ni les tortures ne peuvent amortir son zèle; il vole de la Palestine dans la Grèce, de la Grèce dans la Syrie, de la Syrie à Rome; il traverse des plaines brûlantes, il franchit des mers, pour chercher des adorateurs à J. C. Les fers, les exils, les prisons ne peuvent l'empêcher de rendre hommage à la vérité. Il meurt enfin sous le glaive des bourreaux, en proférant ce même nom qu'il avoit tant de fois blasphêmé. Un changement si prodigieux est l'effet d'un jour, d'une heure, d'un instant.

Qui pourra croire, avec Boulanger, que cette conversion subite ne fût qu'un jeu concerté, qu'un effet de l'ambition de Paul ?

Choisit-on des témoins, quand on veut inventer des fourberies ? Paul étoit-il seul sur la route de Damas ? fut-il le seul qui vit la lumière miraculeuse, qui entendit la voix céleste ?

« *Viri autem qui comitabantur cum eo, stabant stu-*

pefacti, audientes quidem vocem, neminem autem videntes. Actûs Apost., cap. 9, vers. 7.

Ces mêmes témoins n'auroient-ils point démenti la vision miraculeuse de Paul ? et quand on les supposeroit, pour un moment, complices de sa fourberie, auroient-ils pu tromper Ananie et tous les habitans de Damas, qui avoient été témoins de la cécité de Paul et de sa guérison, qui avoient vu, en quelque manière, les écailles tombées de ses yeux ?

« *Et confestìm ceciderunt ex oculis ejus, tanquam squamæ.* » Ibid.

Si l'on considère cette conversion, sous le point de vue de l'ambition, on verra que rien n'est plus absurde que la conjecture de Boulanger. Paul ambitieux ! il faudroit le supposer insensé ; et de toutes les injures que lui ont prodiguées les ennemis du Christianisme, c'est la seule qualification qu'ils lui aient épargnée. Quoi ! Paul auroit vu le Christ expirant sur une croix ; il auroit vu ses disciples persécutés, maltraités, emprisonnés ; il auroit vu saint Etienne lapidé ; il auroit vu enfin la Judée entière soulevée contre les Chrétiens, et occupée de leur extermination ; et par ambition, il auroit em-

brassé le Christianisme ! la soif des richesses l'auroit engagé à se mettre au nombre de ceux qu'on dépouilloit de leurs patrimoines ! Le desir de la célébrité, à partager les mépris dont on accabloit des hommes que l'on regardoit comme des visionnaires et des insensés ! l'amour des grandeurs humaines, à se mettre au rang des victimes, à s'exposer chaque jour à de nouvelles humiliations, à de nouvelles fatigues, à de nouvelles tortures. Est-il un seul homme de bon sens, qui puisse partager une opinion si absurde ? est-ce ainsi qu'on peut se flatter d'approfondir le cœur humain ?

Non, Paul ne fut ni fourbe ni ambitieux : ce fut un homme sincère, désintéressé, vertueux, éclairé, courageux, qui, frappé de l'éclat des rayons de la vérité, plein de tendresse et de charité pour le genre humain, conçut le dessein magnanime de l'arracher aux ténèbres de l'erreur, d'élever l'autel du vrai Dieu, sur les débris de ceux du paganisme, et de rendre enfin l'homme digne du bonheur immortel, réservé aux adorateurs fidèles de J. C.

Pour ce vaste dessein, il emploie tous les moyens qu'il a reçus de la nature, et ceux

qu'il a reçus d'en haut. Il convainc par des miracles, ceux qu'il ne peut persuader par la parole. « Ce n'est point, dit-il à ses auditeurs, par la sublimité du discours, ni par l'apparence d'une haute sagesse, que je cherche à m'attirer votre attention; je ne suis qu'un homme, sujet aux mêmes foiblesses que vous; je ne sais rien, je ne puis rien vous apprendre, que ce qui a rapport à la mort et à la divinité de J. C. C'est donc moins encore à mes paroles, qu'aux signes éclatans que vous verrez, et à la puissance dont m'a revêtu l'Esprit saint, que j'ai reçu, que vous devez accorder votre confiance, afin que votre foi ait pour base, non la vaine sagesse des hommes, mais la vertu même du Très-Haut. »

« *Veni non in sublimitate sermonis aut sapientiae, annuntians vobis testimonium Christi. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum. Et ego in infirmitate et timore fui apud vos; et sermo meus et praedicatio mea, non in persuabilibus humanae sapientiae verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis, ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.* »

P. ad Cor., cap. 2.

Est-ce donc là le langage d'un imposteur

et d'un ambitieux? ou plutôt n'est-ce pas celui d'un homme sensible aux misères humaines, qui, convaincu de la vérité, cherche à faire passer dans l'ame de ses auditeurs, cette conviction intime, qui doit opérer leur conversion, et par suite, leur salut éternel?

Il ne faut que parcourir ses écrits, pour se convaincre qu'il n'a jamais attendu d'autres récompenses dans ce monde, de son zèle et de ses travaux, que des souffrances et des persécutions; qu'il n'en a jamais fait espérer d'autres, à ceux qu'il a convertis à la foi. Il a fallu sans doute aux premiers chrétiens, une persuasion bien intime des vérités de la foi et des miracles opérés devant eux, pour les résoudre à embrasser la voie des humiliations et des croix, et à sacrifier toutes les jouissances de la vie, à l'espoir d'un bonheur éternel.

Les miracles de J. C. et de ses apôtres sont garantis par des témoignages si authentiques, que les plus grands ennemis du Christianisme, les Celse, les Porphire, n'ont osé les révoquer en doute. Lorsque l'empereur Julien, forcé de céder à des preuves si convaincantes, entreprit néanmoins de faire mentir l'oracle de J. C., en rétablissant le

temple de Jérusalem ; les flammes qui consumèrent constamment les travailleurs, le firent renoncer à son entreprise, ainsi que nous l'apprend Ammien Marcellin. Quelque éclatans que soient ces témoignages, je pense que, pour convaincre l'homme de bonne foi, il suffit de l'établissement de la Religion chrétienne. Quel sacrifice plus pénible pour des hommes élevés dans la mollesse du paganisme, que celui d'un entier renoncement à ses habitudes, à ses penchans, aux usages de ses pères, à soi-même ! Quoi de plus dur, que de se voir dépouiller de ses biens, de les voir mettre dans une bourse commune, de voir ses enfans frustrés, en quelque manière, de l'héritage qu'ils devoient espérer, de ne leur laisser en partage que l'indignation des princes de la terre, le mépris de la multitude, l'animadversion des magistrats, la furie des persécuteurs et la hache des bourreaux ! Quelle humiliation plus insupportable, que celle de se voir en horreur à ses proches, d'être exclus de leur société, de leurs maisons, de leurs tombeaux ; que de se voir obligé d'expier, pendant des années entières, sous la haire et la cendre, des fautes que l'on auroit autrefois regardées comme

« L'homme est né pour tout comprendre ;
Donc tout ce qu'il ne peut comprendre est évidemment faux.

Qui se chargera de prouver la première partie de cet argument ?

N'est-ce point entraîner l'homme dans l'abîme du scepticisme absolu, que de lui faire un devoir de rejeter tout ce qu'il ne conçoit pas ? Quoi ! la géométrie deviendra une science idéale, parce qu'elle ne peut démontrer la quadrature du cercle ! on regardera la mécanique et la chymie, comme des connoissances chimériques, par cela seul que la première n'a pu encore trouver le mouvement perpétuel, et la seconde, la pierre philosophale ; il suffira, pour nier le flux et reflux de la mer, de dire que la cause n'en est pas connue ! On pourra douter de l'existence des corps, parce qu'on ne connoît, ni leurs principes, ni le degré de confiance qu'on peut accorder au témoignage des sens !

Philosophes inconséquens ! quoi ! vous avouez que l'intelligence de l'homme est bornée, que depuis l'astre qui roule sur sa tête, jusqu'à l'herbe qu'il foule aux pieds, il ne connoît aucun principe, aucune essence ;

qu'il ne se connoît pas lui-même ; et vous voulez que dans le grand livre de la nature, rien ne lui soit caché ! quand tous les objets qui l'environnent sont pour lui autant de mystères, vous voulez que son regard sonde les profondeurs de l'essence divine ! Renoncez donc à toutes ces connoissances dont vous êtes si fiers ; renoncez à votre athéisme même ; car il n'est sur la terre aucune religion qui soit, plus que lui, enveloppée de mystères. . . . .

Au reste, en avouant que le Christianisme a ses ombres, je suis loin d'accorder que ses mystères répugnent à la raison. . . . .

Une proposition absurde qui choqueroit évidemment la raison humaine, ne pourroit obtenir un assentiment universel : or, nous voyons dans l'histoire des peuples le plus anciennement policés, des notions précises des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. . . . . . .

Il n'est personne qui ne sache, en quelle vénération le nombre ternaire étoit chez les Grecs. Ce nombre, nous dit un des plus célèbres auteurs de la Grèce, dérive évidemment des trois actes de la Puissance divine. Les trois fils de Saturne se partageant l'uni-

vers, étoient encore, pour ces mêmes Grecs, une image de la Trinité (1). Ils avoient, en outre, dans Apollon, gardant les troupeaux d'Admète, l'image d'un Dieu incarné, réduit à l'humiliation de la pauvreté, et même de la servitude. L'Egypte avoit, dans son Osiris, son Isis et son Horus, la notion d'une Divinité ternaire.

Si nous ouvrons le plus ancien livre peut-être du monde entier, le Shadstah des Indiens, dont un savant Anglais (2) a donné une traduction, nous y verrons que, depuis le déluge, les Indiens n'ont cessé d'adorer, dans Brama, Vichenou et Chiven, un Dieu en trois personnes; nous y verrons que la seconde personne de ce Dieu ternaire, Vichenou, s'est incarné plusieurs fois, pour le salut du genre humain, et notamment lors du déluge universel, où, sous la forme d'un poisson, il conduisit sur une montagne, la barque qui sauva Belgemer (Noë) et sa famille.

Si nous parcourons la Tartarie, la Sibérie, la Chine, le Japon, nous y verrons par-tout

---

(1) On pourroit en dire autant de la triple forme, sous laquelle Diane étoit adorée.

(2) *M. Holwel.*

la Divinité adorée sous une forme ternaire. Nous verrons dans tous les temples, l'*Amida* des Japonnais, le *Fo* des Chinois, le *Badhum* de l'isle de Ceylan, le *Là* du Thibet et de la Tartarie, adorés sous l'emblême de la Trinité, et représentés par des statues à trois têtes.

Ce ne sont point ici des assertions vagues, des conjectures hasardées, comme celles de Boulanger. Il ne faut que des yeux, pour se convaincre de ce que nous avançons. Presque tous les temples des idolâtres démentent cette inculpation : qu'il est absurde de croire à un Dieu en trois personnes, à un Dieu incarné.

Si nous quittons la fable pour l'histoire, si, laissant de côté les Payens, nous remontons jusqu'au Dieu des Juifs; nous verrons, à la tête du décalogue, qu'il dicta à Moyse, du haut du mont Sinaï, l'empreinte de la Trinité (1):

(1) En adoptant le principe des philosophes : que l'on doit rejeter ce que l'on ne peut comprendre; un aveugle ne sera-t-il point en droit de regarder comme absurde, cette proposition : qu'il existe dans la nature un corps qui réunit dans un même être trois qualités et propriétés distinctes, séparées, et d'une nature entièrement différente? Si vous le supposez, pour un moment, rendu à la lumière, quel sera son étonnement,

« *Israël*, dit-il, *vous adorerez vos dieux.* » Le mot pluriel *Elohim* ne laisse aucun doute sur ce point. Ce mot est répété dans plusieurs passages de l'Ancien Testament: Au commencement, les dieux *Elohim* fit, etc. Faisons l'homme à notre image, etc.

Nous pourrions donner à cette discussion plus de développemens, et démontrer que, chez presque toutes les nations, le nombre *trois* a été regardé comme un nombre sacré, comme la perfection de l'unité ; que la plupart des peuples ont eu la notion d'un Dieu incarné, et d'une Divinité ternaire. Mais forcés de nous renfermer dans les limites que nous nous sommes prescrites, nous nous bornerons aux preuves que nous venons de donner. Nous pensons qu'elles suffiront pour démontrer au lecteur impartial, que si les

---

à l'aspect de l'orbe majestueux du soleil, en éprouvant la chaleur de ses rayons, en jouissant des effets de sa lumière, et en s'assurant que ces trois effets distincts partent d'un même principe ?

Ne sentira-t-il point alors combien il est absurde de vouloir comparer les merveilles du Créateur, à la foiblesse de nos organes ? Ne s'écriera-t-il point dans un transport d'indignation contre lui-même :

« A ta foible raison garde-toi de te rendre, etc. »

mystères de la Religion chrétienne répugnoient à la raison, on n'en verroit point de traces dans presque tous les codes religieux des diverses Nations de la terre; et que cet assentiment universel, la venge suffisamment.

L'homme sensé, qui n'a point laissé corrompre sa raison par l'orgueil de ses pensées, loin de se révolter contre l'obscurité des mystères, les adore en silence : persuadé qu'il n'y a aucun rapport entre sa foible intelligence et celle de l'Être suprême, il n'exige point de démonstrations géométriques pour des vérités qui n'en sont pas susceptibles : loin d'être étonné de ne pouvoir pénétrer les secrets de Dieu, il sent qu'ils sont, par leur nature, hors de la portée de l'esprit humain : il lui suffit qu'une doctrine sublime lui soit confirmée par des miracles authentiques et par des témoignages irréfragables; le reste est pour lui un abîme dont il craint de sonder la profondeur, et loin de se plaindre des voiles que la main de Dieu a mis devant ses regards, il y trouve de nouveaux motifs de respect, d'amour et de reconnoissance; de respect, pour un Dieu caché dans le sein de ses perfections mêmes; d'amour, pour un Dieu qui le comble de ses dons; de recon-

noissance, pour un Rédempteur qui l'aime au point de réparer ses crimes, de se revêtir de sa chair, de se dévouer à la mort, dans la seule vue de lui assurer une félicité éternelle. Il sait que les mystères sont des ombres essentielles au tableau majestueux de la Religion, que l'évidence eût détruit le libre arbitre, et eût ôté à l'homme le mérite de la soumission entière de son esprit et de sa volonté, le seul qu'il puisse avoir par lui-même aux yeux de Dieu; il sait enfin que la foi seule peut bâtir un pont sur le gouffre de la mort, que seule elle peut unir le monde présent et le monde futur, et nous faire arriver, sans péril, dans notre véritable patrie.

« O Lorenzo, s'écrie Young, quel cœur de roche ne se sent pas amolli, et brûlant d'amour, à la seule idée d'un Dieu, se dévouant à la mort, pour sauver le genre humain! Plus l'ame repose ses pensées sur cet objet, plus ses sentimens s'exaltent; dès qu'il se présente à ses réflexions, elle est transportée, enflammée de reconnoissance. Je me sens accablé de cette multitude de merveilles. Captive, pour ainsi dire, au milieu des bienfaits que la croix répand sur elle; mon ame se voit de toutes parts emprisonnée dans l'étonnement! La vie de l'Homme-Dieu me montre la trace que je dois suivre; dans sa mort, je vois le prix qu'on obtient en marchant

sur ses pas ; et son ascension sublime m'offre la preuve la plus lumineuse de mon immortalité... Quel est ce roi de gloire qui s'élève vers le ciel ? C'est celui qui est descendu d'un trône immortel, pour se dévouer à la mort ; celui qui a étonné les cieux par son amour pour l'homme, et qui a vu avec une secrète complaisance, les anges mêmes se perdre dans le mystère inconcevable de cet amour.... Ce fut en ce moment que l'humanité prit des ailes, et s'élançant du tombeau, se saisit de l'immortalité. Ce n'est plus l'homme qui est mortel, c'est la mort ; la mort est terrassée pour ne plus se relever, l'homme est empreint du sceau de l'éternité. Je vous salue, ô cieux, si prodigues envers nous ! La gloire de tant de bienfaits vous appartient, et l'homme y gagne un bonheur infini. » YOUNG, *V.me Nuit.*

CHAPITRE XXXV.

II.me *Objection contre l'incertitude des témoignages humains* (1).

QUOI ! toujours des hommes entre Dieu et moi ! Dieu n'a-t-il pu faire connoître sa vo-

---

(1) « Il est faux que Dieu n'ait prétendu se faire connoître qu'à quelques êtres favorisés, tandis qu'il a voulu

lonté, d'une manière directe, sans aucun intermédiaire, et dois-je une foi entière à des hommes sujets à l'erreur?

Quoi! Boulanger, pour lever entièrement vos doutes, il faudra que Dieu vous réponde du haut du ciel, quand vous l'interrogerez sur son existence et sur vos devoirs? Il faudra qu'il fasse autant de miracles, qu'il y a d'incrédules dans l'univers! Car si vous étiez seul favorisé de cette vision éclatante, pensez-vous que vos confrères ajoutassent plus de foi à vos discours, qu'à ceux de Moïse, qui entendit, au milieu des foudres et des éclairs, la voix majestueuse de Jehovah; plus qu'au témoignage des apôtres, qui virent J. C. dans toute sa gloire, au milieu desquels il parut après sa résurrection, avec lesquels il mangea, auxquels il fit mettre le doigt dans ses plaies, qui entendirent ses dernières volontés, qui le virent enfin s'élever dans les nues, au sein de l'immortalité!

Il faudroit donc, pour convaincre l'incrédule, que J. C. ressuscité, et dans tout

---

rester caché pour le reste des hommes à qui cette révélation eût été nécessaire. »

Boulanger, *ubi suprà, p. 54.*

l'éclat de sa gloire, eût apparu non-seulement à ses juges, à ses bourreaux, à tous les rois et à tous les peuples de la terre; mais encore qu'il descendît tous les jours au moindre ordre de l'impie, qu'il soulevât devant lui des montagnes, qu'il détournât le cours des fleuves, et comblât des mers. Alors, certes, on ne verroit, sur la terre, que des adorateurs du Christ. Mais quelle différence y auroit-il entre la vie future et la vie présente; entre la vision intuitive qui doit faire la félicité du juste dans le ciel, et la lumière dont nous jouirions sur la terre? Quel pourroit être le libre arbitre de ces nouveaux chrétiens? quel mérite pourroient-ils avoir auprès de Dieu? Sommes-nous dignes d'éloges, pour reconnoître et avouer que la matière est divisible, qu'il existe des corps, qu'un éléphant est plus gros qu'un ver de terre?

Ah! si le genre humain adoptoit ce principe, que l'on ne doit se fier qu'au rapport immédiat de ses sens, que les écrits, les monumens, les traditions, les témoignages les plus authentiques ne peuvent opérer aucune certitude; que deviendroient les histoires de tous les peuples qui nous ont précédés? Il faudroit donc se résoudre à brûler tous nos

livres, à laisser tomber en ruine tous nos monumens, à rayer le passé de la liste des temps, à nier l'existence de nos pères, de nos compatriotes, de nos voisins, et pour mériter le nom de sage, ressembler à ce fou, qui resté constamment dans son village, s'imaginoit qu'il n'existoit d'autres terres, que celles qu'il pouvoit découvrir du haut de son clocher.

Telle est le labyrinthe inextricable où s'engage elle-même l'impiété. Elle n'évite un abîme que pour tomber dans un autre.

« *Dextrum Scylla latus, laevum implanata Carybdis obsidet....* VIRGILE.

Le même Dieu, qui avoit prédit, dans les termes les plus positifs et les plus clairs, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, l'établissement de son Eglise, dont il est la pierre angulaire, avoit annoncé, dans son Evangile, dix-huit siècles avant la publication du Christianisme dévoilé, que celui qui porteroit une main sacrilège sur cette pierre, en seroit écrasé :

« *Ideò dico vobis qui ceciderit super lapidem istam, confringetur; super quem verò ceciderit, conteret eum.* MATHEUS.

CHAPITRE XXXVI.

III.me *et dernière Objection, tirée des maux qu'a faits la religion chrétienne, et du fanatisme auquel elle a donné naissance* (1).

On doit juger de la bonté d'une doctrine, par les effets qu'elle produit. Or il n'est personne qui ne sache combien de sang a fait verser l'établissement de la Religion chrétienne; les massacres, les guerres civiles dont elle a été la cause. Cette seule circonstance suffiroit donc pour faire douter de son excellence.

Telle est la manière de raisonner des incrédules. Ils concluent du particulier au général, de la nécessité de réprimer un abus, à l'extirpation totale. En admettant un semblable raisonnement, il faudroit arracher toutes les vignes, parce que quelques hom-

(1) « L'univers étonné a vu naître sous la loi de grace, plus de querelles et de malheurs, qu'il n'en avoit jamais éprouvé sous les divinités payennes. »

Boulanger, *p. 36, Christ. dévoilé.*

mes s'enivrent, et jeter à la mer toutes les drogues médicinales, parce que quelques pharmaciens en abusent; il faudroit conclure que le vin et les drogues médicinales n'ont que des qualités nuisibles.

L'homme ne semble que trop enclin à franchir toutes limites; il paroît né pour abuser de toutes les vertus. Chez lui la prudence dégénère en duplicité, la franchise en impolitesse, la justice en sévérité et, parfois, en cruauté, l'économie en avarice, la valeur en témérité, la grandeur d'ame en orgueil, la bonté en foiblesse, la Religion enfin en faux zèle. Nous convenons de ces tristes vérités, mais nous sommes loin d'en tirer la même conclusion que Boulanger.

Telle est la foiblesse et la corruption de l'homme, qu'il ne peut marcher long-temps dans ce juste milieu où se trouve la vertu; ses passions l'emportent toujours en-deçà ou au-delà de la ligne de ses devoirs. Mais la Religion, loin de servir à l'égarer, se tenant immobile, à la place que Dieu lui a assignée, ne cesse de rappeler ceux de ses enfans qui s'écartent du sentier qu'elle leur a tracé; elle lance également ses foudres, sur l'indiscret, qui, entraîné par un faux zèle, franchit ses

bornes, et sur l'apostat, qui, par orgueil, la méconnoît et la blasphême.

Le Christianisme a servi de prétexte, et non de cause, aux excès qui se sont commis en son nom, et qu'il n'a cessé de désavouer : qu'en conclurez-vous ? Que ses dogmes sont pernicieux ? Non sans doute ; une pareille conclusion seroit absurde ; mais qu'il y a eu de mauvais chrétiens.

L'établissement de la Religion chrétienne a sans doute coûté beaucoup de sang ; mais c'est celui de ses enfans qui a été répandu ; sa morale sublime faisoit un devoir aux chrétiens de pardonner à leurs bourreaux, et de prier pour leurs persécuteurs ; ainsi, loin de chercher à se défendre, à repousser la force par la force, loin de tâcher de vendre chèrement leur vie, on les voyoit courir au martyre, et bénir la main qui les égorgeoit.

Lorsque le Christianisme, vainqueur des rois et des idoles, se fut assis sur le trône avec Constantin, un calme profond succéda aux nombreux orages qui avoient agité l'empire, et Rome, à l'abri des fureurs des Maximien, des Galère, des Daia (1), des Sévère,

(1) *Maximin.*

des Maxence, se crut rendue au siècle paisible d'Auguste.

Les troubles qui s'élevèrent, sous ses successeurs, jusqu'au règne d'Augustule, furent le fruit des fureurs de l'arianisme, protégé par Constance, Valens et Justine, de l'apostasie de Julien, de la révolte des deux Maximes, de la jeunesse de Valentinien second, de l'ambition d'Arbogaste, de la foiblesse des fils de Théodose, et de l'invasion des barbares. Il seroit souverainement injuste d'en accuser la Religion chrétienne. Loin de souffler l'incendie, on la voit constamment chercher à l'éteindre, et opposer le bouclier de sa morale sévère, aux poignards des factions. Ce n'est que dans ses enfans que l'on trouve encore, à cette époque, de la fermeté, de la vertu, et de cette mâle énergie, que n'intimide ni le glaive des tyrans, ni la pourpre des rois.

Si Julien fait assassiner dans Chalcédoine les ambassadeurs du roi de Perse, il trouve dans l'évêque de cette ville, dans Maris, un homme courageux, qui ose lui reprocher ouvertement son crime. Si Valens entouré de bourreaux, parcourt ses vastes états et fait trembler les chrétiens orthodoxes, il est lui-

même réduit à trembler devant la fermeté imposante de l'évêque de Césarée. En vain il cherche à l'effrayer par des menaces :

« Prince, lui dit Bazile, qui ne possède rien sur la terre, n'a rien à perdre ; quant à l'exil, il ne peut m'épouvanter ; toute la terre est à Dieu, par-tout je trouverai une patrie ; la mort seroit pour moi une faveur, il y a long-temps que je suis mort à cette vie.... »

Ce noble langage se retrouve dans la bouche des Ambroise, des Martin, des Flavien, des Méléce, des Jérôme, des Augustin, des Léon, dans celle enfin de tous les évêques. Seuls, au milieu des fureurs des partis, et des proscriptions du despotisme, on les voit lever un front calme et serein, pacifier des troubles, prévenir des révoltes, braver des dangers, pour servir leur patrie; s'exposer, pour le salut commun, à représenter avec fermeté aux princes, leurs devoirs, leur reprocher leurs crimes, et parler, en hommes libres, aux tyrans.

La barbarie, qui fut le fruit de la chûte de l'empire d'Occident et de l'invasion des Goths, des Alains, des Huns et des autres nations Scythiques, eût porté un coup mortel à l'Europe, si le Christianisme n'étoit venu

à bout de dompter la férocité des conquérans, et d'opposer la sublimité de sa morale, à l'esprit de rapine et de carnage des vainqueurs des Romains. Ce fut aux pieds de ses autels, que les peuples éperdus furent chercher un asyle et des consolations. Ce fut l'unique frein que leur foiblesse opposa à l'insolence et à la rapacité des barbares. Abandonnés de leurs princes légitimes, de leurs magistrats, de leurs défenseurs, agneaux timides, en proie à des loups ravissans, ils ne trouvèrent de sauve-garde, que dans les temples du Dieu vivant. Il fallut, dans ces temps déplorables, que l'Evangile suppléât au silence des lois, qu'au défaut des empereurs, les évêques prissent la conduite des peuples, qu'ils réparassent, par leur sagesse, les fautes des gouvernemens, qu'ils désarmassent enfin, par la parole, ces mêmes tyrans, que les légions romaines n'avoient pu vaincre par les armes.

Des torrens de sang furent sans doute versés à cette époque désastreuse; mais est-ce à la Religion que l'on doit imputer ce malheur? Sans elle, que seroient devenus les débris de l'empire? Rome eût-elle conservé un seul citoyen, sans le respect que l'Eglise de Rome inspira au féroce Alaric? L'Europe entière

eût-elle pu échapper au naufrage, si le barbare Attila n'eût été désarmé par la magnanimité de Léon ?

Oui, le Christianisme a fait tout le bien qu'il a pu faire, malgré les passions humaines; l'homme seul s'est opposé à sa bénigne influence; la bonne-foi, la justice, la probité, les mœurs et toutes les vertus eussent à jamais régné sur la terre, si elle n'eût jamais été habitée que par de vrais chrétiens.

Quels que soient au reste les obstacles que la Religion a eu à surmonter, on ne peut lui contester la gloire d'avoir poli, par degrés, la rudesse des mœurs, adouci la férocité des peuples et des rois (1), préservé l'Europe des fers et de l'esclavage, puissamment contribué à la restauration des sciences et des arts, conservé, comme en dépôt, les précieux manuscrits des anciens, fait revivre parmi nous la législation romaine, propagé l'étude des

(1) Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au christianisme leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant avec les Gouvernemens anciens. »

Emile.

langues savantes, diminué les horreurs de la guerre, affoibli l'esprit de conquêtes, cimenté le droit des gens, entretenu dans le cœur humain le feu sacré de la charité, et posé les fondemens de cette espèce de fraternité, qui lie aujourd'hui entre eux tous les Etats de l'Europe, et dont les heureux effets s'annoncent par un échange réciproque de soins, de bienveillance et d'honnêtetés.

Ah! n'est-il pas souverainement injuste de s'appesantir sur les crimes auxquels la Religion a servi de prétexte, sans vouloir lui tenir compte des biens qu'elle a faits?

Je sais que, depuis l'origine du Christianisme, l'Eglise a été souvent affligée par des scandales; je sais que, dans des siècles d'ignorance, d'ambitieux pontifes ont prétendu enlever aux princes de la terre, les plus belles prérogatives de leurs couronnes; je conviens que le massacre des Saxons sous Charlemagne, des Guelfes et des Gibelins sous Frédéric, des Albigeois sous Louis VIII, des protestans et des catholiques sous Charles IX, furent l'ouvrage d'un faux zèle; que ces princes se revêtirent du masque de la Religion, pour dompter des sujets rebelles,

humilier des vassaux trop puissans, et affermir leur autorité; mais je soutiendrai toujours que le Christianisme, loin d'autoriser de pareils attentats, n'a cessé de les marquer du sceau de sa réprobation.

Si des ministres ont eu des mœurs dissolues, si des pontifes ont été ambitieux, si des rois ont été persécuteurs, que l'on se garde de croire qu'ils se soient abusés eux-mêmes, et qu'ils aient cru agir conformément à la morale chrétienne.

Les premiers ont senti, que l'indécence de leur conduite étoit contraire à la pureté évangélique; les seconds, que leurs desirs ambitieux étoient en opposition formelle avec l'humilité profonde, et le désintéressement d'un Dieu qui avoit annoncé que son royaume n'étoit pas de ce monde, et qu'on ne parvenoit à ce royaume que par un entier renoncement aux pompes et aux grandeurs passagères de la terre; les derniers enfin, que l'indulgence est la première vertu des chrétiens, et que le Ciel a en horreur les cœurs violens et impitoyables : tous, en un mot, ont vu leur condamnation écrite dans la morale de l'Evangile; mais entraînés par leur foiblesse et la dépravation natu-

relle au cœur humain, ils se sont dit : la vérité brille à nos regards, et cependant nous nous égarons dans les ténèbres.

« . . . . *Video meliora, proboque*
Deteriora sequor. . . . .

Hor.

CHAPITRE XXXVII.

On diroit, au reste, à entendre les philosophes, que le sang n'a commencé à rougir la terre, que depuis l'établissement du Christianisme ; qu'il n'y avoit eu, avant cette époque, ni massacres, ni guerres civiles, ni trahisons, ni fureurs, ni cruautés ; on diroit que, sans la Religion chrétienne, il n'y eût point eu de fanatiques.

Mais, messieurs, commençons par nous entendre sur les mots : si, par fanatique, vous entendez un monstre qui se plaît à répandre le sang des hommes, qui fut jamais plus fanatique que vos illustres athées ! Certes, Alexandre, Sylla, Gracchus (1), Mithridate, César, Pompée, Antoine, Catilina, Auguste, ne furent point

(1) *Sempronius.*

des hommes superstitieux ; quelques-uns de ces guerriers célèbres voulurent se faire adorer comme dieux, le reste n'eut aucun principe de religion. Il faudra donc néanmoins, d'après la définition que nous venons de donner, se résoudre à les appeler fanatiques. Qui mérita mieux ce titre qu'Alexandre, bouleversant l'Asie pour satisfaire un vain desir de gloire ; que Sylla, faisant égorger de sang-froid, après une victoire, quatre légions romaines ; que Gracchus, qui, pour assurer à Rome la possession paisible de l'Espagne, extermina une partie de ses habitans, fit passer la charrue sur plus de trois cents villes qu'il avoit ruinées, pillées, démolies ; que Mithridate, qui signa de sang-froid l'ordre d'exterminer, dans l'Asie, cent mille Romains ; que César et Pompée, qui se vantoient, ainsi que nous l'apprend Pline, d'avoir fait périr chacun plus d'un million d'hommes ; que Catilina, qui se proposoit de s'asseoir sur les débris fumans de Rome et de l'Italie ; qu'Antoine et qu'Auguste, dont les sanglantes proscriptions causèrent la mort de deux mille chevaliers Romains, trois cents sénateurs, et dont la rivalité funeste occasionna la perte de plus

de deux cent mille défenseurs de Rome? S'il ne faut que verser du sang pour mériter l'épithète de fanatique, à qui ce titre conviendra-t-il mieux qu'à l'athée Adrien (1), qui fit égorger, dans la Palestine, huit cent mille Juifs; qu'aux philosophes Dèce, Dioclétien, et autres persécuteurs des Chrétiens, qui teignirent si souvent la terre de leur sang? Qui sera plus fanatique que Cromwel, qui assit son trône sur plus de cent mille cadavres; que Marat, qui demanda à la tribune cinq cent mille têtes; que Robespierre, qui les fit tomber; que Carrier, qui fit rougir la Loire de sang humain; que tous les jacobins enfin, qui ont rajeuni leur patrie dans un bain de sang?

Mais, me diront les partisans de Boulanger, nous pensons que vous définissez mal le fanatisme : tous les hommes dont vous venez de parler, furent sans doute des

---

(1) On connoît les vers qu'Adrien mourant adressa à son ame :

« *Animula, vagula, blandula*
Hospes comesque corporis,
Quae nunc abibis in loca,
Pallidula, rigidula, nudula,
Nec ut soles dabis jocos. »

barbares, mais ils ne furent point fanatiques.

Nous entendons par le mot fanatisme, cet entêtement outré que des sectaires ont pour leurs principes et leurs dogmes; ce faux zèle qui les porte à faire des prosélytes, à violenter l'opinion de leurs voisins, et à leur dire, le poignard sur la gorge: *crois ou meurs!*

Si un entêtement outré par ses opinions, est le signe du fanatisme, il faudra donc regarder les philosophes comme les plus grands fanatiques qui aient existé! qui pourra mieux mériter ce titre, que ce Cabanus, qui se brûla vif devant Alexandre; que ce sophiste Grec (1), qui imita cet exemple, aux jeux olimpiques, pour faire honneur à la philosophie; que Zenon, prétendant que le sage doit se trouver heureux, au milieu des plus cruelles tortures, et qui, malgré les cuisantes douleurs de la goutte, à laquelle il étoit en proie, nioit que la douleur existât; que Diogène, bravant orgueilleusement les mépris des hommes, et foulant aux pieds, par systême, les lois de la nature et de la

(1) *Peregrin.*

pudeur ; que Pyrrhon, dédaignant de tendre une main secourable à son maître, pour ne pas démentir son scepticisme ; que Cardan, mourant volontairement, pour se sauver du reproche d'imposture ; que Pythagore, se livrant aux poignards de ses ennemis, et préférant mourir, plutôt que de traverser un champ ensemencé de fèves ; que tous nos philosophes modernes enfin, plus entêtés, mille fois, de leurs systêmes, que les anciens ?

S'il ne faut, pour être fanatique, qu'avoir un faux zèle, que chercher à faire des prosélytes, que violenter les opinions ; où pourra-t-on trouver de plus parfaits modèles de ce genre de fanatisme, que dans les auteurs des sanglantes révolutions qui ont, dans divers siècles, désolé l'Europe ? Quels fanatiques que ce Rienzi, que ce Mazaniello, que cet Olivier Cromwel, que cet Hébert, ce Chaumette, ce Momoro, cet Anacharsis Cloots, que ces clubistes enfin, qui ont plongé leur patrie dans l'abîme du chaos anarchique ? Dira-t-on qu'ils n'avoient point un faux zèle, qu'ils ne cherchoient point à faire des prosélytes, à violenter les opinions ? Qui osera soutenir une pareille assertion ?

Hélas ! les faits parlent ; les mânes de leurs

victimes, les tombeaux même, rendroient témoignage contre eux.

« *Lapides clamabunt.* »

Philosophes inconséquens, vous refusez le titre de *fanatique* aux hommes dont je viens de parler, et vous osez le donner aux adorateurs du Dieu vivant !

Répondez ; citez-moi une seule armée chrétienne, qui ait jamais quitté son territoire, dans la seule intention d'aller dire à ses voisins : *crois ou meurs*...

Pensez-vous que je fusse embarrassé pour vous répondre, si vous me faisiez la même question ? Interrogez l'Europe entière, elle vous dira que si elle redoute les poignards de la propagande, elle ne craint pas du moins que des Chrétiens les aiguisent et les dirigent.

On ne cesse de reprocher au Christianisme, la folie des croisades, et les cruautés des Espagnols, dans l'Amérique.

Quelle conclusion prétend-on tirer de ces tristes effets des passions humaines ? Voudroit-on juger de la bonté d'une doctrine, sur les crimes produits par l'infraction manifeste de ses préceptes ?

Est-il un seul passage dans l'Evangile, qui

puisse autoriser des Chrêtiens à porter le fer et la flamme chez des peuples voisins, à opérer leur conversion à main armée, à s'emparer de leurs biens, à leur donner des fers ? N'y lisons-nous pas au contraire que le royaume des Cieux n'est ouvert qu'aux hommes de paix ; que tous les hommes doivent être attachés les uns aux autres, par les liens d'une charité universelle ; qu'ils sont tous sortis de la main d'un même créateur ; que les persécuteurs sont maudits de Dieu ; que celui qui tirera l'épée, périra par l'épée ? Ah ! si le divin auteur de cet Evangile avoit pu prêcher le meurtre et la violence, auroit-il osé dire aux Juifs :

« *Qui ex vobis arguet me de peccato.* »

Quel peut donc être le but de ces vaines déclamations ? elles prouvent tout-au-plus que l'esprit humain a ses maladies; que, dans tous les temps, il s'est trouvé des ambitieux, qui se sont servis d'un masque respectable, pour abuser de la crédulité et de la simplicité des peuples, et les sacrifier aux intérêts de leur grandeur.

Que l'on ne pense pas, au reste, que la Religion ait seule servi de prétexte aux fureurs de l'ambition : les croisades poli-

tiques ont coûté mille fois plus de sang au genre humain, que les croisades religieuses. Quand les hommes ont été guidés par la vengeance, l'orgueil, le desir du pillage et l'espoir de s'agrandir, ils n'ont été ni moins injustes, ni moins féroces, que lorsqu'ils ont marché sous l'étendard religieux. Lorsque les Perses et les Mèdes se croisèrent contre les Assyriens; lorsque la Grèce se croisa contre Priam et contre Darius; lorsque l'Orient, tout entier, s'ébranla pour couronner Antoine et terrasser Auguste; lorsque les Fritigerne, les Alaric, les Radagaize, les Attila, les Alboin, se croisèrent contre l'Empire romain, et suivirent les sentiers que leur avoient tracés les Teutons, les Cimbres et les Sarmates; lorsque les Brennus, les Sigovèse, les Bellovèse, à la tête de la jeunesse Gauloise, se croisèrent contre le genre humain; lorsqu'enfin les Normands quittèrent, en masse, les neiges de la Norwège et du Danemarck, pour dévaster l'Europe; aucun de ces peuples ne fut excité par un motif de religion; ils n'avoient à venger, ni la querelle d'Oannès, ni celle d'Orosmade, de Jupiter, d'Isis, de Quirinus, d'Esus, de Theutatès, du Guy de

Chêne, ou d'Odin : en furent-ils moins sanguinaires, moins avides de pillages, moins violens, moins parjures, moins barbares? Leurs funestes irruptions ont-elles fait répandre moins de sang et de pleurs, ont-elles été moins injustes, moins odieuses, que l'invasion de la Palestine? Cette dernière du moins a produit quelques heureux effets; elle a puissamment contribué à la civilisation de l'Europe, à la destruction du régime féodal, à l'abolition de la servitude; elle a jeté parmi nous les premières étincelles des arts, du commerce, de la navigation. Gênes, Venise, Florence, Pise, et plusieurs autres villes, ont dû aux croisades, les premiers principes de leurs richesses et de leur grandeur : mais où chercherons-nous les heureux effets des premières? sera-ce dans les ruines de Babylone, de Troie, de Persépolis, d'Aquilée, et de tant d'autres villes, dont il ne reste pas même un seul vestige? Sera-ce dans la poussière des monumens, des chefs-d'œuvre des arts, qui ont été renversés sous l'herbe, et qu'avoient érigés, à grands frais, des nations florissantes, qui ont été exterminées, et dont il ne nous reste aujourd'hui que les noms? Sera-ce enfin dans les tristes vestiges

de ces siècles d'ignorance, de cette honteuse barbarie, où nos pères ont gémi si long-temps, qui n'a dû son origine qu'à tant de dévastations et de fureurs, et que ces invasions funestes ont présagé long-temps d'avance à l'Europe, semblables à ces nuages épais, mêlés de cendres et de soufre, qui sortent avec impétuosité des volcans, et s'étendant progressivement dans l'athmosphère, annoncent à la terre qu'ils vont lui dérober la clarté du jour, et la plonger dans une nuit éternelle?

Quant aux cruautés qui ont ensanglanté la conquête de l'Amérique, il n'est aucun homme de bonne foi qui ne sache, qu'on ne peut les attribuer qu'à l'avidité d'une foule d'aventuriers, désavoués de leur propre nation. Ces brigands féroces commirent sans doute, dans le nouveau monde, des atrocités inouies; mais ce ne fut poiut le zèle pour leur religion, qui arma leurs mains barbares; ils ne cherchèrent point des prosélytes, mais des richesses; ce ne fut point dans leurs temples, qu'ils envoyèrent les malheureux Indiens, pour les faire instruire, mais dans les mines du Potose, pour leur arracher des monceaux d'or: s'ils emprisonnèrent le chef des Incas, leur premier

motif ne fut point de le convertir, mais d'en tirer une riche rançon : s'ils étendirent Guatimozin sur des brasiers, ce ne fut point pour le forcer à recevoir le baptême, ce qui certes! n'eût pas été moins odieux, mais pour le contraindre à livrer ses trésors. Que l'on parcoure leur histoire, on les verra toujours guidés par l'avarice, le pillage et la rapine; jamais par l'espoir d'attirer de nouveaux adorateurs à Jésus-Christ. Ah! sans doute, au milieu de tant de brigandages, on vit éclore quelques rayons consolateurs; quelques vertus vinrent tempérer l'excès de tant de cruautés; le Christianisme eut des apôtres et des ministres, qui se jetèrent entre les bourreaux et les victimes : on ne parle point de ces derniers, on s'obstine à confondre des scélérats avec des missionnaires; on s'opiniâtre à déclamer contre le farouche Pizarre et le sanguinaire Cortès, et l'on se taît sur le sage et vertueux Las Casas. Il semble que la philosophie ne veuille reconnoître le chrétien, que dans celui qui déshonore le Christianisme.

Je viens de réfuter successivement les objections de Boulanger; je crois avoir démontré que tous ses raisonnemens portent

à faux, que toutes ses imputations sont autant de calomnies, et ses conjectures autant d'absurdités. Eh ! qui n'est, au reste, convaincu que, jusqu'à ce jour, tous les incrédules qui ont osé attaquer le Christianisme, corps à corps, aient été terrassés dans cette lutte inégale ? Ceux même de nos athées, qui répètent aujourd'hui les blasphêmes de Boulanger, ne peuvent se dissimuler la foiblesse, la fausseté, et souvent même la mal-adresse de ses argumens. Instruits par son exemple, ils ont repris leurs premières armes, le sarcasme et l'ironie. On ne les voit plus, entrant dans le fond de la question, opposer l'arme du sophisme aux démonstrations évangéliques, les conjectures aux monumens historiques, la loi naturelle à la religion révélée, et l'autorité des rabbins aux prophéties, aux miracles et aux autres preuves de l'Ecriture Sainte. Ils se bornent prudemment à tourner les dogmes et les préceptes du Christianisme en ridicule, à mettre dans la classe des superstitions, les vérités les plus authentiques, à répandre dans le public, que l'esprit est incompatible avec la piété, que le peu d'hommes de lettres et de gens éclairés qui professent encore

le Christianisme, ne le regardent que comme une institution politique, propre à contenir dans le devoir la populace, qu'intérieurement ils n'ont ni foi ni croyance, et qu'enfin les Chrétiens de ce siècle se réduisent à deux classes, les hypocrites et les imbécilles.

« Avec de tels discours, on abuse les sots. »

BOURSAULT.

Ces maximes anti-morales, répétées avec adresse par tous les échos du parti philosophique, n'ont eu qu'un succès trop rapide. La contagion s'est répandue de la capitale dans les provinces, des cabinets des philosophes dans les palais des grands, dans les écoles, dans les atteliers, et jusques dans la cabane du pauvre. Le peuple, en brisant ses autels, a brisé en même temps le frein de la morale et des remords ; et si des hommes plus sages n'eussent enfin opposé une digue, au torrent de l'athéisme, qui peut douter qu'une anarchie complète n'eût été le fruit d'une impiété générale ?

« Juge, ô Lorenzo ! dit l'éloquent Anglois que j'ai déja cité, juge par les maux qu'entraîne l'oubli de la religion, des honneurs et des remercîmens qui

sont dûs à ceux qui nous privent de cet antidote salutaire, qui se vantent d'être les amis de la raison et des hommes, et qui ne nous aiment que pour nous ravir le bonheur, et nous montrer sans cesse le gouffre menaçant du trépas, prêt à nous dévorer tout entiers. Ces orgueilleux athées font une idole de la raison, pour l'avilir; ils la tuent pour la déifier, comme les anciens monarques dont on faisoit des dieux, après les avoir assassinés. Voilà les lauriers détestables dont ils aiment, à couronner leurs fronts..... Philosophe aveugle! le livre de la nature sera-t-il toujours ouvert sous tes yeux, sans que tu daignes y lire? Que de merveilles tu peux y découvrir, aux seuls rayons de ta foible raison! Toute la nature n'est qu'un vaste commentaire qui développe ta grandeur: ses preuves furent composées dans le ciel, et publiées sur la croix. Qui peut s'examiner, et ne pas voir en soi, un dieu terrestre, qui participe à la divinité et à sa vie immortelle? Si un Dieu meurt, ce n'est pas pour un ver, pour un vil insecte qu'il verse son sang. A l'idée de l'éternité, mon ame sent une flamme inconnue, oublie le monde, ou plutôt en jouit davantage. Quel autre univers, quel délicieux Eden se découvre à ma vue! Quelles contrées nouvelles et étrangères au soleil de la terre je traverserai, lorsque mon ame s'élancera dans les régions du bonheur!.. Dieu des chrétiens, je te salue! Oui, l'éternité est trop courte pour te louer, pour sonder la profondeur de ton amour pour l'homme: nos chants les plus

sublimes t'outragent encore ; tes bienfaits sont si grands, qu'ils nous forcent d'être ingrats... »

YOUNG, *V.me Nuit.*

Dans la première partie de cet article, j'ai démontré que Boulanger, comme historien, ne méritoit aucune confiance ; dans la seconde, j'ai prouvé que le Christianisme dévoilé n'étoit qu'un tissu de calomnies et d'absurdités. J'aurai rempli le but que je m'étois proposé, si le lecteur, indigné de l'audace coupable de ces hommes dangereux et pervers, qui cherchent à élever l'athéisme sur les débris de la Religion et des mœurs, daigne nous dire avec Rousseau (1) :

« Ne me parlez plus de philosophie, je méprise ce trompeur étalage, qui ne consiste qu'en vains discours ; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave à leur approche..... Défions-nous de cette philosophie en paroles, qui sape toutes les vertus, et s'applique à justifier tous les vices, pour s'autoriser à les avoir tous. »

ROUSSEAU.

---

(1) A travers les inconséquences et les folies de Rousseau, on découvre parfois des maximes admirables et des idées lumineuses. Ce qui a fait dire à un auteur :

« *Ubi benè, nemo melius ; ubi malè, nemo pejus.* »

CHAPITRE XXXVIII.

Comparaison de Pyrrhon et de Boulanger.

PYRRHON et BOULANGER doivent être considérés comme les philosophes les plus remarquables, par la singularité de leurs idées et la hardiesse de leurs conceptions. Au milieu de cette foule immense de faiseurs de systêmes, plus ou moins absurdes et impies, ils offrent seuls un caractère d'originalité piquante. De même que dans nos spectacles forains, le peuple adjuge la palme aux acteurs qui font les plus grands tours de force; de même on ne peut, sans injustice, s'empêcher de mettre ces deux philosophes, à la tête des coryphées de leur parti. Seuls ils suffiroient pour prouver la vérité de cette maxime: que la philosophie est à la religion, aux mœurs et aux sociétés, ce qu'est aux corps humains, la pierre infernale, dont la médecine se sert utilement, pour ronger les chairs mortes d'une plaie, mais qui, abandonnée à son activité meurtrière, rongeroit la chair vive, carieroit les os, et perceroit

jusqu'à la moëlle. Tous deux joignent à ces premiers traits de ressemblance, une égale fureur de se distinguer, un égal mépris pour les opinions reçues, pour les traditions les plus certaines, les vérités les mieux démontrées.

Tous les deux paroissent avoir été de mauvaise foi dans leurs opinions. L'un l'a prouvé par ses discours, et l'autre, par une rétractation solemnelle.

Tous deux ont dû l'extravagance de leurs systêmes, à des peuples étrangers : le premier avoit puisé son scepticisme, dans la conversation des Brachmanes ; le second, dans des manuscrits syriaques.

Le philosophe Grec paroît avoir servi de modèle au philosophe Français. Pyrrhon rejeta le témoignage des sens, et n'admit aucune évidence physique ; le second a fait main basse sur toutes les traditions et les monumens historiques. Les événemens les plus certains, les vérités les mieux démontrées, n'ont pu prendre à ses yeux le caractère d'une certitude morale. On eût appris, à l'école du premier, à douter de sa propre existence ; à celle du second, à nier l'existence de son grand-père.

Quant à la différence que l'on remarque entre eux, elle peut se réduire aux traits suivans.

Pyrrhon, après s'être élevé contre toutes les sectes, finit par devenir lui-même chef de secte; Boulanger ne fut constamment que la sentinelle perdue du parti philosophique, qu'il avoit embrassé.

L'un chercha la sagesse dans le doute absolu; l'autre dans les conjectures.

Pyrrhon fut honoré de ses concitoyens, tant qu'il vécut: sa mort leur ouvrit les yeux sur les dangers de sa doctrine; ils finirent par détester sa mémoire. Boulanger, presque oublié pendant sa vie, n'a été porté aux nues, par son parti, qu'après sa mort.

Le premier, appelé d'abord à suivre les traces des Zeuxis et des Apelles, quitta, sans opposition, le pinceau, et parvint, à force d'étude, à devenir un dialecticien subtil; le second, contrarié par ses parens, et forcé par eux de partager son temps entre l'étude et les devoirs de sa place, ne put tenir, d'une main ferme, ni l'équerre ni la plume; il fut contraint de rester ingénieur médiocre, sans pouvoir prétendre au titre de bon écrivain.

L'un enfin, après avoir sapé les fondemens de la morale et de la religion de sa patrie, meurt paisiblement, accablé de vieillesse, entouré de ses amis qui le pleurent, de ses concitoyens qui le regrettent, et qui s'entretiennent, devant lui, de la statue qu'ils se proposent d'ériger en son honneur.

L'autre, après avoir blasphêmé le nom de Jésus-Christ, bourrelé de remords, agité de doutes affreux sur la destinée qui l'attend, prend le sage parti d'abjurer ses erreurs, de rendre hommage au Dieu de ses pères, d'implorer sa miséricorde, et de mourir entre les bras d'un prêtre catholique; justifiant, par cette conduite, la vérité de cette maxime, si éloquemment exprimée par un poëte célèbre :

« Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence;
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur;
Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ.

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ,

OU HISTOIRE CRITIQUE DES PLUS CÉLÈBRES PHILOSOPHES ; AVEC LA COMPARAISON DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Par P. V. J. BERTHRE DE BOURNISEAUX, (de Thouars),

De la Société libre des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris, etc. etc.

» Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence ;
» Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
» Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur. »

SUITE DU TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR, RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1807.

LE CHARLATANISME PHILOSOPHIQUE DE TOUS LES AGES DÉVOILÉ.

SUITE DU LIVRE I.

CHAPITRE XXXIX.

ÉPICURE.

Epicure naquit à Gargettium, bourg de l'Attique, la troisième année de la cent neuvième olympiade. Son père s'appeloit Néoclès, et sa mère Chérestrata. Ils furent du nombre des Athéniens qui furent envoyés dans l'île de Samos. Néoclès, maltraité par la fortune, n'ayant pour toute propriété qu'un petit champ qui ne pouvoit fournir à la subsistance de sa nombreuse famille, se

fit maître d'école : le salaire qu'il retiroit de sa place, paroissant trop modique à Chérestrata, elle résolut d'y suppléer par son industrie. Elle composa plusieurs formulaires d'évocations, d'enchantemens et de lustrations ; et tenant le jeune Epicure par la main, elle alloit de bourg en ville chasser les lutins, évoquer des spectres, et dire la bonne-aventure. Ce fut à cette école que notre philosophe reçut les premiers documens de la sagesse : un pédant et une sorcière furent ses premiers instituteurs.

Epicure n'avoit point encore eu d'autres maîtres, quand il revint à Athènes, à l'âge de dix-huit ans. Il ne put rester long-temps dans cette ville : les sanglantes querelles de Perdiccas et d'Antipater l'en bannirent, et le contraignirent d'errer dans les villes de la Grèce et de l'Asie Mineure. Il passa de Colophon à Mitylène, de Mitylène à Lampsaque, enseignant par-tout la grammaire, et mettant souvent à profit les sortilèges et les évocations magiques qu'il avoit appris de Chérestrata.

Il avoit trente-sept ans lorsqu'il reparut à Athènes, et s'y fixa pour le reste de sa vie. Dégoûté de la grammaire et des sortilèges

qui lui avoient attiré souvent des persécutions, il s'attacha à l'étude de la philosophie, et se mit au nombre des disciples du Platonicien Pamphile. Mécontent des sophismes de son nouveau maître, Epicure étudia successivement les opinions de toutes les sectes. Il feuilleta, avec une ardeur infatigable, les écrits d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Metrodore, et s'attacha particulièrement aux ouvrages de Démocrite. Ce dernier s'étoit occupé à commenter le système de Leucippe, sur le vide et sur les atômes. Epicure profita de ses observations, pilla sans menagement ses plus belles démonstrations, en fit le fondement de ses rêveries, et eut la mauvaise foi de s'approprier les idées d'autrui, et de déguiser ses larcins, sous le voile du ridicule et du sarcasme (1).

Après avoir ramassé dans les écrits de ses devanciers, les matériaux de son système, Epicure s'attacha à le publier et à le mettre en vogue. Ses premiers efforts ne furent pas

---

(1) Il traita dans un de ses ouvrages, Démocrite de fou et de conteur de billevesées, *nugorum auctor*. Certes, il avoit raison, et il n'y auroit rien à dire, s'il se fût rendu une égale justice à lui-même.

heureux : pour exciter la curiosité des Athéniens, il falloit des idées neuves et piquantes, des rêveries originales ; et Epicure n'avoit à leur offrir, que quelques lambeaux mal cousus des écrits de Leucippe et de Démocrite. Dès qu'ils entendirent Epicure leur parler de vide et d'atômes, ils lui tournèrent le dos, et l'accablèrent de mauvaises plaisanteries. Tout autre que notre philosophe eût été rebuté d'un si triste début. Il n'appartient qu'aux ames fortes de se roidir contre les obstacles, et de se mettre au-dessus des humiliations.

Après avoir mûrement réfléchi sur le caractère léger et inconséquent des Athéniens, Epicure sentit que la fortune d'une secte étoit comme celle d'une mode nouvelle, qu'elle dépendoit presque toujours du caprice ; et que, pour faire naître ce caprice, il devoit, avant de développer son systême, offrir une amorce au vulgaire, et intéresser ses sens, afin de captiver son esprit.

Après avoir adopté ce plan, il acheta un jardin délicieux, et le décora de tous les ornemens qui attirent, pour l'ordinaire, l'attention des curieux. Au-dessus de la porte, il écrivit ces mots : *Ecole de la Volupté.*

Toute la jeunesse Athénienne s'empressa d'accourir à ce jardin de délices. Les débauchés, les courtisanes, espérèrent y apprendre l'art de créer de nouvelles jouissances, de nouveaux plaisirs, de nouvelles attitudes voluptueuses. D'un autre côté, les plus graves philosophes, les magistrats même, vinrent à ce jardin, pour observer l'apôtre de la volupté, l'accabler de reproches, et provoquer son exil.

Rien de plus pénible, sans doute, qu'une pareille position; rien de plus curieux que la manière dont notre philosophe s'en tira. Il faut avouer que, dans cette circonstance, il fit le plus grand honneur à sa mère, et qu'il prouva que si Chérestrata lui avoit donné d'excellentes leçons de charlatanerie, il en avoit parfaitement profité.

La jeunesse Athénienne trouva notre philosophe couronné de roses, assis à un banquet somptueux, ne les entretenant que des plaisirs des sens, et de tous les raffinemens de la volupté.

Les philosophes ne virent, dans le maître du jardin, qu'un pédant austère, qui leur parla, avec gravité, du mépris des richesses et de l'avantage de la sobriété; qui leur

avoua, avec une apparente confusion, qu'il avoit cru devoir attirer la jeunesse Athénienne, par l'amour de la volupté, mais qu'il ne faisoit consister cette volupté, que dans l'exercice de la vertu, et qu'il ne lui prêchoit autre chose que la tempérance, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, la frugalité et le mépris de la vie. Pour confirmer ces admirables maximes, il leur fit ensuite servir du pain et de l'eau.

Cependant l'école d'Epicure faisoit chaque jour de nouveaux progrès : elle devint bientôt à la mode, et tous les Athéniens s'y portèrent en foule. L'Académie, le Cynosarge, le Lycée et le Portique furent pendant quelque temps déserts ; et tandis qu'Epicure entretenoit les amateurs de philosophie, de vide et d'atômes, les jeunes gens, égarés dans les allées tortueuses de ce beau jardin, folâtroient avec Léontium, Erotie, Phédrie et les plus jolies courtisanes d'Athènes, et prenoient chaque jour de nouvelles leçons de volupté.

Les écoliers d'Epicure conçurent pour lui le plus vif attachement. Un d'entr'eux se prosterna à ses pieds, et l'adora comme le

dieu de la volupté : un mauvais plaisant a prétendu que c'étoit plutôt comme Mercure, porteur du caducée.

« *Non licet.... tantas componere lites.* »

Epicure vécut dans le célibat : il avoua néanmoins qu'il auroit pu s'engager dans les liens du mariage, s'il avoit trouvé une femme sage, riche et belle. A ce prix, il eût consenti à l'initier aux mystères de sa secte, et à lui donner quelques leçons de volupté. Il paroît qu'il ne trouva que des cruelles ; car il seroit trop injurieux au beau sexe, de supposer que, dans une aussi grande ville qu'Athènes, une femme riche, sage et belle ne put se rencontrer.

Epicure, maltraité par l'amour, chercha des consolations dans l'étude et dans la poursuite de cette vaine fumée, que l'on est convenu d'appeler réputation.

Nul auteur n'a plus écrit que lui. Diogène Laërce fait monter ses ouvrages à plus de trois cents ; et l'on n'y voit, ajoute-t-il, rien qui ne soit de lui ; il ne se permet aucune citation.

Quelle prodigieuse fécondité ! elle est au moins comparable à celle de Scuderi :

« Bienheureux Scudéri ! dont la fertile plume,
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume. »

Epicure fut accablé d'infirmités dans sa vieillesse. Léontium se plaint, dans une lettre, que quelques auteurs ont cru supposée, de tous les chagrins que lui faisoit éprouver un vieillard quinteux, bizarre, jaloux, podagre, tombé en enfance, et couvert de poux.

« *Nihil est, ut mihi videtur, repuerascente sene importunius ?... Absit illius amore tenear, qui et scatet pediculis, et planè morbidus est, contractus prae senio, nec injuriâ vellera gestans pro pileis......* etc.

Ex secundo libro Alciphronis, *cap.* 2.

Diogène Laërce rapporte, que dans les dernières années de sa vie, il ne pouvoit supporter un vêtement, descendre de son lit, et souffrir la lumière. Tourmenté par les douleurs aiguës de la pierre, sentant la mort s'approcher, il fit appeler ses disciples, leur légua ses jardins, affranchit quelques esclaves, ordonna ses funérailles, et mourut, âgé de 71 ans, la 2.e année de la 127.e olympiade.

Telle fut la fin du célèbre Epicure. Il avoit si bien su déguiser le poison de sa morale et

la futilité de ses raisonnemens, que sa perte fut également pleurée des jeunes gens, des vieillards, des courtisanes, des magistrats, du peuple et des grands. Athènes, engouée de ses paradoxes, non-seulement lui érigea un monument, mais encore livra au supplice, le malheureux Théotime, dont tout le crime étoit de ne croire ni au vide, ni aux atômes, mais bien au charlatanisme du philosophe qu'il avoit voulu démasquer.

La philosophie épicurienne survécut à son auteur : long-temps renfermée dans la Grèce, elle fut professée à Rome, sous le règne de César, et elle y fit les plus grands progrès.

Epicure compte au nombre de ses disciples, Lucien, Diogène Laërce, Lucrèce, Celse, Adrien, Pline le naturaliste, et une foule d'hommes célèbres. Que le lecteur n'aille pas croire que ces savans aient donné dans les visions de l'épicuréisme. Certes, ni Lucien, ni Celse, ni Pline, n'ont cru aux atômes ni au vide; mais la mode et le goût des sectes grecques, s'étant répandus tout-à-coup dans Rome, comme une contagion funeste, et les grands les ayant embrassées avec ardeur, il fallut bien se résoudre à revêtir une livrée quelconque, ou consentir à

rester confondu avec le vulgaire. L'esprit de faction qui divisoit alors l'empire Romain, vint mettre un nouveau prix à ces rêveries extravagantes.

On fut Epicurien avec Antoine, Stoïcien avec Brutus, Platonicien avec Cicéron, Cynique avec Catilina et Clodius; et lorsque Rome eut été asservie par les empereurs, on suivit, le plus ordinairement, l'opinion du maître. Les grands de Rome devinrent Epicuriens avec Néron, Stoïciens avec Marc-Aurèle, par les mêmes motifs qui leur firent embrasser la faction verte sous Caligula, et la faction bleue sous Vitellius. Les factions du Cirque firent même disparoître, à la longue, les sectes grecques : Thalès, Arcésilas, Zénon, Epicure, étoient, depuis long-temps, en oubli, lorsque Constantinople vit égorger, sous l'empire de Justinien, quarante mille hommes, pour l'honneur de la faction bleue.

Les hommes sont par-tout essentiellement les mêmes : il n'a fallu, dans tous les temps, qu'un mot pour alimenter des factions. Le dernier siècle a vu des femmes arborer hautement l'étendard du jansénisme, dont elles ne connoissoient que le nom; et dans un autre siècle que le nôtre, les disputes entre

les Gluckistes et les Piccinistes, eussent peut-être occasionné une guerre civile. Je reviens à mon sujet.

Je vais considérer Epicure sous les rapports de physicien et de moraliste, et démontrer à tout lecteur impartial, que, sous aucun aspect, il ne peut être mis au-dessus des Chrysippe, des Anaxagore, et des autres sophistes Grecs, que j'ai précédemment démasqués.

CHAPITRE XL.

Prémière Partie.

EPICURE PHYSICIEN.

Avant de réfuter Epicure, je crois devoir présenter ici, au lecteur, l'abrégé de son système.

Exposé du systême d'Epicure, considéré comme physicien.

L'univers est la collection de tout ce qui existe; il est infini. Dans cet univers tout est

corps ou vide. Il y a deux sortes de corps : les uns composés, les autres simples : les premiers sont sujets à la dissolution et au changement ; les seconds sont indivisibles et immuables ; on les distingue sous le nom d'atômes. Le vide n'est autre chose que l'espace où se meuvent les corps ; le vide et les atômes sont également infinis. Ces derniers n'ont d'autre qualité que la figure, la grandeur et la gravité : ils sont dans une agitation perpétuelle, et varient entre eux, par des milliers de formes différentes.

Le mouvement des atômes, dans le vide, est tel, qu'il leur fait franchir, dans un clin-d'œil, toute distance compréhensible. La grandeur des atômes varie ; elle a, pour bornes, la distance qui se trouve de l'insensible au sensible ; elle peut être comprise entre une extrémité imperceptible et une grandeur perceptible à l'œil humain. Les atômes ont un mouvement en tout sens : par leur pesanteur, ils devroient tomber directement ; mais ils ont, par eux-mêmes, une certaine vertu, qui les fait décliner de la ligne droite.

Le monde (que l'on distingue ici de l'univers), est une certaine capacité du ciel, qui contient les étoiles, les planètes, la terre,

et tout ce que nous voyons : ce monde a été formé par le concours fortuit des atômes ; il a toujours existé, il existera toujours, en ce sens, qu'il ne perdra jamais rien des particules qui le composent.

Dans le principe, la terre, formée par une masse innombrable d'atômes, produisit d'elle-même des fleurs, des fruits, des plantes et des animaux : ces premières productions furent informes, et ne purent se conserver ; mais enfin, après une infinité de combinaisons diverses, il naquit des animaux bien organisés, et des plantes parfaitement conformées. Alors la terre fatiguée se reposa, et les nouveaux individus se perpétuèrent d'eux-mêmes (1).

Le soleil, la lune et tous les astres ont été faits séparément : puis après, le monde les a compris en sa capacité. La grandeur du soleil et des autres astres est telle qu'elle paroît. Ils se lèvent quand leur clarté se rallume ; ils se couchent quand leur lumière s'éteint. S'ils se portent de l'orient vers l'occident, c'est que la nécessité

---

(1) Nous avons combattu ce système, à l'article *La Mettrie*.

les a, dès le commencement du monde, inclinés de ce côté. Les diverses phases de la lune, son plein, son croissant et son déclin, peuvent provenir de diverses configurations de l'air, ou de l'extinction de plusieurs parcelles lumineuses. La distance du soleil et des astres à la terre, n'est ni plus grande, ni plus petite qu'elle paroît à l'œil humain.

Le vent n'est qu'un composé d'atômes, qui s'accrochent les uns aux autres, et qui s'entre-choquent avec violence : on peut en dire autant des eaux tant douces que salées; la même cause peut être aussi donnée, pour expliquer le flux et reflux de la mer.

Il n'est point de corps d'où il ne s'échappe continuellement des corpuscules : ces corpuscules s'agglomérant, forment entre eux la représentation de l'objet duquel ils sont sortis; et c'est à ces simulacres, que nous sommes redevables de la faculté de voir.

L'ouïe ne se fait pas moins que la vue par des simulacres : dès que l'on parle, ou que l'on fait quelque bruit, le coup qui atteint le sens de l'ouïe, est de telle nature, que l'oreille est frappée par certains simulacres, accompagnés d'un petit vent coulis, lequel

venant à s'insinuer, fait agir en nous la faculté d'ouïr.

On doit en dire autant de l'odorat et des autres sens : car il est impossible qu'aucune impression puisse se faire, si quelques simulacres ne sont portés, avec une mesure convenable, pour émouvoir le sentiment. Les mêmes simulacres servent à expliquer les visions que nous avons en songe, etc. etc.

Tel est l'exposé du systême d'Epicure : il est extrait de ses propres lettres à Hérodote et à Pythoclès.

Le lecteur n'attend point de nous, sans doute, que nous fassions une réfutation complète et méthodique de tant d'absurdités. Nous nous bornerons à lui présenter quelques observations.

CHAPITRE XLI.

I.re Observation. *Sur les Atômes.*

Epicure avance que ses atômes sont infinis, éternels et indivisibles. Le mot *atôme* emporte avec lui cette dernière signification.

Si le nombre des atômes est infini, ces mêmes atômes doivent occuper tout l'espace; car, s'il existe un seul endroit où il n'y ait point d'atômes, on ne peut s'empêcher de conclure qu'ils connoissent des bornes, et qu'ils ne sont point infinis : pour être conséquent, l'Epicurien sera donc forcé d'avouer que les atômes remplissent tout l'espace. Mais, dans ce dernier cas, que deviendra le vide infini d'Epicure? Dès que les atômes remplissent entièrement l'espace, il n'y a plus de vide; et dès que vous admettez l'infinité du vide, il n'y a plus de matière; l'univers retombe dans le néant.

Si quelque physicien osoit avancer que la lune remplit tout l'espace du firmament; pour le réfuter, il suffiroit de lui montrer du doigt les planètes et les autres astres qui l'environnent. On réfute, par une pareille réponse, l'infinité des atômes; dès qu'ils ne remplissent point tout l'espace, ils ne sont point infinis.

Il n'existe peut-être point, dans tous les systêmes des philosophes, de contradiction plus manifeste, que celle qu'a commise Epicure, en admettant deux infinis; c'est abuser

abuser des termes, c'est se jouer des lecteurs, que d'oser avancer un pareil paradoxe.

Au reste, l'infini, dans aucun cas, ne peut être le résultat d'un amas d'unités. Cè qui commence par un, doit avoir un terme, on ne peut supposer un nombre incapable d'accroissement; il n'est point d'addition qui ne puisse l'augmenter, point de soustraction qui ne puisse le diminuer.

Les atômes ne sont donc point infinis: sont-ils éternels? c'est ce que nous allons examiner.

Un être incréé qui existe par lui-même et par ses propres forces, doit nécessairement avoir la plénitude de l'être, la plénitude du pouvoir, de l'intelligence, de l'immutabilité et de toutes les perfections : il est tellement nécessaire, que l'on ne peut détacher son idée de celle de l'existence. Or, certes, aucun de ces attributs ne peut être appliqué aux atômes. On ne peut dire qu'ils ont la plénitude de l'être, ceux qui n'existent que par les lois d'une chûte plus ou moins perpendiculaire, qui sont agglomérés à d'autres parties, sans choix, sans volonté, et par un jeu du hasard. Epicure avoue qu'ils sont privés de force, de sentiment et d'intelli-

gence, qu'ils sont sujets au changement en ce sens, qu'ils forment des combinaisons diverses. Il avoue en outre que tel atôme qui fait actuellement partie d'un corps, eût pu errer éternellement dans le vide, sans changer rien à l'ordre de l'univers: il faut donc conclure de ces raisonnemens, et des aveux du philosophe, que les atômes n'ont aucun des caractères qui constituent un être éternel: s'ils avoient ces caractères, ils seroient revêtus de tous les attributs de la divinité; et il faudroit se résoudre à déifier tous les êtres, depuis l'homme jusqu'au dernier grain de sable des mers. L'univers se verroit contraint d'offrir son encens au dieu de Spinosa. Epicure a senti lui-même l'absurdité qui résulteroit d'une pareille concession d'attributs. Démocrite, et avant lui, Leucippe et Moschus de Sidon, avoient donné aux atômes, le pouvoir, l'intelligence, et conséquemment la pensée: Epicure les en a dépouillés; mais il n'a pas senti qu'en faisant de ses atômes, des molécules brutes, sans idée et sans sentiment, il ne pouvoit, à moins de paroître plus inconséquent que ses devanciers, leur donner un caractère éternel.

Un autre caractère inhérent essentielle-

ment à l'éternité, c'est, de l'aveu de tout homme sensé, l'unité des parties : or, je soutiens que les atômes sont divisibles, et conséquemment destructibles.

Tout ce qui est dans l'univers, nous dit Epicure, est corps ou vide : or, les atômes ne font point partie du vide, donc ils font partie des corps. Mais les corps ne sont composés que d'aggrégations, de molécules, diversement figurées et accrochées les unes aux autres; en cet état, ils prennent le nom de matière : donc les molécules ne sont elles-mêmes que de la matière. Mais la matière est divisible indéfiniment; les molécules qui la composent, sont donc pareillement susceptibles de division.

Si l'on objecte que les atômes sont simples et sans figure, je demanderai quel est le point de contact par lequel ils peuvent s'accrocher et s'unir?

Quelque ténuité qu'on leur suppose, il faudra toujours accorder que lorsqu'ils s'unissent, ils ne se confondent pas l'un dans l'autre, mais que la masse du second est distincte de celle du premier; et dès-lors ils offriront deux parties et un point d'intersection. Si l'on prétend soutenir qu'ils se con-

fondent ; alors ils ne formeront qu'un même volume qui ne pourra jamais s'accroître de masse ou d'étendue, quand même des milliers d'atômes viendroient se joindre aux deux premiers ; il faudra même accorder que toute la matière pourroit se réduire à un seul atôme.

On sera donc forcé d'avouer, avec Epicure, que les atômes sont figurés, qu'ils ont des formes triangulaires, coniques, pyramidales, cylindriques, etc. etc. Mais s'ils ont des formes, ils sont donc étendus ; s'ils sont étendus, ils sont donc composés, et par conséquent divisibles ; s'ils sont divisibles, ils sont périssables. On ne peut donc les regarder, ni comme éternels, ni comme indivisibles : il faut donc se résoudre à accorder qu'ils ont eu un commencement, qu'ils peuvent avoir une fin, qu'ils ont été créés, qu'ils n'ont enfin d'autres attributs, que ceux que nous accordons à la matière.

Dès qu'il est démontré que les atômes ne sont ni infinis, ni éternels, ni indivisibles, le systême d'Epicure croule nécessairement dans la poussière. En effet, dès qu'ils n'ont point d'autres qualités que la matière, ils doivent, comme elle, être indifférens au

repos et au mouvement, et il devient impossible de rien concevoir à cette force motrice qui, perpétuellement en action, les pousse de haut en bas dans un vide infini, (qui conséquemment ne doit avoir ni haut ni bas). Les atômes en outre perdent nécessairement cette vertu occulte, qui, contre toutes les lois de la physique, les fait décliner de la ligne droite, pour faciliter leur agglomération. En un mot, dès qu'il est démontré qu'ils ont eu un commencement, et qu'ils n'existent pas par eux-mêmes, ils ont nécessairement dû être créés, et, de ce moment, ils n'ont pu être que des instrumens dociles de la volonté du Créateur.

Est-il, au reste, une idée plus absurde, que celle de la formation de l'univers par le concours fortuit des atômes? Comment supposer que l'ordre puisse naître du sein du désordre, une symétrie admirable, des jeux de l'aveugle hasard, et les plus belles proportions, d'une confusion de principes informes? Que pourroit-on penser d'un homme qui avanceroit que les pyramides d'Egypte ont été formées par des pierres jetées au hasard; que la ville de Naples, ses palais, les châteaux superbes qui l'environnent, n'ont dû

leur origine qu'à une éruption subite du Vésuve ? On regarderoit un pareil homme comme un fou ; mais sa démence seroit-elle plus caractérisée que celle d'Epicure ? Seroit-il plus absurde de soutenir que le concours fortuit des atômes, a pu former un palais, une ville, que d'avancer qu'il a pu former l'univers ? Ah ! sans doute, l'insensé qui le premier proféra cet odieux blasphême, avoit tenu constamment, à l'exemple de la brute, ses regards fixés sur la terre ; jamais son œil ne s'étoit élevé à la hauteur des régions célestes, et n'avoit contemplé ce spectacle auguste, où l'image du Créateur est empreinte sur chacun de ses ouvrages, en caractères immortels.

« N'est-il pas étonnant, s'écrie Cicéron, qu'il y ait un homme assez stupide pour se persuader, que de certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté ? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croiroit-il pas que si l'on jetoit à terre quantité de caractères qui représentassent les lettres de l'alphabet, ils pourraient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient visiblement les Annales d'Ennius ? »

CICERO, *de Naturâ deorum*, *lib.* 2.

CHAPITRE XLII.

II.me OBSERVATION. *Sur l'explication donnée par Epicure de l'origine des astres et des météores, et de leur mouvement divers.*

De toutes les maladies qui affligent l'esprit humain, il n'en est point qui soient plus funestes à ses progrès, que la présomption et la crédulité. Dans tous les siècles, on a vu, d'un côté, de fastueux ignorans s'ériger en docteurs universels, s'annoncer au vulgaire comme des hommes initiés dans tous les secrets de la nature; et de l'autre, des peuples assez stupides pour les croire, les vanter, les admirer, se payer de cette fausse monnoie, et préférer à un doute raisonnable, un ramas de définitions ridicules et de démonstrations absurdes.

Quoique cette manie ait été universelle, on ne peut néanmoins s'empêcher de considérer la Grèce comme le berceau des hypothèses, et la patrie des sophistes et des charlatans.

Des peuples laborieux, adonnés aux utiles

travaux de l'agriculture, ou aux spéculations lucratives du commerce, se laissent, pour l'ordinaire, difficilement éblouir par l'appât d'une fiction ingénieuse, ou par l'appareil d'un langage scientifique. Occupés de soins plus importans, ils n'ont ni loisir pour entendre de vains déclamateurs, ni curiosité pour approfondir leurs systêmes, ni, souvent même, de patience pour les tolérer; ils n'accueillent, en un mot, d'idées nouvelles, que celles qui présentent un but d'utilité générale. Aussi n'est-ce point au milieu des fertiles plaines de l'Assyrie ou de l'Afrique, ni au sein des villes de Tyr ou de Carthage, que les philosophes systématiques furent s'établir, et chercher des prôneurs. Ils sentirent tous que, pour développer leurs talens, il leur falloit un théâtre favorable, une ville telle qu'Athènes, habitée par un peuple oisif, turbulent, inquiet, passionné pour une liberté orageuse, amateur des nouveautés, et sans cesse en proie à une curiosité active et dévorante. En conséquence de ce principe, tous ceux qui aspiroient à se faire un nom, vinrent se réfugier à Athènes, et presque tous y furent favorablement accueillis. Quelque contradictoires que fussent

leurs idées, quelque absurdes que fussent leurs systêmes, ils n'en trouvèrent pas moins des disciples et des protecteurs; et l'on vit les Athéniens, non moins inconséquens que leurs sophistes, applaudir successivement aux essences de Platon, aux formes substantielles d'Aristote, aux homæomeries d'Anaxagore, et aux atômes d'Epicure.

De tous les charlatans qui firent fortune à Athènes, il n'en est point, au reste, dont les démonstrations physiques soient plus erronnées, que celle du fils de Néoclès. Ses opinions sur l'origine des astres, sur leur grandeur, leur mouvement, et sur la formation des météores, paroissent concentrées dans un petit cercle d'idées, dont le centre est l'ignorance. Les applaudissemens que lui prodiguèrent les Athéniens, donnèrent la mesure du peu de capacité, de jugement et de progrès dans les sciences, de ce peuple trop vanté, qui ne paroît pas moins indigne de sa réputation, que les méprisables sophistes auxquels il prodigua si longtemps ses éloges et son encens.

Quel enchaînement d'absurdités, dans ce peu d'assertions! *Le soleil et tous les astres ont été faits séparément et par le con-*

cours des atômes, puis après le monde, les a compris en sa capacité.

J'admets, pour un moment, la formation des astres par les atômes : mais répondez, Epicure, et dites-moi quelle est la partie de l'univers qu'ils occupent. Vous n'admettez, dans cet univers, que du vide et des atômes : si les astres sont placés dans le vide, quelle est la main qui les y soutient ? Vos atômes sont pesans : comment une masse si lourde peut-elle donc se soutenir dans le vide ? S'ils sont placés dans le plein, comment peuvent-ils avoir du mouvement ? Vous prétendez que le vide est infini ; mais si les astres occupent une partie du vide, ce vide a donc des bornes ; s'il a des bornes, il n'est donc plus infini.

Si le lecteur veut interroger lui-même Epicure, il apprendra de ce physicien célèbre et si cher aux Athéniens, que le soleil s'éteint tous les soirs, et qu'il se rallume tous les matins ; qu'il n'a que quelques pieds de diamètre, et huit à neuf cents toises de hauteur ; que s'il se porte de l'orient vers l'occident, c'est qu'il a été incliné de cette manière dès le commencement du monde ; que les phases de la lune ne proviennent

que de l'extinction de quelques parcelles lumineuses; qu'ainsi la lune nous paroît plus grande ou plus petite, suivant qu'il s'éteint plus ou moins de ses parties ignées; que le vent n'est qu'un composé d'atômes qui s'accrochent, etc. etc.

Que le lecteur n'aille pas, au reste, se permettre d'objections, et demander à Epicure comment le soleil, incliné, depuis le commencement du monde, de l'orient vers l'occident, peut remonter, de ce dernier point, vers le premier; comment les parcelles lumineuses de la lune peuvent s'éteindre et se rallumer à volonté, etc. etc.?

Il ne faut ici qu'admirer et se taire, sous peine d'être traité par les Epicuriens modernes, comme le fut le malheureux Théotime, par les habitans d'Athènes, de cette ville célèbre, que son admiration moutonnière pour ses savans et ses sages, a rendue, à si juste titre, le centre des sciences et la patrie des arts.

CHAPITRE XLIII.

III.me Observation. *Sur les Simulacres.*

Le mot optique, pris dans son sens le plus étendu, signifie la science de la vision en général. La catoptrique, la dioptrique et la perspective sont autant de branches de l'optique, qui doit être considérée comme une des parties les plus importantes de la physique. Quoique cette dernière science n'ait cessé d'être dans l'enfance chez les Grecs, on ne peut s'empêcher d'avouer que l'optique et ses subdivisions n'aient été cultivées avec quelques succès, par leurs philosophes, leurs peintres et leurs sculpteurs (1). L'optique valut à Phidias un triomphe complet sur son rival Alcamène; et ces mêmes Athéniens, qui avoient méprisé sa statue de Minerve, tombèrent à genoux devant elle, et furent frappés d'admiration, aussitôt

(1) Quelques auteurs ont prétendu que la dioptrique leur a été inconnue.

qu'elle eut été élevée sur son piedestal, et placée dans son vrai point de perspective.

Plusieurs philosophes Grecs avoient écrit sur l'optique avant Euclide, qui, recueillant les observations de ses devanciers, nous a laissé, sur cette partie, un ouvrage en deux volumes, où l'on découvre quelques vérités, à travers beaucoup d'erreurs.

Quelles que soient, au reste, les fautes qu'a commises Euclide, dans son traité sur l'optique, elles n'approchent point des bévues grossières dans lesquelles Epicure est tombé.

Rien ne sert mieux à démontrer les dangers de cette manie contagieuse de vouloir tout expliquer, que le système de ce philosophe sur les opérations des sens.

« Il y a certaines figures (nous dit-il dans sa lettre à Hérodote), qui se représentent à la vision, lesquelles, ayant du rapport avec les corps solides, par leur conformation, surpassent de bien loin, par leur ténuité, tout ce qui peut se voir. Il n'y a point de répugnance à croire qu'il n'y ait, dans les choses mêmes, et sur-tout dans les atômes, certaines dispositions pour faire certains spectres, qui sont comme des superficies légères, sans nulle solidité; on peut croire aussi que des corps, il se fait certaines effusions d'atômes, qui se détachent et

s'envolant de suite, conservant la même position et le même ordre qu'ils avoient dans les corps solides : or, ce sont ces effusions que nous nommons simulacres. Leur vîtesse est incomparable, pourvu que le passage soit libre à leurs atômes, et que la trop grande multitude les empêche de réfléchir. Or, je soutiens que ces simulacres rapportent fidèlement du dehors en nous, la convenance des objets avec eux, et que c'est par leur moyen que nous voyons et contemplons les mêmes formes qui sont au sujet ; autrement les objets extérieurs ne pourraient manifester ni leur nature, ni leur couleur, ni leur figure, au travers de l'air qui forme un milieu entr'elles et nous, si les simulacres n'étoient, de même nature, corporels et mobiles. »

Il résulte du systême d'Epicure, que dès que nous jetons nos regards sur un objet, il s'en détache un simulacre qui, avec une vîtesse incroyable, vient frapper nos yeux, et leur retrace la forme, la couleur et toutes les proportions du corps duquel il est sorti. Epicure explique, de la même manière, l'origine des songes ; la seule différence qu'il admet, c'est que les simulacres, au lieu de frapper nos yeux, se portent directement sur l'organe de la pensée.

Le lecteur n'attend point de nous, sans doute, une réfutation méthodique de ce sys-

tême, dont l'absurdité saute aux yeux, avec plus de rapidité, mille fois, que les simulacres d'Epicure. Nous nous bornerons à lui soumettre deux observations.

1.° En admettant, pour un moment, toutes les suppositions qui viennent d'être faites, nous demanderons comment les corps peuvent supporter une si prodigieuse déperdition de matière, sans perdre de leur volume, et sans finir même par s'anéantir ?

Epicure admet, que ses simulacres sont corporels ; et qu'ils s'écoulent sans cesse de la substance des corps. Quelque ténuité qu'on suppose à leurs parties, il faut nécessairement accorder qu'ils diminuent le volume du corps duquel ils sont sortis. Admettez un être matériel, composé de cent millions d'atômes ; s'il s'en échappe un seul, on sera contraint d'avouer que cet être est devenu moindre qu'il n'étoit, avant cette émission ; mais depuis la formation de l'être matériel dont nous venons de parler, il n'est plus un seul instant où cet être ne puisse être exposé aux regards, et conséquemment où il ne puisse s'échapper des milliers de simulacres corporels. Cent mille spectateurs peuvent contempler à-la-fois la statue du gladia-

teur du jardin des Thuileries; d'après le systême d'Epicure, ils ne peuvent avoir la perception de cette statue, sans que des simulacres matériels s'en détachent, pour venir frapper l'organe de la vue. Voilà donc, dans un seul clin d'œil, cent mille simulacres détachés du corps de la statue; mais rien n'empêche que cent mille autres spectateurs succèdent aux premiers, et qu'ils soient à leur tour remplacés par d'autres.

Que le lecteur veuille se donner la peine de calculer combien, dans le cas qui vient d'être donné, de millions de simulacres devroient se détacher du corps de la statue, dans l'espace d'un jour, d'un mois, d'un an, d'un siècle. Quelque foible que soit la base de son calcul, il se convaincra que le corps entier n'auroit pu suffire à la millième partie des parcelles de matière nécessaires pour la formation d'un nombre si considérable de simulacres. Cependant, si l'on mesure attentivement toutes les proportions de la statue, on verra que, dans un siècle, elle n'a pas perdu la cent millième partie de son volume. Il faudra donc nécessairement conclure, ou que les parties détachées de la statue sont plus considérables que le tout,

ce qui seroit absurde, ou que les simulacres détachés sont incorporels. Mais, dans ce dernier cas, le système d'Epicure croule de fond en comble ; il n'admet dans l'univers que du vide et de la matière : or, les simulacres n'appartiendront ni à l'un ni à l'autre. Il n'y aura donc, dans le monde, autre chose que du vide et de la matière.

2.° Epicure ne s'est pas borné à expliquer l'opération de la vision, par l'intermédiaire des simulacres : il a trouvé ce moyen si ingénieux et si péremptoire, qu'il l'a étendu aux opérations des autres sens. Nous ne jouissons des organes de l'ouïe, du goût, de l'odorat, que par le moyen des simulacres.

Si l'on admet pour un moment l'existence d'une république peuplée d'Epicuriens, on pourra la regarder comme le pays de la fantasmagorie, comme la patrie des spectres et des fantômes. Les objets perdront, en quelque manière, leur réalité ; tout se réduira à des ombres.

L'amant ne verra plus dans sa bien-aimée, qu'un simulacre plus ou moins attrayant : s'il respire le parfum des roses qui décorent son sein, s'il partage avec elle un goûter champêtre, il ne devra les sensations de

l'odorat et du goût, qu'à de vains simulacres; s'il entend enfin le doux son de sa voix, il ne devra cet avantage *qu'à des simulacres de son* (cette idée paroît originale), *accompagnés d'un petit vent coulis, lequel venant à s'insinuer, fera agir en lui la faculté d'ouïr.*

Epicure a supposé jusqu'ici, que ses simulacres s'écouloient continuellement des corps qu'ils représentoient; et c'est avec ce moyen qu'il a prétendu expliquer les opérations des sens. Mais on ne conçoit plus ce qu'il veut dire, lorsqu'il applique ces mêmes simulacres à l'explication des songes. Il tombe, à ce sujet, dans les plus grossières contradictions; ou, pour mieux dire, il ne s'entend plus lui-même.

En effet, si je rêve que je vois un ami mort depuis trente ans, en adoptant le systême d'Epicure, je devrai croire que c'est le simulacre de cet ami qui est venu frapper directement l'organe de ma pensée; mais comment ce simulacre a-t-il pu se détacher d'un corps qui n'existe plus, dont il ne reste plus aucun vestige? l'objection est pressante.

Epicure me répondra peut-être, que ma pensée a été frappée par un de ces anciens

simulacres qui s'étoient détachés lors de l'existence de mon ami : mais, dans ce cas, deux difficultés se présentent. Si vous admettez que la durée des simulacres puisse excéder trente ans, vous en faites des êtres réels, vous multipliez à l'infini l'existence de tous les corps, vous peuplez l'univers de plusieurs millions de simulacres : en second lieu, il deviendra possible qu'un de ces simulacres errans vienne frapper l'organe de ma pensée, et que je voie tous les jours en songe, des êtres que je n'ai jamais vus, et dont je n'ai pas la moindre idée ; ce qui répugne aux notions les plus communes du bon sens.

Je pourrois présenter au lecteur quelques autres observations sur l'explication donnée par Epicure, de l'origine des eaux, du flux et reflux de la mer, des vents, de l'air et de ses météores : mais je pense que ce que je viens de dire suffit pour se convaincre que ce philosophe si vanté doit être mis au rang des plus ignares physiciens.

Une question se présente : comment, dans un siècle éclairé, un philosophe a-t-il eu l'impudeur de braver les sifflets de ses contemporains, et de mettre au jour de pareilles

sottises? Je laisserai à Cicéron le soin de répondre à cette question.

« De tout temps, nous dit le prince des orateurs, les philosophes ont été en possession de dire tout ce qu'ils ont voulu ; aussi n'est-il point d'idée, si absurde qu'on puisse la supposer, qu'on ne trouve dans leurs écrits. »

« *Nescio quomodò nihil tàm absurdi dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* »

Cic. *de Divin. lib.* 2.

CHAPITRE XLIV.

EPICURE MORALISTE.



Exposé du systême d'Épicure, considéré comme moraliste.

« Il est certain qu'il y a des dieux ; ces dieux sont composés d'atômes infiniment déliés et subtils ; ils sont immortels et bienheureux. Si l'on demande comment vivent les dieux, et à quoi ils s'occupent ; je répondrai que leur vie est la plus délicieuse que l'on puisse imaginer. Un dieu ne fait rien ; il ne s'embarrasse de nulle affaire ; il n'entreprend rien. Sa sagésse et sa vertu font sa

joie. Les plaisirs qu'il goûte, plaisirs qui ne sauraient être plus grands, il est sûr de les goûter toujours. Les dieux sont, au reste, sans pouvoir, sans bonté, sans justice, et indifférens à tout ce qui se passe ici bas.

La mort ne peut nous atteindre; car ce qui se dissout, se dépouille de sentiment: or, ce qui n'a point de sentiment ne peut nous concerner. L'homme, au reste, a une ame; mais cette ame est matérielle et sujette à la mort, c'est une aggrégation d'atômes subtils qui tiennent de la nature de l'air et du feu. Cette ame a son siège principal dans la poitrine. Aussitôt que le corps meurt, elle se dissout, et ne conserve plus aucun sentiment.

Le plaisir est le bonheur suprême; la douleur est le plus grand des maux.

La volupté est à proprement parler la fin de l'homme, comme elle est le souverain bien de l'animal; c'est uniquement par cette comparaison que l'homme doit se déterminer dans les occasions ordinaires de la vie....

Le sage ne doit s'affliger de rien; il n'aura ni souci, ni prévoyance; il ne cherchera l'amitié de personne: si néanmoins il juge à propos, pour son intérêt personnel, de choisir quelques amis, il doit toujours se rappeler que l'amitié ne se maintient que par la communication des voluptés; il doit fuir les charges publiques; il n'épousera jamais les intérêts d'autrui, ne versera jamais de larmes sur la mort d'un ami, et se souviendra, qu'en toute

circonstance, il doit n'être occupé que de lui, et mépriser le reste, etc. etc. »

EPICURE, *Lettres à Pythocles, à Menœcée, et dixième livre de Diog. Laërce.*

Nous allons présenter au lecteur quelques réflexions sur l'exposé qu'il vient de lire.

CHAPITRE XLV.

1.° *Sur les Dieux d'Épicure.*

IL existe dans l'Inde des fakirs qui, lorsqu'ils veulent voir la lumière céleste, regardent le bout de leur nez : plût à Dieu qu'Epicure eût suivi leur exemple, et qu'il n'eût jamais élevé ses regards vers le ciel! il nous eût épargné la lecture d'un systême absurde et impie, qui semble avoir été tracé par la démence la mieux caractérisée. Il eût suffi de ses rêveries physiques, pour le perdre de réputation dans la postérité; et son ignorance, pour être mise au grand jour, n'avoit pas besoin des idées grotesques qu'il osa exposer sur la Divinité.

On peut dire avec raison que ce philo-

sophe est tombé d'abîmes en abîmes, et qu'il n'a trouvé aucune issue pour en sortir, justifiant ainsi cette maxime du sage :

» *Abyssus abyssum invocat.* »

Il avoit établi, pour base de son systême, ce principe : *il n'existe dans la nature que deux choses, de la matière et du vide.* Ce plan une fois tracé, il ne pouvoit, sans renverser, de sa propre main, les fondemens de son édifice, faire de ses dieux, de purs esprits increés, éternels et revêtus de la toute-puissance, et de tous les attributs de la Divinité. Il falloit se résoudre à les composer d'atômes, ou à les comprendre dans son vide infini. Un dieu vide eût paru une idée trop grotesque ; il a préféré faire des dieux atômes, et les revêtir de l'immortalité, de l'impassibilité, de la félicité suprême, qu'il fait consister dans une apathie complète.

Après avoir ainsi donné l'existence à des dieux imaginaires, il les logea dans des espaces chimériques, placés entre les divers mondes de l'univers : c'est-là que ces heureux fainéans, dans un repos inaltérable et une indolente apathie, s'abreuvent, à longs traits, dans la coupe intarissable de la vo-

lupté. Nul soin, nulle surveillance ne vient troubler leur tranquillité : ils voient, d'un même œil, le scélérat et l'homme vertueux, l'enfant dénaturé, qui porte le poignard dans les entrailles maternelles, et le citoyen magnanime, qui se dévoue pour sa patrie : ils n'ont, en un mot, ni à récompenser, ni à punir.

Les objections se présentent en foule contre un systême si absurde.

1.° Nous avons précédemment démontré que les atômes sont divisibles et périssables : il faut donc se résoudre à dépouiller les dieux d'Epicure de leur immortalité, à troubler leur repos inaltérable, et à les faire rentrer dans le néant, où, dans le fait, ils seront tout aussi bien placés, que dans les espaces imaginaires, où ils doivent s'ennuyer, étant dans une oisiveté, telle que celle à laquelle on les réduit.

2.° Je demanderai à Epicure ce qu'il entend par les espaces compris entre les mondes. Je m'en tiens toujours à son principe, qu'il n'y a dans l'univers que du vide et des atômes : qu'il choisisse de ces deux objets, pour former l'habitation de ses dieux : mais s'ils sont logés dans le vide, comment

pourront-ils s'y soutenir? S'ils demeurent au milieu des atômes, on ne conçoit plus rien à la tranquillité parfaite dont on les fait jouir; il me semble qu'au milieu d'un tourbillon d'atômes sans cesse en mouvement, et qui les heurtent en tout sens, ils ne pourront trouver ce repos inaltérable, auquel est attachée leur félicité.

Nous ne trouvons rien dans les écrits d'Epicure et de ses disciples, qui puisse donner la solution de cette difficulté.

Toutes ces idées épicuriennes sur la Divinité, ont paru à Cicéron, si ridicules et si décousues, qu'il n'a fait aucun doute que leur auteur n'ait voulu déguiser, sous des apparences spécieuses, un athéisme véritable.

« *Nonnullis videtur Epicurus, ne in offensionem Atheniensium caderet, verbis reliquisse Deos, re sustulisse.* » *De Nat. deor. lib. 1.*

Lucrèce, le plus célèbre des disciples d'Epicure, et qui en fait un si pompeux et si ridicule éloge, n'a pas craint de lever le masque, et d'avancer que la crainte a fait les dieux.

« *Primus in orbe Deos fecit timor....* »

Il paroît en effet certain, qu'effrayé du

sort de Protagoras et de Socrate, Epicure ne put se résoudre à braver la ciguë, et préféra composer avec ses principes. Il admit donc des dieux ; mais, pour éloigner les peuples de leur culte, il s'attacha à les avilir.

Quoi qu'il en soit, il est manifeste que l'intention d'Epicure a été de favoriser les passions humaines, de briser tout frein religieux, et d'anéantir, dans le cœur de l'homme, avec la crainte d'un dieu vengeur, toute idée de justice, tout sentiment d'honneur et de probité. Il semble n'avoir écrit que pour les assassins, les traîtres, les tyrans, les enfans dénaturés, et les citoyens perfides. Tels sont les éloges qu'il a recherchés, les disciples qu'il a prétendu instruire et rassurer contre l'aiguillon pressant du remords : il n'a pas craint de s'ériger, en leur faveur, en défenseur du crime, et de braver, pour mériter leur encens, l'exécration de la postérité.

En effet, dès que la volupté devient le bien suprême, le seul auquel je doive m'attacher ; dès qu'il n'existe point d'autre vie où je puisse être éternellement puni ou récompensé ; il n'y a plus pour moi ni lois ni

morale ; le bien et le mal sont confondus ; je ne vois plus que moi dans la nature, et je dirai avec Sardanapale :

« *Ede, bibe, lude; post mortem nulla voluptas.* »

Ah ! s'il est permis de croire que la volupté soit la seule fin de l'homme, que deviendront les véritables richesses de l'ame, la religion, la charité, la justice, la pudeur, la probité, l'innocence, l'amour de la patrie ? Tous les liens les plus sacrés vont donc se rompre ? Tout va se confondre dans l'univers, le crime va briser toutes ses digues, ou plutôt les seuls criminels seront ceux qui refuseront d'écouter les penchans de la nature, et la voix flatteuse de la volupté ?

Qu'ils sont inconséquens, les Epicuriens qui ont osé condamner Caligula, Néron, Commode, et les autres tyrans qui ont été les fléaux du monde ! Tous ces princes pervers n'ont été que les disciples fidèles d'un maître mille fois plus pervers encore : il n'est aucun des crimes qu'ils ont commis, qui n'ait trouvé son apologie dans la doctrine qu'ils professoient.

Qu'ai-je donc fait, *divin Epicure*, diroit Caligula, qui puisse mériter votre animad-

version ? Ne m'avez-vous pas enseigné que je devois m'attacher à chercher le plaisir, et à fuir la douleur ? Ce principe n'a-t-il pas toujours été le mobile de mes actions ? Quand je commettois tant d'incestes, quand je m'asseyois sur le trône du Jupiter tonnant du Capitole, quand je versois tant de sang, quel étoit le principe de ces actions, sinon le plaisir ? et si quelques réflexions chagrines se présentoient à mon esprit, quand je les repoussois loin de moi, quand j'étouffois dans mon cœur la voix importune du remords ; qu'est-ce que je prétendois éviter, si ce n'étoit la douleur ? Ah ! le seul regret que j'éprouve, et la seule faute que vous puissiez me reprocher, c'est de n'avoir pas placé mon cheval au milieu du sénat, sur la chaise curule, et de n'avoir pas fait égorger tous les Romains dans un jour, comme j'en avois conçu le desir.

Grand philosophe, diroit à son tour Néron, quel peut être le motif de vos reproches, et qu'ai-je fait, que vous ne m'ayez enseigné à faire ?

J'ai égorgé ma mère, j'ai jeté un coup-d'œil incestueux sur son cadavre dépouillé, j'ai incendié enfin la capitale de l'empire :

que pouvez-vous trouver de blâmable dans cette conduite ? Toutes les actions humaines ne sont-elles pas indifférentes aux yeux du sage ? Ne s'abstient-il pas de leur donner ni louange ni blâme ; et n'est-ce pas le préjugé qui a tracé des limites entre les mots crime et vertu ? J'étois né violent, fougueux, féroce même, et doué d'un tempérament voluptueux. Je me mis aux rang de vos disciples : vous m'apprîtes qu'il n'existe point de dieux vengeurs, que le hasard a tout produit, que je dois rentrer dans le néant, qu'il n'est qu'un bien dans la nature, la volupté, qu'un mal, la douleur. Délivré par votre doctrine, du frein des remords et des terreurs de l'autre vie, je m'abandonnai, par goût et par systême, à la voix de mes passions. Le meurtre, l'incendie, le poison, l'inceste devinrent les jeux de mon loisir. Mon penchant m'entraînoit, la voix impérieuse de la volupté se faisoit entendre, j'étois, par mon rang, placé au-dessus des lois : qui pouvoit m'arrêter dans la carrière des plaisirs ? Que parlez-vous donc de forfaits, de scélératesse ? Apprenez que ces prétendus forfaits furent pour moi autant de devoirs : mon repentir seul eût été un crime.

Ah ! sublime Epicure, que n'avez-vous été témoin des transports d'allégresse que j'éprouvai à la vue de ma mère égorgée, et de Rome en cendres ! Demandez à vos favoris, Tigellin, Pétrone, Narcisse, Sporus, quels torrens de volupté inondèrent nos ames à cet aspect enchanteur ! et quand vous vous serez convaincu, par leur réponse, que le meurtre d'Agrippine et l'incendie de Rome furent nécessaires à nos plaisirs, vous rougirez de l'injustice de vos reproches. Maître inconséquent, vous osez faire un crime à un de vos plus fidèles disciples, d'avoir suivi vos maximes ! Vous me traitez de monstre... Répondez ? quel nom méritez-vous ?

Mais, me diront les partisans d'Epicure, tous les hommes ne sont pas, comme Néron, placés au-dessus des lois : la plupart sentent combien ce frein est redoutable ; et, quoi que l'on puisse dire, la crainte des supplices suffit pour contenir le scélérat dans les bornes du devoir.

Ah ! si vous n'admettez plus que ce frein impuissant, la société va se dissoudre : tous les fondemens de la vertu sont renversés, ou, pour mieux dire, le crime va se parer de ses dépouilles, et usurper jusqu'à son

nom. L'assassin qui aura su couvrir son attentat, du voile du mystère; le voleur qui aura effacé toutes les traces de son larcin; le fourbe qui aura abusé des secrets et des papiers d'un père de famille, pour le dépouiller de ses biens; tous les criminels adroits, pourront impunément se parer des dehors de la bonne foi, de l'honneur, de la probité.

Philosophes insensés! avant d'ôter à l'homme le frein de la religion et des remords, arrachez donc du moins le bandeau du front de Thémis; donnez des yeux à cette justice aveugle qui ne peut sonder le cœur ni les pensées, et qui, pour un délit public qu'elle réprime, laisse mille attentats secrets impunis!

Mais, supposons pour un instant, que la seule crainte des supplices puisse contenir l'impie; que la présence d'un magistrat puisse faire pâlir le scélérat qui brave effrontément la foudre et le courroux d'un Dieu vengeur: la société comptera-t-elle, au nombre de ses enfans, moins de citoyens vicieux; renfermera-t-elle dans son sein moins d'élémens de désordre, et de principes de dissolution?

Ah! depuis quand sont-ce les châtimens

publics qui réforment les mœurs ? Ce n'est point à punir les crimes, que le législateur doit principalement s'attacher, c'est à en tarir la source; et qui pourra nier que cette source ne se trouve dans la corruption du cœur ?

C'est un principe reconnu, que les lois ne peuvent rien sans les mœurs : et qui pourra se flatter de les réformer, avec le seul secours de la sévérité des lois pénales, et de la fréquence des supplices ?

Quand, avec ce moyen, on seroit parvenu à diminuer le nombre des vols et des assassinats, pourroit-on se flatter d'avoir rétabli la société sur des bases solides ?

Existe-t-il des loix contre les ingrats, contre les perfides, contre les envieux, contre les débauchés, contre tous les crimes secrets qui sont à-la-fois le fléau et l'opprobre de la société ? Vos lois pourront-elles atteindre cet avare dont toutes les jouissances, les sentimens et les idées sont concentrés dans son coffre fort, qui refuse à sa famille le nécessaire, et à Lazare le morceau de pain qui l'eût arraché à la faim, au désespoir et à la mort ? Pourront-elles réprimer ce citoyen

pervers, qui fait en secret des vœux pour la ruine de sa patrie, qui gémit en apprenant ses triomphes, et sourit à ses désastres; cet enfant dénaturé, qui compte avec impatience les jours d'un père, et hâte, par ses desirs, le moment qui doit le conduire au tombeau; ce dépositaire infidèle, qui s'approprie injustement la subsistance de l'orphelin, et brave sans remords les vains regards de la justice humaine; ce magistrat inique, qui fait un trafic de ses sentences, et sacrifie, aux charmes et à la vengeance de Phryné, l'innocent qu'il est de son devoir de défendre; cet ambitieux, enfin, qu'aucune digue ne peut arrêter, et qui, pour parvenir au terme qu'il se propose, foule aux pieds les devoirs les plus saints et les nœuds les plus sacrés?

Novateurs téméraires! ah, gardez-vous d'arracher du cœur de l'homme, ce sentiment intérieur, qui pèse toutes ses actions à la balance de la raison et de l'équité; cette conscience, qui est à-la-fois le témoin, le juge, le supplice du méchant, le témoin, le juge et la récompense du juste: le témoin, par la lumière qu'elle porte au fond du cœur; le juge, par l'arrêt de blâme ou de louange qu'elle prononce; le prix ou la

peine, par le calme ou l'agitation, qui sont toujours la suite de la vertu ou de la scélératesse.

Laissez Caïn, en proie au désespoir, se rouler sur la poussière; laissez Oreste furieux, s'abandonner lui-même aux fouets sanglans des furies: ce spectacle fera plus d'impression sur le peuple que toutes vos lois, que tous vos supplices, que tous vos livres. Seul, il lui apprendra qu'en vain le méchant voudroit s'envelopper dans les ténèbres de son cœur; que la conscience, armée de son flambeau, viendroit le poursuivre dans ce dernier asyle, et qu'un seul rayon de sa lumière suffiroit pour venger la vertu.

Tournez aussi parfois ses regards sur Joseph et Socrate persécutés, et goûtant, au fond d'un cachot, le calme et la paix de l'innocence; tandis que leurs ennemis, en liberté, sont en proie au terrible aiguillon des remords; il sentira d'abord que les droits de la conscience sur les cœurs, ne se perdent jamais; que dès qu'on l'a irritée, le retour à la vertu a seul droit de l'appaiser; qu'en vain on chercheroit à faire taire ses clameurs importunes; et que si l'on parvient à l'en-

dormir pour un instant, on ne fait que lui prêter des forces nouvelles, au moment terrible de son réveil.

CHAPITRE XLVI.

2.° *Sur la Volupté.*

Il est certain, me diront les défenseurs d'Epicure, que ce philosophe a prétendu que le souverain bien se trouvoit dans la volupté; mais ce mot n'étoit qu'un appât dans sa bouche, puisqu'il plaçoit cette volupté dans l'exercice de la vertu.

Il faut avouer qu'on trouve dans les écrits d'Epicure, des maximes sages, des sentences graves et sévères, qui, au premier coup-d'œil, peuvent surprendre, éblouir le lecteur, et lui déguiser le poison caché dans sa doctrine. Lorsqu'il nous dit : soyez sobres, chastes et justes; on se sent disposé à croire à sa sagesse, à sa chasteté, à sa justice. Quand il nous prêche la vertu, on le prendroit volontiers pour un moraliste sévère, pour un nouveau Socrate. Mais lorsque l'on s'attache à approfondir sa doctrine, on découvre bientôt le serpent caché parmi

des fleurs, et l'on est surpris qu'après un si vain étalage de belles maximes, la vertu ne soit dans sa bouche qu'un mot vide de sens.

En effet, il est aisé de voir que le vrai but de la vertu est de maintenir l'homme dans l'ordre, d'abord par la disposition de son ame, ensuite par la pratique soutenue de ses devoirs, enfin, par l'énergie avec laquelle il résiste à l'attrait du vice, et surmonte tous les obstacles. Or, est-ce là le but auquel a tendu l'apôtre de la volupté?

« La nature nous apprend, dit-il, dès notre enfance, à rechercher, comme le bien suprême, tout ce qui peut nous faire plaisir, et à éviter, comme un grand mal, tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien subtils, pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux.

» Que l'on suppose, d'un côté, un homme jouissant, et pour l'esprit et pour le corps, des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus; et de l'autre, un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement! est-il douteux de

quel côté on doit placer le souverain bien et le souverain mal ? »

N'est-ce pas abuser des mots, que d'appeler de pareilles maximes, des leçons de sagesse et de vertu ?

Quoi ! la vertu ne sera plus cet amour de l'ordre, cet attachement invincible à ses devoirs, cette constance inébranlable dans le bien, capable des renoncemens les plus pénibles, et des sacrifices les plus douloureux ! Il faudra la faire consister dans la docilité à suivre aveuglément les penchans de la nature, dans une vie molle et tranquille, dans la possession de l'objet de ses desirs. On ira chercher le type de la vertu, non dans Socrate, mourant plutôt que de violer les lois de son pays; non dans saint Louis, chargé de fers, parlant, en héros chrétien, aux Barbares qui l'ont vaincu et qui l'admirent ; mais dans Sardanapale, couché sur un lit de roses, ou dans Aristippe, cueillant, d'une main légère, les fleurs de la volupté !

Non, Epicure n'a point connu la vertu : il n'a jamais eu l'idée, ni de son principe, ni de sa pratique, ni de sa fin, ni de sa perfection. S'il en eût eu la moindre notion, il eût senti que la vertu a, pour fondement,

l'amour du bien public, et la soumission à cette loi éternelle, que le Créateur a gravée dans le cœur de l'homme, et d'où résulte l'ordre moral et l'harmonie de l'univers ; qu'il n'est point d'acte de vertu, qui ne soit un sacrifice; qu'il faut une grande force d'ame, pour se tenir ferme dans sa pratique ; que l'on ne sauroit être vertueux, sans étouffer la voix de ses passions, sans sacrifier au devoir, ses penchans, et les inclinations qui lui sont contraires, sans se livrer chaque jour de nouveaux combats, et sans remporter à chaque instant sur son cœur de nouvelles victoires : il eût senti, dis-je, que c'étoit déshonorer la vertu, que de lui donner, pour objet et pour fin, des voluptés corporelles, la licence des plaisirs et l'exemption de la douleur ; que les fruits que l'on en doit attendre, sont l'égalité de l'humeur, l'estime de soi-même, le silence des passions, la tranquillité de l'ame, le contentement de l'esprit et la paix du cœur : il eût senti, enfin, que la douleur, que les privations les plus pénibles ont souvent des charmes pour l'homme vertueux ; qu'au sein de l'adversité la plus cruelle, il sent son ame s'agrandir, et s'élever, d'un vol sublime, quoique sans

orgueil et sans faste ; qu'Abdolonime cultivant, en sage, son jardin, et vivant de ses légumes, étoit plus riche et plus heureux, qu'Alexandre ravageant, en brigand, les fertiles plaines de l'Asie, et s'appropriant les dépouilles du plus opulent des rois.

Que l'on cesse donc de soutenir qu'Epicure ait prétendu placer la volupté dans l'exercice de la vertu. Nous avons démontré qu'il n'en avoit aucune idée : il seroit plus exact de dire qu'il a placé la vertu dans la volupté.

Quelques savans modernes, j'en conviens, et entr'autres Gassendi, ont voulu justifier Epicure : séduits par ses maximes captieuses, par les préjugés de leur temps, par l'admiration aveugle de leur siècle pour tout ce qui venoit de l'ancienne Grèce, ils ont entrepris sa défense. Mais, pour juger de quel poids peut être leur autorité, il suffit de jeter un coup-d'œil sur leurs écrits. La prévention s'y décèle à chaque page : on voit d'abord qu'ils ont mal jugé Epicure, et que, partisans aveugles d'un sophiste, ils n'ont pu découvrir le poison caché dans sa morale.

Ceux qui ont vécu dans un siècle plus rapproché de celui d'Epicure, et qui ont été à

même de lire tous ses ouvrages, l'ont mieux connu, et l'ont conséquemment mieux jugé.

« Ce n'est point sans raison, dit Cicéron, qu'Epicure a été regardé comme un ennemi déclaré des dieux, qui a sappé toute religion, et qui, par ses raisonnemens, comme Xerxès par ses troupes, a renversé temples et autels.... Il a beau chercher à déguiser la turpitude de ses dogmes, il n'en est pas moins prouvé que la sagesse, l'honnêteté et la justice ne sauroient s'allier avec sa morale, qui fait honte à la philosophie, et outrage la nature. »

Cic. *de Nat. Deorum*, *lib. 1 ; de Tuscul.*, *quaest. lib. III*, *cap. 49 ; de Finib. Bon. et Mal. lib. 2*, *cap. 22.*

L'autorité de Cicéron doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'elle est confirmée par le témoignage de plusieurs écrivains Grecs.

Il résulte du témoignage d'Athénée, que l'école d'Epicure n'étoit, dans le fait, qu'un vrai temple consacré à Priape ; que les courtisanes se prostituoient en plein jour, devant témoins, et sans nulle pudeur, à ses écoliers, l'un après l'autre, et à Epicure lui-même. La belle Léontine paroît avoir été celle à laquelle ce sultan, d'un nouveau genre, avoit jeté le mouchoir. Je rapporterai le passage d'Athénée dans son entier.

« *Quae philosophiae operam novare cùm incœpisset (Leontium), non ideò scortari destitit, sed Epicureis omnibus in hortis se prostituit, et palàm quidem Epicuro.* »

ATH. l. 13, pag. 588.

Telles étoient les leçons de vertu et les bons exemples que ce sage moraliste donnoit à ses disciples et à ses écoliers. Si le lecteur desire un autre échantillon de la conduite magistrale de notre philosophe, il trouvera dans Plutarque, qu'étant un jour assis à un banquet somptueux avec la plus florissante jeunesse d'Athènes, notre docteur, au lieu de les entretenir de son vide et de ses atômes, leur proposa gravement une question si indécente, que je n'oserois l'exprimer en langue vulgaire : *utrùm tempus sit opportunius, antè vel post cœnam cum uxore rem habere.*

« PLUT. *chap.* 6, propos de table. »

Je m'abstiendrai de toute espèce de réflexions, et me bornerai à dire, avec Plutarque, qu'un pareil propos n'a pu sortir que de la bouche d'un libertin.

Un des disciples d'Epicure, Timocrate, ne s'est pas borné à accuser son maître d'incontinence ; il le dépeint comme un ivrogne

que ses excès faisoient vomir deux fois par jour.

« *Laërt. lib. X.* »

Epictète a beaucoup plaisanté sur le langage efféminé d'Epicure ; et, certes ! il faut avouer que ce grave professeur de sagesse savoit bien adoucir son langage, lorsqu'il s'adressoit à de jolies femmes, *vel adolescentulis.*

« Je suis réduit à tel point, écrivoit-il à Thémiste, femme de Léontée, que si vous ne venez me trouver, je suis capable de tout quitter, et d'aller vous rejoindre en quelque lieu que vous m'ordonniez d'aller, et que je ne croirai faire rien d'indigne de moi, en employant auprès de vous toute espèce de persuasion. »

HERODOTE, *apud Laërtium, lib. X.*

Il écrivoit au jeune Pitoclès :

« Je meurs dans l'impatience de vous voir, et de jouir de votre aimable et divine présence. »

THEODORE, *contrà Epicurum, lib. 4, apud Laërtium ubi suprà.*

Mais, me diront les Epicuriens modernes, ce n'est point sur ces ouvrages, qui ont pu être dictés par le mensonge et la calomnie, c'est sur ses propres écrits, que vous devez juger Epicure.

J'accepte le défi; et tel est le dernier coup que je prétends lui porter.

Examinons, j'y consens, la définition qu'il donne lui-même du mot volupté, et voyons s'il la confond avec la vertu.

Nous n'avons aujourd'hui que quelques fragmens des écrits d'Epicure; mais dans le siècle où vivoit Cicéron, ces écrits étoient entiers; il les avoit lus, et conséquemment il pouvoit en juger.

Ce ne sont point, au reste, les réflexions de Cicéron que je me propose de soumettre au lecteur, mais un passage d'Epicure même, que l'orateur romain nous a conservé.

« Epicure s'explique d'une manière qui n'est pas obscure, sur ce qu'il entend par les mots plaisir et volupté.

J'entends par ces mots, dit-il, *les plaisirs du goût, les plaisirs de la chair, la vue des objets qui flattent agréablement les yeux, les divertissemens, la musique.*

Ajouté-je quelque chose à ses paroles, poursuit Cicéron, ajouté-je quelque chose de faux? Si cela est, qu'on me réfute, car je ne cherche qu'à éclaircir la vérité.

Le même Epicure ajoute: *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans*

l'harmonie des sons, et dans les voluptés obscènes.

Ne sont-ce pas là ses propres termes? *An haec ab eo non dicuntur* (1)? »

Cic. *ubi suprà.*

Il est inutile de rien ajouter à ce passage; il a dû confondre entièrement les Epicuriens, et lever tous les doutes du lecteur.

Je crois avoir démontré qu'Epicure fut le plus ignorant des physiciens, et le plus déhonté des moralistes. J'ai donc rempli la tâche que je m'étois imposée.

Si quelqu'un me reprochoit d'avoir mis dans mes reproches trop de chaleur et de vivacité, je me rejetterois sur les absurdités et sur l'impiété d'Epicure; et bornerois ma réponse à ces deux vers:

« *Difficile est satyram non scribere, nam qui inepto*
» *Tam patiens gentis, tam ferreus, ut teneat se.* »

---

(1) Pour juger si l'Epicurien Horace plaçoit la volupté dans la vertu, il ne faut que lire les vers qu'il écrivoit à son ami Tibule:

« *Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,*
» *Cùm ridere voles Epicuri de grege porcum.* »

CHAPITRE XLVII.

J. J. ROUSSEAU.

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau, et de Susanne Bernard. Un bien fort médiocre, partagé entre un grand nombre d'enfans, ayant réduit, presque à rien, la portion de son père, il n'avoit, pour faire subsister sa famille, que le métier d'horloger, dans lequel, à la vérité, il excelloit.

La naissance de Jean-Jacques fut le premier de ses malheurs; elle coûta la vie à sa mère.

Il naquit infirme et presque mourant. Une de ses tantes prit si grand soin de lui, qu'elle le sauva.

A l'âge de sept ans, on le mit en pension chez le ministre Lambercier; il y resta quelques années, et y fit peu de progrès dans la langue latine, qui avoit été le principal objet de son éducation.

Il fut ensuite successivement placé chez un greffier, et chez un graveur, et donna

également, à ses deux maîtres, une opinion défavorable de sa capacité. Sorti de Genève, par un coup d'étourderie bien digne de son âge, il fut quelques jours errant autour des murs de cette ville; recueilli enfin par le curé de Pontverre, il fut adressé à madame de Warens, nouvelle convertie, qui habitoit alors la ville d'Annecy. Cette dame lui fit un bon accueil, prit, à sa situation, le plus vif intérêt, et l'envoya à Turin, où il fut mis dans un hospice destiné à l'instruction des catéchumènes. Son père ayant appris sa fuite de Genève, et son voyage à Annecy, se mit à sa poursuite, le manqua de quelques heures, et ne fut point mécontent de l'inutilité de ses démarches, par un motif d'intérêt bien vil, celui de jouir du bien de son fils, pendant son absence.

Jean-Jacques fit son abjuration publique à Turin, et embrassa le catholicisme.

Il s'étoit flatté que son changement de religion lui donneroit des moyens de subsister; il se trompa: on le mit à la porte de l'hospice, avec 20 francs dans sa poche. Réduit à la dernière misère, il entra, en qualité de laquais, au service de madame de Vercellis, et successivement à celui du comte de Gou-

von, qui eut mille bontés pour lui, auxquelles Rousseau répondit si peu, qu'il se fit donner son congé.

Madame de Warens, chez laquelle il revint, le mit en pension au séminaire, pour apprendre le latin; il en sortit pour entrer chez un maître de musique, où ses progrès furent beaucoup plus sensibles qu'au séminaire.

Son maître partit pour Lyon; Rousseau l'y accompagna, et l'abandonna lâchement dans cette ville, à l'instant qu'il étoit attaqué d'un accès d'épilepsie.

Revenu à Annecy, il n'y trouva plus madame de Warens, et fut contraint d'errer dans les villes de Suisse. Pressé par la faim, réduit à mettre ses habits en gage pour dîner, il prit le parti de faire le charlatan, et de se donner pour un musicien consommé dans son art. Le triste succès du ridicule concert qu'il donna à Lauzanne, où il fut complètement hué, le dégoûta du métier. Après diverses aventures, il fut adressé, par le marquis de Bonac, à Paris. Maltraité par les protecteurs auxquels on l'avoit recommandé, il se rendit à Lyon, où la misère le réduisit à coucher plusieurs nuits sur le pavé.

Il parvint enfin à rejoindre madame de Warens, qui le plaça, en qualité de commis, auprès de l'intendant de Chambéry, et qui, pour l'attacher invinciblement à son sort, partagea avec lui sa fortune, et même son lit.

Après quelques années d'un assez grand calme, Rousseau, retiré aux Charmettes, avec sa chère Warens, dégagé des liens qui l'attachoient à l'intendant, tomba dangereusement malade; une assez longue convalescence le fit résoudre au voyage de Montpellier. Mécontent des médecins qu'il consulta, et des remèdes qu'ils lui avoient indiqués, il revint brusquement aux Charmettes. Son retour ne fut pas heureux; il éprouva la vérité de cet adage :

« On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,
D'être trompé deux à trois fois par jour. »

Un nouvel Egiste lui avoit soufflé sa Clytemnestre; la place étoit prise. Il fallut prendre patience, et céder la belle à l'heureux perruquier qui l'avoit supplanté.

Rousseau se rendit à Lyon, et entra chez M. de Mably, en qualité de précepteur de ses enfans. Dégoûté du pénible métier de

pédant, il résolut de tenter une seconde fois la fortune, et de se rendre à Paris.

La comédie du Narcisse, son projet de noter la musique par chiffres, et 15 louis, tels furent le fondement de ses espérances, et l'état de ses ressources.

Ses premiers soins furent pour les connoissances qu'on lui avoit indiquées; et, comme la plupart des gens de lettres, qui débutent à Paris sans fortune, il fut réduit à mendier des protections et des dîners.

Ce triste rôle fut souvent, pour lui, une source d'humiliations.

Une certaine comtesse, qui l'avoit mandé comme artiste, ne rougit pas de lui proposer de manger à son office. Rousseau, plein de la dignité qu'inspire le talent, persuadé qu'un véritable homme de lettres est autant au-dessus d'un riche, ou d'un noble ignorant, que le mérite acquis est supérieur au hasard de la naissance, ou au caprice de la fortune, fit un geste d'indignation, et confondit, d'un seul regard, l'orgueilleuse qui s'étoit méconnue.

Le 22 août 1742, Rousseau fut présenté à l'Académie des sciences, par le célèbre Réaumur. Il y lut son projet sur la musique. Les

commissaires qui furent nommés pour l'examen, n'entendoient rien à cette partie. Leur rapport ne fut pas avantageux à l'auteur, qui, de dépit, abandonna ses projets de réforme pour la musique, et partit pour Venise, en qualité de secrétaire d'ambassade. Rebuté par les dédains, l'avarice et l'ignorance de l'ambassadeur, Rousseau ne tarda pas à prendre son congé, et à quitter entièrement une carrière pour laquelle il avoit du goût, et se sentoit du talent.

Il revint à Paris, et fit connoissance, à l'hôtel de Saint-Quentin, de Thérèse Le Vasseur. Cette fille, simple, modeste, et ingénue, le prévint en sa faveur; il résolut de se l'attacher. Le compliment qu'il lui fit paroîtra singulier: « *Mademoiselle, mon dessein n'est point de vous épouser; mais je ne vous abandonnerai jamais.* » Il faut avouer que si cette déclaration est bien peu délicate dans la bouche d'un amant, elle suppose, d'un autre côté, dans celle qui l'écoute favorablement, une vertu très-facile, et une pudeur bien apprivoisée. Quoi qu'il en soit, les conditions furent acceptées, et Rousseau, pris au mot, se vit chargé, non-seulement de l'entretien d'une maîtresse, mais encore de

celui de toute une famille affamée, qui lui donna mille chagrins.

Accablé d'un fardeau si onéreux pour une bourse si peu garnie, il fut contraint d'entrer, en qualité de commis, chez un financier. Les modiques appointemens qu'il retiroit de sa place, ne purent suffire à son existence. Il chercha à se faire connoître comme musicien. Son premier opéra des Muses galantes, n'eut aucun succès. Il fut plus heureux à son second essai; le Devin du Village fut également applaudi à Paris et à la cour. Le Roi voulut voir l'auteur, et lui offrit le brevet d'une pension. Rousseau, entraîné par la bizarrerie de son caractère, plus encore que par la roideur de ses principes républicains, trouva qu'il étoit plus beau de refuser un Roi, que d'accepter ses dons; dédaignant donc sa visite et sa pension, il fut se renfermer à Paris, rompit en visière à tous ses protecteurs, donna la démission de sa place de commis, et s'en tint au métier de copiste de musique, à 20 sols par page.

Ses espérances ne furent point trompées; il avoit deviné juste. Son brusque départ de Versailles, et le parti qu'il venoit de pren-

dre, firent sensation dans le public, et Rousseau parvint à la célébrité.

Un événement inopiné vint accroître sa réputation. En lisant le Mercure, Rousseau tomba sur cette question, proposée par l'Académie de Dijon :— « *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* » A l'instant, comme il le dit lui-même, il vit un nouvel univers, et se sentit un autre homme. Il résolut de concourir au prix proposé, et de traiter la question. Il le fit, avec cette bizarrerie d'idées, et cette chaleur de style, dont tous ses ouvrages sont empreints. Le prix lui fut adjugé ; et voilà, dès ce moment, Rousseau lancé dans l'attrayante, mais épineuse carrière de la littérature.

Tant de célébrité ne tarda pas à lui être à charge ; il éprouva la vérité de cette maxime du sage :

« *Bene vixit, qui bene latuit.* »

Mille importuns vinrent le troubler, par des visites hors de saison : sa porte étoit sans cesse assiégée par de brillans équipages. Chacun vouloit voir cet homme bizarre : sa chambre ne désemplissoit pas de fâcheux, qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de

son temps. Les plus jolies dames employoient mille ruses pour l'avoir à dîner; plus il brusquoit les gens, plus ils s'obstinoient. On cherchoit à le gagner par mille cadeaux; en un mot, sa fortune étoit faite, si, nouveau polichinel, il eût pu consentir à se montrer pour de l'argent.

Fatigué de tant d'importunités, Rousseau prit le parti de quitter la ville, et d'aller vivre au milieu des bois. Une dame de ses amies l'invita à se retirer dans une espèce d'hermitage, situé près de Montmorenci. Il accepta cette proposition, et partit pour la campagne, avec sa fidèle Thérèse.

C'est-là qu'occupé de grands projets, de rêveries et de chimères,

« Loin de tout importun jaseur
» Et des sots discours du vulgaire.... »

il vécut, pendant quelques années, en sage, ou, si l'on veut, en ours. Son adieu à Paris est remarquable (1) :

---

(1) « S'il existe encore quelque amour pour les vertus et pour les bonnes mœurs, c'est à Paris qu'on doit le chercher. »

Rousseau, *tom. 32, pag. 160.*

Quelle inconséquence et quelle contradiction !

« Adieu donc Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris, nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi. »

« ROUSSEAU, *tom.* 9, *pag.* 291, *édit. Genève*, 1782 (1). »

L'Alceste de Molière s'étoit borné à dire :

« Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté. »

Lequel mérite le mieux le nom de Misanthrope?

Retiré dans son hermitage, Rousseau eût pu trouver, sinon le bonheur, du moins le repos, si l'amour ne fût venu déranger ses projets, et troubler sa cervelle. Il conçut, pour la maîtresse de Saint-Lambert, un amour extravagant, qui lui attira des démêlés avec son hôtesse. De ces démêlés, naquirent des explications, et de ces dernières, un congé formel. Rousseau fut mis à la porte,

(1) Je prie le lecteur d'observer que toutes les citations de Rousseau qui vont suivre, sont tirées de la même édition.

en plein hiver, en 1757, et se retira à Mont-Louis, où il ne tarda pas à faire connoissance de M. et M.me de Luxembourg.

Il avoit donné successivement au public son Discours sur l'inégalité des conditions, son Contrat social, sa Lettre sur les Spectacles, et ce fameux roman de Julie si vanté, que Diderot, à la lecture, avoit jugé *feuillet* (redondant).

Ces premiers écrits, applaudis avec fureur par la secte philosophique, avoient trouvé des adversaires redoutables, dans un parti plus nombreux et plus sensé. Il crut fermer la bouche à ces derniers, en publiant l'Emile, et ne fit que hâter l'explosion de la foudre, qui grondoit depuis long-temps sur sa tête.

Persécuté à Genève, et décrété par le Parlement, il fut réduit à prendre la fuite, et à se retirer à Motiers, dans le comté de Neuchâtel. De nouveaux écrits attirèrent de nouvelles persécutions : il fallut fuir, sous peine d'être lapidé, et chercher un asyle en Angleterre, où l'appeloit le célèbre Hume.

Son esprit défiant, et son humeur chagrine, ne tardèrent pas à le brouiller avec Hume, et à le dégoûter des Anglais, qu'il n'avoit jamais aimés.

Au moment qu'il se disposoit à quitter l'Angleterre, il reçut une lettre de l'Hetman des Cosaques Rasumowski, qui l'invitoit à se retirer dans l'Ukraine, où il trouveroit un château solitaire, et une imprimerie, à ses ordres. « *Je crains de mourir de froid avant d'arriver,* » fut sa réponse.

Des amis puissans sollicitèrent, avec tant de chaleur, son rappel en France, qu'ils l'obtinrent. Rousseau revint à Paris. M. de Girardin lui offrit une retraite à Ermenonville; il l'accepta, et vint s'y fixer.

Fatigué de débats littéraires, Rousseau quitta la plume et fit des lacets (1).

Il mourut, le 2 juillet 1778, accablé de chagrins et d'infirmités.

M. de Girardin lui a élevé un tombeau à Ermenonville, dans l'isle des peupliers.

Tel est le précis rapide de la vie de J. J. Rousseau, de cet écrivain si vanté, qui a éclipsé tous les philosophes de son temps, et balancé la réputation du doyen même des déistes, de Voltaire. Aux yeux de l'homme sensé, il ne semble avoir paru sur la scène du monde, que pour démontrer, que, sans

(1) Il avoit fait des lacets, dès sa retraite à Motiers.

le flambeau de la révélation, tous les efforts de la raison humaine ne sauroient lui faire franchir l'abîme de ténèbres où elle est plongée; qu'en vain elle chercheroit à prendre l'essor, et à voler de ses propres ailes, ses vaines tentatives seroient suivies d'autant de chûtes, et serviroient, tout au plus, à consacrer la mémoire de quelques illustres extravagans.

Tout est confondu dans les ouvrages de Rousseau; par-tout la vérité s'offre à côté du mensonge, la morale à côté du libertinage, la raison à côté de la folie, la confusion à côté de l'ordre, le sublime, enfin, à côté des idées les plus puériles. Ses écrits sont des torrens de flamme, environnés d'une fumée épaisse, qui aveugle les spectateurs, les empêche d'approcher, et de ressentir aucune chaleur bénigne. Il parle en inspiré, et écrit en frénétique. S'il nous prêche la vertu; c'est Socrate, dans un accès de fièvre chaude. S'il parle des devoirs de la société, de ces bienséances, de ces égards réciproques, qui lient les hommes entre eux, et qui sont devenus un vernis nécessaire; c'est Cratès couvert des haillons du cynisme, ou Tymon proférant des injures contre le genre humain.

s'il remonte enfin jusqu'à l'origine des sociétés, aux droits des peuples, à l'établissement des gouvernemens; à la source de l'inégalité des conditions; on croit entendre Clodius, ou Catilina, cherchant à séduire la populace romaine, déplorant sa misère et la dureté des riches, déclamant contre un gouvernement tyrannique et contre des patriciens corrompus, cherchant, enfin, à démontrer les avantages d'une révolution, qui transmettroit aux gueux les dépouilles des riches égorgés.

« *Nam postquàm respublica in paucorum potentium jus atque ditionem concessit, semper illis reges, tetrarchae vectigales esse; populi, nationes, stipendia pendere: caeteri omnes, strenui, boni, vulgus fuimus, sine gratiâ, sine auctoritate, his obnoxii quibus, si respublica valeret, formidini essemus..... nobis reliquerunt repulsas, judicia, egestatem.... quin igitur expergiscimini? en illa, illa quam saepè optastis, libertas, etc.* »

SALLUSTE.

Qu'on relise en entier le discours séditieux de Catilina, il n'est pas un seul passage qu'on ne retrouve dans les écrits de Rousseau.

Mais n'anticipons point sur ce qui nous reste à dire du célèbre Jean-Jacques, et suivons notre méthode ordinaire.

Je considérerai Rousseau sous trois rapports ; comme théologien, comme politique, et comme instituteur. Je vais m'attacher à démontrer que, sous ces trois points de vue, il doit être regardé comme une tête exaltée, un cerveau brûlé, ou, si l'on veut, un sage en délire, et que personne n'a, mieux que lui, justifié cet axiôme : Qu'il n'est point de génie sublime, sans quelques grains de folie.

« *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiae.* »

CHAPITRE XLVIII.

Première Partie.

J. J. ROUSSEAU THÉOLOGIEN.

Tous ceux qui, jusqu'ici, ont combattu les erreurs théologiques de Rousseau, se sont écartés du but auquel ils tendoient. Ils ont bien réfuté le déisme, mais ils n'ont pas voulu voir que Rousseau n'est déiste, que dans certaines pages de ses ouvrages, qu'à certaines heures du jour ; qu'il est parfois chrétien,

manichéen, matérialiste, arien, polythéiste, et, le plus souvent, indifférent à toutes les religions. Pour le combattre, il ne suffit pas d'avoir lu sa profession de foi du vicaire Savoyard, mais il faut le suivre, pas-à-pas, dans le cours de ses volumineux écrits, et ne pas le quitter un seul instant. Dès que vous cherchez à le sonder sur ses opinions religieuses; nouveau Prothée, il prend mille formes différentes, il ne cesse de changer d'habits et de langage, pour vous donner le change, et ne se dévoile en entier, qu'à ceux qui ont eu le courage de persévérer jusqu'au bout, et de ne pas abandonner la chaîne dont ils l'avoient, dans le principe, enlacé.

« *Verum ubi nulla fugam reperit fallacia, victus*
In sese redit..... »

VIRG.

Lorsque l'on est parvenu à ce point, on est tout étonné d'apprendre qu'il n'a jamais été bien convaincu d'aucun principe religieux, et que s'il n'a pas toujours été un impie, du moins il ne s'en est guères fallu.

« *J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais eté tout-à-fait sans religion.* »

ROUSSEAU, tom. 20, pag. 114.

Rousseau se plaint, dans plusieurs de ses ouvrages, que la plupart de ses adversaires lui ont opposé plus d'invectives que de raisons; qu'ils l'ont traité d'impie, avant d'avoir prouvé son impiété.

« *Si un raisonneur* (nous dit-il, tom. 12, p. 241), *se trompe, ou nous trompe, et que vous vous intéressiez à lui, ou à nous, montrez-lui son tort, battez-le de ses propres armes.* »

Nous adopterons cette méthode; et, pour réfuter Rousseau, nous ne ferons que l'opposer à lui-même. Il a choisi les armes, et prescrit le genre d'attaque; il s'est ôté par-là le droit de récriminer. Nous allons donc évoquer son ombre, et la forcer d'entrer en lice avec nous.

Le premier principe qu'établit Rousseau, c'est que tous les livres sont inutiles; il faut donc les fermer, les jeter même au feu, (à l'exception toutefois des siens), et ne s'attacher qu'au grand livre, celui de la nature.

» *J'ai réformé tous les livres; il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature.* »
Tom. 9, pag. 146.

On objectera peut-être à Rousseau, qu'il n'est pas facile de lire dans ce nouveau livre,

que les caractères n'en sont pas très-distincts, et que l'alphabet en paroît fort embrouillé.

A de pareils propos Rousseau s'indigne :

« *Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une île déserte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, en cultivant ma raison, j'aurois appris à y lire* (1). »

Idem, ubi suprà.

Puisque la chose est si facile, et qu'on seroit inexcusable de ne pas apprendre à lire dans ce livre merveilleux, il faut bien, bon gré mal gré, se mettre sous la discipline de M. Rousseau qui y lit si couramment, et prendre quelques-unes de ses leçons. Voyons ce que ce grand maître va nous apprendre.

« *J'existe et j'ai des sens par lesquels je suis affecté.... Il existe aussi d'autres êtres, objets de mes sensations. Voilà les premières vérités qui me frappent, et auxquelles je suis forcé d'acquiescer.* »

Idem, pag. 28 et 29.

---

(1) Le lecteur se rappellera que les principes qu'expose ici Rousseau, et qui sont marqués en caractères italiques, sont tirés mot-à-mot de ses ouvrages, aux endroits indiqués.

Voilà deux admirables découvertes; ceux qui ne lisent pas dans le grand livre ne savent pas qu'ils existent, et qu'il existe d'autres êtres. Pauvres ignorans ! hâtez-vous de venir avec nous à l'école.

« *Il est certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique:* . . . *Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, je l'appelle Dieu.* » Idem, page 51.

Voilà qui est beau, très-beau . . . . ; mais poursuivons. . . .

« *J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.* »

Idem, ubi suprà.

Mon attente est bien trompée; j'imaginois qu'on pouvoit voir tout cela dans le grand livre; voilà un livre bien imparfait.

« *Quand j'entends dire que mon ame est spirituelle, et que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine.* »

Idem, 76.

Si Dieu n'est point un esprit, il est donc matière; voilà le raisonnement que je me serois fait, avant d'avoir lu dans le grand livre.

« *J'adore la Puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin que l'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même.* Idem, 55.

Apprenez-moi, de grace, quel est ce culte que vous rendez à Dieu ?

« *Je converse avec lui, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie point; que lui demanderois-je ?* »
Idem, pag. 103.

Rien n'est plus commode qu'un pareil culte. Voilà un Dieu bien doux, bien benin, et qui a mille traits de ressemblance avec les dieux d'Epicure. Vous pensez donc qu'il est entièrement inutile de le prier ?

« *J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme, qui, pour toute prière, ne savoit dire que O...... Cette prière est aussi la mienne.* »
Tom. 32, pag. 373.

Voilà une oraison qui est d'une concision admirable ; on a bien raison de dire, que les plus courtes prières sont les meilleures. Mais pourquoi ne pas adopter la première des cinq voyelles ? il me semble qu'elle eût mieux rendu le sentiment d'admiration dont un cœur est pénétré, à la vue des œuvres du grand Être.

Mais laissons ces questions oiseuses. Répondez : croyez-vous à une autre vie ?

« On ne m'ôtera pas du rang des élus, si j'y suis inscrit. On peut m'en ôter les consolations dans cette vie, mais non l'espoir dans celle qui doit la suivre. »

Tom. 11, pag. 80.

Permettez-moi de vous faire encore une question : Dieu est-il juste ?

« Dieu est juste, j'en suis convaincu..... L'injustice des hommes est leur œuvre, et non la sienne. »

Idem, pag. 73.

Voilà une justice bien effrayante ; car enfin, celui qui n'aura point connu Dieu, et qui ne lui aura point dit, ô ! court gros risque d'être mal reçu dans l'autre monde.

« Il est clair qu'un homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire...... Il est d'une impossibilité démontrée, qu'un sauvage puisse jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. »

Tom. 8, pag. 301.

Une réflexion se présente : vous disiez tantôt que rien n'est plus facile que de lire dans le livre de la nature, que l'on est inexcusable de n'y pas lire. D'après cela, il n'y

a nul doute que le sauvage en question a pu lire dans ce livre ; il faut croire qu'il ne l'a pas voulu.

« *L'homme est libre dans ses actions ; c'est un de mes articles de foi. . . . et c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté, que se montre la spiritualité de son ame.* »

Voilà une profession de foi qui me rassure ; car je vous avouerai que, d'après certains passages de votre Emile, je craignois que vous ne fussiez fataliste. J'en avois toujours douté ; cependant, je vous croyois trop sage pour donner dans cette erreur.

« *L'homme sage est, pour moi, celui qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent, que les coups de l'aveugle fatalité.* »

Rêver. huitième promenade.

Vous voudriez me rebuter par vos contradictions, mais vous n'en viendrez pas à bout. Je suis résolu de m'attacher à vous, de me mettre au nombre de vos disciples. Votre déisme me charme ; je ne trouve rien de plus beau et de plus commode qu'une religion, qui promet un bonheur éternel à celui qui reconnoît un Dieu, ne le prie point, ou se borne à lui dire, ô ! C'est un paradis gagné à si bon marché, que je ne saurois faire trop

d'efforts pour vous engager à me mettre sur la voie : mais vous voyez que je suis sincère ; ne sauriez-vous l'être un moment avec moi? Allons, parlez-moi avec franchise! Avouez-moi que ce n'est point dans le grand livre de la nature que vous avez pris vos idées sur le Dieu benin ; et dites-moi, sans balancer, comment ce petit systême a été arrangé dans votre tête?

« *Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été. Elle qui mettoit tout en systême, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion..... Cette ame sans fiel ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif et toujours courroucé ; elle ne voyoit que clémence et miséricorde, où les dévots ne voient que justice et punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu, d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné.... Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort et de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait.* » Tom. 20, pag. 114, 115, 119.

Quelle est, de grace, la maman dont vous parlez?

« *Madame de Wa.....* »

6..

Cette dame devoit avoir une morale bien pure !

« *Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit à son caractère..... Cette morale, il est vrai, étoit subordonnée aux principes de M. Tavel. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes, en repos de conscience, et sans même en avoir plus de scrupule que de desir..... Dans les conversations les plus touchantes, et j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée, sur ce point, sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue, au besoin, par le fait, et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant; tant elle étoit persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu.* »

Idem, pag. 117 et 118.

La bonne ame ! j'en suis attendri jusqu'aux larmes : que de délicatesse, que de piété ! En vérité, votre religion a une source bien pure ! Je ne m'étonne plus si vous avez tant de sectateurs. Mais dites-moi, de grace, quel est ce M. Tavel dont vous avez parlé ?

« *M. Tavel, son premier amant, fut son maître de philosophie, et les principes qu'il lui donna*

furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante, et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, et parvint à lui montrer ses devoirs, auxquels elle étoit si attachée, comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans; l'union des sexes, comme l'acte le plus indifférent en soi; la fidélité conjugale, comme une apparence obligatoire, dont toute la moralité regardoit l'opinion.... C'est ainsi que le malheureux parvint à son but, en corrompant la raison d'un enfant, dont il n'avoit pu corrompre le cœur. »

Tom. 20, pag. 49.

« Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme. »

Y auroit-il beaucoup de Tavels dans le corps philosophique? Je ne puis le croire : une pareille assertion ne pourroit passer que pour la plus odieuse calomnie. Mais laissons-là ce vilain homme, et parlons de la maman. Vous pensez, sans doute, qu'une ame si pure doit avoir reçu sa récompense dans l'autre monde, et qu'elle jouit d'une bienheureuse éternité?

« Si je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination se refuseroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.... Allez, ame douce et bienfaisante, auprès des Fénélon,

des Catinat, et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert, comme eux, leur cœur à la charité véritable; allez goûter le fruit de la vôtre, et préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper près de vous. »

Tom. 32, pag 322 et 323.

Je me doutois bien que cette dame devoit être une des patrones de votre paradis.

Qu'elle doit être chère à vos dévotes ! que de chandelles doivent brûler en son honneur ! Au reste, rassurez-vous, je pense qu'on n'a pu, sans injustice, vous refuser une place près d'elle dans l'autre vie.

Mais reprenons haleine, et suspendons pour un instant l'entretien : j'ai déja fait bien des progrès; encore une leçon, et me voilà déiste pour la vie.

CHAPITRE XLIX.

Deuxième Partie.

DIALOGUE.

L'AUTEUR.

Plus je réfléchis à votre déisme, plus vos idées me charment : je vous avouerai que de toutes celles qui sont restées gravées dans ma mémoire : il n'en est point qui m'aient plus frappé que ce principe : *il est certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique*. Que j'aime à vous voir croire en un seul Dieu !

ROUSSEAU.

« Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature ? Je n'en sais rien, et que m'importe.... Je renonce à des questions oiseuses, qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite, et supérieures à ma raison. » *(Tome II, page 63.)*

L'AUTEUR.

Voilà un doute qui me tue : je partage, malgré moi, votre scepticisme ; j'avouerai cependant que j'ai regret à ce principe unique, à ce premier anneau de la chaîne des êtres, qui m'avoit paru si bien expliquer la génération de l'univers. Il me semble qu'en admettant deux principes, les objections vont pleuvoir en foule : qu'en dites-vous ?

« *Deus si non unus est, non est.* »
TERTUL. *adv. Mascionem.*

ROUSSEAU.

« La co-existence de deux principes semble expliquer mieux la constitution de l'univers, et lever des difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle, comme, entr'autres, l'origine du mal. » *(Tome II, page 69.)*

L'AUTEUR.

Voilà bien des variantes dans vos articles de foi : mais, n'importe, je consens à devenir manichéen ; guidé par un si grand maître, il est impossible que je m'égare. Je me bornerai à vous demander une grace : n'allez pas augmenter le nombre de vos principes, car j'ai toujours détesté le polythéisme, et je ne crains rien tant que de me trouver au nombre des idolâtres.

ROUSSEAU.

« Le polythéisme a été la première religion des hommes, et l'idolâtrie leur premier culte. » *(Tome 8, page 294.)*

L'AUTEUR.

Qu'entends-je, et qu'osez-vous me dire? Quoi! nos premiers pères ont été idolâtres? Les misérables! le grand livre de la nature leur a donc été fermé? J'aime encore mieux croire à leur ignorance, qu'à leur perversité; s'ils ont lu dans le grand livre, ils n'ont pu se tromper : il est, m'avez-vous dit, si facile d'y lire, il parle à tous un langage si clair et si intelligible, que leur erreur eût été inexcusable. Il faudra donc conclure que ces hommes, dégagés des préjugés qui nous obsèdent, ont bien lu et mieux lu que vous-même dans ce livre merveilleux, et que ce qu'ils nous ont enseigné étoit la vérité?

Au reste, pourquoi serois-je effrayé de l'idolâtrie? rien n'est plus doux que de déifier ses passions, que de s'enivrer avec Bacchus, de voler avec Mercure, de séduire la femme de son voisin, à l'exemple de Mars, de se réjouir, enfin, à la manière du grand Jupiter. Rien de plus séduisant qu'une si joyeuse vie : réformons donc nos idées, j'y

consens ; redevenons payens, pour nous divertir ; changeons nos fêtes insipides en bacchanales, en lupercales et en orgies des Baptes, et hâtons-nous de relever les autels du dieu de Lampsaque, de Cupidon et de Colytto. Mais enfin, quand nous aurons adopté ce culte, ayons au moins la sagesse de nous y tenir ; plus de variations, plus d'incertitudes. La vérité est une : il résulte de ce principe, que l'idolâtrie étant reconnue pour être la vraie religion, toutes les autres ne seront pour nous que des fictions méprisables, et que leurs fondateurs n'auront été que des fourbes adroits.

ROUSSEAU.

« Honorez, en général, tous les fondateurs de vos cultes respectifs ; que chacun rende au sien ce qu'il croit lui devoir, mais qu'il ne méprise point ceux des autres.... Ils se sont dits les envoyés de Dieu ; cela peut être et n'être pas.... Un homme de bien, dans quelque religion qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé. » *(Tome 11, pages 112 et 114.)*

L'AUTEUR.

Voilà une indifférence que je ne saurois admettre : quelle que soit votre autorité, je ne

pourrai jamais concevoir que les adorateurs de Brama, du guy de chêne d'Oannès, des fétiches des Nègres, des manitous des Sauvages, de la Diane sanguinaire de la Tauride, et du dieu-matière et benin de Spinosa, puissent être considérés d'un même œil. Je puis consentir à devenir avec vous déiste, manichéen, payen même; mais, je vous l'ai déja dit, il me faut un culte, choisissez; prenez un parti; ou je croirai que votre indifférence pour tous les cultes, a son principe dans cet athéisme déplorable, aujourd'hui si à la mode, et dont notre siècle paroît engoué.

ROUSSEAU.

« Cet engouement d'athéisme est un fanatisme éphémère, ouvrage de la mode, et qui se détruira par elle; et l'on voit, par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience, dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux et des riches, qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être long-temps celle de la multitude, victime de leurs passions, et qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance et

les consolations, que cette barbare doctrine leur ôte. » *(Tome 2, pages 270 et 271.)*

L'AUTEUR.

Je respire : je craignois de vous trouver athée; vous n'êtes, je le vois, que philosophe.

ROUSSEAU.

« Notre philosophie, en délivrant ses prédicateurs de toute crainte, et leurs disciples de toute obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. Le dogme de l'ordre moral, rétabli dans l'autre vie, a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, et les imposteurs ont eu, dans les derniers momens de leurs complices, un danger à courir, qui souvent leur servit de frein.... Si l'on meurt, on ne risque rien, selon les philosophes, à se taire, et l'on risque tout à parler, si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-temps on n'entend plus parler de restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort : que tous les mourans sans repentirs, sans remords, emportent sans effroi, dans leurs consciences, le bien d'autrui, le mensonge et la fraude dont ils la chargèrent pendant leur vie? » *(Tome 22, pages 265 et 266.)*

L'AUTEUR.

Alte-là, M. Rousseau ; déclamez tant que vous voudrez contre les athées, mais respectez la philosophie : sa doctrine est pure, et vous avez d'autant plus de tort à nos yeux, qu'ayant toujours vécu avec des philosophes, personne n'a, mieux que vous, été à même de les apprécier.

ROUSSEAU.

« Nos philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure ; mais ils ne l'enseignent au public, qu'en se cachant, et à leurs amis, qu'en secret. » *(Tome 21, page 82.)*

L'AUTEUR.

Que me dites-vous ? Quoi, les philosophes auroient deux doctrines, l'une ostensible, et l'autre secrète ! Les fourbes ! Mais enseignez-nous quelle est cette doctrine.

ROUSSEAU.

« Elle consiste en un seul article ; savoir : que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur ; cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser.... C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne

m'a jamais expliquée. » *(Tome 31, page 427.)*

L'AUTEUR.

Quelle morale abominable ! le crime érigé en devoir ! le scélérat justifié de tous ses forfaits ! .... Vos philosophes ont bien fait de se cacher, en enseignant une pareille doctrine ; ils eussent vraisemblablement été lapidés. Il est à croire, pour l'honneur de la philosophie, que cette doctrine détestable n'a été le partage que d'un petit nombre d'adeptes, démentis par la majorité.... Mais laissons-là

« Tous ces pédans obscurs, qui pensent à-la-fois
Eclairer l'univers et régenter les Rois ;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie....
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages..... »

PALISSOT.

Vous n'êtes, je le vois, ni déiste, ni manichéen, ni payen, ni athée, ni philosophe : mais enfin quelle est votre religion ; parlez ? *Tu quis es ?*

ROUSSEAU.

» Je suis chrétien, et sincèrement chrétien, selon la doctrine de l'Evangile. » *(Tome 11, page 76.)*

L'AUTEUR.

M. Rousseau, avouez que, jusqu'à ce moment, il y a eu un peu de charlatanerie dans votre fait. Vous ne lisez pas mieux qu'un autre dans le grand livre : tenez ; soyez sincère.... Mais j'ai tort de vous faire un procès ; votre dernier aveu découvre votre bonne foi, et m'annonce que vous renoncez à toutes vos subtilités ! que je suis enchanté de vous voir croire à l'Evangile ! mais cette croyance est-elle bien ferme ?

ROUSSEAU.

« Je vous avoue que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là ! ... Quelle douceur ! quelle pureté ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! » *(Tome 9, pag. 147.)*

L'AUTEUR.

Voilà un bel éloge ; mais enfin cet Evangile peut avoir été supposé.

ROUSSEAU.

« Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.... Les faits de Socrate, dont

personne ne doute, sont moins attestés que ceux de J. C. » *(Idem, page 150.)*

L'AUTEUR.

Vous me parlez de J. C. : que pensez-vous de sa divinité?

ROUSSEAU.

« Se peut-il qu'un livre tel que l'Evangile, à-la-fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il écrit l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans foiblesse et sans ostentation?... La vie et la mort de J. C. sont d'un Dieu. » *(Idem ubi suprà.)*

L'AUTEUR.

Cette profession de foi me paroît claire et positive : dans la bouche de tout autre, je m'en contenterois ; mais dans la vôtre, elle a besoin de confirmation. Si vous croyez à la divinité de J. C., vous devez croire aussi qu'il est dans le ciel à la droite de son père, et que c'est lui qui prononcera votre jugement dans l'autre vie.

ROUSSEAU.

« C'est là que mon vœu le plus ardent et le plus sincère est d'avoir J. C. même pour

juge entre mes ennemis et moi. » *(Tome 11, page 80.)*

L'AUTEUR.

Ce dernier aveu lève tous mes doutes. Vous êtes, à mes yeux, un parfait chrétien, un vrai sectateur de l'Evangile.

ROUSSEAU.

« Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. » *(Tome 9, page 151.)*

L'AUTEUR.

Quelle funeste rechûte ! quoi, vous voilà encore retombé dans votre scepticisme ? Dites-nous, au moins, quel est le motif de cette nouvelle inconséquence ?

ROUSSEAU.

« Otez les miracles de l'Evangile, toute la terre est aux pieds de J. C. » *(Tom. 12, pag. 110.)*

L'AUTEUR.

Quoi, sans les miracles, vous croiriez à l'Evangile ? Il est vraiment singulier que ce qui engage les autres à croire en J. C., soit précisément ce qui vous en éloigne. J'avouerai que je ne vous aurois pas cru si diffi-

cile (1). Dans votre discours sur l'origine de l'inégalité, vous admettez assez légèrement les relations, au moins hasardées, des Kolben, des Battel, des Purchass et autres voyageurs, dont la véracité n'est pas trop bien prouvée, et qui passent pour menteurs, dans l'esprit de bien des gens.

ROUSSEAU.

« Comme il ne faut aux voyageurs que des yeux pour observer ces sortes de choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires. » *(Tome 1, page 193.)*

L'AUTEUR.

Répondez, M. Rousseau ! Les apôtres étoient-ils aveugles ? que leur falloit-il, que

(1) « Tout ce qu'on peut dire de celui qui se vante de faire des miracles, c'est qu'il fait des choses fort extraordinaires. J'en ai vu, moi, de ces choses-là, et même j'en ai fait. »

Lettres sur la Montagne, *pag.* 136.

Il faut avouer que Rousseau eût fait un grand miracle, s'il eût pu guérir son cerveau malade; mais nous ne sommes plus au siècle des romanciers, et de nouveaux Astolphes chercheroient en vain à voyager derechef dans la lune.

des yeux, pour observer les miracles de leur maître ? Qui vous empêche donc de les croire ?

Mais je suis persuadé que vous parlez contre votre façon de penser ; je vous crois trop raisonnable, pour nier tous les miracles, sans exception.

ROUSSEAU.

« Quoi donc ! celui qui n'admet point tous les miracles, rejette-t-il tous les miracles ? et faut-il croire à tous ceux de la légende, pour croire l'Ascension de J. C. ? » *(Tome 12, page 140.)*

L'AUTEUR.

Je le savois bien, moi, que vous croyiez aux miracles ! Outre celui de l'Ascension, il en est un autre, de la vérité duquel vous êtes précédemment convenu. Vous venez de dire que la mort de J. C. est celle d'un Dieu. Vous avez dit, en outre, que vous espériez que J. C., dans l'autre vie, prononceroit entre vos ennemis et vous. Pour que J. C. vous juge dans le ciel, il faut bien qu'il ait quitté la terre, et conséquemment qu'il ait ressuscité.

D'un autre côté, vous convenez, dans vos

ouvrages, que Dieu a pu faire des miracles : cela est-il vrai ?

ROUSSEAU.

« La question seroit impie, si elle n'étoit absurde. » *(Tome 12, page 113.)*

L'AUTEUR.

Je ne vous demandois qu'un simple oui, et vous vous emportez : admettons, pour un moment, la forme scholastique : que dites-vous de ce syllogisme ?

« Dieu peut faire des miracles ;
Or, Jesus-Christ est Dieu :
Donc il a pu faire des miracles. »

Mais laissons-là les miracles ; dès que vous en admettez deux, vous ne pouvez, sans inconséquence, rejeter tous ceux que l'Evangile vous donne pour véritables. Vous connoissez l'axiôme.

« *Qui peccat in uno, peccat in omnibus.* »

Quant à ceux de la légende dorée, je vous assure que je n'y crois pas plus que vous.

Ce ne sont donc point les miracles qui vous empêchent de croire à l'Evangile : ne seroit-ce point plutôt les mystères ?

ROUSSEAU.

« La meilleure de toutes les religions est

infailliblement la plus claire; celui qui charge de mystères le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. » *(Tome 9, page 123.)*

L'AUTEUR.

Je m'apperçois que j'avois parfaitement deviné : voulez-vous que nous discutions un moment sur ces mystères?

ROUSSEAU.

« Je ne vois pas que la décision de ces questions, en apparence essentielles, importe plus à l'espèce humaine que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, faire maigre, et n'avoir point de femme en propre. » *(Tome 9, page 368.)*

L'AUTEUR.

Je ne sais point si la doctrine qui consiste à n'avoir point de femme en propre, est un mystère; tout ce que je sais, c'est qu'elle est bien répandue. Vous tenez sûrement ce dogme de cette sainte patrone, qui couchoit avec vingt hommes, sans le moindre remords. Mais revenons à la question : puisque sa discussion vous paroît inutile, je n'insisterai point, et je me bornerai à vous apprendre

une nouvelle, c'est que vous croyez aux mystères.

ROUSSEAU.

« Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira; j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres : quant à moi, cela ne m'intéresse point du tout. » *(Tome 9, page 369.)*

L'AUTEUR.

Point de faux fuyant, M. le philosophe. J'ai dit que vous croyez aux mystères, et je le prouve. Vous croyez en Dieu.

ROUSSEAU.

Oui....

L'AUTEUR.

N'avez-vous pas dit, dans le cours de cette discussion, que le Dieu que vous adoriez étoit incompréhensible?

ROUSSEAU.

Oui....

L'AUTEUR.

Or, croire ce qu'on ne comprend pas, n'est-ce point croire un mystère? Indépendamment de cette contradiction, n'avez-vous pas dit, dans votre Emile, que *nous ne connoissions, ni notre nature, ni notre principe actif; qu'à peine savions-nous si*

l'homme étoit un être simple ou composé ; que nous nous ignorions nous-mêmes ? Des mystères impénétrables, ajoutez-vous, *nous environnent de toutes parts, ils sont au-dessus de la région sensible ; et, pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination.*

Quoi, vous prétendez nier les mystères, après en avoir mis par-tout ? ... Mais, je le vois, vous n'êtes pas sincère : ce ne sont ni les miracles, ni les mystères, qui vous éloignent de l'Evangile ; cherchons donc cette cause ignorée.... Vous avez beaucoup plaisanté sur les démons ; ne seroit-ce point là la pierre d'achoppement qui vous arrête ?

ROUSSEAU.

« On reconnaît le diable à son œuvre, et les vrais possédés sont les méchans ; la raison n'en reconnoîtra jamais d'autres. » *(Tome 12, page 125.)*

L'AUTEUR.

Je conviendrai volontiers que l'on seroit tenté de croire que certains méchans ont le diable au corps ; mais je ne serai point aussi prompt que vous, à contester l'existence des démons. Je sais que, dans ce siècle de lumières, rien n'est plus à la mode que de

plaisanter sur les démons, et que l'on répand, à pleines mains, le vernis de l'idiotisme sur ceux qui ont encore la bonhomie d'y croire. Croire au démon, c'est une absurdité, c'est outrager le bon sens; mieux vaudroit, cent fois, croire aux sorciers ! Voilà ce que répète, chaque jour, le plus mince de vos écoliers. Mais dussions-nous partager le mépris qu'ils affectent pour les croyans, nous n'hésiterons pas à descendre dans l'arène, et à examiner les fondemens de cette branche de la doctrine évangélique.

J'observerai d'abord que la croyance des démons est aussi ancienne que le monde. Les plus anciens peuples policés, les Chaldéens, les Egyptiens croyoient aux démons. Pythagore, et après lui Platon et Xénocrate, avoient puisé, dans les entretiens des prêtres de Memphis, les notions sur ces êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité, qu'ils développèrent dans leurs ouvrages. Je pourrois ici multiplier les citations; mais je me bornerai à ce passage de Plutarque, qui me paroît sans replique, pour prouver que les démons avoient une existence antérieure au judaïsme et au christianisme :

« Pythagore, Platon, Xénocrate, suivent en cela

les opinions des anciens philosophes, et ont reconnu des démons qui n'étoient, ni dieux, ni hommes, qui n'avoient jamais eu les attributs de la divinité, mais qui surpassoient infiniment la force et la puissance humaine. »

Plutarque, *de Iside et Osiride, page 360.*

Les anciens ont même été jusqu'au point de chercher quelques notions de leurs formes.

« Xénocrate comparoit la nature des triangles, à la nature des intelligences; car, disoit-il, la nature divine est semblable à celle du triangle équilatéral, (les Grecs avoient donc des notions d'une divinité ternaire), et celle des démons au triangle, qui a un côté inégal et les deux autres égaux. »

Fougerolle, *Traduction de Diogène-Laërce, pag. 260.*

Les Romains croyoient aux démons; la plupart de leurs auteurs en parlent; Apulée, entr'autres, a fait un traité particulier sur ce sujet.

« Il y a de certaines puissances moyennes qui habitent cet intervalle aërien, qui est entre le ciel et la terre.... C'est par l'entremise des démons, que les entrailles des victimes annoncèrent à Flaminius, la défaite de son armée, qu'un aigle vint couvrir la tête du vieux Tarquin, et que celle de Servius Tullius parut toute en feu. Toutes ces prédictions furent l'ouvrage de certaines puissances

ples de l'Orient et de l'Occident ont cru aux démons.

D'après une opinion aussi universellement répandue, que penser de cette foule d'ignorans qui, sans avoir jamais lu peut-être vingt volumes d'histoire, se permettent de plaisanter des gens instruits, s'érigent en esprits forts, et donnent, au genre humain, les épithètes de crédule et d'imbécille?

« .... *Arcadiae pecuaria rudere dicas....* »

PERSE.

Mais mettons fin à cette digression, et revenons à mon sujet.

Dites-moi, M. Rousseau, vous qui plaisantez si agréablement sur les démons, que pensez-vous de l'enfer?

ROUSSEAU.

« Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer, dans l'autre vie? Il est, dès celle-ci, dans le cœur des méchans. » *(Tome 9, page 74.)*

L'AUTEUR.

Cette réponse est équivoque. Je conviens avec vous que le méchant, en proie à ses remords, trouve l'enfer dans son cœur, lorsqu'il ose y descendre: mais enfin, pensez-vous qu'il n'y ait point d'enfer dans l'autre vie? De

bonne foi, n'en avez-vous jamais eu peur?

ROUSSEAU.

« Au milieu de mes études et d'une vie innocente, malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit souvent. Je me demandois : en quel état suis-je? Si je mourois à l'instant même, serois-je damné? » *(Tome 20, page 145.)*

L'AUTEUR.

Quoi! vous avez peur de l'enfer, et vous plaisantez sur les démons : vous faites donc comme ces enfans, qui chantent pour se rassurer lorsqu'ils ont peur pendant la nuit. Au reste, que d'incrédules qui se moquent en public de Satan, partagent en secret vos frayeurs!

ROUSSEAU.

« Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre des troncs d'arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic, pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je

le manque, signe de damnation. Tout en disant, je jette ma pierre d'une main tremblante, et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. » *(Rousseau, tome 20, pages 145 et 146.)*

L'AUTEUR.

Voilà un plaisant moyen d'appaiser les clameurs d'une conscience agitée, et un sentier tout-à-fait commode pour arriver, sans peine, au quiétisme absolu. Si vous devenez jamais chef de secte, je vous réponds que vous aurez le pas sur Molinos. Mais ne retombâtes-vous point dans vos premières inquiétudes, et fûtes-vous rassuré pour la vie ?

ROUSSEAU.

« Mon confesseur contribuoit à me maintenir dans une bonne assiette ; c'étoit le père Hémet, jésuite, bon et sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. » *(Tome 20, page 144.)*

L'AUTEUR.

Quoi ! vous admettez les préceptes de l'Evangile, la divinité de Jésus-Christ ; vous avez confiance en la miséricorde de ce divin

Rédempteur, vous craignez l'enfer, vous allez à confesse, et vous n'êtes pas chrétien ?

ROUSSEAU.

« Votre Dieu n'est pas le mien : un Dieu qui commence par se choisir un seul peuple, et proscrire tous les autres, n'est pas le père commun des hommes. Celui qui destine au supplice éternel, le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément et bon, que ma raison m'a montré. » *(Tome 9, page 122.)*

L'AUTEUR.

Vous nous disiez tout-à-l'heure que la majesté des Ecritures vous étonnoit, que la sainteté de l'Evangile parloit à votre cœur, etc. etc.; et tout-à-coup vous changez d'opinion, et paroissez révoquer en doute, toutes les vérités que la révélation nous enseigne.

ROUSSEAU.

« La révélation ne fait que dégrader Dieu... Si j'étois meilleur raisonneur, ou plus instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité, pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître : mais si je vois, en sa faveur, des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi, contre elle, des objections que je

ne puis résoudre. » *(Idem, pages 109 et 147.)*

L'AUTEUR.

Quel est le principal motif qui vous engage à la rejeter?

ROUSSEAU.

« Est-il simple que Dieu ait été chercher Moïse, pour parler à Jean-Jacques Rousseau? » *(Tome II, page 134.)*

L'AUTEUR.

Il paroît, en effet, fort *simple*, que Dieu se soit choisi lui-même un organe, pour annoncer, au genre humain, ses volontés, et qu'il n'ait point eu la complaisance de se manifester, dans tout l'éclat de sa gloire, aux yeux de chaque incrédule, qui l'eût sommé de descendre du haut des cieux. S'il y a, dans tout cela, de la simplicité, elle ne peut être que dans votre prétention.

ROUSSEAU.

« Nous avons trois principales religions en Europe: l'une admet une seule révélation; l'autre en admet deux; l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entre elles, s'il n'a, pre-

mièrement, bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation, est la plus ancienne, et paroît la plus sûre ; celle qui en admet trois, est la plus moderne et paroît la plus conséquente ; celle qui en admet deux, et rejette la troisième, peut bien être la meilleure ; mais elle a certainement contre elle tous les préjugés ; l'inconséqueuce saute aux yeux. » *(Tome 9, page 134.)*

L'AUTEUR.

N'y auroit-il point un peu de mauvaise foi dans ce que vous venez de dire ? Pourquoi affectez-vous de séparer, en deux parts, une même révélation ? Ignorez-vous que celle de Moïse et celle de Jésus-Christ, ne sont que deux parties d'un même tout ; qu'elles ont le même principe et la même fin ; que leur date commune remonte jusqu'à la création du monde, au moment où Dieu promit à Adam de lui envoyer un Messie né de sa race, qui écraseroit la tête du serpent qui venoit de causer sa chûte ? Ne savez-vous pas que toute la différence qui peut exister entre elles, c'est que l'une préparoit à l'autre, que l'une annonce un Messie, et que l'autre le montre

venu; que l'une enfin n'est qu'une esquisse, dont l'autre est l'exécution parfaite ?

Il est donc faux, essentiellement faux, que les Chrétiens admettent deux révélations : ils sont, au contraire, convaincus que toutes les deux se réunissent dans la personne de Jésus-Christ ; que la première partie seroit fausse sans la seconde, puisque l'on eût fait promettre à Dieu ce qu'il n'eût point donné, et que, réciproquement, la seconde seroit dénuée de preuves, puisque Dieu eût donné au monde un libérateur, sans prendre soin de l'annoncer.

Non, vous n'êtes pas chrétien, M. Rousseau, vous ne connoissez nullement la religion que vous attaquez ; ce que vous venez de dire me persuade mieux de cette vérité, que tous vos raisonnemens.

Dans le parallèle que vous faites des religions judaïque, chrétienne et mahométane, vous paroissez pencher pour la dernière. Après une pareille décision, il n'y a plus qu'à se faire circoncire, et à se coîffer d'un turban. Une difficulté nous arrête : vous vous montriez tantôt si difficile en miracles, comment pouvez-vous adopter, sans balancer, toutes les rêveries de l'islamisme? Quoi!

vous vous refusez à croire la résurrection du Lazare, celle du fils de la veuve de Naïm, la guérison de l'aveugle né, du paralytique, et de quelques autres infirmes; et vous jugez que la religion *la plus conséquente*, est celle qui vous apprend que la lune s'étant approchée de Mahomet, il la fendit en deux; qu'un agneau tout rôti lui parla; que les arbres le saluoient quand il passoit; qu'un palmier eut tant de passion pour lui; qu'on l'entendoit crier plus haut qu'un chameau; qu'il sortoit de ses doigts des fontaines; qu'un matin l'ange Gabriel le tira de son lit, pour lui faire contempler tout ce qu'il y avoit dans les sept cieux, le paradis et l'enfer; qu'il en eut une vue distincte; et qu'après avoir eu quatre-vingt-dix mille conférences avec Dieu, il fut remis dans son lit; que tout ceci se passa en si peu de temps, qu'au retour du prophète, son lit n'avoit pas encore perdu sa chaleur, et que l'eau de son pot qui avoit été renversé à son départ, n'étoit pas encore tout-à-fait répandue (1).

---

(1) Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici la glose qu'un docteur Mahométan a faite sur ce passage du 16.me chapitre de l'Alcoran, intitulé le *Voyage de Nuit*.

Vous ne sauriez adopter les miracles de Jésus-Christ, dont les preuves sont si fortes,

---

« Un Sultan d'Égypte, qui était infidèle, se moquoit souvent de cette aventure qu'il traitoit d'absurde.

Mais un jour qu'il en raisonnoit avec un fameux docteur de la loi Mahométane, qui avoit le don des miracles, ce docteur lui dit qu'il le convaincroit bientôt de la vérité de ce fait historique, s'il vouloit se tenir debout auprès d'une grande cuve pleine d'eau qu'il y avoit là, mettre la tête dedans, et la retirer d'abord. Le Sultan y consentit, et dès qu'il eut plongé la tête dans cette cuve, il se trouva au pied d'une montagne sur le rivage de la mer. Il eût beau pester en lui-même contre le docteur qui le jouoit d'une manière si cruelle, par quelque tour de magie; il s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit en revenir, et qu'il devoit chercher les moyens de gagner sa vie dans un pays inconnu. Là-dessus il eut recours à quelques personnes qui travailloient dans une forêt voisine, et qui le conduisirent à une ville qui n'en étoit qu'à peu de distance, où après quelques aventures, il épousa une femme d'une grande beauté, et fort riche. Il vécut assez long-temps avec elle pour en avoir sept garçons et sept filles; mais réduit ensuite à une misère extrême, il fallut qu'il gagnât sa vie à faire le métier de crocheteur. Un jour qu'il se promenoit tout triste sur le bord de la mer, touché d'une vive componction, il résolut d'offrir ses prières à Dieu, et de se laver, suivant la coutume des Mahométans. Pour cet effet, il quitta ses habits, et se plongea dans l'eau; mais dès qu'il en eut

que la tête, dites-vous, vous en tourne; des miracles qui nous ont été transmis par ses disciples, qui nous ont été attestés par des témoins qui se sont fait égorger pour les soutenir; et vous regarderez comme *bien plus conséquent* que l'Evangile, un Koran fabuleux, prêché le sabre à la main, et dicté par la démence la mieux caractérisée? Qu'en dites-vous? *l'inconséquence ne saute-t-elle pas aux yeux?*

Osez-vous bien mettre dans une même balance, ce Jésus-Christ dont vous-même avouez que les actions sont au-dessus de l'humanité,

---

la tête dehors, il se trouva debout, auprès de la cuve, environné de ses courtisans avec le saint homme à son côté. Il ne manqua pas de lui faire de sanglans reproches, sur toutes les pénibles courses où il l'avoit engagé, et sur cette longue suite de calamités où il l'avoit réduit; mais il fut bien étonné d'apprendre que tout ce qu'il disoit, n'étoit qu'un rêve et qu'une illusion; qu'il n'avoit pas bougé de la place où il se trouvoit alors; qu'il n'avoit fait que mettre la tête dans l'eau, et qu'il l'en avoit retirée aussitôt. »

Tels sont les docteurs d'une religion que M. Rousseau regarde comme la *plus conséquente;* tels sont les hommes qu'il ose opposer aux Augustins, aux Chrysostômes, et aux pères de l'Église chrétienne.

« *Iniquitas mentita est sibi.* »

et ce Mahomet dont personne ne nie que la vie entière n'ait été celle d'un brigand ? Ce Jésus-Christ, toujours grand et sublime, au sein de l'humiliation, de l'opprobre et des tourmens, qui, dites-vous, *vécut en sage, et mourut en Dieu ;* et ce fougueux sectaire, qui après s'être souillé des plus infâmes désordres, après avoir séduit sa propre nièce, ravagé l'Arabie, et mis aux fers la ville qui l'avoit vu naître, mourut, au sein de la prostitution, empoisonné par une concubine ? ce Jésus-Christ, enfin, dont la morale touchante et pure eût suffi pour découvrir la divinité cachée sous un voile humain, auprès duquel les Catons et les Socrates ne paroissent que des sophistes, qui rapportoit toutes ses actions à la gloire de son père, toujours humble, toujours charitable, toujours ennemi des grandeurs humaines, qui n'offroit à ses enfans fidèles d'autres récompenses dans l'autre vie, que le plaisir ineffable de contempler, dans tout son éclat, la face rayonnante du Créateur; et cet Arabe impudent qui s'étoit fait des armes de ses propres vices, dont la morale cynique eût fait honte aux philosophes les plus corrompus d'Athènes, qui, pour établir sa religion, s'est vu forcé de

gagner des sectateurs par l'appât du vice, ou de les conquérir par la force du glaive, qui a ôté à l'homme le joug des bonnes œuvres, permis l'affreux plaisir de la vengeance, et les honteux excès du plus vil libertinage, et qui ne fait enfin envisager à ses sectateurs, dans l'autre vie, que des plaisirs infâmes, qu'une plume chaste se refusera toujours à tracer.

Mais laissons-là une comparaison si injurieuse au divin fondateur du Christianisme. J. C.; supérieur à tous les sages et à tous les héros qui ont fait l'admiration de la terre, ne peut être dignement comparé qu'à lui-même.

Non, ce n'est point sérieusement que vous avez cherché à mettre le Koran au-dessus de l'Evangile; rappelez-vous vos propres expressions:

« *Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à-la-fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes?* »

Après avoir fait un si magnifique éloge de l'Evangile, vous seriez, à coup sûr, un mauvais musulman. Avouez que votre inten-

tion, dans ce passage, a été de prouver que l'on pouvoit se passer de religion ?

ROUSSEAU.

« L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme... On ne sauroit être vertueux sans religion : j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. » *(Tome 9, page 6, tome 11, page 369.)*

L'AUTEUR.

Que de détours ! que de variations ! quel étrange caméléon vous êtes ? Ne sauriez-vous vous expliquer clairement ? de quelle religion parlez-vous ?

ROUSSEAU.

« Il y a une profession de foi purement civile, dont il appartient au Souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentimens de sociabilité... Les dogmes de cette religion civile doivent être simples, en petit nombre, énoncés avec précision, sans explications ni commentaires. » *(Tome 2, pages 244 et 245.)*

L'AUTEUR.

N'avois-je pas raison de dire que vous n'admettiez aucune religion ? Car celle que

vous proposez, qu'est-elle autre chose qu'un vain habit de cérémonie, qu'il faudroit se résoudre à prendre, quitter ou changer suivant le caprice du Chef de l'Etat ? D'après vos maximes, il faudra changer vingt fois de religion, si le prince exige de vous cette complaisance ; il faudra qu'un voyageur, dans l'Inde, prenne le parti d'adorer successivement Brama, Fô, le Tien, Amida, Badhunu, Chiven, Somnakodom et Vichenou, aussitôt qu'il mettra le pied dans les états des divers princes qui adorent ces divinités. D'après vos principes, les Français ont dû être Chrétiens sous Louis XVI, déistes sous Mirabeau, athées sous Marat, et théophilanthropes sous le Directoire.

Est-ce ainsi que vous avez trouvé le secret de pacifier la terre ? Est-ce ainsi que vous vous montrez *Chrétien selon l'Evangile ?*

ROUSSEAU.

« Le Christianisme ne prêche que servitude et dépendance.... Les vrais Chrétiens sont faits pour être esclaves. » (*Tome 2, page 242.*)

L'AUTEUR.

Quelle rage vous anime contre la religion de J. C. ?

ROUSSEAU.

« Il n'est pas vrai que le Christianisme soit attaqué dans mes livres. » (*Tome 12, page 76.*)

L'AUTEUR.

J'aime à voir que vous ayiez le courage de vous dédire de tous les blasphêmes que vous n'avez cessé de proférer contre le Christianisme? Puisque vous êtes revenu à des dispositions plus favorables, j'oserai vous demander une grace : vous tolérerez, au moins, dans votre état, l'exercice du Christianisme.

ROUSSEAU.

« Quiconque ose dire, hors de l'Eglise point de salut, doit être chassé de l'Etat. » (*Tome 2, page 247.*)

L'AUTEUR.

Quel arrêt terrible! Sublime apôtre de la tolérance! vous qui, dans vos ouvrages, ne cessez de la vanter comme la plus grande des vertus, que vous êtes aujourd'hui peu conséquent dans vos principes!

Quoi! il nous sera permis d'adorer les idoles, de nous prosterner devant Theutatès, le grand Serpent, les Manitous et les Fétiches; et nous ne pourrons nous rassembler dans une Eglise, pour entendre la leç-

ture de quelques traits de cette divine Ecriture, dont la majesté, disiez-vous, parloit à votre cœur ?

Mais l'arrêt est porté ; toute plainte seroit inutile.

Dites-nous, au moins, si nous serons forcés de croire aux nouveaux dogmes de votre religion civile ?

ROUSSEAU.

« Sans pouvoir obliger personne à les croire, le prince peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas. » (*Tome 2, page 245.*)

L'AUTEUR.

Voilà un exil bien dur à supporter : quelle position cruelle que de se trouver entre sa conscience et sa famille, entre sa patrie et son devoir ? En vérité, vous avez bien peu d'humanité.

Mais enfin, si quelque Chrétien foible se décide à garder au moins les apparences, s'il prend le parti d'observer extérieurement le culte de votre prince, sans le croire dans son cœur, aurez-vous encore la cruauté de le bannir ?

ROUSSEAU.

« Si quelqu'un, après avoir reconnu ces

mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort. »
(*Tome 2, page 245.*)

L'AUTEUR.

Homme féroce ! tu t'es dévoilé ! Tu ne parles que d'exils et de supplices, tu ne respires que sang et que carnage, dès qu'on n'est plus de ton avis ! Va ! tu n'es plus à mes yeux que le plus intolérant des hommes. Je rougirois de poursuivre plus long-temps cet entretien, et je vais me borner, pour toute vengeance, à présenter à tes regards le tableau de ta folie. Tel est le résumé de ta doctrine.

« Peuples ! le spectacle de l'univers annonce une Intelligence unique; mais la co-existence de deux principes explique infiniment mieux la constitution du monde. Adorez Dieu, mais ne le priez point; que lui demanderiez-vous ? Attachez-vous à lire dans le grand livre de la nature; rien n'est plus facile : la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que les premiers hommes se sont trompés en y lisant, et qu'ils ont cru y trouver la pluralité des Dieux. Vous êtes libres dans vos actions ; ce principe doit être un de vos articles de foi : croyez néanmoins

que tous les événemens de votre vie sont dirigés par une aveugle fatalité. Honorez indifféremment tous les fondateurs des divers cultes ; ils se sont dit les envoyés de Dieu, ce qui pourroit fort bien être : soyez donc à-la-fois Mahométans, Juifs, Payens, adorateurs de Fô, de Brama, de Jupiter, etc. etc. etc. ; on peut être sauvé dans tous les cultes. Gardez-vous des philosophes et de leur doctrine intérieure, et soyez sincèrement Chrétiens. L'Evangile est un ouvrage au-dessus de l'intelligence humaine, qui ne peut avoir été fait que par un Dieu ; la preuve est, que ce livre est plein de choses absurdes, qui répugnent à la raison. Ne croyez jamais aux miracles, vous outrageriez la Divinité ; mais croyez à l'ascension et à la résurrection de J. C.

« Croyez à un Dieu incompréhensible ; mais gardez-vous de croire aux mystères, par la raison que toute la nature est couverte de voiles mystérieux. Plaisantez, tant que vous voudrez, sur les démons ; mais ayez peur de l'enfer ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Rejetez absolument la révélation ; car si Dieu eût voulu parler aux hommes, il eût dû vous choisir plutôt que Moïse. Le mahométisme

est de toutes les religions la plus conséquente : par cette raison, attachez-vous à la religion de votre prince; changez-en autant de fois qu'il lui prendra fantaisie d'en changer.

« Regardez sur-tout la tolérance comme la première des vertus; mais si quelques-uns de vos frères ne pensent pas comme vous, ne manquez pas de les bannir, et même de les égorger. »

Voilà donc les excès où nous entraîne la manie de se distinguer! En suivant un sentier battu, Rousseau eût pu mériter l'estime des gens sensés; en courant, en aveugle, à la célébrité, il a, comme le chien de la fable, quitté la réalité pour l'ombre, et ceux même qui le plaignent, se bornent à lui dire avec Juvénal :

« .... *I demens! et saevas curre per Alpes,*
Ut pueris placeas, et declamatio fiat. »
Juv., *sat.* X.

CHAPITRE L.

J. J. ROUSSEAU POLITIQUE.

La politique est l'art de gouverner ; son but doit être le bien commun de la société. Considérée sous ce point de vue, la politique est digne de nos hommages, et doit attacher à son étude, ceux qui ont été établis pour tenir les rènes des Etats. Tant que Sparte suivit ses vraies maximes, elle commanda à la Grèce ; tant que le sénat de Rome ne dévia point de ses sages principes, il affermit la République, terrassa ses ennemis, et fut digne de paraître à l'univers, ce qu'il avait paru à Cynéas, une assemblée de Rois, ou plutôt de Sages.

Cette science paroît, par sa nature, devoir être exclusivement réservée aux Chefs de l'Etat. C'est, à proprement parler, la boîte de Pandore, qu'une main indiscrète ne sauroit ouvrir, sans inonder la terre d'un déluge de maux.

Les Etats ont les mêmes passions que les individus ; il n'est rien dont ils n'abusent.

Sparte et Rome ne tardèrent pas à s'écarter des sages maximes auxquelles elles avoient dû leur grandeur. L'art de gouverner ne fut plus que l'art de se faire craindre. On avoit gagné des alliés par la bonne-foi et par la magnanimité; on chercha à les retenir par la violence et par la fraude. La politique fut, à chaque instant, couverte de nouveaux masques; et dès ce moment, ces villes penchèrent vers leur ruine, et virent, chaque jour, s'éclipser quelques rayons de leur antique splendeur.

Après la chûte de l'empire Romain, plusieurs nations barbares vinrent s'asseoir sur ses débris; après des siècles d'anarchie, de cruautés et d'ignorance, ils ont enfin formé ce que nous appelons des gouvernemens modernes.

On doit sentir que pendant ce long sommeil des sciences et des arts, la politique fut entièrement inconnue à ces barbares; l'art de gouverner ne fut autre, pendant dix siècles, en Europe, que le droit du plus fort.

Tous les raffinemens de notre politique moderne étoient inconnus à ces féroces enfans du nord. On n'avoit point encore trouvé l'art de donner un vernis aux forfaits, et l'on

s'abandonnoit du moins au crime, en criminel.

Attila désolant l'Europe, s'honoroit du titre de fléau de Dieu et des hommes; Frédégonde et Brunehaut avouoient publiquement l'assassinat des Rois leurs époux, ou leurs fils; et les successeurs de Clovis, pour se défaire de deux neveux incommodes, et s'emparer de leurs dépouilles, n'imaginoient point de meilleur moyen que celui de les faire venir dans leur appartement, et de les poignarder, de leurs propres mains (1).

La renaissance des lettres amena, bientôt après, celle de la politique; mais malheureusement, celle-ci n'eut rien de la touche vigoureuse et mâle, qui l'avoient rendue si noble, dans le beau siècle des Fabricius et des Catons. Ce ne fût plus cette politique vraiment romaine, qui frappa Pyrrhus d'admiration, et le terrassa, plus qu'une victoire: ce fut celle d'Honorius cherchant à désarmer

(1) On eût pu joindre à ce tableau, celui de Henri de Transtamare, égorgeant son frère, de Pierre de Portugal, massacrant sa bru, de Richard III, immolant ses neveux, de Jean-sans-peur; du dauphin (Charles VII), à Montereau, etc. etc.; mais ces exemples nous eussent conduits trop loin....

Stilicon, ou celle des foibles despotes de Byzance, occupés depuis des siècles à conserver, à force de bassesses et de perfidies, quelques débris d'un trône avili.

Pour comble de malheur, dans cet état d'abjection et d'épuisement, la politique tomba entre les mains de Machiavel, qui acheva de la dégrader entièrement, en la pliant aux petites passions des roitelets d'Italie. La politique, sous sa main, ne fut plus l'art de gouverner, mais bien celui d'être tyran, ou perfide impunément.

« *Non tam regendi, quàm fallendi homines.* »

La publication du prince de Machiavel, eut sur l'Europe, pédante et savante, l'effet d'une commotion électrique. Chacun vit, avec plaisir, s'ouvrir une nouvelle route, pour arriver à la célébrité. Tous les savans se mirent à compiler les passages des anciens qui pouvoient avoir rapport à la politique, et l'Europe ne tarda pas à être inondée d'un obscur fatras sur le droit naturel, sur celui du droit de paix et de guerre, sur celui des gens, etc.

Ces vains débats sur la politique, furent la source de deux graves inconvéniens.

1.° Ils apprirent aux princes à changer

les principes de leur gouvernement, à substituer la fourberie à une grossièreté parfois féroce, mais ordinairement franche et même généreuse; à chercher à faire des dupes, et à regarder, comme une sottise, cette sage maxime d'un de nos princes : *que si l'honneur étoit entièrement banni de la terre, il devroit se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.*

L'Europe ne vit plus, il est vrai, des conquérans brutaux, tels qu'Alaric, Attila, Abdérame, désoler son territoire; mais elle reçut des plaies non moins cruelles, de la duplicité des Charles-Quint, de l'hypocrisie des Philippe II, et de la fourberie des Catherine de Médicis. Ces derniers souverains, plus dangereux mille fois que leurs prédécesseurs, versoient des torrens de sang, en ayant sans cesse le mot sacré de paix à la bouche; égorgeoient des ambassadeurs, en invoquant le droit des gens; caressoient, en public, d'Egmont ou Coligni, dont ils venoient en secret de signer l'arrêt de mort; déguisoient, sous l'appareil de pompeuses fêtes, d'exécrables Saint-Barthélemi; et faisoient, enfin, faire des prières dans leurs états, pour délivrer des pontifes, qu'eux-mêmes tenoient enchaînés.

C'est par eux que s'est maintenu, dans l'Europe, ce funeste et ridicule usage d'envoyer, à demeure, chez les princes voisins, des espions titrés, sous le spécieux prétexte d'entretenir les nœuds de l'union et de l'amitié ; et dont l'effet ordinaire et presque certain, est de semer des défiances, de réveiller d'antiques haines, de donner lieu à d'injustes prétentions, de former des cabales, de jeter des doutes sur les traités, et de préparer ces guerres meurtrières et sans cesse renaissantes, qui finiront par faire de l'Europe un désert, si ses chefs n'ont enfin la sagesse de changer un système si pernicieux.

2.° Le peuple apprit à s'immiscer dans les affaires du Gouvernement ; la politique devint un champ vaste, où chacun put s'étendre, déraisonner à volonté, et souvent contrarier les vues les plus sages et les projets les plus utiles.

Les peuples ressemblent aux vieillards ; ils sont, comme eux, défians, soupçonneux, toujours prêts à censurer, toujours aigris contre leurs Gouvernemens. Quelle inconséquence de les admettre dans les conseils des princes, et de leur permettre une censure, dont on devroit, au contraire,

chercher à leur ôter jusqu'à l'idée ! Comment a-t-on pu oublier que c'est à agir, et non à lire des gazettes, que les citoyens d'un état sont destinés ? Quelle funeste tolérance, d'avoir permis que des baladins politiques se soient érigés en moniteurs des ministres, en précepteurs des rois, et, par suite, en dictateurs des peuples ! Qu'est-il résulté de cette foiblesse, ou plutôt de cette pusillanimité ? Hélas ! est-il un seul homme en Europe qui l'ignore ? L'égoïste Louis, qui avoit tant plaisanté avec ses courtisans sur l'arbre de Cracovie, étoit loin de prévoir que les racines de cet arbre pousseroient des rejetons qui renverseroient un jour le trône de son petit-fils.

L'écrivaillerie, a dit Montaigne, *est le système d'un siècle débordé.* Hobbes, Grotius et Puffendorf avoient écrit sur la politique: leurs bavardages, commentés par une foule d'écrivains, avoient tourné bien des cervelles, et avoient ainsi justifié la vérité de l'adage que nous venons de citer : mais du moins leurs ouvrages, écrits en latin, chargés d'une érudition pédantesque, et peu agréables à la lecture, n'avoient pu parvenir jusqu'au peuple ; lorsqu'un écrivain plus

dangereux, aussi fougueux démagogue, que les autres s'étoient montrés partisans du despotisme, aussi éloquent, qu'ils avoient été confus et lourds, vint, d'une main hardie, remuer le feu qui couvoit sous la cendre, et agiter de nouveau ces funestes questions politiques, qui seront toujours, aux foibles cerveaux des peuples, ce que sont pour une vue débile, les rayons brûlans du soleil.

Les premiers écrivains politiques s'étoient adressés aux rois, et en avoient reçu des récompenses. J. J Rousseau s'adressa au peuple, le flatta, et n'en fut que trop écouté. Ramassant avec fierté le sceptre de l'opinion, qu'un roi mal-habile avoit laissé échapper, il osa entreprendre de rallier, autour de lui, les passions populaires, de conquérir l'Europe par ses captieuses théories, de rappeler tous les hommes à une égalité chimérique (1), d'amener, de degrés en degrés, les Gouvernemens à une complète désorganisation sociale, et d'asseoir, enfin, le mensonge et l'anarchie, sur les débris de vingt trônes

(1) Les hommes sont égaux devant Dieu et devant la loi ; toute autre égalité est une chimère.

renversés. Ce que tout autre homme n'eût osé même concevoir, Rousseau l'exécute; un sophiste adroit parvient à faire changer la face de l'Europe.

Mais quels furent les divers moyens qu'il employa, pour arriver à ce but? c'est ce que nous allons exposer au lecteur.

Si Rousseau avoit été placé, par la nature, dans une caste riche et privilégiée, s'il eût eu l'oreille des rois, s'il eût eu une table somptueuse, s'il eût couché sur l'édredon, s'il eût été prince, ou seulement fermier général; il y a lieu de croire qu'il n'auroit jamais écrit, ou qu'il n'auroit pris la plume que pour faire l'éloge da la société, justifier ses abus, et conseiller aux rois d'opprimer le pauvre, pour le rendre plus traitable (1).

Mais, né sans fortune, dans une condition obscure, dénué d'argent, de crédit, de considération personnelle, réduit à mendier sa subsistance, à manger le pain amer de l'aumône, à mettre ses vêtemens en gage,

(1) Ce conseil sinistre n'a, que trop souvent, été donné à nos princes par des ministres mal-adroits, qui n'avoient pas le bon sens de voir, que plus on comprime le salpêtre, plus on augmente la force de son explosion.

à coucher sur le pavé, à endosser l'habit de laquais, et à errer en vagabond; cet homme, d'une ame fière et indépendante, ne put pardonner à a nature de l'avoir traité en marâtre, et résolut de se venger, sur les heureux du siècle, de l'injustice de l'aveugle sort (1).

Dans ce dessein, il se mit au-dessus des dangers, des humiliations et des remords; confondit toutes les notions, tous les principes; déclara la guerre à la société; et s'arma de toute l'énergie que donne à un esprit ardent, le sentiment profond de sa misère.

Quel auteur a pu s'appliquer avec plus de raison ces vers :

.... Paupertas me impulit audax
Ut libros facerem....

Rousseau, toutefois, ne se pressa point d'écrire. Semblable aux athlètes qui s'exerçoient long-temps dans le Gymnase, avant de paroître aux jeux olympiques, il donna à ses pensées le temps de mûrir dans le silence et dans la réflexion.

---

(1) Jean-Jacques semble l'avouer dans ces vers, extraits d'une épître à M. de Bordes :

« Le riche me méprise, et malgré son orgueil,
» Nous nous voyons souvent à-peu-près du même œil. »

Enfin arriva le moment de l'explosion fatale. Un discours sur l'abus des sciences, fut suivi d'un autre, sur l'origine de l'inégalité.

« Ainsi le feu qui de cendre est couvert,
Impatient sous le poids qui l'opprime,
Cherche au dehors un souffle qui l'anime. »

BERNARD.

Ce dernier discours, dicté par la misanthropie la plus sombre, dégoûte de tous côtés d'un fiel amer répandu sur toutes les sociétés.

L'auteur, dans cet ouvrage, laisse partout percer ses projets désorganisateurs. La société, s'il faut l'en croire, a corrompu l'homme et l'a rendu méchant. C'est à elle que nous devons attribuer toutes les haines, tous les crimes, tous les genres de dépravation. Nos arts et nos sciences finiront par faire de l'Europe un désert, peuplé d'animaux carnassiers, moins féroces que nous. L'homme sauvage est infiniment supérieur à l'homme civilisé. La vie purement animale est celle que la nature nous avoit destinée; et si des observateurs éclairés vouloient étudier les penchans et les inclinations des orangs-outangs, il seroit très-possible qu'ils se convainquissent, que ces prétendus singes

ne sont que des hommes, qui sont restés dans l'état primitif de la nature.

« Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des dieux, ni des bêtes, mais des hommes. » *Tom. 1, pag. 219.*

Pour mettre un terme aux maux sans nombre que nous cause la société, il n'y a plus qu'un parti à prendre, suivant l'auteur; c'est de rompre tous les liens qui nous attachent à la patrie, à nos mœurs, à notre culte, à nos pères, à nos épouses, à nos enfans, à nos amis, à nos propriétés; de nous dépouiller de nos vêtemens, d'aller vivre dans les bois, avec les loups, de nous accoutumer à hurler avec eux, et à marcher à quatre pattes (1).

Le conseil n'est donné, il est vrai, qu'aux hommes purs, qui n'ont ni foi ni loi, et qui ne voient en eux-mêmes que de simples animaux.

Nous serons, en cela, de l'avis de l'auteur, et nous souhaitons, comme lui, qu'ils haïssent assez la société, pour la débarrasser de leur présence.

---

(1) La parole n'est pas naturelle à l'homme, suivant M. Rousseau, et il n'est pas sûr que l'homme soit bipède. *Tom. 1, pag. 186 et 216.*

« O vous! à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, et qui ne reconnoissez, pour votre espèce, d'autre destination, que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus, et vos desirs effrénés; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence; allez dans les bois, perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières, pour renoncer à ses vices. »

Tom. 1, pag. 209.

Ce n'est point sérieusement, sans doute, me dira le lecteur, que Rousseau donne un conseil aussi extravagant. Loin de combattre cette opinion, je pense que toutes ses invectives contre la société, ne sont qu'autant de fausses attaques ; et que son motif secret a été de soulever les pauvres contre les riches, et de préparer ainsi, de longue main, une révolution qui rétablît le niveau dans les honneurs et dans les propriétés.

Effrayé lui-même de la témérité de ses desseins, Rousseau a cru prudent de garder le masque pendant quelque temps, de ne paroître aux puissances qu'un philosophe systématique, un peu plus original que ses confrères, de l'extravagance duquel on pou-

voit bien rire pendant quelques instans, mais qui ne pouvoit, dans aucun cas, être dangereux.

Cette feinte lui réussit parfaitement : les puissances s'endormirent ; à force de le regarder comme un fou, on le traita comme tel. A la faveur de cette opinion, Rousseau glissa de nouveaux principes anarchiques, se fit de nouveaux partisans, et mina sourdement les bases du trône et de l'autel, sans que l'autorité fît le moindre effort pour le réprimer. La publication de l'Emile fut un coup de foudre, qui réveilla les imprudens endormis sur le bord de l'abîme. On prit enfin des mesures, on chercha à réparer le mal ; mais il n'étoit plus temps, le coup étoit porté ; les esprits étoient en effervescence, et une révolution complète étoit inévitable.

Pour se convaincre que tel a été le but de Rousseau, il ne faut que lire avec attention son discours sur l'origine de l'inégalité. On apperçoit facilement que toutes ses diatribes contre la société, que tous ses éloges des Sauvages, ne sont qu'une poudre grossière jetée aux yeux du lecteur, et que les vrais ennemis qu'il attaque, sont les propriétaires.

Craignant même de n'être pas assez entendu, il lève, parfois, son masque, et le reprend aussitôt.

« Le premier, nous dit-il, qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi,* et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs, n'eût point épargné au genre humain, celui qui, arrachant le pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! »

Tom. 1, pag. 119.

Après ce premier coup, porté aux propriétaires, l'auteur se hâte de changer de sujet, et de revenir à ses injures contre la société.

Cette première attaque est bientôt suivie d'une seconde. On avoit présenté au peuple, les riches comme des brigands : on profite d'un passage sur les propriétés, pour les peindre *comme des loups affamés, qui ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, et ne veulent plus dévorer que des hommes.* (*Idem,* page 144.)

Après avoir représenté les riches comme

des anthropophages, l'auteur apprend au peuple, que les propriétés sont autant d'usurpation, et que n'ayant été acquises que par la force, la force peut s'en emparer, sans que l'on puisse avoir le droit de s'en plaindre. (*Idem*, page 146.)

Le démagogue insensé va plus loin : il semble craindre que les élémens de discorde qu'il vient de jeter, ne soient pas suffisans pour dissoudre la société. Il déclare, en termes formels, à tous les gens sans aveu, qu'il eût fallu aux riches un *consentement exprès et unanime du genre humain, pour s'approprier, sur le bien commun, au-delà de leur substance.* (*Idem*, page 147.)

Le lecteur sentira quelles ont dû être les conséquences funestes de ces maximes pernicieuses ; avec quel enthousiasme a dû être entendu des pauvres, ce délire démagogique ; et quel a dû être son effet, au moment d'une révolution, où toutes les passions étoient déchaînées, où les lois muettes étoient devenues le jouet de l'effervescence populaire, où l'on ne connoissoit d'autre jurisprudence que celle des factions, où le peuple enfin, ivre de licence, et noyé dans un océan de libelles anarchiques, déchiroit,

d'une main parricide, sa propre patrie en lambeaux, et, nouveau Saturne, dévoroit jusqu'à ses enfans.

Tel fut le funeste coup d'essai de Rousseau, sur la politique. Nous avons dit que son intention avoit été, moins de renvoyer les hommes dans les bois, que de *révolutionner* les fortunes : il ne faut, pour s'en convaincre, que lire une phrase insérée dans sa neuvième note, et dans laquelle il se montre à découvert.

« Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété établie, et par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, et les punitions même de ces crimes. »

Tom. 1, pag. 203.

Il n'est pas difficile de voir quelle conclusion l'auteur prétendoit tirer, des divers passages que je viens de citer.

Puisque la propriété a corrompu les hommes, qu'elle a rendu les riches anthropophages, que les biens que possèdent ces riches, appartiennent à tout le monde ; puisqu'il eût fallu un consentement exprès et unanime du genre humain, pour autoriser leurs usurpations ; puisque, de ces abus,

des anthropophages, l'auteur apprend au peuple, que les propriétés sont autant d'usurpation, et que n'ayant été acquises que par la force, la force peut s'en emparer, sans que l'on puisse avoir le droit de s'en plaindre. (*Idem*, page 146.)

Le démagogue insensé va plus loin : il semble craindre que les élémens de discorde qu'il vient de jeter, ne soient pas suffisans pour dissoudre la société. Il déclare, en termes formels, à tous les gens sans aveu, qu'il eût fallu aux riches un *consentement exprès et unanime du genre humain, pour s'approprier, sur le bien commun, au-delà de leur substance.* (*Idem*, page 147.)

Le lecteur sentira quelles ont dû être les conséquences funestes de ces maximes pernicieuses ; avec quel enthousiasme a dû être entendu des pauvres, ce délire démagogique ; et quel a dû être son effet, au moment d'une révolution, où toutes les passions étoient déchaînées, où les lois muettes étoient devenues le jouet de l'effervescence populaire, où l'on ne connoissoit d'autre jurisprudence que celle des factions, où le peuple enfin, ivre de licence, et noyé dans un océan de libelles anarchiques, déchiroit,

d'une main parricide, sa propre patrie en lambeaux, et, nouveau Saturne, dévoroit jusqu'à ses enfans.

Tel fut le funeste coup d'essai de Rousseau, sur la politique. Nous avons dit que son intention avoit été, moins de renvoyer les hommes dans les bois, que de *révolutionner* les fortunes: il ne faut, pour s'en convaincre, que lire une phrase insérée dans sa neuvième note, et dans laquelle il se montre à découvert.

« Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété établie, et par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, et les punitions même de ces crimes. »

Tom. 1, pag. 203.

Il n'est pas difficile de voir quelle conclusion l'auteur prétendoit tirer, des divers passages que je viens de citer.

Puisque la propriété a corrompu les hommes, qu'elle a rendu les riches anthropophages, que les biens que possèdent ces riches, appartiennent à tout le monde; puisqu'il eût fallu un consentement exprès et unanime du genre humain, pour autoriser leurs usurpations; puisque, de ces abus,

son. nés les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grand chemin, etc. etc.; il est clair que le seul remède auquel les pauvres doivent recourir, c'est *d'arracher les pieux, de combler les fossés*, de dire aux riches: ces biens m'appartiennent comme à vous; montrez-nous le consentement unanime du genre humain, ou consentez à partager avec nous; faisons de l'univers un échiquier, où chacun de nous n'ait que sa case; et vous cesserez d'être anthropophages, et il n'y aura plus parmi nous d'assassins, d'empoisonneurs et de voleurs de grand chemin, et l'homme civilisé pourra alors aller de pair avec le sauvage.

CHAPITRE LI.

Le lecteur nous permettra de lui soumettre ici quelques observations.

L'homme est né pour la société. Si cette vérité avoit besoin d'être démontrée, il suffiroit de donner en preuves, les besoins de son enfance, sa sensibilité naturelle, et la perfectibilité dont il est susceptible.

Que l'on me fasse voir comment un enfant qui vient de naître, pourroit se passer de ses parens ; que l'on me rende raison de cette émotion vive que le Sauvage même éprouve, en voyant un autre homme attaqué par une bête féroce ; que l'on tâche enfin de m'expliquer pourquoi le Créateur a donné à l'homme l'usage de la parole, s'il devoit vivre isolé ; celui de la raison, s'il devoit se borner à l'instinct ; pourquoi il l'a formé susceptible de faire d'admirables découvertes dans les arts d'industrie, d'acquérir de si vastes connoissances dans la physique, la géométrie et la plupart des sciences, et de s'élever enfin jusqu'à sa divine Providence, par la contemplation, s'il devoit errer pendant toute sa vie dans les forêts avec les brutes ; que l'on me donne la solution de toutes ces difficultés, et j'avouerai que l'homme n'a d'autre destination que celle de l'animal sauvage.

Mais, jusqu'à ce que l'on réponde d'une manière satisfaisante à ces objections, je ne craindrai point de me trop avancer en posant pour axiôme, ce principe : l'homme est né pour la société.

La première société fut sans doute peu nombreuse : Adam et Ève, entourés de leurs

enfans, forment, à proprement parler, son berceau.

Peu-à-peu les familles s'accrurent et s'étendirent, dans le pays qu'avoit habité leur père; et ce dernier, entouré de ses descendans, fonda une espèce de monarchie dont les sujets lui étoient moins soumis par la force des lois, que par les liens du sang et de la reconnoissance. Tel a dû être le second période de la société, que j'appellerai naturelle.

Le but de la nature eût-il été rempli par cette espèce de société ? C'est ce que nous n'examinerons point ici, parce que le sujet nous entraîneroit trop loin.

Les alliances entre diverses familles, leur association pour des chasses, des guerres, ou des entreprises passagères, furent les fondemens des sociétés conventionnelles. A ces causes innocentes, les passions humaines ne tardèrent pas d'en joindre d'autres, tirées de la violence, de la soif du commandement, d'une humeur inquiète et féroce, et des abus d'une société déja dépravée. Certes, ce n'étoit point pour une pareille société que le Créateur avoit formé l'homme; mais conclurons-nous de ces abus, à l'exemple de

Rousseau, qu'il faille dissoudre entièrement les sociétés existantes, et confiner les hommes dans les forêts ? Ce seroit la conclusion d'un énergumène et d'un fou.

Avec la société, naquit le droit que nous avons appelé de propriété : ce droit s'introduisit, dans le principe, parmi les hommes, d'une manière imperceptible. Ce fut une convention tacite qui l'établit parmi eux, mais qui n'en étoit pas moins sacrée, par la raison qu'elle étoit inhérente à la société, qui n'étoit elle-même que l'état pour lequel l'homme avoit été destiné.

Le premier qui bâtit une cabane pour se loger, et qui fit un fossé autour d'un champ, ne fit point de jaloux ; la terre assez vaste dans ce premier âge, pour le petit nombre de ses habitans, offroit aux voisins de quoi satisfaire leurs desirs, sans qu'ils dûssent porter envie à la possession du nouveau propriétaire. Il y a donc lieu de croire qu'ils bâtirent, de leur côté, des cabanes, s'emparèrent de quelques champs, et vécurent ainsi dans ce calme heureux de l'innocence, que les poètes ont célébré sous le nom d'âge d'or.

Il n'y eut point, sans doute, alors, de

concession en forme, de contrat authentique, ni de garant de leurs engagemens respectifs; mais ces nouvelles propriétés ne doivent pas moins être regardées comme des pactes respectables, comme des actes synallagmatiques, fondés sur le travail, sur la nécessité, et sur la convention tacite de respecter, de part et d'autre, les fruits de son labeur et de son industrie.

La première occupation et le travail devinrent donc, dès le principe, des titres incontestables de propriété. Les pères, à leur mort, transmirent ce droit à leurs enfans, et les propriétés devinrent héréditaires.

Lorsque les hommes se furent multipliés, au point de couvrir les vastes plaines de l'Asie, et les contrées habitables de l'Europe et de l'Afrique, les propriétés se multiplièrent aussi, se rapprochèrent, et finirent par se toucher, au point de se confondre. Delà naquirent les haines, les jalousies et les contestations. Il fallut poser des bornes pour distinguer les propriétés, et établir des juges pour décider les différends.

Le premier procès sur le droit de propriété, dont nous parle l'histoire, fut jugé

conformément aux principes que je viens d'exposer.

Un prince, voisin d'Abraham, voulut s'emparer d'un puits que le dernier avoit creusé. Abraham prouva sa possession primitive, et fut maintenu dans la propriété de l'objet contesté.

Le droit de propriété est tellement inhérent à la société, qu'elle ne sauroit exister sans lui.

Il n'est point de nation, soit qu'on la suppose agricole, nomade, acridophage, ictyophage, etc. etc., qui n'ait reconnu le besoin de la propriété.

Chacune d'elles, il est vrai, l'a adaptée à ses préjugés, à ses habitudes, à sa manière de vivre. En Europe, il vous sera défendu de vous emparer injustement d'un sillon de terre. En Arabie, en Tartarie, la terre n'est, à proprement parler, à personne: ces peuples vous verront peut-être avec indifférence clore un champ, et creuser un fossé; mais osez élever vos prétentions jusqu'au cheval de l'Arabe, ou jusqu'aux troupeaux du Tartare, et vous verrez soudain éclater leur indignation.

Vous pourrez, quand vous voudrez, par-

des anthropophages, l'auteur apprend au peuple, que les propriétés sont autant d'usurpation, et que n'ayant été acquises que par la force, la force peut s'en emparer, sans que l'on puisse avoir le droit de s'en plaindre. (*Idem*, page 146.)

Le démagogue insensé va plus loin : il semble craindre que les élémens de discorde qu'il vient de jeter, ne soient pas suffisans pour dissoudre la société. Il déclare, en termes formels, à tous les gens sans aveu, qu'il eût fallu aux riches un *consentement exprès et unanime du genre humain, pour s'approprier, sur le bien commun, au-delà de leur substance.* (*Idem*, page 147.)

Le lecteur sentira quelles ont dû être les conséquences funestes de ces maximes pernicieuses ; avec quel enthousiasme a dû être entendu des pauvres, ce délire démagogique ; et quel a dû être son effet, au moment d'une révolution, où toutes les passions étoient déchaînées, où les lois muettes étoient devenues le jouet de l'effervescence populaire, où l'on ne connoissoit d'autre jurisprudence que celle des factions, où le peuple enfin, ivre de licence, et noyé dans un océan de libelles anarchiques, déchiroit,

d'une main parricide, sa propre patrie en lambeaux, et, nouveau Saturne, dévoroit jusqu'à ses enfans.

Tel fut le funeste coup d'essai de Rousseau, sur la politique. Nous avons dit que son intention avoit été, moins de renvoyer les hommes dans les bois, que de *révolutionner* les fortunes : il ne faut, pour s'en convaincre, que lire une phrase insérée dans sa neuvième note, et dans laquelle il se montre à découvert.

« Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété établie, et par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, et les punitions même de ces crimes. »

Tom. 1, pag. 203.

Il n'est pas difficile de voir quelle conclusion l'auteur prétendoit tirer, des divers passages que je viens de citer.

Puisque la propriété a corrompu les hommes, qu'elle a rendu les riches anthropophages, que les biens que possèdent ces riches, appartiennent à tout le monde; puisqu'il eût fallu un consentement exprès et unanime du genre humain, pour autoriser leurs usurpations; puisque, de ces abus,

des riches que se trouve le petit nombre d'heureux ; qu'enfin, la paix, l'union, la pudeur, la franchise, et presque toutes les vertus, se plaisent particulièrement dans les chaumières.

Ces réflexions, sans doute, sont d'un grand poids : elles paroîtront sans réplique à ces ames tendres et sensibles, soumises aux décrets de la Providence, et auxquelles une religion sublime a appris que les hommes ne sont que des voyageurs dans cette vie ; que tous les rangs, à la mort, seront confondus aux yeux de Dieu ; qu'il demandera compte à chacun, suivant qu'il lui aura donné ; qu'il punira avec sévérité l'oppresseur injuste, tandis qu'il ouvrira son sein à l'innocent opprimé.

Quant aux malheureux, qu'une fausse philosophie a jetés dans un abattement stérile et farouche, et qui bornent leurs espérances à cette vie, je sens bien que de pareils motifs ne peuvent les satisfaire. Voici comment je leur répondrai.

CHAPITRE LII.

A proprement parler, les hommes ne sont égaux que dans ce sens unique, qu'ils sont tous pourvus des mêmes organes, tous doués de raison, tous sujets aux mêmes besoins, tous destinés à mourir.

Toute autre égalité est une chimère; elle n'existe, ni dans la nature, ni dans le monde moral. Dans la vaste collection de tous les êtres, on ne sauroit voir deux objets parfaitement semblables. Tout ici bas n'est que variété, ou, pour mieux dire, qu'inégalité. Les hommes varient entre eux, comme les feuilles des arbres. On a beau les comparer les uns aux autres, on est forcé d'avouer qu'il existe entre eux une infinité de nuances diverses, et de reconnoître que l'idée que nous avons de l'égalité, prend sa source dans l'illusion de l'esprit, et qu'elle est à chaque instant désavouée par la nature.

Après avoir posé ce principe comme un axiôme incontestable, nous en conclurons que l'inégalité n'est point contraire à la na-

ture de l'homme, et que l'on se plaint à tort de la retrouver sans cesse dans les systêmes politiques, puisqu'il eût été impossible de ne pas l'y admettre.

Je défie les partisans de Rousseau, de me citer aucune ville, aucun peuple, aucune république, qui ait existé dans un systême d'égalité, même imparfaite.

On nous cite sans cesse l'exemple de Sparte, sans songer, qu'à parler même dans le sens des défenseurs de l'égalité, rien ne fut plus vicieux que le gouvernement de cette république.

Ce seul exemple, en effet, suffiroit pour confirmer ce que je viens d'avancer.

Qui fut plus soigneux que Lycurgue, d'établir, parmi ses concitoyens, une égalité parfaite? Qui jamais employa plus de moyens, plus de soins, plus d'efforts, pour rétablir le niveau entre tous les membres de sa république? Partager tous les biens, tous les droits, tous les honneurs; mettre tout en commun, jusqu'aux femmes; faire du territoire de la Laconie, un échiquier où chaque citoyen eût sa case; les astreindre aux mêmes repas, aux mêmes fêtes, aux mêmes exercices, à la même éducation; in-

terdire l'or et l'argent : quels moyens plus efficaces Rousseau et ses adhérens eussent-ils employés, pour réaliser la chimère de l'égalité ? Cependant, loin de réussir dans son plan, Lycurgue ne fit que consacrer, par ses lois, l'inégalité la plus monstrueuse. La majeure partie du peuple, les laboureurs, les artisans, furent réduits au plus dur esclavage. Il fallut qu'ils travaillassent, nuit et jour, pour des maîtres altiers et insupportables qui, sans égard pour leur vain systême d'égalité, bien plus, oubliant qu'ils étoient des hommes, nés avec les mêmes droits, les tourmentoient à loisir, les mutiloient par précaution, et les assassinoient souvent par forme de passe-temps. Indépendamment de l'horrible tyrannie que ces illustres fainéans exerçoient sur leurs laboureurs, on peut dire qu'il n'y eut jamais entre eux d'égalité. Ils furent continuellement inégaux, soit en réputation, soit en pouvoir, soit en moyens de subsistance. Ils ne possédèrent jamais également cette monnoie de fer à laquelle Lycurgue les avoit réduits, cette huile et cette farine, sans lesquelles ils ne pouvoient être admis à la table commune, et dont la disette les fit plus d'une

fois bannir. Ils pouvoient être appauvris, soit par de mauvaises récoltes, soit par des amendes, auxquelles ils étoient assez souvent condamnés, soit enfin par les divers accidens auxquels sont nécessairement sujets des peuples policés.

Malgré tous les efforts de Lycurgue, il y eut donc des pauvres à Sparte, des citoyens inégaux en biens et en crédit. D'après une si triste expérience, que penser des déclamations de nos désorganisateurs modernes, qui ne prêchent que désordre et qu'anarchie, sous prétexte de rétablir, entre les hommes, une égalité chimérique?

Mais, me diront les disciples de Rousseau, ce n'est point dans le sein des sociétés civilisées qu'il faut rechercher des traces de l'égalité primitive, mais chez les peuples sauvages, confinés dans des déserts.

Portons, j'y consens, nos regards sur les Hurons, les Iroquois et les autres peuplades d'Amérique, dont Rousseau a si souvent fait l'éloge; et voyons si ces peuples vivent dans une égalité parfaite.

Ils n'ont, à la vérité, ni surveillans, ni juges, ni magistrats; ils ne sont enchaînés par aucunes lois, aucuns réglemens; ils ont

un égal droit aux fruits de la terre; mais, avec tous ces avantages, ils sont encore loin de l'égalité.

En effet, indépendamment des inégalités physiques et morales, qui rendent souvent, chez les Sauvages, l'homme foible et sans génie, la victime d'un adversaire fort et rusé; je maintiens que, chez ces peuples, il y a une répartition inégale d'honneurs et de biens.

Certaines peintures caustiques, en usage chez les Iroquois, ne sont point indifféremment permises à tous leurs guerriers : ce n'est qu'après un certain nombre d'exploits, que le héros, qui est jugé digne de cet honneur, se fait piquer la poitrine avec des os pointus, et s'y fait dessiner, en caractères sanglans, l'image du lézard ou du serpent, qui lui confère la marque d'honneur, ou l'ordre militaire, qui doit lui attirer les respects et les hommages de sa nation.

D'un autre côté, ils n'ont point, en égale quantité, des moyens de subsistance : ceux dont la chasse n'a point été heureuse, se voient souvent sur le point de mourir de faim, tandis que leurs voisins, plus adroits ou plus heureux, nagent, en quelque ma-

nière, dans l'abondance. On me répondra peut-être que tout est commun parmi les Sauvages ; c'est ce que je nie formellement. Un Iroquois pourra permettre que son voisin tire de la viande de sa chaudière, et partage son dîner ; mais si ce dernier se met en devoir d'emporter son hamac, son calumet, ses armes, ou ses pelleteries ; certes ! il ne sera point d'humeur à le souffrir. Ce qui prouve, d'une manière irréfragable, ce que je viens d'avancer, c'est la passion que la plupart des Sauvages de l'Amérique ont pour le jeu ; passion qu'ils portent plus loin que les plus grands joueurs de l'Europe.

« Il n'est pas rare, (dit le P. La Fitteau, *Mœurs des Sauvages, tom. 4, pag. 60*,) de voir jouer plusieurs peuplades les unes contre les autres. On étale auparavant les pelleteries, les colliers et tout ce qui doit être le prix du vainqueur, dont la valeur se monte souvent à plus de deux mille écus... Il y a des particuliers qui y perdent non-seulement tout ce qu'ils ont vaillant, et qui se retirent nuds dans les plus grandes rigueurs de l'hiver ; mais encore qui engagent leur liberté pour quelque temps : aussi ne négligent-ils rien pour avoir des sorts qui les rendent heureux, et quelques-uns se préparent au jeu par des jeûnes austères de plusieurs jours. »

Que conclure de cette fureur du jeu, qui fait sacrifier aux Sauvages le plus grand des biens, la liberté; sinon qu'ils y sont entraînés par un amour dépravé de la propriété, et conséquemment de l'inégalité. Il y a donc chez les Iroquois, comme chez les Spartiates, des pauvres et des riches, des maîtres et des esclaves. On chercheroit donc vainement chez eux des traces de cette égalité primitive si vantée.

En étendant ce raisonnement, quand on supposeroit un désert habité seulement par deux Sauvages, je soutiens qu'il n'y auroit entre eux aucune égalité: le plus foible finiroit, à coup sûr, par être subjugué par le plus fort. C'est méconnoître le cœur humain, sans eesse entraîné par l'orgueil, l'envie et l'égoïsme, vers la domination et la tyrannie, que d'imaginer qu'un homme soit assez modéré, pour dire à son semblable, qu'il a la facilité d'asservir : *sois mon égal.*

Mais si l'égalité est une chimère qui n'a jamais existé que dans les cerveaux des philosophes; si l'inégalité politique est, en quelque manière, inhérente à l'espèce humaine; les hommes qui en sont les victimes, n'ont-ils pas au moins le droit de s'en plaindre?

et peut-on trouver mauvais qu'un écrivain cherche à en démontrer les inconvéniens, et à en adoucir les effets funestes?

Je maintiens qu'une pareille prétention est injuste dans son principe, et pernicieuse dans ses conséquences : injuste, puisqu'elle tend à révolter l'homme contre sa destinée, et le porte à usurper le lot qui a été assigné, par la Providence, à son voisin : pernicieuse, puisqu'elle ne peut remédier à un mal incurable; qu'elle n'a d'autre effet que de faire supporter, avec impatience, un sort malheureux, mais irrévocable, et d'entraîner, par un appât perfide et trompeur, la classe souffrante, dans une révolte ouverte contre la société.

Que diroit-on d'un médecin qui, appelé près d'un malade agonisant, sous le vain prétexte d'alléger ses maux, s'occuperoit à lui retracer toutes les diverses souffrances auxquelles il est en proie, et à lui peindre toutes les angoisses que l'on éprouve au moment de la mort? L'écrivain empirique, qui prend à tâche d'aigrir le peuple, en lui retraçant sans cesse des maux qu'il ne peut éviter, n'est-il pas précisément dans le cas

du médecin inconséquent dont je viens de parler?

J'ai dit que les hommes ne pouvoient, sans être injustes, se plaindre de l'inégalité des fortunes. Je vais essayer de rendre cette proposition sensible, et, en quelque manière, palpable.

Supposons vingt mille hommes assemblés, prêts à quitter leur pays natal, pour aller fonder une colonie, dans une terre étrangère; supposons qu'au moment du départ, l'un d'eux leur tienne ce discours:

« Mes amis, prêts à dire un éternel adieu à notre pays, et à partir pour une contrée lointaine et inconnue, il est essentiel que nous délibérions ensemble sur les fondemens que nous devons donner à la nouvelle société que nous allons établir. Notre position actuelle est la même; nous sommes tous également dénués de ressources et de moyens d'existence; et l'indigence qui nous force à quitter notre patrie, nous a tous mis au même rang; mais dans la nouvelle société que nous allons fonder, cette égalité ne sauroit subsister. En partageant également les biens qui nous attendent, nous nous exposerions à une ruine certaine.

» Il faut à la société, des magistrats qui veillent, pendant que les autres travaillent. Il faut dans un état, non-seulement des laboureurs, mais encore des artisans, des soldats, des commerçans, des jurisconsultes, des juges : vous sentez trop bien cette nécessité, pour que je m'étende plus long-temps sur ce sujet. Il sera donc essentiel de faire de nos biens, des lots inégaux ; car en admettant, pour un moment, une égalité parfaite, vous sentez tous que le plus ou moins d'industrie, le plus ou moins de santé, de prévoyance, d'économie, une famille plus ou moins nombreuse, un héritage plus ou moins morcelé, l'auroient bientôt détruite sans retour.

Il est donc indispensable qu'il y ait parmi vous, des pauvres et des riches, que quelques-uns d'entre vous soient dans l'opulence, que d'autres soient dans une honnête aisance, que le plus grand nombre gagne sa subsistance, à la sueur de son front : tels sont les effets inévitables de la société.

» Pour que personne, au reste, ne puisse se plaindre du sort qui l'attend, je vous propose de confier au hasard, la destinée de chacun de nous, de faire autant de billets,

que nous sommes d'individus, et qu'il y a de bonnes et de mauvaises chances à courir; de les mêler tous dans un même vase, et de tirer chacun notre lot, après avoir promis, avec serment, de nous en tenir à l'événement du sort, et de n'élever à ce sujet, ni plainte, ni murmure. »

Je suppose que ce discours soit reçu des assistans, avec une approbation unanime, et que chacun d'eux y souscrive de bon gré; je demanderai si ceux auxquels les mauvais lots seront échus par le sort, pourront s'en plaindre, sans violer ouvertement tous les principes des conventions, et les notions les plus claires de la justice?

Je laisse au lecteur le soin de faire l'application de cette comparaison, aux conventions tacites qui ont dû nécessairement servir de base au pacte social primitif; et je me bornerai à dire que les raisonneurs politiques nous auroient épargné une foule d'argumens pitoyables, si, au lieu de s'attacher aux inconvéniens actuels de la société, ils avoient remonté jusqu'aux principes qui ont dû présider à sa formation.

CHAPITRE LIII.

Après avoir prouvé qu'en prêchant une égalité chimérique, le but caché de Rousseau a été de dépouiller les propriétaires, et de soulever, contre eux, la classe souffrante et mal-aisée; nous allons nous attacher faire ressortir toute l'absurdité et l'inconséquence du plan qu'il a proposé.

Quel a été le but apparent de tant de déclamations? Rousseau lui-même va nous l'apprendre. (Il parle aux Genevois.)

« J'ai pris, messieurs, votre constitution que je trouvois belle, pour modèle des institutions politiques, et vous ai proposés en exemple à l'Europe... Comment pouvois-je tendre à renverser tous les gouvernemens, en posant en principes tous ceux du vôtre?... Mon livre attaque tous les gouvernemens, et il n'est proscrit dans aucun. Il en établit un seul, il le propose en exemple, et c'est dans celui-là qu'il est brûlé.... etc. etc. »

Tom. 1e, pag. 265 et 266.

D'après cette déclaration, il est évident qne, cherchant à bouleverser l'Europe, Rousseau a voulu faire croire qu'il n'avoit

d'autre vue que celle de faire adopter à tous les états Européens, le gouvernement de la petite république de Genève. Voilà à quoi tendoient, s'il faut l'en croire, tant de prédications fanatiques, tant de provocations à la révolte, tant d'imprécations contre les Souverains. Le motif seroit plaisant, s'il n'étoit atroce.

Quoi! Rousseau, vous prétendez qu'il faut révolutionner l'Europe, renverser ses antiques institutions sociales, la régénérer dans le sang et dans les larmes, pour lui procurer l'avantage d'être gouvernée par des conseils et des syndics? En vérité, les peuples ont bien de la bonhomie, de prêter l'oreille aux conseils d'un pareil énergumène?

Mais, du moins, cette constitution genevoise vous paroît donc le chef-d'œuvre de la raison; vous en avez donc mûrement pesé tous les avantages et tous les inconvéniens; vous imaginez donc qu'il est impossible d'en concevoir une plus parfaite; qu'il n'en est aucune plus susceptible de rendre les hommes plus heureux, et d'affermir la liberté sur des bases solides? Répondez; car il faut toutes ces considérations réunies, pour vous faire pardonner votre engouement.

Je prie le lecteur de faire attention à la réponse.

« Quand on considère les droits des citoyens et bourgeois assemblés au conseil général, rien n'est plus brillant : mais, considérez, hors de-là, ces mêmes citoyens et bourgeois comme individus ; que sont-ils ? que deviennent-ils ? Esclaves d'un pouvoir arbitraire, ils sont livrés sans défense à la merci de vingt-cinq despotes ; les Athéniens, du moins, en avoient trente. Et, que dis-je, vingt-cinq ? Neuf suffisent pour un jugement civil, treize pour un jugement criminel. Sept ou huit d'accord dans ce nombre, vont être pour vous autant de décemvirs : encore les décemvirs furent-ils élus par le peuple ; au lieu qu'aucun de ces juges n'est de votre choix : et l'on appelle cela être libres.... Après avoir tant aimé le gouvernement républicain, faudra-t-il changer de sentiment dans ma vieillesse, et trouver enfin qu'il y a plus de véritable liberté dans les monarchies que dans les républiques. » *Tom. 12, pag. 316 et 418.*

Quoi ! c'est-là, Rousseau, le gouvernement que vous voulez donner à l'Europe !

C'est pour être esclaves d'un pouvoir arbitraire, c'est pour être abandonnés à la merci de vingt-cinq despotes, pires que les décemvirs de Rome, et les trente tyrans d'Athènes, que vous nous exhortez à renverser les bases antiques de nos sociétés ?

Vous ne voulez nous rendre républicains, que pour nous mettre dans les fers ! Vous nous excitez à détruire, jusques dans leurs fondemens, les gouvernemens monarchiques, et vous convenez que ce n'est plus que dans les monarchies que l'on retrouve encore quelques traces de liberté ! Fameux champion des droits primitifs de l'homme sauvage, que vous paroissez petit et inconséquent aux yeux de l'homme sensé ! On vous passeroit peut-être votre jargon démagogique et votre démence, si vos plans d'institutions et de réforme pouvoient du moins être regardés comme les rêves d'un homme de bien. Mais vous ne vous faites pas même illusion sur le danger de vos maximes.

Tous les écrits politiques de Rousseau fourmillent d'absurdités palpables et de contradictions manifestes. On diroit qu'il ne sait ce qu'il veut dire, et qu'il ne peut s'accorder sur le sens des expressions dont il se sert.

D'après ses principes, on doit tout sacrifier pour la liberté. Tous les peuples ne sauroient mieux faire que de s'insurger en masse contre leurs Souverains, pour acquérir ce bien précieux. (*Tome 2, page 5.*) Cependant, s'il faut l'en croire, cette liberté est

un joug plus dur que celui des plus cruels tyrans. (*Tome 2, page 300.*) Le repos est incompatible avec elle. (*Tome 2, page 259.*)

D'un autre côté, l'auteur, après avoir soutenu que la liberté ne se trouve que dans les démocraties, prétend qu'un gouvernement si parfait ne peut convenir à des hommes (*Idem, page 117.*); qu'il n'a jamais existé de vraie démocratie, et qu'il n'en existera jamais. (*Idem, page 115.*) Il ajoute que ce genre de gouvernement est le plus sujet aux guerres civiles et aux agitations intestines (*Idem ubi suprà*); qu'il existe plus de véritable liberté dans les monarchies que dans les républiques. (*Tome 2, page 428.*)

Au milieu de tant de contradictions, si l'on veut chercher ce que l'auteur a voulu dire, on se perd en vaines conjectures. Voici ce qu'à la lettre, signifient ses assertions :

« Peuples! armez-vous pour conquérir le plus grand des biens, la liberté; vous ne pouvez être heureux que par elle. Elle vous privera pour toujours du repos, et vous mettra sous un joug plus insupportable que celui du despote le plus cruel. Fondez une république, vous aurez chaque année une

guerre civile à essuyer, mais vous n'en serez pas moins heureux, car c'est le plus parfait des gouvernemens ; la preuve la meilleure que je puisse vous en donner, c'est qu'il ne convient point du tout aux hommes, et qu'il existe beaucoup plus de liberté dans les monarchies, que dans les républiques. »

Sophiste inconséquent ! digne précurseur des Marat, des Clavière, et de tant d'autres démagogues enthousiastes, que n'es-tu resté, toute ta vie, dans ta patrie, à manier en silence la lime ou le burin ! Il faut avouer que cette ville de Genève, si féconde en brouillons, nous a fait, depuis un siècle, des présens bien funestes (1) !

« . . . . Longè mea discrepat istis
Et vox, et ratio. » Hor.

Je ferois, de cet article, un volume, si je voulois relever toutes les contradictions dans lesquelles Rousseau est tombé. Aussi mobile que la feuille agitée par les vents, il change à chaque instant de sentimens, de systêmes et de langage. C'est Pénélope qui défait,

(1) Le désaveu formel que Genève a fait en plusieurs circonstances, des principes anarchiques de Marat et de ses devanciers, l'a suffisamment justifiée à cet égard.

d'une main, l'ouvrage qu'elle a fait de l'autre; ou plutôt le Caligorant de l'Arioste, qui, après avoir tendu ses filets, finit par y tomber lui-même, sans pouvoir s'en débarrasser.

Après avoir fait l'éloge, en vingt endroits de ses écrits, de Romulus et de Numa, il finit par leur contester jusqu'à l'existence, sous prétexte que leurs noms ne sont qu'emblématiques (*Tome 2, page 193.*) On le voit sans cesse nier sans preuve, affirmer sans motif, et se mettre en frais de citations et de raisonnemens, pour faire adopter un systême, dont, un instant après, il prend soin d'effacer jusqu'à la moindre trace. Rousseau sent lui-même combien ses contradictions peuvent lui nuire; dans plus d'un endroit, il invite le lecteur à se défier, non de ses intentions, mais de son jugement. (*Tome 12, page 11.*) Il dit dans un autre passage:

» Mes opinions sont peut-être autant de mensonges. » *Tom. 9, pag. 165.*

En ôtant le mot *peut-être*, le philosophe de Genève aura dit la vérité.

Il me semble déja m'entendre dire: ne soyez pas plus sévère que Rousseau ne l'a

été envers lui-même ; rendez du moins justice à la pureté de ses motifs.

Nous allons examiner jusqu'à quel point cette réclamation peut être fondée.

CHAPITRE LIV.

Quoiqu'il ne soit permis, dans aucun temps, et dans aucun pays, à un auteur, de semer des défiances et des haines entre les diverses classes de la société, de prêcher la révolte contre l'autorité légitime, et d'appeler le peuple à la liberté, ou plutôt à l'anarchie (1); néanmoins on ne sauroit nier qu'il est de certaines circonstances, qui tendent, dans ce cas, à aggraver, ou à diminuer la faute de l'écrivain. Lorsque

---

(1) Si Rousseau eût vécu au milieu des horreurs de la révolution, il y a lieu de croire, qu'il eût été assassiné par les jacobins.

Il eût suffi, pour le perdre, de ce passage :

« Je préfère hautement l'aristocratie à tout autre gouvernement. » *Tom. 33, pag. 61.*

Fameux démagogues, vous qui avez déifié Rousseau, vous vous doutiez peu, sans contredit, que vous accordiez tant d'honneurs à un *aristocrate*.

Platon écrivit son Traité de la république, personne ne chercha à lui en faire un crime. Lorsque l'illustre chancelier Morus publia son Utopie, aucune voix ne s'éleva pour en condamner les principes. Les esprits étoient calmes, les gouvernemens affermis, et le peuple, occupé de son commerce et de ses affaires, n'avoit ni le temps, ni la volonté de lire des théories captieuses, et de vaines dissertations politiques, qui ne lui présentoient aucune espèce d'intérêt.

Si Rousseau, en quittant sa patrie, eût tourné ses pas vers l'Angleterre, s'il y eût établi sa demeure, s'il eût enfin écrit ses ouvrages en anglais, on pourroit le regarder comme un imprudent, mais non pas comme un séditieux criminel. Ces fiers insulaires ont une trop haute idée de leur gouvernement, pour qu'il soit aisé de l'ébranler; leurs têtes sont trop froides, pour s'enflammer subitement à la voix d'un novateur. Rousseau, dans ce cas, loin de pouvoir se flatter de bouleverser tous les préjugés et toutes les idées, eût dû craindre de ne pas être même lu. Il n'en est pas ainsi du royaume dans lequel le citoyen de Genève vint chercher un asyle.

En arrivant en France, il connoissoit parfaitement le génie du peuple, avide de nouveautés, passionné pour les changemens, partisan des systêmes les plus outrés, fatigué d'une longue et dure tyrannie, plein de mépris pour une cour dépravée, et pour des ministres immoraux, disposé enfin à secouer le joug pesant de la religion, de la morale et des lois, par des ouvrages philosophiques, et des libelles périodiques, qu'il dévoroit, chaque jour, avec avidité.

C'est dans un pareil état de choses, c'est lorsque tous les élémens de la discorde et de l'anarchie sont rassemblés autour de lui, qu'abusant des droits sacrés de l'hospitalité, Rousseau se met à la tête des novateurs, crie et déclame plus haut qu'eux tous, rassemble, sous sa bannière, les pauvres et les mécontens, les appelle au partage des biens et des honneurs, les soulève contre leur gouvernement, et leur inspire le dessein funeste de bouleverser, en entier, l'édifice social.

Quel est l'homme, si indulgent qu'il puisse être, qui pourra, je ne dirai pas excuser une telle conduite; mais ne la pas regarder comme un complot criminel contre la société, digne des châtimens les plus sévères?

On me répondra, sans doute, que Rousseau a fait beaucoup de mal, sans en avoir l'intention; qu'étranger aux mœurs françaises, il ignoroit tous les fermens de discorde et de sédition, qui pouvoient exister dans le pays.

Sans aller chercher plus loin mes preuves, c'est à Rousseau lui-même que j'en appelle; écoutons ce qu'il va nous dire :

« Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer... J'ai, de mon opinion, des raisons particulières; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.... Nous approchons de l'état de crise et de révolution. »

Tom. 8, pag. 99.

Le fourbe est-il bien dévoilé? Peut-on douter encore de la perversité de ses intentions?

Quoi! Rousseau! c'est au moment d'une révolution que vous-même jugez inévitable, que vous cherchez à porter le trouble et l'effervescence dans tous les esprits; c'est à l'instant où le peuple, séduit par les déclamations de vos devanciers, est prêt à secouer le joug de la morale et des lois, que vous aiguisez la hache révolutionnaire, qui doit mettre en pièce le corps politique! Nouveau Cacus,

vous vomissez des étincelles et des flammes, dans un pays où vous ne sauriez faire un pas sans marcher sur des volcans, des soufres, des tourbes, des pyrites, et de pareils élémens d'incendie! et vous oserez encore nous vanter la pureté de vos motifs, vous oserez crier à la calomnie, vous oserez enfin vous plaindre des Rois qui vous persécutent, après avoir sonné le tocsin contre eux, des propriétaires qui vous détestent, après avoir cherché à les dépouiller, de tous les hommes honnêtes, en un mot, qui vous méprisent, après les avoir exposés à la fureur d'une populace effrénée! En vérité, Rousseau, quelle étrange idée avez-vous donc conçue de notre simplicité? Vous êtes, je l'avoue, en possession de tromper le vulgaire; vos paroles sont, à ses yeux, autant de sentences, vos paradoxes, autant d'axiômes.

« Nul ne sait mieux que vous le grand art de séduire. »

Mais fussiez-vous possesseur d'un talisman qui vous assurât pour toujours de la crédulité du genre humain, il ne vous sera jamais possible de lui faire croire à la pureté de vos intentions. L'évidence est trop palpable, et votre sécurité n'est, envers lui, qu'une injure de plus.

Je crois avoir démontré que les véritables motifs de Jean-Jacques, en publiant ses ouvrages, ont été de dépouiller les propriétaires de leurs biens, de les mettre à son niveau; et que l'orgueil a été, en lui, l'unique source de toutes les diatribes qu'il a semées dans ses écrits, contre les riches et les heureux du siècle. Si les raisons que je viens d'alléguer n'ont pu, jusqu'ici, convaincre entièrement le lecteur, je lui réserve un dernier témoignage, auquel il sera forcé de se rendre; c'est celui de Rousseau lui-même :

« Ce qu'il y avoit en moi de plus difficile à détruire, étoit une orgueilleuse misanthropie, une certaine aigreur contre les riches et les heureux du monde, comme s'ils l'eussent été à mes dépens, et que leur prétendu bonheur eût été usurpé sur le mien. La folle vanité de la jeunesse, qui regimbe contre l'humiliation, ne me donnoit que trop de penchant à cette humeur colère; et l'amour-propre .... me portant à la fierté, rendoit les hommes encore plus vils à mes yeux, et ne faisoit qu'ajouter, pour eux, le mépris à la haine. »

Tome 9, page 13.

Après un témoignage si positif, peut-il encore rester quelque doute? N'est-ce pas le cas de dire :

« *Ex ore tuo te judico?* »

CHAPITRE LV.

J. J. ROUSSEAU INSTITUTEUR.

L'ÉDUCATION, a dit un sage, est une seconde nature. Rien de plus certain que cette maxime; d'elle seule dépend, en quelque manière, la prospérité ou la décadence des états; les hommes lui sont redevables de leurs vertus, comme de leurs vices. Sans l'éducation, Socrate n'eût été, comme il en convient lui-même, qu'un ivrogne et qu'un débauché. Néron eût été, peut-être, un prince accompli, s'il eût été élevé à la même école que les Fabricius et les Scipions. Sparte et Rome, dans leur jeunesse, n'enfantent, pour ainsi dire, que des héros; dans leur vieillesse, elles ne produisent plus que des monstres: d'où vient cette énorme différence? Uniquement du divers genre d'éducation. Machanidas et Nabis étoient nés dans la même patrie que Léonidas et Cléombrote; ils habitoient la même ville; ils portoient également le nom de Spartiates; ils avoient les mêmes

droits, les mêmes foyers à défendre. Cependant, les premiers devinrent les tyrans de leur patrie, tandis que les autres périrent pour sa défense. Ils étoient pourtant nés dans les mêmes murs; ils avoient, en quelque manière, respiré le même air; mais ils n'avoient point été élevés à la même école. Que l'on compare le peuple et le sénat de Rome, du temps du grand Camille, et de celui du crapuleux Tibère.

On reconnoît bien la même cité, les mêmes temples, la même place publique, le même capitole, les mêmes tribus; mais sont-ce bien, sous le successeur d'Auguste, le même peuple et le même sénat qui précipitèrent Manlius du haut du roc Tarpéïen? Ces vils flatteurs qui baisent les pieds de Tibère, qui caressent leurs fers, et rampent devant les affranchis et les esclaves d'un despote, ont-ils même le moindre trait de ressemblance avec leurs aïeux? Non sans doute: on voit bien encore, à Rome, un champ de Mars, un pontife, des vestales, des consuls, des licteurs; on y fait chaque jour les mêmes vœux, pour la prospérité de la république; mais il n'y a plus ni république, ni liberté, ni Romains. Rome ancienne élevoit des hom-

mes libres ; celle-ci n'élève plus que des esclaves : les temps et les mœurs sont changés avec le genre d'éducation.

Puisque le sort de l'état est invinciblement attaché au système d'éducation de ses citoyens, ses chefs doivent donc être des surveillans sévères ; ils doivent donc s'attacher sans cesse à ce que personne ne puisse en corrompre les principes, ni en dénaturer les bases. On sent assez que ces bases doivent nécessairement varier, non-seulement suivant le genre du gouvernement, mais encore suivant l'esprit qui l'anime. L'éducation, sans doute, ne sauroit être la même dans un gouvernement olygarchique, despotique, républicain et monarchique : cette vérité s'apperçoit du premier coup-d'œil ; mais elle doit, en outre, varier dans les gouvernemens qui sont de même nature. Sparte, Athènes, Rome et Carthage étoient des républiques guerrières, qui toutes, conséquemment, devoient s'attacher à former des soldats. Cependant, le système d'éducation, dans ces diverses républiques, avoit une infinité de nuances conformes à leur génie, et qu'il est aisé de saisir. Sparte n'exigeoit, dans ses guerriers, qu'une valeur féroce, qui leur fît mépriser

les dangers et la mort ; Athènes vouloit qu'ils joignissent à la bravoure, une éloquence vive et persuasive, et la politesse qu'inspire la culture des beaux arts. La probité, la franchise, la crainte envers les dieux, le respect envers ses parens, la générosité dans les dangers pressans de la patrie, la clémence envers des ennemis désarmés, étoient, à Rome, des qualités supérieures au courage. Vaincre ses ennemis, autant par la fraude que par les armes ; s'enrichir par des moyens, même injustes ; contenir dans le devoir les sujets de l'Etat, par la terreur, les alliés par l'artifice ; ne tenir compte, au besoin, ni des traités, ni des sermens ; écraser, sans pitié, des ennemis vaincus ; telle étoit la politique de Carthage, et la base du systême de l'éducation de ses citoyens.

Je pourrois, en étendant ces exemples jusqu'à nos gouvernemens modernes, démontrer que l'éducation n'a pu être la même à Venise et dans la Suisse, en Espagne et en Angleterre, en Allemagne et en Turquie ; mais les exemples nous méneroient trop loin (1).

(1) Le plus grave inconvénient de notre éducation actuelle, c'est que, dans une monarchie, on inspire

Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'autant il est criminel de chercher à dénaturer, dans un État, les bases de l'enseignement, autant il est absurde de vouloir réduire l'Europe entière au même système d'éducation. Or, tel est le cas où se trouve Jean-Jacques Rousseau. Lycurgue avoit ordonné que quiconque, sans y être appelé, s'immisceroit dans la partie de l'instruction publique, seroit banni à perpétuité de Sparte. Un autre législateur, plus sévère encore, avoit prononcé la peine de mort contre le sophiste

---

aux jeunes gens des sentimens républicains, en leur vantant sans cesse Thémistocle, Timoléon, Brutus, etc. etc. Il est bien difficile qu'ils ne cherchent pas à les imiter.

Rousseau avoue que c'est ce qui lui tourna la tête. « Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, je m'enflammois à leur exemple ; je me croyois Grec ou Romain... De ces intéressantes lectures, se forma en moi cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, etc. etc. »

Tome 19, pag. 11 et 12.

Il seroit bien temps de prendre des mesures pour réprimer enfin le vertige républicain, en donnant aux jeunes gens des notions plus saines de tous ces prétendus héros.

étranger qui mettroit les pieds dans une école. Si le citoyen de Genève eût été soumis à de pareils règlemens, jamais il n'eût osé ébranler d'une main téméraire les bases de l'édifice social; ou la publication de son Emile eût été l'arrêt de son exil, et peut-être même de son supplice.

Depuis plusieurs siècles, les universités étoient chargées, en France, du dépôt de l'enseignement public. Orner l'esprit de leurs élèves, par des connoissances à-la-fois utiles et agréables, former leurs mœurs, par des principes de probité et de vertu, les pénétrer de ce qu'ils doivent à Dieu et à leurs semblables; tels étoient les trois objets de l'enseignement des universités.

Après de longs et pénibles efforts, après avoir lutté, pendant plusieurs générations, contre la barbarie, l'ignorance, la pédanterie, l'autorité d'Aristote et des anciens; les corps savans étoient enfin venus à bout de briser leurs entraves, et d'obtenir un succès complet. Des torrens de lumière jaillissoient de leur sein; une troupe nombreuse de savans distingués, d'orateurs et de poëtes du premier ordre, sortoient de leurs écoles; ils étoient environnés d'une considération

générale, et se croyoient sûrs de l'estime et la reconnoissance publiques qu'ils avoient si bien méritées.

« Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains discours,
Qui ne sait ce qu'il veut, et change tous les jours. »

Au moment où les universités pouvoient se flatter d'avoir élevé, en France, un édifice durable; un Genevois, un énergumène, ose entreprendre de renverser, sur le sable, un monument qui paroissoit inébranlable, et que la main du temps avoit, en quelque manière, consacré.

Ce que les ministres les plus accrédités, et les monarques les plus absolus eussent en vain tenté de faire; un inconnu, sans crédit, l'exécute: un étranger, proscrit dans son pays, nourri du pain de l'aumône, élevé au sein de la misère et du libertinage, parvient à faire croire à la France, que, depuis plusieurs siècles, elle a toujours ignoré comment il falloit élever ses citoyens; qu'un système d'éducation enraciné, en quelque manière, avec la monarchie, consacré par les plus heureuses expériences, et adopté par toute l'Europe, n'est qu'un tissu d'absurdités, que l'on ne sauroit trop tôt faire disparoître, et

remplacer par un nouveau système, éclos de son cerveau, et diamétralement opposé aux anciens principes.

Ce qui paroît encore plus surprenant, et ce qui tient, en quelque sorte, du prodige, c'est de voir une nation entière, engouée d'un misérable aventurier (1), au point de l'écouter comme un oracle infaillible, de renverser, sur sa parole, le plus ferme appui de ses institutions sociales, de bouleverser toutes les bases de l'enseignement public, avant même d'avoir fait l'essai de ses captieuses théories, et d'avoir pu s'assurer, par quelques expériences, qu'elles pussent utilement remplacer l'ancien système d'éducation.

---

(1) Il semble que les Français, ou plutôt leurs meneurs, se soient attachés à réaliser tous les rêves de Rousseau.

Il avoit dit, dans sa lettre sur les spectacles :

« Plantez un piquet au milieu d'une place, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. »

Tom. 11, pag. 426.

Sublime Rousseau ! nous avons planté ce piquet au milieu de nos places, mais la fête a été bien lugubre, vos chers élèves l'ayant arrosé du plus pur de notre sang.

Les accès de l'enthousiasme sont comme ceux du délire, violens, mais de peu de durée. Aujourd'hui que le peuple Français, rendu à des idées plus saines, et revenu de son engouement funeste, a eu tout le temps de se convaincre des tristes effets du nouveau systême qu'il avoit adopté; il faut espérer qu'il aura le courage de revenir sur ses pas, d'avouer ses erreurs, et de rétablir l'enseignement public sur les fondemens antiques auxquels il dut si long-temps sa splendeur.

Pour démontrer, au reste, toute l'absurdité du systême de Jean-Jacques, il suffit de le comparer aux principes qu'avoient adoptés les universités.

Nous allons suivre cette méthode, qui nous paroît la plus propre à éclaircir la question, et à mettre le lecteur à même d'asseoir un jugement solide.

Afin de jeter plus d'intérêt sur cette discussion, nous supposerons que, d'un côté, les partisans des universités, et, de l'autre, Rousseau, plaident tour-à-tour leur cause, devant le peuple assemblé, nous aurons soin de ne puiser les motifs des premiers, que dans les meilleurs ouvrages de leurs écrivains,

entre autres, du célèbre Rollin, et ceux du second, que dans ses propres écrits.

CHAPITRE LVI.

Discours du Défenseur des Universités.

« Peuple ! l'université, fondée pour travailler à l'instruction de la jeunesse, se propose, dans cet emploi si important, trois grands objets, qui sont la science, les mœurs et la religion. Elle songe, premièrement, à cultiver l'esprit des jeunes gens, et à l'orner, par toutes les connoissances dont ils sont alors capables. Ensuite elle s'applique à rectifier et à régler leur cœur, par des principes d'honneur et de probité, pour en faire de bons citoyens. Enfin, elle tâche d'achever et de perfectionner ce qu'elle n'a fait qu'ébaucher jusques-là, et elle travaille à mettre, pour ainsi dire, le comble à son ouvrage, en formant, en eux, l'homme chrétien... Pour concevoir toute l'importance de la science, il ne faut que considérer la différence que les bonnes études mettent, non-seulement entre les

particuliers, mais aussi entre les peuples.... (1) Les Athéniens n'occupoient pas un fort grand terrain dans la Grèce; mais jusqu'où leur réputation ne s'étendit-elle point? En portant les sciences à leur perfection, ils portèrent leur propre gloire à son comble. De la même école, sortirent tant de grands capitaines, de sages législateurs, d'habiles politiques, de grands orateurs... L'Afrique, autrefois si fertile en grands hommes, est retombée, par l'oubli des lettres, dans la barbarie..... Le contraire est arrivé parmi les peuples de l'Occident et du Septentrion; ils ont été regardés comme grossiers et barbares, parce qu'ils étoient sans goût pour les ouvrages d'esprit; mais aussitôt que les bonnes études y ont pénétré, ils ont donné de grands hommes, qui ont égalé, en toute sorte de

(1) « Soyez savans sans orgueil, fuyez une curiosité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, et montrez, par le bon emploi de vos veilles, que vous aspirez à la gloire et au titre de bons citoyens : tels sont les devoirs que l'université de Paris vous impose par ma bouche. »

Discours de M. Léroi, professeur de l'université de Paris, à l'occasion de la distribution des prix, en 1761.

littérature et de profession ; ce que les autres nations avoient eu de plus solide, de plus éclairé, de plus profond et de plus sublime. On voit, tous les jours, qu'à mesure que les sciences passent chez de nouveaux peuples, elles les transforment en d'autres hommes. D'où l'on peut conclure que, selon que les sciences sont ou cultivées ou négligées, elles élèvent ou rabaissent les nations ; qu'elles les tirent des ténèbres, ou les y replongent, et qu'elles semblent décider de leur destinée.... Le second objet de l'éducation, est de former les mœurs..... Si l'instruction n'avoit pour but, que de former l'homme aux belles-lettres et aux sciences ; si, en cultivant l'esprit, elle négligeoit de régler le cœur ; elle seroit imparfaite, et ne répondroit point à tout ce qu'on a droit d'en attendre.... C'est la vertu seule, qui met les hommes en état de bien remplir les postes publics. Ce sont les bonnes qualités du cœur, qui donnent le prix aux autres, et qui, en faisant le vrai mérite de l'homme, le rendent aussi un instrument propre à procurer le bonheur de la société.... Les bons maîtres estiment peu les sciences, si elles ne conduisent à la vertu. Ils préfèrent l'honnête homme, à l'homme savant, et en

instruisant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de plus beau, ils songent moins à les rendre habiles, qu'à les rendre vertueux, bons fils, bons pères, bons maîtres, bons amis, bons citoyens.... Quels que soient les avantages que la jeunesse puisse retirer de la culture de l'esprit, et des principes de la vertu; ses maîtres ne doivent pas oublier que le principal but de leurs travaux, doit être la religion. Quoique l'on ne puisse pas toujours en parler, on doit toujours l'avoir dans l'esprit, et ne la perdre jamais de vue. Pour peu que l'on soit attentif aux règlemens de l'université, à l'égard des maîtres et des écoliers, aux différentes prières, aux solemnités qu'elle a prescrites, pour implorer le secours de Dieu; il est aisé de reconnoître que l'intention de cette pieuse mère, est de consacrer et de sanctifier les études des jeunes gens par la religion... Il est donc essentiel, pour mettre le complément à une bonne éducation, que la raison, après avoir orné l'esprit de son disciple, de toutes les sciences humaines, et fortifié son cœur, par toutes les vertus morales, le remette entre les mains de la religion, pour lui apprendre à faire un usage légitime de tout ce qu'elle lui aura en-

seigné. Elle doit l'avertir que, sans les leçons de ce nouveau maître, tout son travail ne seroit qu'un vain amusement, puisqu'il se borneroit à la terre, à une gloire frivole, à un bonheur fragile; que ce nouveau guide peut seul mener l'homme à son principe, le reporter dans le sein de la Divinité, le mettre en possession du souverain bien où il tend, et remplir ses desirs immenses, par une félicité sans bornes. Enfin, le dernier avis qu'elle doit lui insinuer, et le plus important de tous, c'est d'écouter, avec une entière docilité, les sublimes leçons que la religion lui donnera, et de regarder comme le plus grand bonheur et le plus indispensable devoir, de faire servir à sa gloire, toutes ses connoissances et tous ses talens. »

ROLLIN, *Traité des Etudes, discours préliminaire, 1.re partie, pag. 37 et suivantes.*

CHAPITRE LVII.

Discours de Rousseau (1).

« PEUPLES ! je vous parlerai peu de l'importance de l'éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage, est mauvaise : mille autres l'ont fait avant moi, et je n'aime point à parler de choses que tout le monde sait [1]..... En lisant mon Emile, vous croirez moins lire un traité d'éducation, que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris, c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes, il y a long-temps qu'on me l'a reproché [2]..... L'institution publique n'existe plus, et ne peut plus exister.... Je n'envisage pas, comme une institution publique, ces risibles établissemens qu'on appelle collèges [3].... A quoi bon tant d'écoles

[1] Tome 7, pag. 2.

[2] *Id.* p. 4.

[3] *Id.* p. 12.

(1) Je porterai en marge, le volume et la page d'où sont tirées les réponses de Rousseau.

et d'universités, pour n'apprendre aux jeunes gens rien de ce qui leur importe de savoir? Quel est donc l'objet de vos académies, et de toutes vos fondations savantes? Est-ce de donner le change au peuple, d'altérer sa raison d'avance, et de l'empêcher d'aller au vrai [4]....? Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour, et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société [5]..... Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonge, et très-sûrement il y a plus d'erreurs dans l'académie des sciences, que dans tout un peuple de Hurons [6]..... Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles, tous nos usages ne sont qu'assujettissemens, gêne et contrainte. L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions. Les Caraïbes sont de moitié plus heureux que nous [7]..... Dans l'ordre naturel, les hommes étant égaux, leur vocation commune est

[4] Tom. 22, pag. 158.
[5] Tom. 13, pag. 64.
[6] Tom. 22, pag. 158.
[7] Tom. 7, pag. 18.

l'état d'homme.... Vivre, est le métier qu'on doit leur apprendre [8]..... Un enfant ne doit rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité : ainsi, les mots *obéir* et *commander* doivent être proscrits de son dictionnaire, encore plus ceux de *devoir* et d'*obligation*; mais ceux de *force*, de *nécessité*, d'*impuissance* et de *contrainte*, y doivent tenir une grande place [9]..... En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misère, savoir, les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine, à douze ans, un enfant doit-il savoir ce que c'est qu'un livre [10]..... Au reste, qu'il réussisse, ou non, dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poésie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins, s'il ne sait rien de tout cela, et ce n'est pas, de tous ces badinages, qu'il s'agit dans son éducation [11]..... Je veux absolument qu'un enfant apprenne un métier.... J'aime mieux qu'il soit cordonnier, que poëte [12]..... Un sauvage est bien élevé, parce que n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa

[8] Tom 8, pag. 15.

[9] Id. p. 153.

[10] Id. p. 238.

[11] Tom. 9, pag. 260.

[12] Tom. 8, pag. 109.

volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie, il ne fait pas un mouvement, un seul pas, sans en avoir, d'avance, envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire; sa force et sa raison croissent à-la-fois, et s'étendent l'une par l'autre [13]..... Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons: c'étoit l'éducation des Spartiates. Au lieu de les coller sur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîner [14]..... Les enfans ne restent liés au père, qu'aussi long-temps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfans exempts de l'obéissance qu'ils devoient au père, le père exempt des soins qu'il devoit aux enfans, rentrent tous également dans l'indépendance [15]..... On doit apprendre à un jeune homme, à estimer chaque individu, mais à mépriser la multitude. Il faut qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes, et qu'il trouve, dans leurs préjugés, la source de tous leurs vices [16]..... A dix-huit ans un jeune homme ne doit point savoir s'il a une ame, et l'on ne doit point, jusqu'à cet âge, lui parler de religion [17].....

[13] Tom. 7, pag. 245.

[14] *Id.* p. 248.

[15] Tom. 2, pag. 5.

[16] Tom. 8, pag. 231.

[17] *Id.* p. 197.

Négligez tous ces dogmes mystérieux, qui ne sont pour vous que des mots sans idée.... Maintenez toujours vos enfans, dans le cercle étroit des principes qui tiennent à la morale. Eloignez d'eux ces doctrines bizarres, dont la vaine étude tient lieu de vertu, à ceux qui s'y livrent, et sert plutôt à les rendre fous, que bons [18] ..... Le christianisme ne prêche que servitude et dépendance...... Les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves. [19] ..... L'autorité doit régler la religion des femmes. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari, quand même cette religion seroit fausse.... Il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons que l'on a de croire, que de leur exposer nettement ce que l'on croit [20]..... Je sais que de sévères instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles, ni chant, ni danse. Cela me paroît plaisant.... Pour moi, j'estime qu'une jeune fille doit être vive, enjouée, folâtre; chanter, danser autant qu'il lui plaît.... Le bal, les festins, les jeux mêmes, tout ce qui fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert, sans risque, à des yeux sains [21]..... Les femmes qui vont nues, ont plus de pudeur que celles qui s'ha-

[18] Tom. 9, pag. 370.

[19] Tom. 2, pag. 342.

[20] Tom. 9, pag. 35.

[21] Tom. 9, pag. 389.

[22] Tom. 11, pag. 348. billent [22]..... Voulez-vous prévenir les abus et faire d'heureux mariages? étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, et consultez la nature..... Il est des circonstances où un père sage, fût-il prince, fût-il même monarque, doit, sans balancer, marier son fils avec la fille du bourreau [23]..... »

[23] Tom. 10, pag. 3.

CHAPITRE LVIII.

Il seroit inutile de chercher à faire ressortir toute la sagesse et la régularité du plan de Rollin, et toute l'inconséquence et le danger de celui de Rousseau. Le père de famille qui, après avoir entendu les deux partis, hésite encore à prononcer, avouera, s'il veut rentrer en lui-même, qu'il n'eut jamais, ni principes de religion, ni tendresse pour les auteurs de ses jours, ni respect pour les mœurs et pour les lois de la société. Certes! ce n'est point d'un suffrage tel que le sien, que je puis être jaloux.

Je me bornerai à observer que la plupart des grands hommes dont la France s'honore, les l'Hôpital, les Olivier, les Pascal, les

Arnaud, les Condé, les Catinat, les Lamoignon, les d'Aguesseau, et une foule d'autres personnages non moins célèbres, avoient été formés à l'école des universités; lorsque Rousseau osa avancer, dans son Emile, qu'il n'y avoit rien de plus risible que ces antiques établissemens. Quels élèves le citoyen de Genève pourroit-il opposer aux grands hommes dont je viens de parler (1)? Sous quelle bannière ont marché les Marat, les Hébert, les Chaumette, les Carra, les septembriseurs, les mitrailleurs, et tant de scélérats qui, dans ce siècle, ont déshonoré la France? Quels sont les principes qu'ils ont mis en avant, les maîtres qu'ils ont exaltés, les maximes qui ont été la base de leurs constitutions anarchiques? Est-ce dans les écrits de Rollin, ou dans ceux de Rousseau, qu'ils les avoient puisés? Est-ce en

---

(1) « On m'écrit de Pétersbourg, que l'Impératrice fait proposer à M. d'Alembert, d'aller élever son fils. J'ai répondu, là-dessus, que M. d'Alembert avoit de la philosophie, du savoir, et beaucoup d'esprit; mais que s'il élevoit ce petit garçon, il n'en feroit qu'un Arlequin. » ROUSSEAU, *tom. 33, pag. 70.*

Nous serions bien heureux, si l'éducation philosophique n'avoit jamais formé que des Arlequins.

lisant les ouvrages du vieux recteur de l'université, qu'ils ont appris que le plus saint des devoirs étoit l'insurrection ? qu'on peut chasser et assassiner ses princes et ses magistrats, lorsqu'on le juge nécessaire ? que l'on peut se passer de religion, ou du moins se borner à une religion civile ? qu'il importe fort peu à l'espèce humaine, de savoir s'il faut n'avoir point de femme en propre ? que les enfans ne sont soumis aux pères, qu'autant qu'ils ont besoin d'eux ? et mille autres maximes de ce genre ! Le citoyen de Genève vouloit former des sauvages ; il a formé des tigres. Il vouloit que ses disciples apprissent des métiers, et se confondissent avec le peuple ; ils ont soulevé ce peuple contre les propriétaires, et partagé avec lui la dépouille des riches : leur unique métier a été celui de piller et de s'enrichir. Il vouloit qu'ils eussent à dépouiller tout vernis de politesse ; ils se sont montrés scélérats déhontés. Il vouloit enfin qu'ils eussent à secouer toute espèce de préjugés, et à épouser, au besoin, des filles de bourreau ; pour répondre aux vœux de leur maître, ils ont trouvé un merveilleux secret, celui de se rendre, eux-mêmes, autant de bour-

reaux. Il faut avouer que ce nouveau systême a eu des effets admirables, et que les plus grands docteurs des universités, sont des sujets bien minces, mis à côté du grand Rousseau.

Plus heureux que la plupart de ses confrères, le citoyen de Genève a eu le triste avantage de former des élèves qui ont eu assez de crédit pour faire mettre en pratique, dans un grand Etat, ses rêveries politiques et morales.

La révolution funeste qui a fait tant de mal à l'Europe, et qui a régénéré la France, à la manière de Pélias (1), est, à proprement parler, l'ouvrage de Rousseau. Quoi que ses partisans puissent dire, pour le laver de cette imputation, il est impossible de n'y pas reconnoître, au premier coup-d'œil, ses principes désorganisateurs, ses maximes anti-sociales, sa haine contre les propriétaires et contre les souverains, son acharnement contre le clergé et le christianisme, sa compassion hypocrite pour les pauvres, sa théorie de l'égalité, et jusqu'au jargon politique

(1) Personne n'ignore l'histoire de Pélias, que ses filles coupèrent en morceaux, pour le rajeunir.

dont il est, en quelque manière, l'inventeur (1).

En effet, les Robespierre, les Chaumette, les Cloots, les Couthon, paroissent n'avoir été que ses imitateurs serviles : la plupart de leurs discours aux Jacobins et à la Convention, sont tirés littéralement de ses ouvrages. La France eût été sans doute trop heureuse, si, en s'appropriant les grands mots et le néologisme de l'Emile et du Contrat Social, les modernes Brutus avoient dédaigné de mettre en usage les pernicieux principes dont ces écrits sont remplis : elle n'eût point eu à effacer de ses fastes, ces trois années de honte et d'infamie:

« Où des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées. »

---

(1) Il n'est pas jusqu'au mot de *citoyen*, qui ne soit dû à la *Rousseau-manie*.

« Que ceux qui m'aiment, ne m'appellent jamais *monsieur*; mais en parlant de moi, *le citoyen*, et en m'écrivant, *mon cher citoyen*.... Rendez-moi ce titre qui m'est si cher...... L'amitié et la familiarité doivent proscrire le mot maussade de *monsieur*. »

Tom. 33, pag. 161.

En vérité, Marat ne parloit pas mieux au club.

C'est en suivant les traces de leur maître, que Marat et Saint-Just proposèrent la loi agraire, qui devoit faire de la France un échiquier, réduire tous ses habitans à la condition des pâtres, et les plonger dans l'abrutissement des peuples sauvages. Lorsqu'ils conçurent le projet d'anéantir les sciences, les arts, le commerce et le luxe, déclarant à la tribune : *qu'il ne falloit à la France que du pain et du fer, et que le bonheur qu'elle devoit envier, n'étoit point celui de Persépolis, mais celui de Sparte ;* ils puisèrent, dans le discours sur l'origine de l'inégalité, tous les motifs dont ils cherchèrent à colorer leurs sophismes anarchiques. Rousseau avoit dit que le joug de la liberté étoit nécessairement plus dur que celui des tyrans (1); Saint-Just, fondé sur ce principe, osa avancer : *qu'un homme libre devoit, sans crainte, marcher les pieds dans le sang et dans les larmes.* Disciple conséquent, il mit cette maxime en pratique, et par-là, surpassa son maître, auquel, du reste, il n'avoit peut-être manqué, pour

---

(1) Tom. 2, pag. 300.

être un modèle parfait, qu'une place dans un comité de salut public.

Voilà donc les élèves qu'a formés la lecture de l'Emile! voilà donc les avantages infinis que nous devions retirer du nouveau systême d'éducation, si vanté par la secte philosophique, et que l'on jugeoit si supérieur à celui des universités! Que l'Europe entière juge et prononce; elle a acquis ce droit par mille expériences funestes. O ciel! dénaturer le cœur de l'homme, en arracher la crainte des jugemens de Dieu, le respect pour les parens, l'amour de ses semblables; rendre l'homme féroce, inexorable, grossier, misanthrope; en faire, en un mot, un Rousseau, ou un Marat; seroit-ce donc le meilleur systême de l'enseignement public? Seroit-ce la seule route qui puisse conduire le genre humain au bonheur? Faudra-t-il donc fouler aux pieds les principes, les documens, et jusqu'aux vertus de nos pères, et nous écrier, avec le citoyen de Genève :

« *Quae fuerunt vitia, mores sunt!* »

Mais laissons-là les disciples et les préceptes, et considérons le maître, sous les rapports qui lui sont personnels.

CHAPITRE LIX.

En lisant l'Emile et les autres ouvrages de Rousseau ; en voyant la présomption, ou plutôt l'effronterie avec laquelle il parle avantageusement de son systême, et le mépris qu'il témoigne pour les universités, les collèges et les académies, qu'il appelle des écoles de mensonge ; il n'est personne qui ne juge, au premier coup-d'œil, que ce nouveau Pythagore, pour donner du poids à ses idées, a dû affecter une grande austérité de mœurs (1), un attachement scrupuleux à tous ses devoirs, un discernement sévère dans le choix de ses amis et de ses liaisons

(1) Nous nous serions abstenus de parler des mœurs de Rousseau, si lui-même ne nous avoit mis sur la voie, en écrivant ses Confessions. Quand on livre au public les détails de sa vie, on doit s'attendre aux critiques, comme aux louanges. En écrivant cet ouvrage, Rousseau voulut offrir un modèle à la jeunesse. Les amis de cette même jeunesse ont bien le droit de la désabuser, en lui faisant voir combien un pareil modèle est défectueux.

particulières, une attention exacte à ne donner aucune prise à ses ennemis, et à ne pas mettre en opposition ses maximes et sa conduite. En un mot, en le voyant vanter la vertu, on s'imagine qu'il en a toujours gardé les dehors; en l'entendant exalter l'amitié, on pense qu'il en fut un modèle. On juge qu'un homme, qui a donné de si beaux préceptes, a dû donner encore de plus beaux exemples. Telle est la première idée que l'on conçoit, à la lecture de l'Emile; mais lorsque, parvenu aux derniers volumes de ses œuvres, on trouve la preuve que ce novateur téméraire n'est qu'un misérable charlatan; que ce prédicateur fougueux de vertu, de morale, n'a passé ses jours qu'avec des femmes perdues et des amis corrompus; que cet ami si tendre de la jeunesse, a eu la barbarie d'exposer ses propres enfans, en rejetant les soins qu'une dame charitable vouloit prendre d'eux (1); que ce moniteur sévère

(1) « Mon troisième enfant fut donc mis aux enfans-trouvés, ainsi que les deux premiers; il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce

des mères de famille et des épouses, n'a pas rougi de passer ses jours au sein du libertinage, avec une malheureuse fille dont il fit mourir le vieux père dans un hôpital, et à laquelle il arracha, malgré ses pleurs et ses cris, les fruits de son incontinence, pour les ensevelir aux enfans-trouvés ; lorsque, dis-je, après avoir acquis la preuve matérielle de tous ces faits, on voit un peuple entier, dédaignant les documens de ses pères, courir après un pareil énergumène, le proclamer bienfaiteur de l'humanité, et adopter ses rêveries politiques et morales; on est tenté de se demander si les Français sont devenus fous, s'ils ont entièrement perdu les plus simples notions du bon sens, ou s'ils ont résolu d'ôter tout frein moral et religieux aux races à venir, de briser tous les liens de la société, et de replonger la France dans les horreurs et les ténèbres de

---

fut uniquement par égard pour la mère ; mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons. »

Rousseau, *tom. 31, pag. 183.*

Pères, mères, époux, et vous tous, cœurs sensibles, ames honnêtes! écouterez-vous encore les leçons d'un prédicateur de morale si déhonté?

l'antique barbarie. On peut plaindre un peuple, qu'un séducteur égare ; mais il n'existe ici ni séducteur ni surprise : le vice se montre le front découvert, et l'erreur est inexcusable. Dans un tel renversement de principes, au milieu d'une contagion si funeste, heureux l'homme de lettres qui peut s'applaudir de n'avoir point trempé dans cette conjuration contre le bonheur du genre humain, et s'écrier avec Sénèque :

« *Numquàm volui placere populo, nam quae ego scio,*
non probat populus, quas probat, ego nescio. »

Vit-on jamais tant d'audace, de présomption, d'effronterie ? Quoi ! Rousseau, vous voulez nous apprendre comme il convient de régler nos ménages, de gouverner nos familles, d'élever et d'instruire nos enfans, vous, qui avez foulé aux pieds tous les devoirs d'époux, de père et de fils ! Vous osez parler de vertu (1), vous, dont la vie entière s'est écoulée au milieu des plus honteux dé-

---

(1) « Celle qui osera lire une seule page de l'Héloïse, est une fille perdue. »

Tome 3, *pag.* 4.

Pensez-vous, Rousseau, qu'un pareil avertissement suffise pour vous laver des reproches que vous méritez ?

sordres, et qui n'avez cessé d'être coupable envers vos parens, votre religion, vos magistrats, votre patrie! Vous osez vous ériger en prédicateur de morale, vous, dont les mœurs dépravées sont attestées par vos propres aveux; vous qui, bravant l'autorité paternelle, sortîtes, en aventurier, de votre patrie, pour aller chercher un asyle au sein de la prostitution; vous, qui n'avez jamais eu de liaisons qu'avec des amis corrompus, dont les maximes anti-sociales et le libertinage outré, vous ont plus d'une fois forcé de rougir! vous osez, enfin, nous vanter votre tendresse pour les enfans, vous qui, plus inhumain que les bêtes féroces, avez repoussé, cinq fois, de votre sein, ceux que la nature vous avoit donnés, et les avez, de sang-froid, exposés à la misère, et même à la mort (1)! Novateur insensé! cessez de nous étaler des préceptes, que votre conduite a d'avance avilis; cessez de nous parler de

---

(1) Il est prouvé que sur cent enfans-trouvés, il en meurt plus des deux tiers dans les trois premières années. Que le lecteur juge, par ce calcul, de la valeur des motifs dont se sert Rousseau, pour justifier l'exposition de ses enfans.

mœurs, de vertu, d'éducation : ces mots, déplacés dans votre bouche, ne peuvent plus en imposer qu'à ceux que vos principes et votre exemple ont pervertis. C'est à de semblables disciples, que doivent s'adresser vos leçons : oui, c'est à ceux qui, comme vous, ont abandonné leurs parens, leur patrie, pour errer en vagabonds chez l'étranger; à ceux qui ont vécu, comme vous, au sein de la prostitution, qui se sont joués de la religion, de la morale et des lois; à ceux qui ont foulé aux pieds la nature, et sacrifié leurs enfans; qu'il appartient de vous louer, d'exalter vos principes, et semblables aux perroquets du prince de Libye, de répéter sans cesse, dans tous les cercles : *le grand Psaphon est un Dieu* (1). Quant aux hommes qui ont encore conservé quelque crainte pour les jugemens de Dieu, quelque respect pour la vertu, quelque tendresse pour leurs parens, leurs amis, leurs enfans, loin de

(1) Psaphon, prince Libyen, parvint à se faire rendre les honneurs divins, par le moyen de plusieurs perroquets, auxquels il avoit appris à répéter ces mots : *Magnus Deus Psaphon.*

Voy. Alex. *ab Alex. lib. 6, c. 4.*

prêter l'oreille à vos principes anti-moraux, ils les voueront à l'exécration de la postérité; et si quelques-uns d'entr'eux parcourent vos ouvrages, ce ne sera que dans l'intention de combattre les préceptes qu'ils renferment, de faire sentir à leurs contemporains le poison qu'ils contiennent, de les prémunir contre vos piéges et vos sophismes, et de s'écrier, en se servant de vos propres expressions :

« Défiez-vous de ces cosmopolites, qui vont chercher au loin, dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. »

Tom. 7, pag. 9.

Ce seroit ici le lieu d'analyser l'Emile, et de suivre, pas-à-pas, Rousseau dans le nouveau système d'éducation qu'il développe, mais nous croyons avoir suffisamment démontré, que des principes aussi pernicieux que ceux dont l'Emile est rempli, n'ont pu, et ne pourront jamais, entraîner que les conséquences les plus funestes.

Nous nous bornerons à dire que les modèles présentés par l'auteur, dans son ouvrage, qu'Emile et Sophie sont des personnages vicieux; ce qui, sans doute, ne doit point étonner, d'après les leçons de leur maître.

Sophie, amoureuse à seize ans, d'un héros de roman, n'ayant guères reçu d'autres principes de religion, que ceux que lui a donnés, dans le tête-à-tête, un jeune écervelé, passionné pour elle (1), devoit nécessairement être une coquette, indigne des lois sévères de l'hyménée. Aussi la voit-on, peu d'années après son mariage, souiller le lit conjugal, s'abandonner au premier venu, et causer les malheurs de son époux et la ruine de sa famille (2).

Emile, que l'on avoit peint si bien armé contre les passions, le vice, l'inconstance, et sur-tout l'abattement, n'a pas plutôt mis

---

(1) Voy. tom. 10, pag. 63.

(2) Cette infidélité conjugale paraît à Rousseau une peccadille sans conséquence.

« S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est, sans doute, un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque. »

Tome 31, pag. 366.

En suivant une pareille morale, élevez vos filles à la Rousseau, et je vous réponds que vous ne manquerez pas de Sophies.

les pieds dans la capitale, qu'il oublie Sophie, et se livre à des amis pervers qui l'entraînent dans mille désordres. Voici quelles sont les expressions que l'auteur met dans sa bouche :

« Usé peu-à-peu par des amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort, et devenoit incapable de chaleur et de force : j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchois tout, et je m'ennuyois de tout.... Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies : j'avois mis un jargon de sentiment et de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, etc. etc. ».

Tom. 10, pag. 248.

Lorsqu'il apprend le crime de son épouse, crime qu'il auroit, au reste, dû prévoir, et dont, par ses froideurs et ses inconstances, il ne s'étoit pas moins rendu coupable qu'elle; il s'abandonne au plus violent désespoir, et se déchire la poitrine de ses propres mains. Le lecteur sera bien aise de l'entendre lui-même :

« A cette scène inattendue, à ces mots, que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti ; mes yeux se ferment, un froid mortel

court dans mes veines ; sans être évanoui, je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues ; mon ame bouleversée, est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit et va prendre un nouvel aspect.... Quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers, quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul, quand il se sent mettre en pièces par cent forces diverses qui l'entraînent, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur ; il semble se multiplier pour souffrir. Tel était mon état.... En retirant machinalement ma main que je tenais dans mon sein, je vis mes doigts pleins de sang, et j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant et déchiré comme le cœur qu'il enfermait, etc. etc. » *Tom. 10, p. 258, 260, 264.*

Opposons au désespoir frénétique d'Emile, la noble fermeté des Maurice et des Saint Louis.

Le premier, entouré des bourreaux du tyran Phocas, qui tiennent entre leurs mains les instrumens de son supplice, poursuivi par les hurlemens et les imprécations d'un peuple égaré, auquel il commandoit la veille en souverain, contemple, sans pâlir, les apprêts d'une mort inévitable ; ses yeux,

levés vers le ciel, semblent invoquer la justice éternelle, et puiser dans son sein des idées consolantes, qui lui dérobent les agonies du trépas. En vain, pour lui arracher des sanglots et des larmes, le tyran ordonne qu'on égorge sous ses yeux son épouse et ses enfans; Maurice, pénétré des sentimens sublimes qu'inspire la religion, dans ces momens, si terribles pour l'impie, sent à la vérité ses entrailles émues, mais il ne donne aucun signe de foiblesse, ni d'abattement; aucune larme ne baigne ses paupières; sa bouche ne s'ouvre que pour louer Dieu, et adorer la profondeur de ses décrets. Parvenu au moment où la hache fatale va trancher sa destinée, son esprit s'est d'avance dégagé de sa dépouille mortelle; déja, absent de la terre, il s'est lancé dans la carrière de l'immortalité.

Le second, après avoir vu la défaite et la ruine d'une armée florissante, qu'il avoit tant de fois conduite à la victoire, encore teint du sang de son frère et de ses plus braves chevaliers, qui sont morts à ses côtés, et au lit d'honneur, réduit à se rendre lui-même prisonnier d'un peuple féroce et barbare, foible et presque mourant, chargé de chaînes, exposé à chaque instant aux poi-

gnards du Sultan d'Egypte, ne se laisse point abattre par l'adversité : sa grandeur d'ame en impose à ses ennemis, et les contraint de l'admirer : toujours grand, toujours magnanime, on le voit agir en roi supérieur aux événemens, en chrétien, dont les regards sont sans cesse tournés vers sa véritable patrie, en héros, dont la fermeté sublime s'élève au-dessus des coups du sort, et force à plier, sous ses lois, jusqu'à ses vainqueurs.

Dès le premier aspect, on voit bien que des hommes de cette trempe n'ont point eu des philosophes ou des athées pour maîtres, et qu'avant l'âge de vingt ans, ils avoient reçu des notions de la Divinité, et de leurs devoirs envers elle.

CHAPITRE LX.

JEUNES Français, doux espoir de la patrie! ô vous, dont les ames neuves et ingénues sont ouvertes à tous les traits du sophisme et de l'irréligion; vous à qui des maîtres imprudens ou pervers ont appris à mépriser l'antique croyance de vos pères, et à

suivre les bannières de Diogène ou de Briarée ; suspendez vos pas sur les bords du précipice où l'on vous entraîne ; arrachez le bandeau que des mains perfides ont mis sur vos yeux ; et du moins, avant de courir à votre perte, comparez et jugez.

Si vous voulez devenir autant d'Emiles, si vous voulez n'écouter d'autre maître que Rousseau, soyez au moins conséquens dans ses principes, et ne profitez point à demi de ses leçons et de ses exemples. Commencez par abjurer les plus doux sentimens de la nature ; disposez-vous à abandonner vos pères et votre patrie, pour aller vivre dans des climats étrangers, au sein de la prostitution. Faites-vous un jeu de votre ame, de votre religion, et de ce que les hommes ont de plus sacré ; lancez-vous, en téméraires, dans la carrière de l'impiété, du sophisme, de la misanthropie et du charlatanisme ; prononcez, avec emphase, le mot *vertu*, et vivez dans la crapule ; versez, à pleines mains, le mépris sur les antiques institutions de vos pères, et n'en parlez jamais sans sourire, et sans vous récrier sur la sottise de ces vieux préjugés ; semez par-tout la discorde et l'anarchie dans vos ouvrages, et sappez, d'une

main hardie, toutes les bases de la société. Parvenus à l'âge de serrer les nœuds de l'hyménée (1), choisissez pour compagne, une fille libre dans ses discours et dans ses regards, d'un caractère romanesque, et passionnée pour le plaisir; une Sophie enfin.

Tout autre choix vous est interdit, à moins que vous ne préfériez vous unir à la fille du bourreau (2).

Si votre Sophie devient infidèle, si, par son inconstance et ses feux adultères, elle imprime à votre front la tache de sa prostitution; alors abandonnez-vous à la plus noire frénésie, courez, en furieux, dans les rues et

---

(1) « Il n'y a dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. »

ROUSSEAU, *tom. 29, pag. 318.*

(2) Si l'on en croit Rousseau, il n'existe pas une seule femme honnête dans Londres et dans Paris.

Tom. 9, pag. 393.

Néron avait été plus modeste; il s'était borné à dire qu'il n'existait aucun homme chaste.

« *Ex nonnullis comperi, persuasissimum habuisse eum, neminem hominem pudicum, aut ullâ corporis parte purum esse.* » SUETONE, NERO, ch. XXIX.

dans les places publiques, ensanglantez votre poitrine, et déchirez-la de vos propres mains: telles sont les consolations qui vous sont offertes, et les seules qu'il vous soit permis de goûter.

Mais si, plus sage qu'Emile, vous fuyez les nœuds du mariage; si, à l'exemple du grand maître, vous allez chercher, dans quelque auberge, une fille qui puisse vous tenir lieu d'épouse, et à laquelle vous puissiez dire, sans l'exposer à rougir: « *Mademoiselle, je veux passer mes jours avec vous, mais je ne vous épouserai jamais.* » Si cette fille, par une heureuse fécondité, vous donne des gages de son amour! alors, sans écouter la voix de la nature, sans être attendri par les cris et les gémissemens d'une mère désespérée, exposez vos enfans à la porte de quelque hôpital: tel est l'unique moyen de remplir vos devoirs de père, et d'assurer le bonheur de vos enfans. Cette fermeté philosophique ne peut vous mériter que des éloges; vous vous montrerez à la hauteur des principes du grand Rousseau (1);

(1) « Je n'ai jamais exposé ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, ni ailleurs. »

Qui ne croira ici Rousseau sur sa parole? Cepen-

comme lui, vous aurez triomphé des préjugés. Il est glorieux, après tout, à ceux qui suivent ses traces, de pouvoir *marcher, sans frémir, dans le sang et dans les larmes.*

Quant à vos amis, il faudra vous résoudre à les choisir parmi ces esprits forts, qui ne prêchent l'incrédulité, que parce qu'ils n'ont pas le courage de vivre en chrétiens; parmi ces philosophes à double doctrine, stoïciens aux yeux du vulgaire, scélérats à leurs propres yeux, prêts à commettre tous les crimes, pour satisfaire leurs desirs effrénés; parmi ces chefs de secte, enfin, sans cesse entourés de sophismes, de cabales et d'iniquités, sans cesse occupés à grossir le nombre de leurs sectaires, et à présenter au peuple l'appât des nouveautés; pestes publiques dont l'ambition funeste, cachée sous le masque de la sagesse, cherche continuellement à profiter des discordes civiles, se fait un jeu des malheurs de l'Etat,

---

dant, dans ses Confessions, il convient avoir exposé successivement tous ses enfans, malgré les cris d'une mère désespérée.

On disait que Rousseau ne mentait jamais.

Voyez tom. 27, pag. 72.

provoque les proscriptions et les rapines, et semble ne se trouver à l'aise, qu'au milieu des convulsions politiques, et de l'anarchie sanglante des factions...

« Tels sont les jeux sanglans de ces fameux sectaires. »

DUCIS.

Arrivés, enfin, au dernier terme de la vie, prêts à sortir de ce monde par la porte redoutable de l'éternité, vous vouz sentirez déchirés par d'affreuses incertitudes. Nulle espérance, pour vous, dans ce dernier moment! et ce qui est plus terrible, la crainte d'un Dieu vengeur, prêt à frapper le coupable!

Dans cet instant fatal, les passions se tairont, les objections des impies perdront toute leur force, le délire de votre esprit fera place aux premiers rayons de la vérité. Ce n'est plus le temps des railleries et des bons mots; une seule idée se présente: il faut mourir, et mourir au sein de la terreur et du doute le plus affreux! L'éternité n'étoit naguères qu'un rêve pour vous; aujourd'hui tout vous paroît rêve, hors l'éternité. Le drame mystérieux de la vie touche à son dénouement; un gouffre horrible s'entr'ouvre sous vos pas; l'heure de la clémence est

passée ; tout va devenir irrévocable ; l'Eternel se lève de son trône, pour prononcer votre arrêt ; il va venger, d'un mot, sa gloire et la vertu.... Malheureux ! où sont les faux sages qui vous ont séduits ? Qu'ils accourent pour vous défendre... où fuir, où se sauver de Dieu ?

Dans la route opposée qui se présente devant vous, et qu'ont parcourue vos aïeux, vous trouverez des obstacles sans nombre à vos passions déréglées ; une voix sévère vous rappellera à des lois plus sévères encore, toutes les fois que vous vous écarterez de la ligne de vos devoirs ; vous ne pourrez, ni troubler l'Etat par des systêmes, ni vous mettre à la tête des factions, ni vous emparer des dépouilles de votre voisin, ni séduire sa fille, ni corrompre sa femme, ni vivre au sein de la prostitution, ni braver l'autorité paternelle, celle du prince et celle des lois ; vous ne pourrez prétendre à la célébrité, qu'en la cherchant par des voies légitimes ; vous serez tenu de donner, à votre famille, l'exemple des vertus et des bonnes mœurs ; ce sera de vous que vos enfans devront apprendre à chérir leur patrie, à honorer leur prince et leurs magistrats, à res-

pecter leurs parens, et sur-tout à aimer Dieu, et à craindre la sévérité de ses jugemens; l'un de vos premiers soins devra être de veiller à leur éducation, d'éloigner d'eux ces livres corrupteurs, où l'immoralité déguise ses poisons, sous un vernis séducteur, ces vains systêmes philosophiques, qui désenchantent l'esprit, dégradent le sentiment, et paralysent l'ame, en avilissant la vertu. En un mot, citoyen exact à remplir vos obligations, surveillant sévère au sein de votre famille, vous ne devrez jamais perdre de vue, que tous vos devoirs n'auront d'autres bases que ces deux principes : adorer Dieu en esprit et en vérité, chérir vos semblables, et les servir de tout votre pouvoir.

Ce sentier vous paroît, au premier coup-d'œil, hérissé d'épines; il n'a nul rapport avec cette route facile et semée de fleurs, que Rousseau présente à vos yeux séduits; mais gardez-vous de prononcer légèrement sur une matière si importante. La morale que je vous prêche est celle de vos aïeux; ils n'eurent point d'autre philosophie. En furent-ils moins sages et moins heureux que nous ?

« . . . . *Fuit haec sapientia quondam,*
Publica privatis secernere, sacra profanis,

Concubitu prohibere vago, dare jura maritis. »

HORACE.

Gardez-vous, au reste, d'être effrayés par l'austérité des principes que je viens de vous exposer. La morale du christianisme est sévère sans doute; mais quand on la considère sous son vrai point de vue, combien elle renferme d'avantages et même de douceurs! C'est par elle que l'homme apprend ce qu'il lui importe le plus de savoir; son origine, sa destination, sa fin, ses devoirs, ses espérances : c'est elle qui fixe ses idées, qui épure ses lumières, et affermit sa raison. La sensibilité du cœur humain se réveille à sa voix: la douce compassion, l'aimable bienveillance, l'ardente charité, sont des vertus qui lui sont propres : elle seule embrasse, d'un même lien, tous les esprits et tous les cœurs : le genre humain n'est plus, à ses yeux, qu'une société de frères, destinés à s'entre-aider, non-seulement sur la terre, mais encore dans un autre monde, où les attend un bonheur éternel.

Jeunes Français! en suivant la nouvelle route qui vous est ouverte, vous trouverez les plus douces jouissances, au sein même de vos devoirs. Chéris et respectés de votre

famille, de vos supérieurs et de vos égaux, vous trouverez, dans cette affection universelle, dans votre propre estime, dans la paix de votre ame, dans le calme de votre conscience, une source intarissable de biens, que rendront encore plus piquans, l'espoir de revivre, dans une autre patrie, avec les personnes qui vous furent les plus chères, et la perspective d'une félicité inaltérable.

« O Lorenzo, s'écrie l'éloquent Young, laisse les hommes frivoles se fatiguer à poursuivre les pailles légères qui flottent sur le torrent de cette vie! Pourquoi irois-tu demander à la folie, un bonheur qui est sous ta main?.. Eveille-toi, malheureux! saisis l'instant qui fuit. L'éternité repose sur l'aile d'une heure: force le temps d'arrêter son char, et de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte... Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées; il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Être suprême... Ce monde où nous vivons, enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet? Un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons; du milieu de nos festins et de nos grandeurs, nous tombons dans l'abime où s'engloutit l'espèce humaine: soulevés, par un souffle, du sein de la terre, nous rentrons aussitôt dans la poussière de nos ancêtres que nous foulions sous nos pas, pour être foulés nous-mêmes sous les pas de

nos enfans... Sais-tu, Lorenzo, la destinée qui attend l'homme? La nature doit périr, et l'homme doit renaître. Cherche, tandis que tu le peux, un appui plus solide que la terre, ou bien tu t'abîmeras pour jamais. Où le coupable trouvera-t-il un abri, lorsque l'homme de bien pâlira consterné?... Ah! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde misérable! Gardons-nous de traverser, dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi, l'espace de la vie, comme une longue et sombre avenue qui nous conduit au tombeau.... Homme immortel! je te salue! c'est un blasphême que de t'appeler mortel: l'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière, et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour, cet être faible, cet hôte inattendu. Je te rends graces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière... Que mon cœur est tremblant devant l'immensité de ton amour; et que cet amour est redoutable pour l'ingrat qui l'outrage! Tes loix en deviennent plus rigoureuses, et leur infraction plus criminelle; si ta miséricorde est sans bornes, ta justice est inexorable... Eveille-toi, mon cœur, et pénètre-toi de ces grandes vérités, qui ont dissipé les ténèbres profondes du paganisme, et versé sur l'univers les flots dorés d'une lumière éternelle. On ne peut les sentir sans en être embrâsé, et les sentir, c'est les croire. »

YOUNG, *nuit V. et suiv.*

J'avois entrepris de prouver que, sous le triple rapport de la religion, de la politique et des mœurs, Rousseau, loin de mériter des éloges, avoit encouru le blâme et l'indignation de la postérité. Je laisse au lecteur à juger si j'ai atteint le but que je m'étois proposé.

Si l'on m'objecte son éloquence, je répondrai que toute éloquence qui n'est point inspirée par l'amour de la vertu et de l'utilité publique, ne doit passer que pour folie ou scélératesse. Catilina eut des talens supérieurs dans ce genre; personne ne l'a cependant mis au rang des orateurs. Domitius Afer, Aprius Marcellus, et la plupart des délateurs qui vécurent sous Tibère, ou sous Néron, portèrent le talent de la parole au plus haut degré, sans que la postérité leur ait accordé la palme de l'éloquence. Hégésias, prêchant le suicide, voyoit ses auditeurs se percer le sein, et tomber morts à ses pieds : dirons-nous qu'Hégésias fût un homme éloquent? Favorin a fait, en termes magnifiques, l'éloge de la fièvre, et Lucien, celui des mouches : ont-ils, pour cela, des droits à notre admiration ? Non sans doute, puisqu'ils n'ont rien fait pour le

bonheur ou l'utilité de leurs semblables.

Rousseau ne fut donc point éloquent, à moins que l'on n'aime mieux dire que ce fut le plus éloquent des fous.

Quant à la célébrité que ses ouvrages lui ont acquise dans toute l'Europe, et que ses partisans exaltent avec tant d'emphase, nous pensons qu'il en est redevable, moins à la force et à la solidité de ses écrits, qu'à l'espèce de vogue qu'entraînent toujours après elles, l'audace et l'impiété d'un auteur. Le Contrat Social, l'Emile, le Roman de Julie, ont eu, par cette raison, beaucoup de faveur; tandis que les comédies du philosophe, ses traités de musique et ses dissertations sur la botanique, n'ont obtenu qu'un médiocre succès. L'enthousiasme est, pour l'ordinaire, un mauvais juge; les Jacobins ont eu, en 1793, des Démosthènes, qui auroient cru se faire tort, en se mettant en parallèle avec Rousseau lui-même. C'est à la postérité qu'il convient de juger les auteurs et les ouvrages; c'est devant son tribunal que je cite l'auteur d'Emile. L'arrêt qu'elle prononcera, fera, de ses propres mœurs et de ses propres vertus, la satyre la plus sanglante, ou l'apologie la plus complète.

S'il se trouve encore quelqu'un qui veuille devancer ce jugement, et se prévaloir de l'immense réputation de Rousseau; je me bornerai à lui dire, avec Quintilien, qu'il faut bien se garder de ces réputations éphémères, qui n'ont d'autre base que l'esprit de parti, et qu'il est certaines époques où l'auteur le plus loué, est, à coup sûr, le moins digne d'éloges.

« *Scito eum pessimè dicere, qui laudatur maximè.* »

CHAPITRE LXI.

Comparaison d'Épicure et de Rousseau.

Quoique, au premier coup-d'œil, Epicure et Rousseau paroissent mal assortis; on peut dire, après un mûr examen, qu'il se trouve peu de philosophes qui aient entre eux plus de traits de ressemblance.

Tous les deux, nés de parens presque indigens, se virent contraints, dans leur jeunesse, d'errer en pays étrangers, pour y chercher des moyens de subsistance, et vivre d'industrie. Tous deux durent leur première instruction à des femmes; Epicure

fut formé par une sorcière, et Rousseau par une dame de moyenne vertu. Ils furent également sobres dans leurs repas : le premier soupa plus d'une fois avec des fèves, et l'autre avec des cerises.

Tous deux, en courant à la célébrité, échouèrent dès les premiers pas, et ne parvinrent, enfin, à se faire un nom, qu'après avoir capté l'attention des peuples, par l'appât des nouveautés, et par des systêmes neufs et originaux (1).

Tous deux ont composé leurs principaux ouvrages dans des jardins.

Tous deux ont vécu dans des temps et chez des peuples, où la philosophie, en honneur, attiroit à ses adeptes, l'estime et la considération.

Tous deux ont imaginé des dieux insoucians et bénins, qui voient, sans courroux, les crimes des hommes, et qu'il est inutile de prier.

Tous deux s'attirèrent l'indignation des

(1) On ne doit point regarder le systême d'Épicure comme un systême entièrement neuf; cette épithète ne peut être accordée qu'aux idées saillantes de ce philosophe et à la manière dont il les présenta.

gens sensés ; Epicure fut haï des Stoïciens ; Rousseau, des partisans de l'antique morale et du christianisme.

Tous deux ont eu sans cesse, à la bouche, le mot *vertu*, et ont vécu dans le sein du libertinage. Egalement opposés au mariage, et peu délicats dans leurs amours, ils se sont fait un jeu de l'inconstance de leurs maîtresses.

Le philosophe Grec partagea, plus d'une fois, avec ses disciples, les faveurs de la belle Léontine ; le Genevois eut souvent à se plaindre de sa patrone de Chambéry, qui lui préféra, dans plus d'une circonstance, des aventuriers, des musiciens, des perruquiers, et jusqu'à des valets.

Tous deux ont beaucoup écrit pour commenter leur doctrine, et ont laissé des disciples aussi fameux par leur impiété que par leurs vies. Celse et Lucrèce se firent honneur de reconnoître Epicure pour maître ; Rousseau n'a point eu de prôneurs plus zélés, et d'imitateurs plus serviles que Marat, Chaumette, et les autres héros de 1793.

Tous deux ont joui de l'avantage d'être également célèbres pendant leur vie, et après leur mort.

Leur vieillesse les rendit également insupportables à ceux qui les entouroient, par leur mauvaise humeur ; leur mal-propreté et leurs infirmités.

Enfin, par un dernier trait de ressemblance, non moins frappant que ceux que je viens d'exposer, tous les deux, nés foibles, mal constitués, et d'un tempérament délicat, après avoir été, pendant presque toute leur vie, sujets aux douleurs aiguës de la pierre, en furent les victimes, et trouvèrent enfin, dans cette cruelle maladie, la fin de leur vie et de leurs souffrances.

Quant aux principaux traits de dissemblance, que l'on remarque, soit dans leurs caractères, soit dans leurs mœurs, soit dans les événemens de leur vie, soit, enfin, dans leurs doctrines ; nous pensons qu'ils peuvent se réduire aux suivans.

Epicure a brillé dans son pays, et Rousseau chez un peuple étranger. Le premier a joui de la faveur constante des Athéniens ; le second, proscrit par ses compatriotes, et chassé par les étrangers, s'est vu sur le point d'aller chercher un asyle dans les glaces du Nord.

L'un a cru l'ame mortelle ; l'autre, plus

conséquent, l'a jugée immortelle. Le philosophe d'Athènes, content de se faire un nom, s'est borné à imaginer quelques hypothèses, sans toucher aux institutions sociales de sa patrie : le citoyen de Genève, infiniment plus dangereux, artisan de discordes, et écrivain incendiaire, n'a pas craint d'allumer la torche des guerres civiles, en renversant tous les fondemens de la société, de la religion et des mœurs.

Le systême du premier a produit et formé un grand nombre de libertins et d'athées; celui du second a servi de code à tous les bourreaux révolutionnaires du dix-huitième siècle.

L'un, poli, prévenant, affable, a paru se plaire au milieu des cercles nombreux d'auditeurs et d'amis. L'autre, farouche, intraitable, misanthrope, n'a jamais cherché que la solitude; il eût voulu vivre seul dans une caverne, au milieu des tigres et des ours.

Epicure, près de rendre le dernier soupir, sembla regretter de n'avoir point d'enfans; ceux de ses voisins et de ses amis furent enrichis de ses dons, et trouvèrent,

dans ses libéralités, des ressources et des moyens pour s'établir d'une manière avantageuse. Rousseau exposa, à la porte d'un hospice, ceux que la nature lui avoit donnés ; et, ce qui est le comble de l'atrocité, il chercha à justifier l'indignité de ce procédé.

Pour donner, enfin, le dernier coup de pinceau à cette comparaison, l'un, après sa mort, est universellement regreté ; les magistrats d'Athènes accompagnent sa pompe funèbre, versent des larmes sur sa tombe, et lui érigent un monumeut superbe. L'autre, en butte à tous les traits de la haine, et à tous les poisons de l'envie, meurt, détesté des gens de bien, et abandonné même de ses plus intimes affidés. Enterré, sans pompe, dans le coin d'un jardin, il n'a pas même la consolation de mêler sa cendre à celle de ses frères et de ses compatriotes ; ce n'est qu'à la pitié d'un ami qu'il est redevable d'un tombeau.

« Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
Le philosophe impie est toujours malheureux. »

FIN DU PREMIER LIVRE.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE DU LIVRE I.er

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER LIVRE DE L'HISTOIRE CRITIQUE DES PHILOSOPHES, etc.

TOME PREMIER.

PRÉFACE, *page* 1.

CHAPITRE V, *page* 106.

CHAPITRE VI, *page* 115.

CHAPITRE VII, *page* 120.

CHAPITRE VIII, *page* 128.

CHAPITRE IX, *page* 135.

CHAPITRE X, *page* 145.

CHAPITRE XXVI, *page* 284.

CHAPITRE XXVII, *page* 296.

CHAPITRE XXVIII, *page* 301.

CHAPITRE XXIX, *page* 320.

CHAPITRE XXX, *page* 319.

SUITE DU TOME I.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

